MASTER
NEGATIVE
NO. 91-80305-10

MICROFILMED 1991

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States -- Title 17, United States Code -- concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material...

Columbia University Library reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

DAUX, GEORGES

TITLE:

PAUSANIAS A DELPHES

PLACE:

PARIS

DATE:

[1936]

Master Negative #

91-80305-10

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

88F28
DD3

Daux, Georges,
Pausanias à Delphes. Thèse...par Georges Daux...
Paris, E. de Boccard, [1936]
2 p.l., ii, 203, [5] p. 9 plates (partly fold.) fold. plan illus. 25 cm.

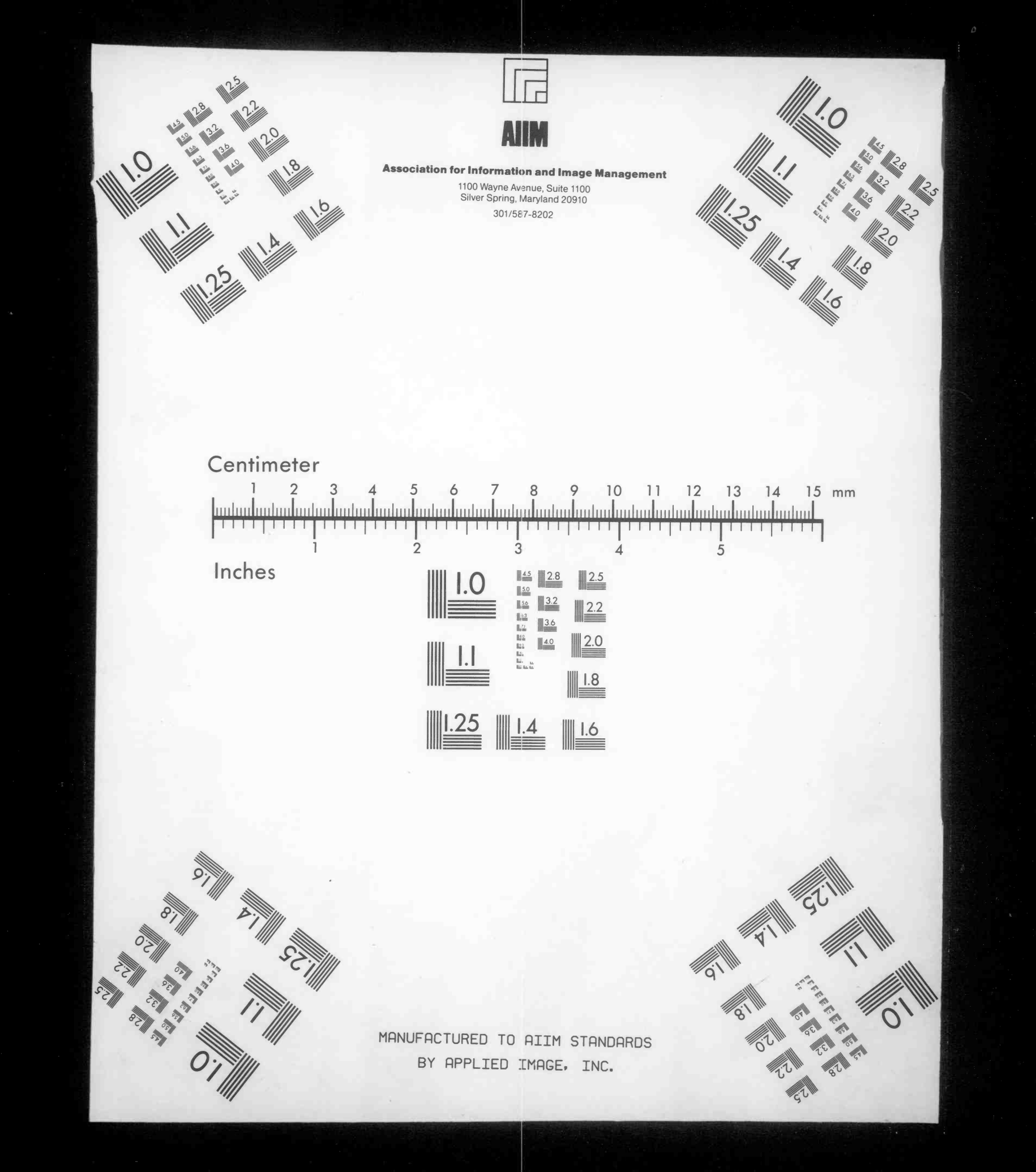
Thesis, Paris.
Bibliography p. 7-9.

88580

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11X
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 11/5/91 INITIALS MED
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT


AIIM
Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202
Centimeter
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 mm
1 2 3 4 5
Inches
MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

Columbia University
in the City of New York

LIBRARY

Univ. Exchange MAR 18 1938

PAUSANIAS A DELPHES

THÈSE POUR LE DOCTORAT

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

GEORGES DAUX

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES
MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE DIJON

E. DE BOCCARD, EDITEUR
1, RUE DE MEDICIS, PARIS

PAUSANIAS A DELPHES

PAUSANIAS A DELPHES

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARY

THÈSE POUR LE DOCTORAT

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

GEORGES DAUX

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES
MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE DIJON

E. DE BOCCARD, EDITEUR
1, RUE DE MÉDICIS, PARIS

88P28
DD3

AVANT-PROPOS

Il m'est agréable de rappeler en tête de ce petit livre le nom de ceux grâce à qui j'ai osé l'entreprendre. M. É. Bourguet, qui m'initia aux études delphiques, n'a jamais cessé de m'accorder l'aide la plus précieuse et la plus généreuse. Pendant les années que j'ai passées à l'École d'Athènes, M. Ch. Picard a guidé mes recherches avec une autorité et une bienveillance dont le souvenir m'est cher. Et j'ai tant profité des travaux de M. P. de La Coste-Messelière, il m'a communiqué tant d'observations inédites, j'ai si souvent discuté avec lui des problèmes de Delphes, qu'il m'est difficile de mesurer ce que je lui dois, à lui aussi.

* * *

Je remercie M. Marcel Monmarché, directeur des *Guides bleus*, qui a bien voulu faire exécuter et qui m'a autorisé à reproduire le cliché de la figure 1 : c'est le plan que l'on trouve à la page 234 du *Guide bleu* de Grèce.

Les dessins ou les clichés des figures 2 et 4 et de la planche VII viennent de M. É. Bourguet ; la figure 3 et la planche VIII, de M. P. de La Coste-Messelière. Les dessins des figures 5 et 6 sont inédits : ils remontent à 1911, et je les dois aussi à M. É. Bourguet, ainsi que la photographie de la planche VI. La photographie de la planche I m'a été

donnée par M. Louis Robert, celles des planches II et IV par M. A. Bon. Les photographies des planches III et V, prises à la fin des grandes fouilles, appartiennent à l'École française d'Athènes : c'est M. P. Lemerle qui a bien voulu les rechercher et les faire tirer à mon intention. Tant de dettes me sont rendues légères par la générosité et la bonne grâce de ceux envers qui je les ai contractées.

INTRODUCTION ET BIBLIOGRAPHIE

Le titre de cette étude s'efforce d'en résumer l'objet. Mais il importe, pour éviter tout malentendu, de spécifier aussi ce qu'elle ne contiendra pas et de donner quelques précisions sur la méthode que nous avons suivie. Les Grecs ont coutume de compléter l'affirmation par la négation, et de définir un objet à la fois par ce qu'il est et par ce qu'il n'est pas. Suivons ce précepte de clarté.

On ne s'attend pas à trouver dans les pages qui suivent une édition critique des Φωκικά, ou plutôt des « Δελφικά », de Pausanias. Des recherches paléographiques ne paraissent pas susceptibles d'améliorer le texte de la *Périégèse*, tel qu'il a été établi depuis un siècle par Schubart et Walz, par Hitzig et par Spiro[1]. Parmi les manuscrits conservés (leur nombre dépasse la vingtaine) aucun ne remonte plus haut que le début du xv^e^ siècle. Ils ont tous fait l'objet de sondages, et les meilleurs ont été collationnés avec un soin parfait. J'ai pu m'en assurer moi-même en lisant dans le *Parisinus* 1410 les chapitres relatifs à Delphes. M. A. M. Desrousseaux avait autrefois contrôlé[2] dans le *Venetus* 413 un certain nombre de leçons avec le même résultat. En faisant quelques sondages dans le *Parisinus* 1399, sur lequel H. Hitzig a attiré l'attention[3], je n'espérais pas davantage de découverte[4].

1. Voir l'excellente préface de Spiro.
2. A la demande de É. Bourguet, à qui je dois cette précieuse indication.
3. *Zur Wertung des Pausanias-Codex* 1399 *(Pa) der Bibl. nat. in Paris, Mélanges Nicole* (1905), pp. 261-271 ; il conclut « dass Pa besser ist als sein Ruf ».
4. Les manuscrits de Pausanias se répartissent entre trois familles. La tradition avait été compromise de très bonne heure, et les trois archétypes présentaient en commun des lacunes et des corruptions auxquelles la critique textuelle ne saurait porter remède.

J'ai donc simplement reproduit le texte d'Hitzig. Son édition du X^e^ livre, parue en 1910, a profité de celle qu'avait procurée Spiro en 1903. D'ailleurs entre l'une et l'autre les divergences ne sont jamais d'origine paléographique. Si je me suis parfois séparé d'Hitzig[1], l'apparat critique et le commentaire de son édition feront connaître tous les éléments de la question. Je n'avais à signaler ces variantes — minimes —, et d'ailleurs à aborder des questions de texte, que dans les cas où l'objet même de notre étude était en jeu : les remarques qui s'imposaient ont donc été présentées, au fur et à mesure, dans le corps de celle-ci.

Il est temps d'en marquer les limites : elle se borne à suivre, à travers les ruines, les traces de Pausanias, à confronter ses dires avec la réalité archéologique. Nous avons donc exclu de notre recherche quatre passages d'un haut intérêt, mais sur lesquels la fouille ne saurait donner le moindre élément d'appréciation : l'histoire des Sibylles (chap. XII), l'*excursus* sur la Sardaigne (chap. XVII), le récit de l'invasion galate (chap. XIX, 5 à XXIII), enfin la description des peintures de Polygnote (chap. XXV, 2 à XXXI).

Il est vrai qu'en dehors même de ces quatre monographies[2], la périégèse delphique est encombrée de toutes sortes de λόγοι, historiques, géographiques, mythologiques, cynégétiques. Et, par exemple, il n'y a pas différence de nature entre l'*excursus* sur la Sardaigne, qui tient quatre pages, et les quelques lignes consacrées aux îles Lipari (chap. XI, 3-4). En éliminant tous les *logoi*, nous aurions, semble-t-il, exactement ramené le texte à la nomenclature et à la description sur lesquelles doit s'exercer notre contrôle. Il est vrai ; mais nous aurions du même coup désarticulé et faussé la périégèse : en bien des endroits, le *logos* pénètre la description de telle sorte qu'on ne saurait toucher à l'un sans mutiler l'autre. On sait quels soins, à la fois puérils et prétentieux, mais enfin quels soins Pausanias donne à ses phrases et à leur enchaînement ; le styliste, chez lui, est inséparable du périégète ; le moraliste,

1. Il y a lieu, me semble-t-il, de se montrer aussi conservateur que possible, et non pas seulement quand le texte est irrémédiablement corrompu. Pausanias manque de personnalité, dans tous les sens du mot ; son style, en particulier, et sa langue ont subi des influences diverses ; on n'est donc pas orienté, le plus souvent, vers une conjecture précise.

2. Qui appelleraient, à leur tour, quatre études particulières.

l'historien, le penseur (si l'on peut employer ce mot sans faire sourire), du promeneur. Discriminer pour notre enquête, dans la poussière des *logoi*, l'organique et le superflu, était une tâche difficile, incertaine. Il eût fallu signaler les coupures, établir des raccords. Le gain eût été de deux ou trois pages sur une quinzaine ; nous y avons délibérément renoncé, et nous avons laissé à l'exposé du périégète son allure inégale et souvent paresseuse.

En face du texte grec, nous avons proposé une traduction. C'est une entreprise ingrate que de rendre Pausanias en français. Il y a des écrivains médiocres qui savent plaire (je pense à Plutarque), et l'interprète a du moins la ressource de faire effort pour conserver quelque chose de leur charme. Avec Pausanias — j'allais dire : contre Pausanias — nous sommes sans recours. Le plus sage est sans doute de calquer autant que possible le mouvement de sa phrase, de respecter un style à la fois plat et ambitieux[1]. Dans le détail le sens n'est pas toujours aisé à préciser ; et ces difficultés ne tiennent certes pas à la profondeur de l'écrivain. Les traductions dont nous parlerons tout à l'heure ne sont pas exemptes de fautes, et la nôtre a sans doute achoppé plus d'une fois. Mais nous avons procédé ici comme pour l'établissement du texte grec : nous n'avons justifié la solution à laquelle nous nous sommes arrêté dans tel ou tel cas douteux que si la suite de notre étude appelait un commentaire de ce passage.

Pausanias, texte et traduction, est l'un des termes de notre comparaison. La ruine, qui est l'autre, pose des problèmes autrement complexes et qui sont loin d'être tous résolus ; quelques-uns ne le seront jamais. Mais l'étude archéologique est aujourd'hui assez avancée pour que la confrontation soit possible.

On peut distinguer, dans l'histoire des découvertes et des études archéologiques à Delphes, depuis le début de la grande fouille, trois périodes[2]. A la première le nom de Th. Homolle reste attaché. Les comptes rendus qu'il a donnés chaque année au *Bulletin de*

1. Je ne me dissimule pas qu'il en résulte une certaine lourdeur, et l'on jugera sans doute que les traductions de l'abbé Gedoyn ou de Clavier (d'ailleurs insuffisantes, et qui reposent sur un texte mal établi) se lisent plus agréablement. Mais notre but n'était pas seulement d'exprimer la substance de Pausanias ; il était de mettre en relief certains procédés de son style : il fallait, pour cela, renoncer à transposer.

2. Je me place surtout, dans la courte esquisse qui suit, au point de vue de l'identification des monuments et de la topographie.

correspondance hellénique, aussi longtemps que dura la fouille, sont un modèle de perspicacité et d'élégance. Avec une admirable maîtrise il a posé les problèmes, et, dans bien des cas, la solution qu'il a indiquée en quelques mots est devenue définitive.

La fouille achevée, il fallait compléter et préciser cette première mise en œuvre. Nul n'y a contribué plus que M. É. Bourguet. Dans une série d'articles, parus de 1908 à 1919, il a identifié et restitué un nombre important d'offrandes, il a fixé quelques points essentiels de la topographie du grand sanctuaire, il a résolu quelques-unes des énigmes les plus irritantes et, en particulier, celle du Trésor de Corinthe. A Delphes, l'épigraphie se laisse moins encore qu'ailleurs séparer de l'architecture, et l'étude des inscriptions y va de pair avec celle des monuments ; le fascicule 1, qui lui est dû tout entier, du tome épigraphique des *Fouilles de Delphes* constitue pour le premier secteur de la Voie sacrée un guide indispensable ; et le fascicule 3, en cours de publication, a largement profité des recherches conduites par lui, en collaboration avec J. Replat et A. Martinaud. *Les Ruines de Delphes*, parues en 1914, résument les résultats acquis dès cette époque ; description du site et des monuments, évocation d'une histoire où la religion et la politique mêlent leurs influences, ces deux aspects du livre ne doivent pas faire oublier qu'on y trouve aussi résumés, sur les points essentiels, sans appareil d'érudition, l'état et les problèmes de l'enquête archéologique.

La publication du tome II *(Topographie et architecture)* a commencé en 1915 avec la première livraison du fascicule consacré à la Terrasse du Temple. Achevé en 1927, ce fascicule étudie le Temple et ses abords, de l'*ischégaon* au mur polygonal, des trépieds de Gélon à la maison de l'Antinoos. Tâche considérable, que F. Courby a menée à bien avec persévérance et succès. Pour le sanctuaire d'Athéna on dispose dès maintenant d'une étude topographique complète, grâce à M. R. Demangel. D'autres fascicules ont paru, dont on trouvera plus loin la liste, d'autres suivront ; mais ils n'apporteront, pour la plupart, de résultats vraiment nouveaux que sur l'architecture des monuments : c'est un domaine qui reste étranger à Pausanias. Nous n'avons pas besoin pour étudier ses Φωκικά d'être fixés sur les dimensions exactes du Trésor de Siphnos ou du Trésor de Thèbes. Les bases dont parle Pausanias sont identifiées, ou perdues, ou réduites à l'état de fragments méconnaissables ; les « possibilités » de toutes les pierres découvertes dans

les fouilles ont été examinées, depuis trente ans, à plusieurs reprises. Au point de vue topographique, et dans la mesure où il s'agit des monuments signalés par Pausanias, on ne peut pas espérer que les résultats acquis dès maintenant puissent être — à moins de découvertes nouvelles — sensiblement améliorés. Cette affirmation n'aurait pas été possible il y a quelques mois ; elle l'est aujourd'hui que vient de paraître le beau livre de M. P. de La Coste-Messelière, *Au Musée de Delphes*. L'auteur n'est pas moins familier avec les fondations et les pierres dispersées dans la fouille qu'avec les pièces de sculpture transportées au musée ; pour comprendre et analyser celles-ci, il faut d'abord connaître celles-là. On trouve dans le corps de l'ouvrage, dans les notes et dans les appendices, les éléments d'une véritable topographie de Delphes ; elle est particulièrement poussée pour l'époque archaïque et classique, mais elle jette aussi une vive lumière sur l'histoire du sanctuaire principal jusqu'à l'époque romaine. Le plan du téménos d'Apollon vers 550 av. J.-C. (essai d'interprétation des vestiges subsistants) et le plan restauré[1] du même téménos vers 150 av. J.-C. sont deux œuvres originales qui fixent le résultat de recherches poursuivies par l'auteur pendant quinze années.

Ainsi le moment paraît venu de confronter la périégèse avec les ruines. Pour mesurer le chemin parcouru depuis trente ans, il suffit de se reporter au chapitre consacré à Delphes par Carl Robert, en 1909, dans son livre — si riche par ailleurs d'ingénieuses remarques — sur Pausanias écrivain ; qu'en reste-t-il ? Rien, ou à peu près. C'est que l'analyse de la ruine, après la brillante synthèse d'Homolle, était à peine commencée. On vient de constater que nous sommes, en 1936, singulièrement mieux armés pour une enquête méthodique.

Que voit Pausanias ? Comment voit-il ? Dans quel ordre ? Que retient-il de ce qu'il a vu ? Quelle confiance mérite-t-il ? Telles sont, à peu près, les questions qui se posent. Car personne ne saurait douter sérieusement que Pausanias soit venu à Delphes ; en choisissant pour titre[2] : *Pausanias à Delphes*, nous posons qu'il y est venu ; au besoin la suite de notre étude le confirmera.

1. Je dois à la générosité de son auteur de pouvoir le reproduire ici, planche VIII.

2. Cf. ci-après, p. 14 (à propos de : *Pausanias in Olympia*, par A. Trendelenburg).

Elle prouvera, je l'espère, davantage. Je l'ai abordée sans préjugé, et parce qu'il paraissait nécessaire de dresser enfin le bilan delphique du périégète : erreur et contribution positive. A mesure que j'avançais, l'honnêteté de Pausanias m'est apparue éclatante : je confesse donc avoir, pendant des années, lu, consulté et presque appris par cœur le livre X, je confesse, en dépit de cette longue familiarité, avoir méconnu Pausanias. Les maisons, comme on dit, empêchent quelquefois de voir la ville.

Conformément au plan que nous venons d'esquisser, notre étude néglige délibérément toutes les questions de mythologie ou d'histoire qui n'intéressent pas à proprement parler la description de Pausanias. Au point de vue archéologique et topographique, elle se contente, chaque fois qu'il est possible, d'une référence à la publication des *Fouilles* et aux livres ou articles que nous allons énumérer[1]. Mieux un monument est connu, situé et publié, plus notre commentaire sera bref. Suivre, dans les deux sanctuaires, les pas de Pausanias, suivre du même coup la phrase de Pausanias — cette phrase laborieuse et pédante, à travers laquelle nous devons nous frayer un accès vers la substance de la périégèse —,

1. Pour l'illustration, il ne pouvait être question davantage de donner des dessins et des photographies de tous les monuments dont parle Pausanias. Ici encore nous renvoyons simplement aux publications antérieures. Les photographies reproduites sur les planches I, II, IV et V ne prétendent qu'à faciliter au lecteur l'évocation du site. Les planches III et VI, les figures 3, 4, 5 et 6 apportent sur quelques points de détail des précisions ou des rectifications nécessaires. La figure 1 donne un plan de situation des ruines de Delphes, la figure 2 un plan schématique du sanctuaire d'Athéna. Pour le grand sanctuaire, on trouvera, planche VII, un état actuel, d'après le plan reproduit *FD*, III, 1, p. VI, par É. Bourguet (le Trésor des Cnidiens n'y figure pas encore sur sa véritable fondation) ; la planche VIII offre un plan restauré (par P. de La Coste-Messelière), accompagné d'une légende exhaustive ; enfin la planche IX reproduit le même plan, après élimination des monuments dont Pausanias n'a pas parlé ou qui ne peuvent être identifiés avec probabilité à aucun de ceux dont il parle. Nous renverrons tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ces plans restaurés, mais en fait les renvois à la planche VIII ne concernent (sauf exception dûment spécifiée) que des monuments qui y sont désignés par un chiffre romain ; le planche IX ne comporte, elle, que des chiffres arabes : le lecteur ne pourra donc avoir, à aucun moment, d'hésitation. Il me faut enfin signaler une divergence — la seule — entre la planche VIII et la planche IX : immédiatement à l'Ouest du Trésor de Siphnos, P. de La Coste-Messelière indique, non sans réserves : « emplacement d'un Trésor » ; on verra que je propose, pour ma part, de restituer à cet endroit une base.

telle est notre démarche. Les dernières pages s'efforceront de dégager, après cette promenade delphique, la méthode de Pausanias ; leur conclusion peut se résumer ainsi : il y a des « *ciceroni* » plus brillants et plus savants que lui ; je ne sais s'il y en a de plus scrupuleux.

* * *

Bibliographie sommaire

Editions critiques : F. Spiro, Leipzig, Teubner, 1903, 3 vol. — H. Hitzig et H. Blümner, Leipzig, Reisland, 1896-1910, 3 tomes en 6 volumes (le vol. III, 2 qui contient le livre X a paru en 1910)[1].

Traductions : J'ai eu entre les mains et j'ai consulté à l'occasion, mais non systématiquement, les traductions françaises de l'abbé Gedoyn, 1731, et de M. Clavier, 1814-1821 (avec texte grec en regard) ; la traduction allemande de Joh. Heinrich Chr. Schubart, 1857-1863 (le tome V qui contient le livre X a paru en 1860) ; les traductions anglaises de J. G. Frazer, 1898 (Macmillan), et de W. H. S. Jones, 1918-1935 (Loeb classical library, avec texte grec en regard ; le tome IV qui contient le livre X a paru en 1935).

Commentaires : L'édition de Hitzig-Blümner et la traduction de Frazer sont accompagnées de très abondants commentaires. Pour le livre X, la date des deux publications confère à Hitzig-Blümner une grosse supériorité ; en fait on peut se passer complètement, au point de vue archéologique, pour les chapitres qui nous intéressent, de Frazer[2]. Le commentaire d'Hitzig-Blümner résume

1. Non seulement l'apparat critique est beaucoup plus riche que celui de Spiro, mais aucun des problèmes de ponctuation qui intéressent le sens n'est laissé de côté : à titre d'exemple, voir ce qui concerne ἰδίᾳ, XVIII, 1.

2. Le Pausanias de Frazer (*Pausanias's description of Greece, translated with a commentary*, en 6 vol.) a été réimprimé en 1913, « reprinted with corrections » (cf. *A bibliography of Sir James George Frazer*, 1934, Macmillan) ; les corrections de cette seconde édition sont d'ordre surtout typographique et ont simplement incorporé au texte les *corrigenda* de la précédente. Le catalogue de Macmillan ne parle d'ailleurs que de « second edition ». Les lignes suivantes du *Jahresbericht* de 1915 (tome CLXX, p. 103) risquent d'induire en erreur : « In neuer Auflage sind wiederum, wie von der ersten, alle sechs Bände des grossen englischen Kommentars in einem Jahre erschienen : Pausanias's

l'évolution des problèmes et leur état en 1909 ; il donne en outre une bibliographie à peu près complète jusqu'à cette date[1].

Dans le *Pausanias, Description of Greece*, de la collection Loeb (cf. ci-dessus) un dernier volume (V) s'intitule : « *Companion volume, containing illustrations and index*, prepared by R. E. Wycherley ». Pour Delphes on y trouve quelques photographies (pl. 71-80), et deux plans, accompagnés les uns et les autres de courtes notices ; l'un des plans (pl. 27) est de situation (d'après le Baedeker) ; l'autre (pl. 28) est un plan restauré — et très schématique — du sanctuaire d'Apollon (d'après H. Luckenbach, *Kunst und Geschichte*) : la moitié des indications qui y sont portées sont fausses ; celle qui concerne le Trésor de Corinthe, dont la vraie place est connue depuis 1911-1912, est particulièrement regrettable. Non moins regrettable, dans la « Bibliographie » de la page XVIII, l'omission des *Ruines de Delphes*. Le *Delphi* de F. Poulsen (traduction anglaise, 1920 ; en danois : 1919) est un livre fort intéressant, mais ne porte que sur un choix d'œuvres et de questions, et fait la place principale aux sculptures. Seul l'ouvrage de É. Bourguet donne un tableau complet de la fouille et montre comment s'enchevêtrent les problèmes posés par les ruines, par les inscriptions et par les textes littéraires ; il constitue ainsi la meilleure initiation à Pausanias (cf. ci-dessus).

Résultats des fouilles : Des comptes rendus annuels ont été donnés au *Bulletin de corr. hell.* par Th. Homolle de 1893 à 1900.

description of Greece... New and revised edition » (Il est clair que l'auteur de ce « Bericht » n'a pas vu l'édition en question). — En 1930, A. W. Van Buren a groupé en un volume intitulé *Graecia antiqua, Maps and Plans to illustrate Pausanias's description of Greece*, les cartes dispersées à travers le Pausanias de 1898 (et de 1913) en les accompagnant de courtes notices, elles-mêmes inspirées de l'ouvrage de Frazer, mais qui, sur quelques points, tiennent compte des découvertes nouvelles. Pour ce qui concerne le sanctuaire principal de Delphes, la bibliographie (sommaire) a été mise à jour, non le texte même de la notice ni le plan ; par contre le plan du sanctuaire d'Athéna, qu'accompagne une courte notice, enregistre le résultat de fouilles postérieures à l'ouvrage de Frazer ; il est dessiné d'après le plan des *Fouilles de Delphes* (1926).

1. Référence abrégée au volume III, 2 d'Hitzig et Blümner qui contient les *Phocica*, texte et commentaire : Hitzig-Blümner. — Je rappelle que l'établissement du texte est l'œuvre d'Hitzig seul, le commentaire étant dû à la collaboration d'Hitzig et de Blümner. Je ne tiendrai pas compte, dans les références, de cette distinction.

Les articles de É. Bourguet auxquels il a été fait allusion tout à l'heure sont les suivants :

Θυῖαι Θύστιον, *Mélanges Perrot* (1903), pp. 25-29.

CRAI, 1909, pp. 944-951 (La chambre d'Aegospotamoi).

BCH, 1910, pp. 222-230 (La base des Rois d'Argos).

BCH, 1911, pp. 149-176 (Inscriptions de Delphes).

BCH, 1911, pp. 456-491 (La base du char des Rhodiens ; la base de la fille de Timolaos).

BCH, 1912, pp. 642-660 (Le Trésor de Corinthe).

REG, 1912, pp. 12-23 (Rapport sur une mission à Delphes, 1911)[1].

REG, 1919, pp. 41-61 (Sur les offrandes des Argiens à Delphes).

Pour *Les Ruines de Delphes*, Paris, Fontemoing (maintenant É. de Boccard)[2], 1914, cf. ci-dessus. Une brève monographie, du même auteur, *Delphes*, a paru dans la collection « Le monde hellénique », à la Société d'édition « Les Belles-Lettres », 1925.

L'ouvrage de P. de La Coste-Messelière, *Au Musée de Delphes*, (cf. ci-dessus)[3] a paru en 1936, chez É. de Boccard.

D'autres articles, de valeur inégale, qui touchent à des questions de topographie et d'architecture, et qui intéressent plus ou moins directement la périégèse de Pausanias, ont paru sous des signatures diverses. Ils sont signalés, en due place, soit par Hitzig-Blümner, soit dans un des livres que nous venons de citer, soit dans les volumes des *Fouilles de Delphes*, que nous énumérerons plus loin.

Parmi les savants étrangers qui ont collaboré à la mise en œuvre des découvertes françaises[4], je voudrais citer M. F. Poulsen,

1. Article essentiel pour la région que la Voie sacrée traverse du Trésor d'Athènes au Temple.

2. Référence abrégée, dans la présente étude : *Ruines*.

3. Référence abrégée : P. de La Coste-Messelière.

4. On sait quelles raisons nous avons d'« ignorer » la *Topographie von Delphoi* parue dans la *Real-Encyclopädie, Suppl. IV* (1924), pp. 1195-1432 ; elles ont été résumées par É. Bourguet, *BCH*, 1925, pp. 21-24 et *FD*, III, 1, pp. I-II. A la dernière page de cette « *Topographie* », on peut lire que « la méthode favorite des Français à Delphes consiste à ignorer les pierres et les faits gênants » (cf. ci-après, p. 89, n. 4). On trouvera naturel que nous « ignorions » aussi des publications dont le ton du moins, en dépit de toutes les « palinodies » (le mot est de J. Beloch), n'a jamais varié. A titre d'exemple, je citerai cette page, vraiment savoureuse pour qui connaît l'histoire des études del-

qui a proposé le premier d'attribuer aux Massaliètes le Trésor « éolique » de Marmaria (*Bulletin de l'Académie royale de Danemark*, 1908, pp. 382-388) et M. G. Karo qui a publié d'ingénieuses remarques *En marge de quelques textes delphiques* (*BCH*, 1909, pp. 201-237, et 1910, pp. 187-221). M. A. D. Keramopoullos, outre un petit *Guide de Delphes* (édition française, revue et augmentée, Athènes, 1909 ; l'édition grecque est de 1908), a amorcé la publication d'une Τοπογραφία τῶν Δελφῶν, dont le premier tome seul a paru (en 1917 ; imprimé dès 1912 ; Athènes, Sakellariou) : il comprend une introduction historique générale, et une description des ruines

phiques : « Es ist mir mit Unterstützung dieser jungen Hilfsarbeiter [Dr. Lattermanns und des Architekten Gockel] geglückt, die grossen Linien der Temenos-Rekonstruktion, die fast ganz von der richtigen Benennung der zahlreichen Gebäude abhängt, endgültig festzulegen, die über das ganze Heiligtum, die äusseren Inschriftenfelder und im Museum verstreuten und verzettelten Bauglieder der meisten Thesauren herauszufinden, zu sondern und in Zeichnungen zu vereinigen, und schliesslich sämtliche von den Schriftstellern und in Inschriften genannten Bauwerke im Temenos nachzuweisen und zu identifizieren. Eine Probe auf die Richtigkeit dieser Resultate bildete der Umstand, dass die Zahl der wirklich vorhandenen, ernsthaft in Betracht kommenden Gebäude-Fundamente sich fast genau deckt mit den literarisch oder epigraphisch überlieferten, so dass wir kaum noch einem unbekannten Bau im Hieron begegnen. Aber von den sämtlichen Beischriften der Schatzhäuser auf Homolles Plänen oder von den Holztafeln mit ihren Namen, die er vor den betr. Fundamenten hat aufstellen lassen, können nur zwei ihren Platz behaupten, die mit « *trésor des Sicyoniens* » und « *des Athéniens* » — sie waren ja von Anfang an unbezweifelbar und laut Periegese und Überresten nicht zu verkennen — ; zu ihnen kommt als dritter Bau das « *Bouleutérion* » hinzu, wie ich einst vorausgesagt — alle übrigen müssen entfernt und entweder mit anderen vertauscht oder neu übermalt werden. Die Erreichung dieser Resultate wurde erst möglich, als der Hauptfund der diesmaligen Campagne gelungen war : die Aufdeckung des echten Thesauros von Korinth » (*BPW*, 1909, pp. 156-157). Les derniers mots sont imprimés en caractères espacés dans le texte original, pour marquer l'importance de la découverte : rappelons simplement que le « vrai Trésor de Corinthe » a été identifié en 1911 par É. Bourguet. On se demande à qui de telles déclarations veulent et peuvent en imposer ; la *Topographie* de 1924 en est pleine. — Une seconde partie a paru dans le même recueil, *Suppl. V* (1931), pp. 61-152, sous la signature de F. Schober ; l'auteur a pu y profiter en partie de la publication des *Fouilles*, tome II ; mais il n'a pris des ruines qu'une connaissance rapide, et souvent les solutions qu'il propose témoignent qu'il n'a pas des pierres et des problèmes delphiques une expérience suffisante ; il lui arrive aussi de citer les inscriptions d'étrange manière (p. 93 et p. 152). Cette deuxième partie sera citée en abrégé : F. Schober.

du sanctuaire d'Athéna et du gymnase[1]. Mais il faut rendre un hommage particulier à M. W. B. Dinsmoor qui a donné dans le *BCH*, 1912, pp. 439-493 et 1913, pp. 5-83, deux importantes études sur les Trésors de Delphes : *Studies of the Delphian treasuries, I. The identity of the treasuries, II. The four Ionic treasuries.* Dépassées sur quelques points, elles demeurent néanmoins pleines d'intérêt[2].

A la solution des problèmes topographiques et architecturaux contribue l'étude des inscriptions, des sculptures et des moindres objets découverts dans le sanctuaire. Il y a donc lieu de signaler ici tous les fascicules parus de la publication des *Fouilles de Delphes* (référence abrégée : *FD*), et non pas seulement ceux du tome II, consacré à la topographie et à l'architecture[3].

Tome II. Topographie et Architecture

Pour le sanctuaire d'Apollon, on dispose de :

Relevés et Restaurations, par A. Tournaire (1902). Cet album contient 12 planches, numérotées de V à XVI (Voir P. de La Coste-Messelière, p. VI et n. 1 et 2).

La Terrasse du Temple, par F. Courby (1915-1927 ; IV-333 pages). Un album de *Relevés et Restaurations*, par H. Lacoste (1920), contient 14 planches.

1. Il vaut mieux ne pas parler de la seconde édition du guide, qui a paru en 1935 (Ὁδηγὸς τῶν Δελφῶν, ὑπὸ Ἀντ. Δ. Κεραμοπούλλου) : elle reproduit de vieilles erreurs, mal excusables aujourd'hui, et l'illustration, abondante, a été empruntée pour une large part aux publications françaises, sans que, sauf pour une figure, cela soit signalé.

2. W. B. Dinsmoor a fait paraître en outre dans l'*American journal of Archaeology*, 1923, pp. 164-173, un article (rédigé depuis 1914) sur « les chapiteaux éoliques de Delphes » ; il eut l'obligeance de m'en adresser aussitôt un exemplaire ; si j'avais eu le temps d'en méditer tous les arguments, j'aurais sans doute, dans le fascicule des *Fouilles de Delphes* relatif au Trésor « éolique » de Marmaria, qui s'imprimait alors, éprouvé plus de répugnance à accepter une restauration bien aventureuse du chapiteau : cf. ci-dessous, p. 62 et fig. 3.

3. Le tome I, pour lequel Th. Homolle avait réuni un grand nombre de documents, doit comprendre une Histoire de la ville de Delphes, des voyageurs et des fouilles, ainsi qu'une collection des textes relatifs à Delphes. — Pour les fascicules en préparation des tomes II, III, IV et V, cf. P. de La Coste-Messelière, pp. IV et V.

Le Trésor des Athéniens, par J. Audiat ; relevés et dessins de P. E. Hoff, J. Replat, M. L. Stephensen, Y. Dupuy (1933 ; II-111 pages). Un album de *Planches*, par P. E. Hoff et M. L. Stephensen (1933), contient 28 planches.

Pour le sanctuaire d'Athéna Pronaia, on dispose de trois fascicules[1] :

Les Temples de tuf, par R. Demangel (pp. 1-41), *Les deux Trésors*, par G. Daux (pp. 43-112) (1923). Un album de *Relevés et Restaurations*, par Y. Fomine et W. Lauritzen (1925), contient 34 planches.

La Tholos, par J. Charbonneaux (1925 ; 36 pages, avec un appendice de K. Gottlob). Un album de *Relevés et Restaurations*, par K. Gottlob (1925), contient 30 planches.

Topographie du Sanctuaire, par R. Demangel (1926 ; pp. 1-145). Les planches I et II, parues en 1926, de l'album du fascicule relatif aux Temples de tuf et aux Deux Trésors donnent l'état actuel du sanctuaire, plan et coupe.

Tome III. Épigraphie.

Fascicule 1. *Inscriptions, de l'entrée du Sanctuaire au Trésor des Athéniens*, par É. Bourguet (1910-1929 ; VI-438 pages ; 12 planches).

Fascicule 2. *Inscriptions du Trésor des Athéniens*, par G. Colin (1909-1913 ; IV-397 pages ; 16 planches).

1. On peut les numéroter, comme ils le sont sur la couverture, 1, 2 et 3 (*FD*, II, *Sanct. Ath.*, 1, — ou 2, — ou 3) ; on peut encore citer le titre abrégé de chacun d'eux (*FD*, II, *Sanct. Ath.*, *Temples de tuf* ou *Les deux Trésors*, — ou *Tholos*, — ou *Topographie*). On prendra soin, en tout cas, de toujours préciser qu'il s'agit du sanctuaire d'Athéna et l'on évitera de numéroter les fascicules ou les livraisons du tome II d'après leur ordre de parution, comme on l'a fait malheureusement sur quelques couvertures (les deux premières livraisons du fascicule Courby et le fascicule Demangel-Daux ont été d'abord désignés comme : Tome II, fasc. 1, fasc. 2, fasc. 3) ; cette numérotation doit être définitivement abandonnée.

Fascicule 3. *Inscriptions depuis le Trésor des Athéniens jusqu'aux Bases de Gélon*. La première livraison seule, par G. Daux et A. Salač, est parue (1932 ; II-146 pages ; 2 planches).

Fascicule 4. La première partie seule de ce fascicule, par G. Colin, est parue. Elle comprend les *Inscriptions des Monuments des Messéniens, de Paul-Emile et de Prusias* (1922-1930 ; V-178 pages ; 18 planches).

Fascicule 5. *Les comptes du IV^e^ siècle*, par É. Bourguet (1932 ; 357 pages ; 6 planches).

Tome IV. Monuments figurés : Sculpture

Fascicule 1. *Art primitif. Art archaïque du Péloponnèse et des Iles*, par Th. Homolle (1909 ; 65 pages).

Fascicule 2. *Art archaïque (suite) : Les Trésors « ioniques »*, par Ch. Picard et P. de La Coste-Messelière (1928 ; II-196 pages).

Fascicule 3. *Art archaïque (fin) : Sculptures des Temples*, par P. de La Coste-Messelière (1931 ; 85 pages).

Un album de 87 planches, se rapportant à toute la sculpture de Delphes, et non pas seulement aux périodes étudiées dans les trois fascicules parus, a été constitué de 1909 à 1926. Précédé d'une *Introduction*, par Ch. Picard et P. de La Coste-Messelière (1927 ; 49 pages), il forme les *Sculptures grecques de Delphes*.

Tome V. Monuments figurés : Petits bronzes. Terres-cuites. Antiquités diverses

Fascicule unique, par P. Perdrizet (1906-1908 ; 224 pages). Un album de *Planches* (1904-1909) contient 24 planches.

Nous venons, à propos des relevés et des restaurations du tome II, de mentionner les noms de quelques architectes. Mais le nom de J. Replat n'y tient pas la place qui lui revient, et celui de A. Martinaud n'y figure pas : M. É. Bourguet a dit ailleurs l'importance de leur contribution[1].

1. *FD*, III, 1, pp. III-V ; cf. aussi *FD*, III, 3, p. II (G. Daux) et ci-dessus, p. II. — En indiquant expressément dans cette bibliographie ce que je dois

Ouvrages sur Pausanias. Il suffira[1] de citer ici, comme ouvrages généraux, W. Gurlitt, *Über Pausanias* (Graz, 1890), A. Engeli, *Die Oratio variata bei Pausanias* (Diss. Zürich, Berlin, Mayer und Müller, 1907) ; C. Robert, *Pausanias als Schriftsteller* (Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1909). L'esquisse de J. G. Frazer, *Pausanias and other Greek sketches* (Macmillan, 1900), formée d'extraits du gros ouvrage de 1898 et traduite en français sous le titre : *Sur les traces de Pausanias* (Les Belles-Lettres, 1922), est admirable de vie.

Je dois une mention spéciale au livre de A. Trendelenburg, *Pausanias in Olympia* (Weidmannsche Buchhandlung, 1914 ; 104 pages, avec un plan d'Olympie). Il est possible que ce titre, cité un peu partout, m'ait suggéré, inconsciemment, celui de *Pausanias à Delphes* ; pourtant je crois plutôt que la même conviction m'a simplement conduit à affirmer de la même manière l'« autopsie » de Pausanias. En tout cas je n'ai pris connaissance du livre de Trendelenburg qu'après avoir entièrement rédigé les pages qui suivent et cette introduction elle-même ; je me félicite d'un retard qui a contribué à sauvegarder l'indépendance de mon exposé[2], et sans lequel je me serais contenté, par endroits, de repro-

à J. Replat et à M. W. Lauritzen, j'accomplis un élémentaire devoir. La collaboration parfois anonyme, toujours discrète, de J. Replat a été, pour plusieurs générations d'« Athéniens », inappréciable ; j'ai appris de lui à *voir* les pierres, à y chercher, de l'œil et de la main, la trace multiforme des outils, à ne rien négliger des aspects techniques de l'architecture. Les publications de l'École française d'Athènes ont largement profité de la collaboration des architectes danois ; ils allient à une large culture un sens aigu de l'art antique ; leur dessin est d'une probité parfaite : il est aussi fidèle dans le relevé que dépouillé dans l'exécution ; ce sont des qualités qu'il faut louer d'autant plus haut qu'elles sont plus rarement réunies. Je tiens à dire quel profit j'ai tiré de la collaboration amicale de W. Lauritzen, avec qui j'ai eu la joie d'étudier pendant plusieurs semaines, en 1921, les deux Trésors de Marmaria.

1. Je me dispense d'indiquer les articles, les dissertations et les livres que j'ai consultés sans profit particulier pour la tâche limitée qui était la mienne (est-il besoin d'ajouter que ces omissions volontaires n'impliquent aucun jugement sur la valeur des travaux en question ?). Par contre il faut signaler au moins, parmi les études qui portent sur des points spéciaux et dont la connaissance est indispensable pour la lecture de Pausanias, l'article de E. Benveniste sur *Le sens du mot* κολοσσός (*Rev. de philol.*, 1932, pp. 118-135), où sont passés en revue les différents noms de la statue en grec.

2. Contribué seulement, car, pour l'analyse de la périégèse elle-même (analyse qui constitue le livre tout entier de Trendelenburg et nos chapitres I

duire certaines des formules de Trendelenburg, tant elles expriment avec pertinence et avec force ma propre impression[1]. Sauf quelques nuances de détail et de forme, nos deux enquêtes aboutissent aux mêmes conclusions.

à VI), les problèmes se posent, à Olympie et à Delphes, de façon différente. En outre il n'y a rien dans le *Pausanias in Olympia* de Trendelenburg qui corresponde à notre chapitre VII.

1. P. 7 : « An der Topographie Olympias soll gezeigt werden, dass das Werk des Pausanias das verlässliche Fundament ist, auf dem alles Weitere aufgebaut werden kann und aufgebaut werden muss. Auf seine aus eigener Ortskenntnis geschöpften Angaben soll nicht der Schatten vermeintlicher literarischer Vorgänger fallen, deren Werken er sie zu verdanken habe. Er selbst soll für seine Mitteilungen verantwortlich gemacht werden, nicht irgendein ungreifbarer Perieget, den er angeblich ausschrieb. Je tiefer wir in sein Verständnis eindringen, um so mehr werden wir uns davon überzeugen, dass seine Selbstständigkeit in den beschreibenden Teilen seines Werkes unantastbar ist. Die erzählenden hängen naturgemäss von schriftlicher oder mündlicher Überlieferung ab, die beschreibenden entspringen eigener Kenntnis der Dinge ». P. 102 : « So viel Irrtümer ihm im einzelnen untergelaufen sind, sie betreffen immer nur antiquarische oder geschichtliche Fragen, deren Lösung nicht aus den Denkmälern selbst, sondern nur aus Büchern oder aus dem Wissen der Fremdenführer zu holen war ».

TEXTE ET TRADUCTION

Offrandes et monuments du grand sanctuaire mentionnés par Pausanias[1]

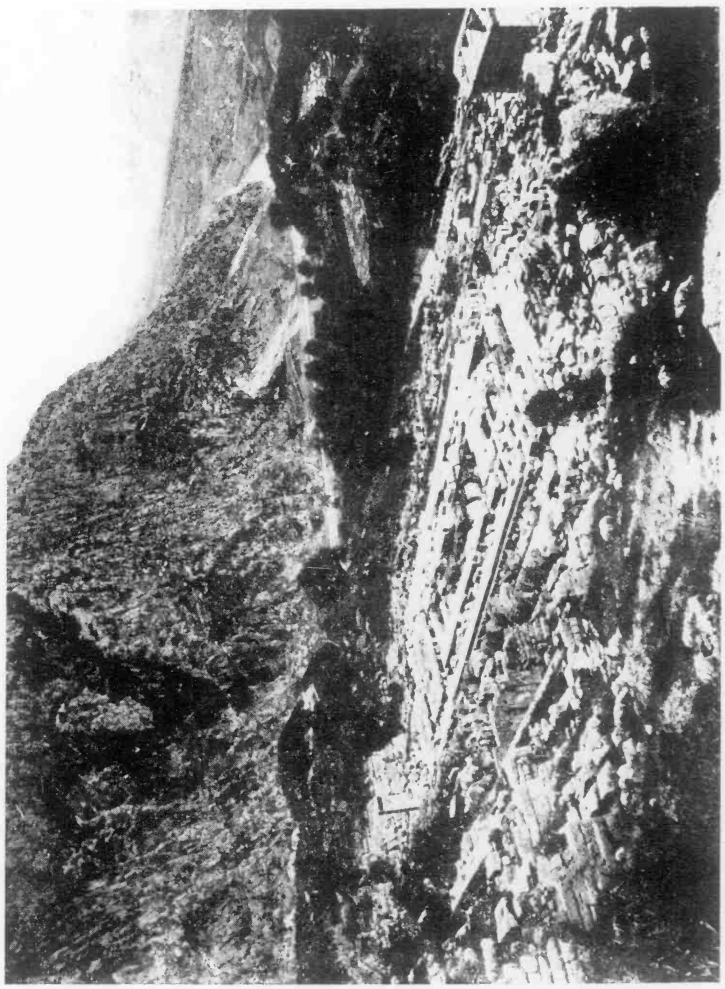
	Référence	*Monument*	*Dédicants*	*Artistes*
1	IX, 3	Taureau	Corcyréens	Théopropos d'Égine
2	IX, 5	Groupe : dieux et héros	Tégéates	Pausanias d'Apollonie, Dédale de Sicyone, Antiphanès d'Argos, Samolas d'Arcadie
3	IX, 7	Groupe : dieux, Lysandre, etc.	Lacédémoniens	Théocosmos de Mégare, Antiphanès d'Argos, Pison de Calaurie, Athénodoros de Cleitor, Daméas de Cleitor, Tisandre, Alypos de Sicyone, Patroclès, Canachos
4	IX, 12	Cheval « de bois »	Argiens	Antiphanès d'Argos
5	X, 1	Groupe : dieux, Miltiade, etc.	Athéniens	Phidias

1. Je donne dès maintenant cette liste dont on retrouvera les numéros (italiques) en marge de la traduction, dans le commentaire, dans la conclusion ; cf. aussi pl. IX. — D'autre part, comme presque toutes les références à Pausanias se rapportent au livre X, nous avons en principe omis la mention du livre et nous nous sommes servi de chiffres romains pour désigner les chapitres ; « IX, 3 » signifie par conséquent : « livre X, chap. IX, § 3 », mais « I, IX, 3 » signifie : « livre I, chap. IX, § 3 ».

6	X, 3	Groupe : les chefs contre Thèbes	Argiens	Hypatodoros, Aristogiton
7	X, 4	Groupe : les Épigones	Argiens	
8	X, 5	Groupe : rois et héros	Argiens	
9	X, 6	Groupe : chevaux et captives	Tarentins	Ageladas d'Argos
10	XI, 1	Trésor	Sicyoniens	
11	XI, 1	Groupe : Triopas, dieux, Tityos	Cnidiens	
12	XI, 2	Trésor	Siphniens	
13	XI, 3	Groupe : statues humaines	Liparéens	
14	XI, 5	Trésor	Thébains	
15	XI, 5	Trésor	Athéniens	
16	XI, 5	Trésor	Cnidiens	
17	XI, 5	Bouc	Cléonéens	
18	XI, 5	Trésor	Potidéates	
19	XI, 5	Trésor	Syracusains	
20	XI, 6	Portique	Athéniens	
21	XII, 1	Rocher de la Sibylle		
22	XIII, 1	Tête de bison	Dropion, roi des Péones	
23	XIII, 4	Andreus	Andriens	
24	XIII, 4	Groupe : dieux	Phocidiens	
25	XIII, 5	Groupe : Achille et Patrocle	Pharsaliens	
26	XIII, 5	Apollon à la biche	Habitants de Dion	
27	XIII, 5	Char d'Ammon	Cyrénéens	
28	XIII, 5	Trésor	Corinthiens	
29	XIII, 6	Héraclès	Thébains	

30	XIII, 6 (cf. I, 10)	Groupe : Apollon, Tellias, etc.	Phocidiens	Aristomédon d'Argos
31	XIII, 6	Zeus et Égine	Phliasiens	
32	XIII, 6	Apollon	Mantinéens	
33	XIII, 7	Groupe : Apollon, Héraclès, etc.	Phocidiens	Diyllos, Amyclaios, Chionis
34	XIII, 9	Trépied	Hellènes	
35	XIII, 10	Groupe : guerriers, Opis, etc.	Tarentins	Onatas d'Égine, Calynthos
36	XIV, 1	Haches	Périclytos de Ténédos	
37	XIV, 5	Apollon	Hellènes	
38	XIV, 7	Loup	Delphiens	
39	XV, 1	Phryné	Phryné	Praxitèle
40	XV, 1	Apollon	Épidauriens	
41	XV, 1	Apollon	Mégariens	
42	XV, 1	Bœuf	Platéens	
43	XV, 1	Apollon	Héracléotes	
44	XV, 1	Apollon Sitalcas	Amphictions	
45	XV, 2	Groupe : stratèges et dieux	Étoliens	
46	XV, 4	Groupe : chefs de la cavalerie	Phéréens	
47	XV, 4	Palmier et Athéna	Athéniens	
48	XV, 6	Groupe : char de Battos, etc.	Cyrénéens	Amphion de Cnossos
49	XV, 7	Apollon	Amphictions	
50	XVI, 1	Support de cratère	Alyatte	Glaucos de Chios
51	XVI, 3	Omphalos		
52	XVI, 4	Hermione	Lacédémoniens	Calamis
53	XVI, 4	Eurydamos	Étoliens	
54	XVI, 5	Chèvre	Elyriens	
55	XVI, 6	Bœuf	Carystiens	

56	XVI, 6	Groupe : stratèges, Apollon, Artémis	Étoliens	
57	XVI, 7	Vingt Apollons	Liparéens	
58	XVI, 8	Apollon	Echecratidès de Larisa	
59	XVII, 1	Sardos	Sardes	
60	XVIII, 1	Cheval	Callias d'Athènes	
61	XVIII, 1	Athéna	Achéens	
62	XVIII, 4	Apollon	Rhodiens	
63	XVIII, 4	Ane	Ambraciotes	
64	XVIII, 5	Groupe : procession et victimes	Ornéates	
65	XVIII, 6	Héraclès et l'hydre	Tisagoras	Tisagoras
66	XVIII, 7	Lion	Élatéens	
67	XVIII, 7	Apollon	Massaliotes	
68	XVIII, 7	Trophée et Étolie	Étoliens	
69	XVIII, 7	Gorgias	Gorgias	
70	XIX, 1	Scyllis	Amphictions	
71	XIX, 3	Xoanon	Méthymnéens	
72	XIX, 4	Temple : frontons		Praxias d'Athènes et Androsthénès d'Athènes
	XIX, 4	Boucliers de l'épistyle		
	XXIV, 1-3	Pronaos (maximes, statue d'Homère)		
	XXIV, 4-5	Intérieur (autel de Poseidon, etc.)		
73	XXIV, 6	Péribole et tombeau de Néoptolème		
74	XXIV, 6	Pierre de Cronos		
75	XXIV, 7	Source Cassotis		
76	XXV, 1	Lesché	Cnidiens	(Polygnote)
77	XXXII, 1	Théâtre		



Le grand sanctuaire, le gymnase, Marmara

VIII, 6. Ἐσελθόντι δὲ ἐς τὴν πόλιν εἰσὶν ἐφεξῆς ναοί· καὶ ὁ μὲν πρῶτος αὐτῶν ἐρείπια ἦν, ὁ ἐπὶ τούτῳ δὲ κενὸς καὶ ἀγαλμάτων καὶ ἀνδριάντων· ὁ δὲ αὐτῶν τρίτος καὶ ὁ τέταρτος, ὁ μὲν τῶν ἐν Ῥώμῃ βασιλευσάντων εἶχεν οὐ πολλῶν τινῶν εἰκόνας, ὁ τέταρτος δὲ Ἀθηνᾶς καλεῖται Προνοίας. Τῶν δὲ ἀγαλμάτων τὸ ἐν τῷ προνάῳ Μασσαλιωτῶν ἀνάθημά ἐστιν, μεγέθει τοῦ ἔνδον ἀγάλματος μεῖζον. Οἱ δὲ Μασσαλιῶται Φωκαέων εἰσὶν ἄποικοι τῶν ἐν Ἰωνίᾳ, μοῖρα καὶ αὕτη τῶν ποτε Ἅρπαγον τὸν Μῆδον φυγόντων ἐκ Φωκαίας· γενόμενοι δὲ ναυσὶν ἐπικρατέστεροι Καρχηδονίων, τήν τε γῆν ἣν ἔχουσιν
7 ἐκτήσαντο καὶ ἐπὶ μέγα ἀφίκοντο εὐδαιμονίας. Τῶν μὲν δὴ Μασσαλιωτῶν χαλκοῦν τὸ ἀνάθημά ἐστι· χρυσοῦ δὲ ἀσπίδα ὑπὸ Κροίσου τοῦ Λυδοῦ τῇ Ἀθηνᾷ τῇ Προνοίᾳ δοθεῖσαν, ἐλέγετο ὑπὸ τῶν Δελφῶν ὡς Φιλόμηλος αὐτὴν ἐσύλησε. Πρὸς δὲ τῷ ἱερῷ τῆς Προνοίας Φυλάκου τέμενός ἐστιν ἥρωος· καὶ ὁ Φύλακος οὗτος ὑπὸ Δελφῶν ἔχει φήμην
8 κατὰ τὴν ἐπιστρατείαν σφίσιν ἀμῦναι τὴν Περσῶν. Ἐν δὲ τοῦ γυμνασίου τῷ ὑπαίθρῳ πεφυκέναι ποτὲ ἀγρίαν φασὶν ὕλην, καὶ Ὀδυσσέα, ἡνίκα ὡς τὸν Αὐτόλυκον ἀφικόμενος μετὰ τοῦ Αὐτολύκου τῶν παίδων ἐθήρευε, τότε αὐτὸν τὸ τραῦμα τὸ ὑπὲρ τοῦ γόνατος ἐνταῦθα σχεῖν ὑπὸ τοῦ συός. Τραπομένῳ δὲ ἐς ἀριστερὰν ἀπὸ τοῦ γυμνασίου καὶ ὑποκαταβάντι οὐ πλέον ἐμοὶ δοκεῖν ἢ τρία στάδια, ποταμός ἐστιν ὀνομαζόμενος Πλειστος· οὗτος ὁ Πλειστος ἐπὶ Κίρραν
9 τὸ ἐπίνειον Δελφῶν καὶ τὴν ταύτῃ κάτεισι θάλασσαν. Ἐκ δὲ τοῦ γυμνασίου τὴν ἐς τὸ ἱερὸν ἀνίοντι ἔστιν ἐν δεξιᾷ τῆς ὁδοῦ τὸ ὕδωρ τῆς Κασταλίας, καὶ πιεῖν ἡδύ· δοῦναι δὲ τὸ ὄνομα τῇ πηγῇ γυναῖκα λέγουσιν ἐπιχωρίαν, οἱ δὲ ἄνδρα Καστάλιον. Πανύασις δὲ ὁ Πολυάρχου πεποιηκὼς ἐς Ἡρακλέα ἔπη θυγατέρα Ἀχελῴου τὴν Κασταλίαν φησὶν εἶναι· λέγει γὰρ δὴ περὶ τοῦ Ἡρακλέους·

Παρνησὸν νιφόεντα θοοῖς διὰ ποσσὶ περήσας
ἵκετο Κασταλίης Ἀχελωΐδος ἄμβροτον ὕδωρ.

10 Ἤκουσα δὲ καὶ ἄλλο τοιόνδε, τὸ ὕδωρ τῇ Κασταλίᾳ ποταμοῦ δῶρον εἶναι τοῦ Κηφισοῦ. Τοῦτο ἐποίησε καὶ Ἀλκαῖος ἐν προοιμίῳ τῷ ἐς Ἀπόλλωνα· βεβαιοῦνται δὲ οὐχ ἥκιστα οἱ Λιλαιεῖς, οἳ ἐς τοῦ Κηφισοῦ τὴν πηγὴν πέμματα ἐπιχώρια καὶ ἄλλα ὁπόσα νομίζουσιν

VIII. 6 En entrant dans la ville on trouve une série de Temples ; le premier était en ruines et le suivant était vide de toutes statues, divines ou humaines ; quant au troisième et au quatrième, l'un contenait des statues d'empereurs romains en petit nombre, et le dernier s'appelle Temple d'Athéna Pronoia ; il abrite deux statues de la déesse, et celle qui se trouve dans le pronaos est une offrande des Massaliotes, de dimension plus grande que la statue qui est à l'intérieur. Les Massaliotes sont des colons de Phocée en Ionie et faisaient partie de ceux qui s'enfuirent de cette ville devant le Mède Arpage ; leur flotte l'ayant emporté sur celle des Carthaginois, ils prirent possession du territoire qu'ils occupent aujourd'hui et arrivèrent à un haut degré de prospérité. 7 L'offrande massaliote est de bronze ; quant au bouclier d'or offert à Athéna Pronoia par Crésus de Lydie, les Delphiens racontaient que Philomélos s'en était emparé. A côté du sanctuaire de la Pronoia se trouve le Téménos du héros Phylacos ; ce Phylacos, selon le récit qui a cours à Delphes, a protégé la ville au temps de l'invasion perse. 8 Là où est la cour du gymnase il y avait autrefois, dit-on, une forêt sauvage, et c'est là qu'Ulysse, venu voir Autolycos et chassant avec les enfants d'Autolycos, fut blessé au-dessus du genou par le sanglier. En tournant à gauche après le gymnase et en descendant sur une distance qui n'est pas supérieure, si je ne me trompe, à trois stades, on arrive au fleuve appelé Pleistos ; ce Pleistos descend jusqu'à Cirrha, le port de Delphes, où il se jette dans la mer. 9 En montant du gymnase par la route qui conduit au sanctuaire, on trouve à droite la source Castalie, dont l'eau est agréable à boire ; la source tire son nom, selon les uns, d'une femme indigène, selon les autres, d'un homme, Castalios. Panyasis, fils de Polyarchos, dans son poème à Héraclès en vers hexamètres, fait de Castalie la fille d'Achélôos ; il dit en effet d'Héraclès :

Il traversa, de ses pieds rapides, le Parnasse neigeux et parvint à l'eau divine de Castalie, fille d'Achélôos.

10 J'ai aussi entendu dire que cette eau était un don du fleuve Céphise à Castalie ; c'est la version qu'Alcée a mise en vers dans son prélude à Apollon ; elle est appuyée notamment par les Liléens qui déposent, à jours dits, dans la source du Céphise des pâtisseries

ἀφιᾶσιν ἔν τισιν εἰρημέναις ἡμέραις, καὶ αὖθις ἐν τῇ Κασταλίᾳ φασὶν αὐτὰ ἀναφαίνεσθαι.

IX. Δελφοῖς δὲ ἡ πόλις ἄναντες διὰ πάσης παρέχεται σχῆμα· κατὰ τὰ αὐτὰ δὲ τῇ πόλει τῇ ἄλλῃ καὶ ὁ ἱερὸς περίβολος τοῦ Ἀπόλλωνος. Οὗτος δὲ μεγέθει μέγας καὶ ἀνωτάτω τοῦ ἄστεώς ἐστι· τέτμηνται δὲ καὶ ἔξοδοι δι' αὐτοῦ συνεχεῖς. Ὁπόσα δὲ τῶν ἀναθημάτων εἶναί μοι λόγου μάλιστα ἄξια ἐφαίνετο, ποιησόμεθα αὐτῶν
2 μνήμην. Ἀθλητὰς μὲν οὖν καὶ ὅσοι ἀγωνισταὶ μουσικῆς τῶν ἀνθρώπων τοῖς πλείοσιν ἐγένοντο μετὰ οὐδενὸς λογισμοῦ, οὐ πάνυ τι ἡγοῦμαι σπουδῆς ἀξίους· ἀθλητὰς δὲ ὁπόσοι τι καὶ ὑπελίποντο ἐς δόξαν, ἐν λόγῳ σφᾶς ἐδήλωσα τῷ ἐς Ἠλείους. Φαύλῳ δὲ Κροτωνιάτῃ — Ὀλυμπίασι μὲν οὐκ ἔστιν αὐτῷ νίκη, τὰς δὲ Πυθοῖ πεντάθλου δύο ἀνείλετο καὶ σταδίου τὴν τρίτην· ἐναυμάχησε δὲ καὶ ἐναντία τοῦ Μήδου ναῦν τε παρασκευασάμενος οἰκείαν, καὶ Κροτωνιατῶν ὁπόσοι ἐπεδήμουν τῇ Ἑλλάδι ἀνεβίβασε — τούτου ἐστὶν ἀνδριὰς ἐν Δελφοῖς.
3 Τὰ μὲν δὴ ἐς τὸν Κροτωνιάτην οὕτως εἶχεν· ἐσελθόντι δὲ ἐς τὸ τέμενος χαλκοῦς ταῦρος τέχνῃ μὲν Θεοπρόπου ἐστὶν Αἰγινήτου, Κορκυραίων δὲ ἀνάθημα. Λέγεται δὲ ὡς ταῦρος ἐν τῇ Κορκύρᾳ καταλίπων τὰς ἄλλας βοῦς καὶ ἀπὸ τῆς νομῆς κατερχόμενος ἐμυκᾶτο ἐπὶ θαλάσσῃ· γινομένου δὲ ἐπὶ ἡμέρᾳ πάσῃ τοῦ αὐτοῦ κάτεισιν ἐπὶ θάλασσαν ὁ βουκόλος καὶ εἶδεν ἰχθύων τῶν θύννων ἀτέκμαρτόν τι
4 ἀριθμῷ πλῆθος. Καὶ ὁ μὲν δῆλα τοῖς ἐν τῇ πόλει Κορκυραίοις ἐποίησεν· οἱ δὲ — ἐλεῖν γὰρ τοὺς θύννους προαιρουμένοι τὴν ἄλλως ταλαιπωρίαν εἶχον — θεωροὺς ἀποστέλλουσιν ἐς Δελφούς· καὶ οὕτω Ποσειδῶνί τε ἐκεῖνον θύουσι τὸν ταῦρον καὶ αὐτίκα μετὰ τὴν θυσίαν αἱροῦσι τοὺς ἰχθῦς, καί σφισι τὸ ἀνάθημα ἐν Ὀλυμπίᾳ τε καὶ ἐν Δελφοῖς ἐστιν ἡ
5 δεκάτη τῆς ἄγρας. Ἐφεξῆς δὲ Τεγεατῶν ἀναθήματα ἀπὸ Λακεδαιμονίων Ἀπόλλων ἐστὶ καὶ Νίκη καὶ οἱ ἐπιχώριοι τῶν ἡρώων, Καλλιστώ τε ἡ Λυκάονος καὶ Ἀρκὰς ὁ ἐπώνυμος τῆς γῆς καὶ οἱ τοῦ Ἀρκάδος παῖδες Ἔλατος καὶ Ἀφείδας καὶ Ἀζάν, ἐπὶ δὲ αὐτοῖς Τρίφυλος· τούτῳ δὲ ἦν οὐκ Ἐρατὼ τῷ Τριφύλῳ μήτηρ, ἀλλὰ Λαοδάμεια ἡ Ἀμύκλα τοῦ ἐν Λακεδαίμονι βασιλεύσαντος· ἀνάκειται
6 δὲ καὶ Ἔρασος Τριφύλου παῖς. Οἱ δὲ εἰργασμένοι τὰ ἀγάλματα

locales et d'autres objets définis par la tradition, et qui affirment que tout cela réapparaît ensuite à Castalie.

IX. La ville de Delphes offre de toutes parts un site escarpé, et, de même que la ville, l'enceinte sacrée d'Apollon. Cette enceinte est vaste et domine l'agglomération ; des ouvertures y ont été pratiquées à intervalles rapprochés. Parmi les offrandes je mentionnerai celles qui me paraîtront vraiment dignes d'intérêt. 2 Quant aux athlètes, et à tous les musiciens de concours dont le nom même ne dit rien à la plupart des hommes, je n'ai pas jugé à propos de m'y arrêter ; parmi les athlètes, d'ailleurs, tous ceux qui se sont distingués par quelque exploit, je les ai fait connaître dans les chapitres consacrés à l'Élide. Je signalerai seulement ici Phayllos de Crotone, qui n'a pas remporté de victoire à Olympie, mais qui à Pythô en enleva deux au pentathle et une troisième à la course du stade ; il lutta sur mer contre le Mède avec un navire qu'il avait équipé à ses frais et sur lequel il embarqua tous les Crotoniates qui se trouvaient en Grèce ; il a sa statue à Delphes. Voilà pour ce qui concerne le Crotoniate. 3 En entrant dans
1 le téménos on trouve un taureau de bronze, œuvre de Théopropos d'Égine et offrande des Corcyréens. On raconte qu'à Corcyre un taureau avait abandonné les génisses de son troupeau et était descendu du pâturage pour aller mugir au bord de la mer ; comme le même fait se reproduisait tous les jours, le vacher descendit jusqu'à la mer et y vit une masse de poissons — des thons — en nombre inouï ; 4 il le fit savoir aux Corcyréens de la ville, qui se donnèrent bien du mal pour capturer les thons, mais en vain ; ils envoient alors des théores à Delphes, en suite de quoi ils sacrifient à Poseidon le taureau, et, aussitôt après le sacrifice, ils capturent les poissons ; les offrandes d'Olympie et de Delphes représentent
2 la dîme de cette pêche. 5 Ensuite se voient, offrande des Tégéates sur le butin pris aux Lacédémoniens, un Apollon et une Niké, avec les héros indigènes, Callistô, fille de Lycaon, Arcas, éponyme de leur patrie, les enfants d'Arcas, Élatos, Apheidas et Azan, et après eux Triphylos ; la mère de celui-ci n'était pas Eratô, mais Laodamie, fille d'Amyclas, roi de Lacédémone ; près de Triphylos se trouve son fils Erasos. 6 Les auteurs de ces statues sont

Παυσανίας ἐστὶν Ἀπολλωνιάτης, οὗτος μὲν τόν τε Ἀπόλλωνα καὶ Καλλιστώ, τὴν δὲ Νίκην καὶ τοῦ Ἀρκάδος τὴν εἰκόνα ὁ Σικυώνιος Δαίδαλος· Ἀντιφάνης δὲ Ἀργεῖος καὶ Σαμόλας Ἀρκάς, οὗτος μὲν τὸν Τρίφυλον καὶ Ἄζᾶνα, Ἔλατον δὲ καὶ Ἀφείδαντά τε καὶ Ἔρασον ὁ Ἀργεῖος. Ταῦτα μὲν δὴ οἱ Τεγεᾶται ἔπεμψαν ἐς Δελφοὺς Λακεδαι-
7 μονίους, ὅτε ἐπὶ σφᾶς ἐστρατεύσαντο, αἰχμαλώτους ἑλόντες. Λακεδαιμονίων δὲ ἀπαντικρὺ τούτων ἀναθήματά ἐστιν ἀπ' Ἀθηναίων, Διόσκουροι καὶ Ζεὺς καὶ Ἀπόλλων τε καὶ Ἄρτεμις, ἐπὶ δὲ αὐτοῖς Ποσειδῶν τε καὶ Λύσανδρος ὁ Ἀριστοκρίτου στεφανούμενος ὑπὸ τοῦ Ποσειδῶνος, Ἀγίας τε ὃς τῷ Λυσάνδρῳ τότε ἐμαντεύετο καὶ Ἕρμων
8 ὁ τὴν ναῦν τοῦ Λυσάνδρου τὴν στρατηγίδα κυβερνῶν. Τοῦτον μὲν δὴ τὸν Ἕρμωνα Θεόκοσμος ποιήσειν ἔμελλεν ὁ Μεγαρεὺς ἅτε ὑπὸ τῶν Μεγαρέων ἐγγραφέντα ἐς τὴν πολιτείαν· οἱ δὲ Διόσκουροι Ἀντιφάνους εἰσὶν Ἀργείου, καὶ ὁ μάντις τέχνῃ Πίσωνος ἐκ Καλαυρείας τῆς Τροιζηνίων. Ἀθηνόδωρος δὲ καὶ Δαμέας, ὁ μὲν τὴν Ἄρτεμίν τε καὶ Ποσειδῶνα εἰργάσατο, ἔτι δὲ τὸν Λύσανδρον, Ἀθηνόδωρος δὲ τὸν Ἀπόλλωνα ἐποίησε καὶ τὸν Δία· οὗτοι δὲ Ἀρκάδες εἰσὶν ἐκ Κλείτορος.
9 Ἀνάκεινται δὲ καὶ ὄπισθεν τῶν κατειλεγμένων ὅσοι συγκατειργάσαντο τῷ Λυσάνδρῳ τὰ ἐν Αἰγὸς ποταμοῖς ἢ αὐτῶν Σπαρτιατῶν ἢ ἀπὸ τῶν συμμαχησάντων· εἰσὶ δὲ οἵδε, Ἄρακος μὲν καὶ Ἐριάνθης, ὁ μὲν αὐτῶν ἐκ Λακεδαίμονος, ὁ δὲ Ἐριάνθης Βοιώτιος *** ὑπὲρ τοῦ Μίμαντος, ἐντεῦθεν μὲν Ἀστυκράτης, Χῖοι δὲ Κηφισοκλῆς καὶ Ἑρμόφαντός τε καὶ Ἰκέσιος, Τίμαρχος δὲ καὶ Διαγόρας Ῥόδιοι, Κνίδιος δὲ Θεόδαμος, ἐκ δὲ Ἐφέσου Κιμμέριος, καὶ Μιλήσιος Λιαντίδης.
10 Τούτους μὲν δὴ ἐποίησε Τίσανδρος, τοὺς δὲ ἑφεξῆς Ἄλυπος Σικυώνιος, Θεόπομπον Μήλιον καὶ Κλεομήδην Σάμιον καὶ ἐξ Εὐβοίας Ἀριστοκλέα τε Καρύστιον καὶ Αὐτόνομον Ἐρετριέα καὶ Ἀριστόφαντον Κορίνθιον καὶ Ἀπολλόδωρον Τροιζήνιον καὶ ἐξ Ἐπιδαύρου Δίωνα τῆς ἐν τῇ Ἀργολίδι. Ἐχόμενοι δὲ τούτων Ἀξιόνικός ἐστιν Ἀχαιὸς ἐκ Πελλήνης, ἐκ δὲ Ἑρμιόνος Θεάρης, καὶ Φωκεύς τε Πυρρίας καὶ Κώμων Μεγαρεὺς καὶ Ἀγασιμένης Σικυώνιος, ἐκ δὲ Ἀμβρακίας καὶ Κορίνθου τε καὶ Λευκάδος Τηλυκράτης καὶ Πυθόδοτος Κορίνθιος καὶ Ἀμβρακιώτης Εὐαντίδας· τελευταῖοι δὲ Ἐπικυδίδας καὶ Ἐτεόνικος οἱ Λακεδαιμόνιοι· Πατροκλέους δὲ καὶ Κανάχου φασὶν ἔργα.

Pausanias d'Apollonie, à qui l'on doit Apollon et Callistô, Dédale de Sicyone, qui a fait Niké et Arcas, Antiphanès d'Argos et Samolas d'Arcadie ; ce dernier est l'auteur de Triphylos et d'Azan, et l'Argien, d'Élatos, d'Apheidas et d'Érasos. Les Tégéates envoyèrent cette offrande à Delphes après avoir fait prisonniers les Lacédémoniens qui les avaient attaqués. 7 En face se trouvent des
3 offrandes de Lacédémone sur le butin pris aux Athéniens : les Dioscures, Zeus et Apollon avec Artémis, puis Poseidon et Lysandre, fils d'Aristonicos, que couronne Poseidon, Agias qui prédisait l'avenir à Lysandre et Hermon qui pilotait le navire de Lysandre, le navire amiral ; 8 c'est un Mégarien, Théocosmos, qui fut chargé de faire la statue d'Hermon, parce que celui-ci avait été gratifié par les Mégariens du droit de cité ; les Dioscures sont l'œuvre d'Antiphanès d'Argos, et le devin est dû à Pison, de Calaurie près de Trézène ; Athénodoros et Daméas ont fait l'un, Artémis et Poseidon ainsi que Lysandre, l'autre, Apollon et Zeus ; tous deux sont Arcadiens de Cleitor. 9 En arrière des statues que je viens d'énumérer se trouvent tous ceux qui ont collaboré à la victoire de Lysandre à Aigospotamoi, Spartiates ou alliés. Ce sont d'abord Aracos et Erianthès, le premier, de Lacédémone, le second, Béotien ; ..... Astycratès ; Céphisoclès, Hermophantos et Icésios, tous trois de Chios ; Timarchos et Diagoras de Rhodes ; Théodamos de Cnide ; Cimmérios d'Éphèse ; Aiantidès de Milet. 10 C'est Tisandros qui a fait ces statues. Les suivantes sont l'œuvre d'Alypos de Sicyone. Ce sont Théopompe de Mélos et Cléomédès de Samos ; deux Eubéens, Aristoclès de Carystos et Autonomos d'Érétrie ; Aristophantos de Corinthe ; Apollodore de Trézène ; Dion d'Épidaure en Argolide. Tout de suite après ces statues il y a Axionicos, Achéen de Pellène, Théarès d'Hermione, Pyrrhias de Phocide, Cômon de Mégare, Agasiménès de Sicyone, puis un Ambraciote, un Corinthien et un Leucadien, Télycratès de Leucade, Pythodotos de Corinthe, Euantidas d'Ambracie ; enfin Épicydidas et Étéonicos, Lacédémoniens. On dit que ces statues ont pour auteurs Patroclès

11 Τὴν δὲ πληγὴν Ἀθηναῖοι τὴν ἐν Αἰγὸς ποταμοῖς οὐ μετὰ τοῦ δικαίου συμβῆναί σφισιν ὁμολογοῦσι · προδοθῆναι γὰρ ἐπὶ χρήμασιν ὑπὸ τῶν στρατηγησάντων, Τυδέα δὲ εἶναι καὶ Ἀδείμαντον οἳ τὰ δῶρα ἐδέξαντο παρὰ Λυσάνδρου. Καὶ ἐς ἀπόδειξιν τοῦ λόγου Σιβύλλης παρέχονται τὸν χρησμόν ·

Καὶ τότ' Ἀθηναίοισι βαρύστονα κήδεα θήσει
Ζεὺς ὑψιβρεμέτης, οὔπερ κράτος ἐστὶ μέγιστον,
νηυσὶ φερεπτολέμοισι μάχην καὶ δηϊοτῆτα
ὀλλυμέναις δολεροῖσι τρόποις κακότητι νομήων.

Τὰ δὲ ἕτερα ἐκ Μουσαίου χρησμῶν μνημονεύουσι ·

Καὶ γὰρ Ἀθηναίοισιν ἐπέρχεται ἄγριος ὄμβρος
ἡγεμόνων κακότητι · παραιφασίη δέ τις ἔσται
ἥττης · οὐ λήσουσι πόλιν, τίσουσι δὲ ποινήν.

12 Ταῦτα μὲν δὴ ἐπὶ τοσοῦτον εἰρήσθω · τὸν δὲ ὑπὲρ τῆς καλουμένης Θυρέας Λακεδαιμονίων ἀγῶνα καὶ Ἀργείων, Σίβυλλα μὲν καὶ τοῦτον προεθέσπισεν ὡς συμβήσοιτο ἐξ ἴσου ταῖς πόλεσιν, Ἀργεῖοι δὲ ἀξιοῦντες ἐσχηκέναι πλέον ἐν τῷ ἔργῳ χαλκοῦν ἵππον, τὸν δούρειον δῆθεν, ἀπέστειλαν ἐς Δελφούς · τὸ δὲ ἔργον Ἀντιφάνους ἐστὶν Ἀργείου.

X. Τῷ βάθρῳ δὲ τῷ ὑπὸ τὸν ἵππον τὸν δούρειον ἐπίγραμμα μέν ἐστιν ἀπὸ δεκάτης τοῦ Μαραθωνίου ἔργου τεθῆναι τὰς εἰκόνας · εἰσὶ δὲ Ἀθηνᾶ καὶ Ἀπόλλων καὶ ἀνὴρ τῶν στρατηγησάντων Μιλτιάδης · ἐκ δὲ τῶν ἡρώων καλουμένων Ἐρεχθεύς τε καὶ Κέκροψ καὶ Πανδίων καὶ Λεώς τε καὶ Ἀντίοχος ὁ ἐκ Μήδας Ἡρακλεῖ γενόμενος τῆς Φύλαντος, ἔτι δὲ Αἰγεύς τε καὶ παίδων τῶν Θησέως Ἀκάμας, οὗτοι μὲν καὶ φυλαῖς Ἀθήνῃσιν ὀνόματα κατὰ μάντευμα ἔδοσαν τὸ ἐκ Δελφῶν · ὁ δὲ Μελάνθου Κόδρος καὶ Θησεὺς καὶ Φίλαιός ἐστιν. οὗτοι
2 δὲ οὐκέτι τῶν ἐπωνύμων εἰσί. Τοὺς μὲν δὴ κατειλεγμένους Φειδίας ἐποίησε, καὶ ἀληθεῖ λόγῳ δεκάτη καὶ οὗτοι τῆς μάχης εἰσίν · Ἀντίγονον δὲ καὶ τὸν παῖδα Δημήτριον καὶ Πτολεμαῖον τὸν Αἰγύπτιον χρόνῳ ὕστερον ἀπέστειλαν ἐς Δελφούς, τὸν μὲν Αἰγύπτιον καὶ εὐνοίᾳ
3 τινὶ ἐς αὐτόν, τοὺς δὲ Μακεδόνας τῷ ἐς αὐτοὺς δέει. Πλησίον δὲ τοῦ ἵππου καὶ ἄλλα ἀναθήματά ἐστιν Ἀργείων, οἱ ἡγεμόνες τῶν ἐς Θήβας

et Canachos. 11 Les Athéniens prétendent que le désastre d'Aigospotamoi fut le résultat d'une malhonnêteté et qu'ils furent trahis pour de l'argent par leurs généraux : ce sont Tydée et Adeimantos qui auraient reçu de Lysandre des présents. Pour preuve ils citent cet oracle de la Sibylle :

Alors Zeus qui fait retentir le ciel accablera les Athéniens de deuils qui les feront gémir, Zeus à la toute-puissance; aux navires qui portent la guerre il imposera une bataille désastreuse et les fera périr par les ruses perfides de leurs mauvais bergers.

Et ils rappellent un autre oracle, de Musée :

Un orage furieux s'apprête à fondre sur les Athéniens par la vilenie de leurs chefs; mais il y aura au moins une consolation à la défaite: les coupables seront confondus et paieront le prix de leur crime.

C'en est assez sur ce sujet. 12 A propos du combat des
4 Lacédémoniens et des Argiens pour la ville de Thyréa, la Sibylle avait aussi rendu un oracle, disant qu'il resterait indécis ; mais les Argiens, prétendant l'avoir emporté dans cette action, envoyèrent à Delphes un cheval de bronze, représentant le « cheval de bois » ; il est l'œuvre de l'Argien Antiphanès.

5 X. Sur le socle qui est en contre-bas du « cheval de bois » une inscription dit que les statues ont été consacrées sur la dîme de la bataille de Marathon. Ce sont Athéna, Apollon et l'un des généraux, Miltiade ; de ceux que les Athéniens appellent « héros » sont représentés Érechthée, Cécrops, Pandion ainsi que Léôs et Antiochos, fils d'Héraclès et de Méda, fille de Phylas ; puis Égée et, parmi les fils de Thésée, Acamas ; leurs noms ont été donnés aux tribus d'Athènes conformément à un oracle venu de Delphes. Il y a là aussi Codros, le fils de Mélanthos, Thésée et Philaios, mais ce ne sont pas des éponymes. 2 Toutes les statues que je viens d'énumérer sont l'œuvre de Phidias, et elles représentent bien en effet, elles aussi, la dîme de la bataille. Plus tard les Athéniens envoyèrent à Delphes les statues d'Antigone, de son fils Démétrios et de Ptolémée d'Égypte, la dernière par dévotion envers ce prince, celles des deux Macédoniens à cause de la crainte qu'ils inspiraient.
6 3 Près du cheval il y a encore une autre offrande argienne ; ce sont les chefs qui accompagnèrent Polynice dans l'expédition

ὁμοῦ Πολυνείκει στρατευσάντων, Ἄδραστός τε ὁ Ταλαοῦ καὶ Τυδεὺς Οἰνέως καὶ οἱ ἀπόγονοι Προίτου Καπανεὺς Ἱππόνου καὶ Ἐτέοκλος ὁ Ἴφιος, Πολυνείκης τε καὶ ὁ Ἱπομέδων ἀδελφῆς Ἀδράστου παῖς. Ἀμφιαράου δὲ καὶ ἅρμα ἐγγὺς πεποίηται καὶ ἡφεστηκὼς Βάτων ἐπὶ τῷ ἅρματι, ἡνίοχός τε τῶν ἵππων καὶ τῷ Ἀμφιαράῳ καὶ ἄλλως προσήκων κατὰ οἰκειότητα· τελευταῖος δὲ Ἀλιθέρσης ἐστὶν αὐτῶν. Οὗτοι μὲν δὴ Ὑπατοδώρου καὶ Ἀριστογείτονός εἰσιν ἔργα, καὶ ἐποίησαν σφᾶς, ὡς αὐτοὶ Ἀργεῖοι λέγουσιν, ἀπὸ τῆς νίκης ἥντινα ἐν Οἰνόῃ τῇ Ἀργείᾳ αὐτοί τε καὶ Ἀθηναίων ἐπίκουροι Λακεδαιμονίους ἐνίκησαν. Ἀπὸ δὲ τοῦ αὐτοῦ ἐμοὶ δοκεῖν ἔργου καὶ τοὺς Ἐπιγόνους ὑπὸ Ἑλλήνων καλουμένους ἀνέθεσαν οἱ Ἀργεῖοι. Κεῖνται γὰρ δὴ εἰκόνες καὶ τούτων, Σθένελος καὶ Ἀλκμαίων, κατὰ ἡλικίαν ἐμοὶ δοκεῖν πρὸ Ἀμφιλόχου τετιμημένος, ἐπὶ δὲ αὐτοῖς Πρόμαχος καὶ Θέρσανδρος καὶ Αἰγιαλεύς τε καὶ Διομήδης· ἐν μέσῳ δὲ Διομήδους καὶ τοῦ Αἰγιαλέως ἐστὶν Εὐρύαλος. Ἀπαντικρὺ δὲ αὐτῶν ἀνδριάντες εἰσὶν ἄλλοι· τούτους δὲ ἀνέθεσαν οἱ Ἀργεῖοι τοῦ οἰκισμοῦ τοῦ Μεσσηνίων Θηβαίοις καὶ Ἐπαμεινώνδᾳ μετασχόντες. Ἡρώων δέ εἰσιν αἱ εἰκόνες, Δαναὸς μὲν βασιλέων ἰσχύσας τῶν ἐν Ἄργει μέγιστον, Ὑπερμήστρα δὲ ἅτε καθαρὰ χεῖρας μόνη τῶν ἀδελφῶν· παρὰ δὲ αὐτὴν καὶ ὁ Λυγκεὺς καὶ ἅπαν τὸ ἐφεξῆς αὐτῶν γένος τὸ ἐς Ἡρακλέα τε καὶ ἔτι πρότερον καθῆκον ἐς Περσέα. Ταραντίνων δὲ οἱ ἵπποι οἱ χαλκοῖ καὶ αἰχμάλωτοι γυναῖκες ἀπὸ Μεσσαπίων εἰσίν, ὁμόρων τῇ Ταραντίνων βαρβάρων, Ἀγελάδα δὲ ἔργα τοῦ Ἀργείου. Τάραντα δὲ ἀπῴκισαν μὲν Λακεδαιμόνιοι, οἰκιστὴς δὲ ἐγένετο Σπαρτιάτης Φάλανθος. Στελλομένῳ δὲ ἐς ἀποικίαν τῷ Φαλάνθῳ λόγιον ἦλθεν ἐκ Δελφῶν ὑετοῦ αὐτὸν αἰσθόμενον ὑπὸ αἴθρᾳ, τηνικαῦτα καὶ χώραν κτήσεσθαι καὶ πόλιν. Τὸ μὲν δὴ παραυτίκα οὔτε ἰδίᾳ τὸ μάντευμα ἐπισκεψάμενος οὔτε πρὸς τῶν ἐξηγητῶν τινα ἀνακοινώσας κατέσχε ταῖς ναυσὶν ἐς Ἰταλίαν· ὡς δέ οἱ νικῶντι τοὺς βαρβάρους οὐκ ἐγίνετο οὔτε τινὰ ἑλεῖν τῶν πόλεων οὔτε ἐπικρατῆσαι χώρας, ἐς ἀνάμνησιν ἀφικνεῖτο τοῦ χρησμοῦ, καὶ ἀδύνατα ἐνόμιζέν οἱ τὸν θεὸν χρῆσαι· μὴ γὰρ ἄν ποτε ἐν καθαρῷ καὶ αἰθρίῳ τῷ ἀέρι ὑσθῆναι. Καὶ αὐτὸν ἡ γυνὴ ἀθύμως ἔχοντα - ἠκολουθήκει γὰρ οἴκοθεν - τά τε ἄλλα ἐφιλοφρονεῖτο καὶ ἐς τὰ γόνατα ἐσθεμένη τὰ αὐτῆς τοῦ ἀνδρὸς τὴν κεφαλὴν

contre Thèbes : Adraste, fils de Talaos ; Tydée, fils d'Oineus ; les descendants de Proitos, Capanée, fils d'Hipponoos, et Étéocle, fils d'Iphis ; Polynice et le fils de la sœur d'Adraste, Hippomédon ; tout auprès est le char d'Amphiaraos, et, debout sur le char, Baton, conducteur des chevaux et lié en outre de parenté avec Amphiaraos ; la dernière statue de cette offrande représente Alithersès. 4 Toutes sont l'œuvre d'Hypatodoros et d'Aristogiton et faites, à ce que disent les Argiens, avec le butin de la victoire remportée par eux-mêmes et avec l'aide de renforts athéniens sur les Lacédémoniens à Oenoé d'Argolide. C'est à l'occasion de la même affaire, si je ne
7 me trompe, que les Argiens ont consacré le groupe de ceux que les Grecs appellent Épigones ; il y a là leurs statues : Sthénélos et Alcméon, ainsi honoré, je suppose, en raison de son âge, de préférence à Amphilochos ; puis Promachos, Thersandros, Aigialeus et Diomède ; dans l'intervalle entre Diomède et Aigialeus se trouve
8 Euryale. 5 En face se trouvent d'autres statues ; elles ont été consacrées par les Argiens lorsqu'ils participèrent avec les Thébains et Épaminondas à la fondation de Messène ; ce sont les statues de héros, Danaos d'abord, le plus puissant des rois qui ont régné à Argos, Hypermestra comme ayant seule parmi ses sœurs conservé les mains pures, près d'elle Lyncée et toute la suite de leur postérité
9 jusqu'à Héraclès en passant par Persée. 6 Ce sont les Tarentins qui ont offert les chevaux de bronze et les statues de femmes captives, sur le butin pris aux Messapiens, barbares limitrophes de Tarente ; l'auteur en est Agéladas d'Argos. Tarente est une colonie lacédémonienne, dont le fondateur fut Phalanthos de Sparte. Chargé de cette entreprise, Phalanthos reçut de Delphes un oracle lui annonçant qu'il n'entrerait pas en possession d'un territoire et d'une ville avant que la pluie tombât par ciel pur. 7 Sans avoir approfondi par lui-même sur le moment le texte de l'oracle et sans l'avoir communiqué à aucun exégète, il aborda avec ses vaisseaux en Italie. Mais comme, malgré les victoires remportées sur les barbares, il ne parvenait à prendre aucune ville ni à s'emparer d'aucun territoire, il se rappela l'oracle et pensa que le dieu avait exprimé une chose impossible : car il ne saurait pleuvoir avec une atmosphère claire et sereine. Sa femme, qui l'avait accompagné dans son expédition, le voyant découragé, essayait de le consoler. Une fois qu'elle avait pris sur ses genoux la tête de Pha-

ἐξέλεγε τοῦς φθείρας · καί πως ὑπὸ εὐνοίας δακρῦσαι παρίσταται τῇ γυναικὶ ὁρώσῃ τοῦ ἀνδρὸς ἐς οὐδὲν προχωροῦντα τὰ πράγματα. 8 Προέχει δὲ ἀφειδέστερον τῶν δακρύων καὶ - ἔβρεχε γὰρ τοῦ Φαλάνθου τὴν κεφαλήν - συνίησί τε τῆς μαντείας - ὄνομα γὰρ δὴ ἦν Αἴθρα τῇ γυναικί - καὶ οὕτω τῇ ἐπιούσῃ νυκτὶ Τάραντα τῶν βαρβάρων εἵλε μεγίστην καὶ εὐδαιμονεστάτην τῶν ἐπὶ θαλάσσῃ πόλεων. Τάραντα δὲ τὸν ἥρω Ποσειδῶνός φασι καὶ ἐπιχωρίας νύμφης παῖδα εἶναι, ἀπὸ δὲ τοῦ ἥρωος τεθῆναι τὰ ὀνόματα τῇ πόλει τε καὶ τῷ ποταμῷ · καλεῖται γὰρ δὴ Τάρας κατὰ τὰ αὐτὰ τῇ πόλει καὶ ὁ ποταμός.

XI. Πλησίον δὲ τοῦ ἀναθήματος τοῦ Ταραντίνων Σικυωνίων ἐστὶ θησαυρός · χρήματα δὲ οὔτε ἐνταῦθα ἴδοις ἂν οὔτε ἐν ἄλλῳ τῶν θησαυρῶν. Κνίδιοι δὲ ἐκόμισαν ἀγάλματα ἐς Δελφοὺς Τριόπαν οἰκιστὴν τῆς Κνίδου παρεστῶτα ἵππῳ καὶ Λητοῖ καὶ Ἀπόλλωνά τε καὶ Ἄρτεμιν ἀφιέντας τῶν βελῶν ἐπὶ Τιτυόν · ὁ δὲ καὶ τετρωμένος ἐστὶν 2 ἤδη τὸ σῶμα. Ταῦτα ἕστηκε παρὰ τὸν Σικυωνίων θησαυρόν. Ἐποιήθη δὲ καὶ ὑπὸ Σιφνίων ἐπὶ αἰτίᾳ τοιᾷδε θησαυρός. Σιφνίοις ἡ νῆσος χρυσοῦ μέταλλα ἤνεγκε, καὶ αὐτοὺς τῶν προσιόντων ἐκέλευσεν ὁ θεὸς ἀποφέρειν δεκάτην ἐς Δελφούς · οἱ δὲ τὸν θησαυρὸν ᾠκοδομήσαντο καὶ ἀπέφερον τὴν δεκάτην. Ὡς δὲ ὑπὸ ἀπληστίας ἐξέλιπον τὴν φοράν, 3 ἐπικλύσασα ἡ θάλασσα ἀφανῆ τὰ μέταλλά σφισιν ἐποίησεν. Ἀνέθεσαν δὲ καὶ ἀνδριάντας Λιπαραῖοι ναυμαχίᾳ κρατήσαντες Τυρρηνῶν. Οἱ δὲ Λιπαραῖοι οὗτοι Κνιδίων μὲν ἦσαν ἄποικοι, τῆς δὲ ἀποικίας ἡγεμόνα γενέσθαι φασὶν ἄνδρα Κνίδιον · ὄνομα δὲ εἶναί οἱ Πένταθλον Ἀντίοχος ὁ Ξενοφάνους Συρακούσιος ἐν τῇ Σικελιώτιδι συγγραφῇ φησι. Λέγει δὲ καὶ ὡς ἐπὶ Παχύνῳ τῇ ἄκρᾳ τῇ ἐν Σικελίᾳ κτίσαντες πόλιν αὐτοὶ μὲν ἐκπίπτουσιν ὑπὸ Ἐλύμων καὶ Φοινίκων πολέμῳ πιεσθέντες, τὰς νήσους δὲ ἔσχον ἐρήμους ἔτι ἢ ἀναστήσαντες τοὺς ἐνοικοῦντας, ἃς 4 κατὰ τὰ ἔπη τὰ Ὁμήρεια Αἰόλου καὶ ἐς ἡμᾶς ἔτι ὀνομάζουσι. Τούτων Λιπάραν μὲν κτίσαντες πόλιν ἐνταῦθα οἰκοῦσιν, Ἱέραν δὲ καὶ Στρογγύλην καὶ Διδύμας γεωργοῦσι διαβαίνοντες ναυσὶν ἐς αὐτάς. Ἐν δὲ τῇ Στρογγύλῃ καὶ πῦρ δῆλόν ἐστιν ἀνιὸν ἐκ τῆς γῆς, καὶ ἐν Ἱερᾷ δὲ πῦρ τε αὐτόματον ἐπὶ ἄκρας ἀνακαίεται τῆς νήσου, καὶ ἐπὶ θαλάσσῃ λουτρά ἐστιν ἐπιτήδεια, εἰ δέξεταί σε ἠπίως τὸ ὕδωρ, ἐπεὶ

lanthos pour y chercher des poux, il lui arriva, voyant que les affaires de son mari n'avançaient pas, de pleurer par un mouvement de tendresse. 8 Comme elle verse des larmes en abondance, elle mouille la tête de Phalanthos qui, du coup, comprend le sens de la prédiction ; car sa femme s'appelait Aithra. Et ainsi la nuit suivante il prit aux barbares Tarente, la plus grande et la plus prospère des villes de la côte. Quant au héros Taras, il est, dit-on, l'enfant de Poseidon et d'une nymphe indigène ; c'est de lui que vient non seulement le nom de la ville, mais aussi celui du fleuve ; car le fleuve s'appelle Taras, comme la ville.

XI. Près de l'offrande des Tarentins se trouve le trésor de
10 Sicyone ; mais il n'y a pas d'argent à l'intérieur, ni dans aucun autre des trésors. Les Cnidiens ont envoyé à Delphes les statues
11 de Triopas, le fondateur de Cnide, debout à côté de son cheval, de Létô, et d'Apollon et Artémis lançant leurs traits contre Tityos, dont le corps porte déjà des blessures. Ces statues se dressent à
12 côté du trésor de Sicyone. 2 Les Siphniens eux aussi ont construit un trésor, pour la raison que voici. Ils exploitaient dans leur île des mines d'or et le dieu les invita à porter à Delphes la dîme des revenus ; alors ils construisirent le trésor et s'acquittèrent régulièrement de la dîme. Dans la suite comme ils avaient, par avarice, cessé de payer ce tribut, la mer déborda et recouvrit les mines.
13 3 Les Liparéens ont consacré aussi des statues humaines, après avoir triomphé des Tyrrhéniens dans une bataille navale ; ces Liparéens étaient des colons de Cnide, et le chef de la colonie fut d'ailleurs, dit-on, un Cnidien, qui s'appelait Pentathle d'après ce qu'écrit Antiochos de Syracuse, fils de Xénophane, dans son ouvrage sur la Sicile. Selon le même écrivain ils avaient d'abord fondé une ville en Sicile sur le promontoire Pachynos, mais ils en furent chassés par les Élymes et les Phéniciens à la suite d'une guerre et occupèrent alors, soit qu'elles fussent désertes, soit après en avoir chassé les habitants, les îles que les poésies homériques et nous-mêmes encore appelons îles d'Éole. 4 Ils fondèrent dans celle de Lipara une ville où ils habitent, et ils cultivent Hiéra, Strongylé et Didymes où ils passent en barque. A Strongylé un feu qui sort de la terre est visible ; même, à Hiéra, une flamme s'allume parfois spontanément sur les hauteurs de l'île et, sur le bord de la mer, il y a des bains chauds, excellents, pour peu que l'on prenne la précaution d'entrer doucement dans l'eau, car autrement leur température

5 ἄλλως γε χαλεπὸν ὑπὸ ζεστότητός ἐστιν ἐμβαίνεσθαι. Οἱ δὲ θησαυροὶ Θηβαίων ἀπὸ ἔργου τῶν ἐς πόλεμον καὶ Ἀθηναίων ἐστὶν ὡσαύτως· Κνιδίους δὲ οὐκ οἶδα εἰ ἐπὶ νίκῃ τινὶ ἢ ἐς ἐπίδειξιν εὐδαιμονίας ᾠκοδομήσαντο, ἐπεὶ Θηβαίοις γε ἀπὸ ἔργου τοῦ ἐν Λεύκτροις καὶ Ἀθηναίοις ἀπὸ τῶν ἐς Μαραθῶνα ἀποβάντων ὁμοῦ Δάτιδί εἰσιν οἱ θησαυροί. Κλεωναῖοι δὲ ἐπιέσθησαν μὲν κατὰ τὸ αὐτὸ Ἀθηναίοις ὑπὸ νόσου τῆς λοιμώδους, κατὰ δὲ μάντευμα ἐκ Δελφῶν ἔθυσαν τράγον ἀνίσχοντι ἔτι τῷ ἡλίῳ, καὶ — εὕραντο γὰρ λύσιν τοῦ κακοῦ — τράγον χαλκοῦν ἀποπέμπουσι τῷ Ἀπόλλωνι. Ποτιδαιατῶν δὲ τῶν ἐν Θρᾴκῃ καὶ Συρακουσίων, τῶν μέν ἐστιν ὁ θησαυρὸς ἀπὸ τοῦ Ἀττικοῦ τοῦ μεγάλου πταίσματος, Ποτιδαιᾶται δὲ εὐσεβείας τῆς ἐς τὸν θεὸν
6 ἐποίησαν. Ὠικοδόμησαν δὲ καὶ Ἀθηναῖοι στοὰν ἀπὸ χρημάτων ἃ ἐν τῷ πολέμῳ σφίσιν ἐγένετο ἀπό τε Πελοποννησίων καὶ ὅσοι Πελοποννησίοις ἦσαν τοῦ Ἑλληνικοῦ σύμμαχοι. Ἀνάκειται δὲ καὶ πλοίων τὰ ἄκρα κοσμήματα καὶ ἀσπίδες χαλκαῖ· τὸ δὲ ἐπίγραμμα τὸ ἐπ' αὐτοῖς ἀριθμεῖ τὰς πόλεις ἀφ' ὧν οἱ Ἀθηναῖοι τὰ ἀκροθίνια ἀπέστειλαν, τήν τε Ἠλείων καὶ Λακεδαιμονίων, Σικυῶνά τε καὶ Μέγαρα, καὶ Πελληνέας Ἀχαιῶν, Ἀμβρακίαν τε καὶ Λευκάδα καὶ αὐτὴν Κόρινθον· γενέσθαι δὲ ἀπὸ τῶν ναυμαχιῶν τούτων καὶ θυσίαν Θησεῖ καὶ τῷ Ποσειδῶνι ἐπὶ τῷ ὀνομαζομένῳ Ῥίῳ. Καί μοι φαίνεται τὸ ἐπίγραμμα ἐς Φορμίωνα τὸν Ἀσωπίχου ἔχειν καὶ ἐς τοῦ Φορμίωνος τὰ ἔργα.

XII. Πέτρα δέ ἐστιν ἀνίσχουσα ὑπὲρ τῆς γῆς· ἐπὶ ταύτῃ Δελφοὶ στᾶσάν φασιν ᾄσαι τοὺς χρησμοὺς γυναῖκα ὄνομα Ἡροφίλην, Σίβυλλαν δὲ ἐπίκλησιν...

11 ... Τοσαῦται μὲν ἄχρι ἐμοῦ λέγονται γυναῖκες καὶ ἄνδρες ἐκ θεοῦ μαντεύσασθαι· ἐν δὲ τῷ χρόνῳ τῷ πολλῷ καὶ αὖθις γένοιτο ἂν ἕτερα τοιαῦτα.

XIII. Βίσωνος δὲ ταύρου τῶν Παιονικῶν χαλκοῦ πεποιημένην κεφαλὴν Δρωπίων Λέοντος ἔπεμψεν ἐς Δελφοὺς βασιλεὺς Παιόνων. Οὗτοι οἱ βίσωνες χαλεπώτατοι θηρίων εἰσὶν ἁλίσκεσθαι ζῶντες, καὶ δίκτυα οὐκ ἂν οὕτω γένοιτο ἰσχυρὰ τῇ ἐμβολῇ. Θηρεύονται δὲ οὗτοι τρόπον τόνδε. Ἐπειδὰν χωρίον οἱ ἀγρεύοντες πρανὲς εὕρωσι καθῆκον ἐς κοιλότητα, πρῶτα μὲν φράγματι ἰσχυρῷ πέριξ ὠχυρώσαντο, δεύτερον

14 est insupportable. 5 Le Trésor des Thébains a pour origine une
15 action guerrière, de même que celui des Athéniens ; quant aux
16 Cnidiens je ne sais s'ils ont construit le leur à l'occasion d'une victoire ou comme témoignage de prospérité ; les Thébains ont élevé leur Trésor sur le butin de la bataille de Leuctres, et les Athéniens le leur sur les dépouilles de ceux qui sous la conduite
17 de Datis avaient débarqué à Marathon. Les Cléonéens furent victimes, comme les Athéniens, d'une maladie pestilentielle ; se conformant à un oracle de Delphes, ils sacrifièrent un bouc au soleil, au moment où il se lève, et, délivrés en effet de la maladie, ils envoyèrent à Apollon un bouc de bronze. Les Potidéates de
18 Thrace et les Syracusains ont édifié eux aussi des Trésors, les
19 derniers à la suite du désastre athénien, les premiers par piété envers le dieu. 6 Les Athéniens ont en outre édifié un portique
20 sur le butin de la victoire qu'ils remportèrent contre les Péloponnésiens et ceux des Grecs qui étaient alliés aux Péloponnésiens ; on y voit des ornements de proue de vaisseaux, et des boucliers de bronze, où se lit une inscription qui énumère les cités aux dépens desquelles les Athéniens ont envoyé la dîme du butin : Élis et Lacédémone, Sicyone et Mégare, Pellène d'Achaïe, Ambracie et Leucade, et Corinthe elle-même ; elle ajoute qu'à la suite de ces combats navals un sacrifice à Thésée et à Poseidon fut célébré sur le promontoire de Rhion. Il me paraît évident que cette inscription se rapporte à Phormion, fils d'Asopichos, et aux opérations conduites par lui.

21 XII. Voici un rocher qui se dresse au-dessus du sol ; c'est de là, disent les Delphiens, qu'Hérophile chantait ses oracles...

[*Suit un excursus sur les Sibylles*, XII, 1-11]

11... Tels sont, jusqu'à nous, les femmes et les hommes que l'on dit avoir été inspirés par le dieu ; il est possible que d'autres doués du même pouvoir apparaissent dans la suite des temps.

22 XIII. Le roi des Péones, Dropion, fils de Léon, a envoyé à Delphes une tête de bison péonien en bronze. Ces bisons sont les bêtes les plus difficiles à capturer vivantes ; des filets ne seraient pas assez forts pour résister à leurs assauts ; voici comment on les prend. Lorsque les chasseurs ont trouvé un terrain en pente aboutissant à un creux, ils l'entourent d'abord d'une palissade solide ; puis ils étendent des peaux de bêtes nouvellement écorchées

δὲ τὸ κάταντες καὶ τὸ περὶ τῷ πέρατι ὁμαλὸν αὐτοῦ νεοδάρτοις βύρσαις κατεστόρεσαν· ἢν δὲ τύχωσιν ἀποροῦντες βυρσῶν, τότε καὶ
2 τὰ αὖα τῶν δερμάτων ὑπὸ ἐλαίου σφίσιν ὀλισθηρὰ ποιεῖται. Τὸ δὲ ἐντεῦθεν οἱ μάλιστα ἱππεύειν ἀγαθοὶ συνελαύνουσιν ἐς τὸ εἰρημένον χωρίον τοὺς βίσωνας· οἱ δὲ εὐθὺς ἐν ταῖς πρώταις τῶν βυρσῶν ὀλισθόντες κατὰ τοῦ πρανοῦς κυλίνδονται, ἕως κατενεχθῶσιν ἐς τὸ ὁμαλόν. Ἐρριμμένοι δὲ ἐνταῦθα ἠμέληνται κατ' ἀρχάς· τετάρτῃ δὲ ἢ πέμπτῃ μάλιστα ἡμέρᾳ τῶν μὲν ἤδη τοῦ θυμοῦ τὸ πολὺ ὁ λιμὸς
3 ἀφαιρεῖ καὶ ἡ ταλαιπωρία, οἱ δέ σφισιν, οἷς τέχνη τιθασεύειν, προσφέρουσιν ἔτι κειμένοις πίτυος τῆς ἡμέρου καρπὸν προεκλέξαντες ἐκ τῶν ἐλαχίστων ἐλύτρων· ἑτέρας δὲ οὐκ ἂν τροφῆς τό γε παραυτίκα ἅψαιτο τὰ θηρία· τέλος δὲ διαλαβόντες δεσμοῖς ἄγουσι. Καὶ τοὺς μὲν τρόπον
4 αἱροῦσι τὸν εἰρημένον· τοῦ βίσωνος δὲ τῆς κεφαλῆς καταντικρὺ τῆς χαλκῆς ἀνδριάς ἐστι θώρακά τε ἐνδεδυκὼς καὶ χλαμύδα ἐπὶ τῷ θώρακι, Ἀνδρίων δὲ ἀνάθημα· οἱ Δελφοὶ λέγουσι Ἀνδρέα εἶναι τὸν οἰκιστήν. Τό τε ἄγαλμα τοῦ Ἀπόλλωνος καὶ Ἀθηνᾶς τε καὶ Ἀρτέμιδος Φωκέων ἀναθήματά ἐστιν ἀπὸ Θεσσαλῶν ὁμόρων τε, πλὴν ὅσον οἱ Λοκροὶ σφᾶς οἱ Ἐπικνημίδιοι διείργουσι, καὶ ἀεὶ πολεμίων ὄντων.
5 Ἀνέθεσαν δὲ καὶ οἱ ἐν Φαρσάλῳ Θεσσαλοὶ καὶ Μακεδόνων οἱ ὑπὸ τῇ Πιερίᾳ πόλιν Δῖον οἰκοῦντες, Κυρηναῖοί τε τοῦ Ἑλληνικοῦ τοῦ ἐν Λιβύῃ, οὗτοι μὲν τὸ ἅρμα καὶ ἐπὶ τῷ ἅρματι ἄγαλμα Ἄμμωνος, Μακεδόνες δὲ οἱ ἐν Δίῳ τὸν Ἀπόλλωνα ὃς εἰλημμένος ἐστὶ τῆς ἐλάφου, Φαρσάλιοι δὲ Ἀχιλλέα τε ἐπὶ ἵππῳ, καὶ ὁ Πάτροκλος συμπαραθεῖ οἱ τῷ ἵππῳ. Κορίνθιοι δὲ οἱ Δωριεῖς ᾠκοδόμησαν θησαυρὸν καὶ οὗτοι·
6 καὶ ὁ χρυσὸς ὁ ἐκ Λυδῶν ἀνέκειτο ἐνταῦθα. Τὸ δὲ ἄγαλμα τοῦ Ἡρακλέους ἀνάθημά ἐστι Θηβαίων, ὅτε Φωκεῦσιν ἐπολέμησαν τὸν ἱερὸν καλούμενον πόλεμον. Εἰσὶ καὶ εἰκόνες χαλκαῖ Φωκέων ἀναθέντων, ἡνίκα δευτέρᾳ συμβολῇ τὸ ἱππικὸν ἐτρέψαντο τὸ ἐκ Θεσσαλίας. Φλιάσιοι δὲ ἐκόμισαν ἐς Δελφοὺς Δία τε χαλκοῦν καὶ ὁμοῦ τῷ Διὶ ἄγαλμα Αἰγίνης. Ἐκ δὲ Μαντινείας τῆς Ἀρκάδων Ἀπόλλων χαλκοῦς ἐστιν
7 ἀνάθημα· οὗτος οὐ πόρρω τοῦ Κορινθίων ἐστὶ θησαυροῦ. Ἡρακλῆς δὲ καὶ Ἀπόλλων ἔχονται τοῦ τρίποδος καὶ ἐς μάχην περὶ αὐτοῦ καθίστανται· Λητὼ μὲν δὴ καὶ Ἄρτεμις Ἀπόλλωνα, Ἀθηνᾶ δὲ Ἡρακλέα ἐπέχουσι τοῦ θυμοῦ. Φωκέων καὶ τοῦτό ἐστιν ἀνάθημα,

sur toute la partie en pente et sur la partie horizontale par laquelle elle se termine ; s'ils se trouvent manquer de peaux fraîches, ils en prennent de sèches qu'ils rendent glissantes avec de l'huile.
2 Alors les meilleurs cavaliers rabattent les bisons vers ce piège ; les bisons, dès qu'ils arrivent aux premières peaux glissent et roulent sur la pente jusqu'à ce qu'ils tombent au fond. Une fois qu'ils sont là, on commence par ne plus s'en occuper ; puis vers le quatrième ou cinquième jour, lorsque la faim et la lassitude leur ont enlevé la plus grande part de leur humeur féroce, 3 des gens qui ont pour métier d'apprivoiser apportent aux bêtes gisantes des pignons de pin cultivé après les avoir soigneusement décortiqués ; les bêtes ne toucheraient, à ce moment-là, à aucune autre nourriture. Enfin ils les ligotent et les emmènent. Voilà comment on capture les bisons. 4 En face de la tête de bison en bronze
23 se trouve la statue d'un homme qui porte une cuirasse et, sur la cuirasse, une chlamyde ; c'est une offrande des Andriens ; les Delphiens disent qu'elle représente Andreus, fondateur de la cité.
24 Le groupe des statues d'Apollon, d'Athéna et d'Artémis est une offrande des Phocidiens sur le butin pris aux Thessaliens, qui sont leurs voisins (sauf dans la partie où la Locride épicnémidienne sépare les deux contrées) et leurs éternels ennemis. 5 Puis
25 viennent des offrandes des Thessaliens de Pharsale, des Macédoniens
26 qui habitent la ville de Dion au Sud de la Piérie, des Cyrénéens de
27 la ville grecque de Libye ; ceux-ci ont offert un char et, sur le char, la statue d'Ammon, les Macédoniens de Dion un Apollon qui tient une biche, les Pharsaliens une statue d'Achille à cheval et,
28 courant à côté, de Patrocle. Les Doriens de Corinthe ont élevé un trésor, eux aussi, où se trouvait l'or lydien. 6 La statue d'Héraclès
29 a été offerte par les Thébains, à la suite de la guerre dite sacrée contre les Phocidiens. On voit aussi des statues de bronze, con-
30 sacrées par les Phocidiens, lorsque dans une deuxième rencontre ils eurent mis en fuite la cavalerie thessalienne. Les Phliasiens ont
31 envoyé à Delphes une statue de Zeus en bronze et, avec le Zeus,
32 une statue d'Égine. L'Apollon de bronze est une offrande de Mantinée d'Arcadie ; il est proche du Trésor des Corinthiens. 7 Héraclès
33 et Apollon tiennent le trépied et luttent pour sa possession ; Léto et Artémis s'efforcent d'apaiser Apollon, et Athéna Héraclès. Ce groupe aussi est une offrande des Phocidiens, à l'occasion de

ὅτε σφίσιν ἐπὶ τοὺς Θεσσαλοὺς Τελλίας ἡγήσατο Ἠλεῖος. Τὰ μὲν δὴ ἄλλα ἀγάλματα Διυλλός τε ἐν κοινῷ καὶ Ἀμυκλαῖος, τὴν δὲ Ἀθηνᾶν καὶ Ἄρτεμιν Χίονίς ἐστιν εἰργασμένος· Κορινθίους δὲ εἶναί φασιν
8 αὐτούς. Λέγεται δὲ ὑπὸ Δελφῶν Ἡρακλεῖ τῷ Ἀμφιτρύωνος ἐλθόντι ἐπὶ τὸ χρηστήριον τὴν πρόμαντιν Ξενόκλειαν οὐκ ἐθελῆσαι οἱ χρᾶν διὰ τοῦ Ἰφίτου τὸν φόνον· τὸν δὲ ἁράμενον τὸν τρίποδα ἐκ τοῦ ναοῦ φέρειν ἔξω, εἰπεῖν τε δὴ τὴν πρόμαντιν·

ἄλλος ἄρ' Ἡρακλέης Τιρύνθιος, οὐχὶ Κανωβεύς·

πρότερον γὰρ ἔτι ὁ Αἰγύπτιος Ἡρακλῆς ἀφίκετο ἐς Δελφούς. Τότε δὲ ὁ Ἀμφιτρύωνος τόν τε τρίποδα ἀποδίδωσι τῷ Ἀπόλλωνι καὶ παρὰ τῆς Ξενοκλείας ὁπόσα ἐδεῖτο ἐδιδάχθη. Παραδεξάμενοι δὲ οἱ ποιηταὶ
9 τὸν λόγον μάχην Ἡρακλέους πρὸς Ἀπόλλωνα ὑπὲρ τρίποδος ᾄδουσιν. Ἓν κοινῷ δὲ ἀνέθεσαν ἀπὸ ἔργου τοῦ Πλαταιᾶσιν οἱ Ἕλληνες χρυσοῦν τρίποδα δράκοντι ἐπικείμενον χαλκῷ. Ὅσον μὲν δὴ χαλκὸς ἦν τοῦ ἀναθήματος, σῶον καὶ ἐς ἐμὲ ἔτι ἦν· οὐ μέντοι κατὰ τὰ αὐτὰ καὶ τὸν
10 χρυσὸν οἱ Φωκέων ὑπελίποντο ἡγεμόνες. Ταραντῖνοι δὲ καὶ ἄλλην δεκάτην ἐς Δελφοὺς ἀπὸ βαρβάρων Πευκετίων ἀπέστειλαν· τέχνῃ μὲν τὰ ἀναθήματα Ὀνάτα τοῦ Αἰγινήτου καὶ Καλύνθου τε εστικωσι εργου †, εἰκόνες δὲ καὶ πεζῶν καὶ ἱππέων, βασιλεὺς Ἰαπύγων Ὦπις ἥκων τοῖς Πευκετίοις σύμμαχος. Οὗτος μὲν δὴ εἴκασται τεθνεῶτι ἐν τῇ μάχῃ, οἱ δὲ αὐτῷ κειμένῳ ἐφεστηκότες ὁ ἥρως Τάρας ἐστὶ καὶ Φάλανθος ὁ ἐκ Λακεδαίμονος καὶ οὐ πόρρω τοῦ Φαλάνθου δελφίς· πρὶν γὰρ δὴ ἐς Ἰταλίαν ἀφικέσθαι ναυαγίᾳ τε ἐν τῷ πελάγει τῷ Κρισαίῳ τὸν Φάλανθον χρήσασθαι καὶ ὑπὸ δελφῖνος ἐκκομισθῆναί φασιν ἐς τὴν γῆν.

XIV. Οἱ δὲ πελέκεις Περικλύτου τοῦ Εὐθυμάχου Τενεδίου ἀνδρὸς ἐπὶ λόγῳ ἀνάθημά εἰσιν ἀρχαίῳ. Κύκνον παῖδα εἶναι Ποσειδῶνος καὶ βασιλεύειν φασὶν ἐν Κολώναις· αἱ δὲ ᾠκοῦντο ἐν τῇ γῇ τῇ Τρῳάδι
2 αἱ Κολῶναι κατὰ νῆσον κείμεναι Λεύκοφρυν. Ἔχοντος δὲ θυγατέρα ὄνομα Ἡμιθέαν τοῦ Κύκνου καὶ υἱὸν καλούμενον Τέννην ἐκ Προκλείας — ἦ Κλυτίου μὲν ἦν θυγάτηρ, ἀδελφὴ δὲ Καλήτορος, ὃν Ὅμηρος ἐν Ἰλιάδι ἀποθανεῖν φησιν ὑπὸ Αἴαντος, ὅτε ὑπὸ τὴν Πρωτεσιλάου ναῦν ἔφερεν ὁ Καλήτωρ τὸ πῦρ — ταύτης οὖν προαποθανούσης ἡ ἐπεισελθοῦσα Φυλονόμη ἡ Κραγάσου — διήμαρτε γὰρ

la campagne contre les Thessaliens où ils avaient à leur tête Tellias d'Élide. Toutes ces statues sont l'œuvre commune de Diyllos et Amyclaios, sauf Athéna et Artémis qui sont dues à Chionis ; on les dit tous trois Corinthiens. 8 Les Delphiens racontent qu'Héraclès, le fils d'Amphitryon, étant venu consulter l'oracle, la prophétesse Xénocleia refusa de lui répondre à cause du meurtre d'Iphitos ; ils se saisit alors du trépied et l'emmena hors du temple ; la prophétesse à ce coup de s'écrier :

C'est un autre Héraclès, c'est celui de Tirynthe, non celui de Canope ;

car, antérieurement, l'Héraclès d'Égypte était venu à Delphes ; alors le fils d'Amphitryon rendit le trépied à Apollon et il apprit de Xénocleia tout ce qu'il désirait savoir. Les poètes ont recueilli cette tradition et chantent le combat d'Héraclès et d'Apollon pour la possession du trépied. 9 Les Grecs ont offert en commun,
34 après la bataille de Platées un trépied d'or supporté par un serpent de bronze. Tout ce qui était de bronze dans cette offrande subsistait encore quand j'étais à Delphes ; mais il n'en va pas de même pour l'or, dont les chefs phocidiens n'avaient rien laissé. 10 Les
35 Tarentins ont envoyé encore une autre dîme à Delphes sur les barbares Peucétiens ; leur offrande est l'œuvre d'Onatas d'Égine et de Calynthos † et consiste en statues de fantassins et de cavaliers, avec le roi des Iapyges, qui était venu au secours des Peucétiens ; il est représenté mort au combat, et près de son cadavre se tiennent le héros Taras et Phalanthos de Lacédémone ; à côté de Phalanthos un dauphin ; on raconte en effet que Phalanthos, au moment où il se rendait en Italie, fut victime d'un naufrage dans le golfe de Crisa et qu'il fut porté à terre par un dauphin.

36 XIV. Les haches sont une offrande de Périclytos, fils d'Euthymaque, Ténédien ; elles se rapportent à un antique récit. Cycnos était, dit-on, fils de Poseidon et régnait à Colones ; cette ville de Colones se trouvait en Troade, en face de l'île Leucophrys. 2 Cycnos avait une fille nommée Hémithéa et un fils nommé Tennès ; il avait eu ces enfants de Procleia, fille de Clytios et sœur de ce Calétor qu'Homère, dans l'Iliade, dit avoir été tué par Ajax, alors qu'il essayait de mettre le feu au navire de Protésilas. Procleia étant morte, Cycnos épousa Phylonomé, fille de

ἐρασθεῖσα τοῦ Τέννου — ψεύδεται πρὸς τὸν ἄνδρα ὡς αὐτὴ μὲν οὐκ ἐθέλουσα, τὸν δὲ αὐτῇ Τέννην συγγενέσθαι θελήσαντα · καὶ ὁ Κύκνος πείθεται τῇ ἀπάτῃ καὶ ἐς λάρνακα ἐνθέμενος ὁμοῦ τῇ ἀδελφῇ Τέννην
3 ἐς θάλασσαν σφᾶς ἀφίησι. Σώζονταί τε δὴ πρὸς τὴν νῆσον οἱ παῖδες τὴν Λεύκοφρυν, καὶ ὄνομα ἡ νῆσος τὸ νῦν ἔσχεν ἀπὸ τοῦ Τέννου. Κύκνος δὲ, οὐ γὰρ τὸν πάντα ἔμελλε χρόνον ἀγνοήσειν ἀπατώμενος, ἔπλει παρὰ τὸν υἱὸν ἄγνοιάν τε ὁμολογήσων τὴν αὑτοῦ καὶ παραιτησόμενος τὸ ἁμάρτημα · προσορμισαμένου δὲ τῇ νήσῳ καὶ ἐξάψαντος ἀπὸ τῆς νεὼς πρός τινα ἢ πέτραν ἢ δένδρον τοὺς κάλους, Τέννης
4 πελέκει σφᾶς ἀπέκοψεν ὑπὸ τοῦ θυμοῦ. Ἐπὶ τούτῳ μὲν ἐς τοὺς ἀρνουμένους στερεῶς λέγεσθαι καθέστηκεν ὡς ὁ δεῖνα ὅστις δὴ Τενεδίῳ πελέκει τόδε τι ἀποκόψειε. Τέννην μὲν ὑπὸ Ἀχιλλέως ἀποθανεῖν ἀμύνοντα τῇ οἰκείᾳ φασὶν Ἕλληνες · Τενέδιοι δὲ ἀνὰ χρόνον ὑπὸ ἀσθενείας προσεχώρησαν τοῖς Ἀλεξάνδρειαν ἐν τῇ ἠπείρῳ τῇ Τρῳάδι
5 ἔχουσιν. Ἕλληνες δὲ οἱ ἐναντία βασιλέως πολεμήσαντες ἀνέθεσαν μὲν Δία ἐς Ὀλυμπίαν χαλκοῦν, ἀνέθεσαν δὲ καὶ ἐς Δελφοὺς Ἀπόλλωνα ἀπὸ ἔργων τῶν ἐν ταῖς ναυσὶν ἐπί τε Ἀρτεμισίῳ καὶ ἐν Σαλαμῖνι. Λέγεται δὲ καὶ ὡς Θεμιστοκλῆς ἀφίκοιτο ἐς Δελφοὺς λαφύρων τῶν Μηδικῶν κομίζων τῷ Ἀπόλλωνι · ἐρωτήσαντα δὲ ὑπὲρ τῶν ἀναθημάτων εἰ ἐντὸς ἀναθήσει τοῦ ναοῦ, ἐκέλευεν αὐτὸν ἡ Πυθία τὸ παράπαν ἀποφέρειν ἐκ τοῦ ἱεροῦ. Καὶ ἔχει οὕτω τὰ ἐς τοῦτο τοῦ χρησμοῦ ·

Μή μοι Περσῆος σκύλων περικαλλέα κόσμον
νηῷ ἐγκαταθῇς · οἰκόνδ' ἀπόπεμπε τάχιστα.

6 Θαῦμα οὖν ἐποιούμεθα εἰ ἀπηξίωσεν ἐκείνου μόνου μὴ προσέσθαι τὰ ἀπὸ τῶν Μήδων. Καὶ οἱ μὲν ἀπώσασθαι ἂν τὸν θεὸν καὶ ἅπαντα ὁμοίως ἡγοῦντο ὅσα ἀπὸ τοῦ Πέρσου, εἰ ὥσπερ ὁ Θεμιστοκλῆς καὶ οἱ ἄλλοι πρότερον ἢ ἀναθεῖναι σφᾶς ἐπήροντο τὸν Ἀπόλλωνα · οἱ δὲ εἰδότα τὸν θεὸν ὅτι ἱκέτης τοῦ Πέρσου γενήσοιτο ὁ Θεμιστοκλῆς, ἐπὶ τούτῳ τὰ δῶρα ἔφασαν οὐκ ἐθελῆσαι λαβεῖν, ἵνα μὴ ἀναθέντι τὸ ἔχθος ἄπαυστον ποιήσῃ τὸ ἀπὸ τοῦ Μήδου. Στρατείαν δὲ τὴν ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα τοῦ βαρβάρου ἔστιν εὑρεῖν προρρηθεῖσαν μὲν ἐν τοῖς Βάκιδος χρησμοῖς, πρότερον δὲ ἔτι Εὔκλῳ τὰ ἐς αὐτὴν πεποιημένα

Cragasos, qui s'éprit d'amour pour Tennès, mais sans succès. Alors elle ment à son mari et lui raconte qu'elle a dû résister aux assauts de Tennès ; Cycnos, persuadé par cette calomnie, fait mettre Tennès et sa sœur dans un coffre qu'il jette à la mer. 3 Les deux jeunes gens abordent sains et saufs à l'île Leucophrys, qui prit de Tennès le nom qu'elle a conservé depuis. Cycnos, ayant par la suite découvert le mensonge de sa femme, s'embarqua pour aller trouver son fils, pour reconnaître son erreur et obtenir le pardon de sa faute. Il aborda dans l'île et du navire amarra ses câbles à un rocher ou à un arbre ; mais Tennès, dans sa colère, les coupa avec une hache. 4 C'est pourquoi on a l'habitude de dire d'un homme qui refuse durement qu'il coupe telle ou telle chose avec une hache ténédienne. Les Grecs disent que Tennès fut tué par Achille en défendant son pays. Dans la suite du temps les Ténédiens, se sentant trop faibles, s'unirent aux habitants de la ville d'Alexandrie qui se trouve sur le continent en Troade. 5 Après la guerre contre le grand roi, les Grecs
37 offrirent, à Olympie, un Zeus de bronze, à Delphes, un Apollon, sur le butin des batailles navales de l'Artémision et de Salamine. On raconte aussi que Thémistocle vint à Delphes pour offrir à Apollon quelques dépouilles des Mèdes. Comme il demandait, au sujet de cette offrande, s'il la déposerait à l'intérieur du temple, la Pythie lui ordonna de l'emporter tout à fait, hors du sanctuaire ; voici le passage en question de cet oracle :

Ne dépose pas dans mon temple la magnifique parure des dépouilles du Perse; mais rapporte-la au plus vite chez toi.

6 On s'étonne de ce refus et que Thémistocle seul ne pût pas offrir au dieu le butin pris sur les Mèdes. Les uns considèrent que le dieu aurait de même rejeté tout autre dépouille perse, si on l'avait interrogé, comme Thémistocle, avant d'en faire l'offrande ; d'après les autres, le dieu, sachant que Thémistocle se présenterait un jour en suppliant auprès du Perse, refusa d'accepter un don, qui, une fois consommé, risquait de rendre implacable la haine du Mède. L'expédition des barbares contre la Grèce se trouve prédite dans les oracles de Bacis, et les vers d'Euclos qui la con-

7 ἐστίν. Δελφῶν δὲ ἀνάθημά ἐστιν αὐτῶν πλησίον τοῦ βωμοῦ τοῦ μεγάλου λύκος χαλκοῦς. Λέγουσι δὲ τῶν τοῦ θεοῦ χρημάτων συλήσαντα ἄνθρωπον, τὸν μὲν ὁμοῦ τῷ χρυσίῳ κατακρύψαντα ἔχειν αὐτὸν ἔνθα τοῦ Παρνασσοῦ μάλιστα ἦν συνεχὲς ὑπὸ ἀγρίων δένδρων, λύκον δὲ ἐπιθέσθαι οἱ καθεύδοντι, καὶ ἀποθανεῖν τε ὑπὸ τοῦ λύκου τὸν ἄνθρωπον, καὶ ὡς ἐς τὴν πόλιν ὁσημέραι φοιτῶν ὠρύετο ὁ λύκος· ἐπεὶ δὲ οὐκ ἄνευ θεοῦ παραγίνεσθαί σφισιν ὑπελάμβανον, οὕτως ἐπακολουθοῦσι τῷ θηρίῳ, καὶ ἀνευρίσκουσί τε τὸ ἱερὸν χρυσίον καὶ ἀνέθεσαν λύκον τῷ θεῷ χαλκοῦν.

XV. Φρύνης δὲ εἰκόνα ἐπίχρυσον Πραξιτέλης μὲν εἰργάσατο ἐραστὴς καὶ οὗτος, ἀνάθημα δὲ αὐτῆς Φρύνης ἐστὶν ἡ εἰκών. Τὰ δὲ ἑρεξῆς ταύτῃ, τὰ μὲν ἀγάλματα τοῦ Ἀπόλλωνος, Ἐπιδαύριοι τὸ ἕτερον οἱ ἐν τῇ Ἀργολίδι ἀπὸ Μήδων, τὸ δὲ αὐτῶν Μεγαρεῖς ἀνέθεσαν Ἀθηναίους μάχῃ πρὸς Νισαίᾳ κρατήσαντες. Πλαταιέων δὲ βοῦς ἐστιν, ἡνίκα ἐν τῇ σφετέρᾳ καὶ οὗτοι Μαρδόνιον τὸν Γωβρύου μετὰ Ἑλλήνων ἠμύναντο ἄλλων. Καὶ αὖθις δύο Ἀπόλλωνος, τὸ μὲν Ἡρακλεωτῶν τῶν πρὸς τῷ Εὐξείνῳ, τὸ δὲ Ἀμφικτυόνων ἐστίν, ὅτε Φωκεῦσιν ἐπεργαζομένοις τοῦ θεοῦ τὴν χώραν ἐπέβαλον χρημάτων
2 ζημίαν. Ὁ δὲ Ἀπόλλων οὗτος καλεῖται μὲν ὑπὸ Δελφῶν Σιτάλκας, μέγεθος δὲ πέντε πηχῶν καὶ τριάκοντά ἐστιν. Στρατηγοὶ δὲ οἱ Αἰτωλοὶ καὶ Ἀρτέμιδος, τὸ δὲ Ἀθηνᾶς, δύο τε Ἀπόλλωνος ἀγάλματα ἔστιν Αἰτωλῶν, ἡνίκα σφίσιν ἐξειργάσθη τὰ ἐς Γαλάτας. Στρατιὰν δὲ τὴν Κελτῶν, ὡς ἐκ τῆς Εὐρώπης διαβήσοιτο ἐς τὴν Ἀσίαν ἐπ' ὀλέθρῳ τῶν πόλεων, Φαεννὶς προεδήλωσεν ἐν τοῖς χρησμοῖς γενεᾷ πρότερον ἢ ἐπράχθη τὸ ἔργον·

3 Δὴ τότ' ἀμειψάμενος στεινὸν πόρον Ἑλλησπόντου
† αὐλήσει Γαλατῶν ὁλοὸς στρατός, οἵ ῥ' ἀθεμίστως
Ἀσίδα πορθήσουσι· θεὸς δ' ἔτι κύντερα θήσει
πᾶσι μάλ' οἳ ναίουσι παρ' ἠϊόνεσσι θαλάσσης
εἰς ὀλίγον· τάχα γάρ σφιν ἀοσσητῆρα Κρονίων
ὁρμήσει, ταύροιο διοτρεφέος φίλον υἱόν,
ὃς πᾶσιν Γαλάτῃσιν ὀλέθριον ἦμαρ ἐφήσει.

38 cernent sont encore plus anciens. 7 Il y a, près du grand autel, une offrande des Delphiens mêmes, un loup de bronze. On raconte qu'un homme qui avait volé de l'or dans le trésor du dieu se tenait caché avec son butin dans une partie du Parnasse où la forêt sauvage est particulièrement dense ; un loup l'attaqua pendant qu'il dormait et le tua. Comme le loup venait chaque jour errer et hurler aux abords de la ville, les habitants, soupçonnant que la divinité n'était pas étrangère à cet appel, suivirent la bête et retrouvèrent l'or sacré ; ils consacrèrent alors au dieu un loup de bronze.

XV. Praxitèle, qui fut l'un de ses amants, a fait une statue de
39 Phryné ; la statue a été dédiée par Phryné elle-même. Après cette statue on voit d'abord deux statues d'Apollon, consacrées, l'une
40 par les Épidauriens d'Argolide sur le butin pris aux Mèdes, l'autre
41 par les Mégariens après leur victoire sur les Athéniens à la bataille
42 de Nisaea. Les Platéens ont dédié un bœuf, après qu'ils eurent repoussé, sur leur propre territoire, avec l'aide d'autres Grecs, Mardonios, fils de Gobryas. Et voici de nouveau deux statues
43 d'Apollon, consacrées l'une par les Héracléotes de l'Euxin, l'autre par
44 les Amphictions sur le produit de l'amende qu'ils infligèrent aux Phocidiens pour avoir cultivé le territoire du dieu ; 2 cet Apollon est appelé par les Delphiens Sitalcas, et sa taille est de trente-cinq coudées. Des statues représentant les stratèges étoliens,
45 Artémis, Athéna et, en double exemplaire, Apollon, sont une offrande des Étoliens, consécutive à leur triomphe sur les Galates. L'expédition des Celtes, qui passèrent d'Europe en Asie pour la ruine de tant de cités, avait été prédite par Phaennis dans ses oracles en vers une génération avant les faits :

3 *Alors ayant franchi le détroit resserré de l'Hellespont, la funeste armée des Galates †... ravagera sauvagement la terre d'Asie ; et le dieu fera un sort plus déplorable encore à tous ceux qui habitent sur les rivages de la mer ; mais pour peu de temps ; car bientôt le Cronion leur suscitera un défenseur, le fils chéri du taureau nourrisson de Zeus, par qui fondra sur tous les Galates le jour de l'extermination.*

Παῖδα δὲ εἶπε ταύρου τὸν ἐν Περγάμῳ βασιλεύσαντα Ἄτταλον ·
4 τὸν δὲ αὐτὸν τοῦτον καὶ ταυρόκερων προσείρηκε χρηστήριον. Ἱππικοῦ δὲ ἡγεμόνας ἀναβεβηκότας ἐπὶ ἵππους Φεραῖοι παρὰ τῷ Ἀπόλλωνι ἔστησαν τρεψάμενοι τὴν Ἀττικὴν ἵππον. Τὸν δὲ φοίνικα ἀνέθεσαν Ἀθηναῖοι τὸν χαλκοῦν, καὶ αὐτὸν καὶ Ἀθηνᾶς ἄγαλμα ἐπίχρυσον ἐπὶ τῷ φοίνικι, ἀπὸ ἔργων ὧν ἐπ' Εὐρυμέδοντι ἐν ἡμέρᾳ τῇ αὐτῇ τὸ μὲν πεζοί, τὸ δὲ ναυσὶν ἐν τῷ ποταμῷ κατώρθωσαν · τούτου τοῦ ἀγάλματος ἐνιαχοῦ τὸν ἐπ' αὐτῷ χρυσὸν ἐθεώμην λελυμασμένον.
5 Ἐγὼ μὲν δὴ τὸ ἔγκλημα ἐς κακούργους τε ἦγον καὶ φῶρας ἀνθρώπους · Κλειτόδημος δέ, ὁπόσοι τὰ Ἀθηναίων ἐπιχώρια ἔγραψαν ὁ ἀρχαιότατος, οὗτος ἐν τῷ λόγῳ φησὶ τῷ Ἀττικῷ, ὅτε Ἀθηναῖοι παρεσκευάζοντο ἐπὶ Σικελίαν τὸν στόλον, ὡς ἔθνος τι ἄπειρον κοράκων κατῆρε τότε ἐς Δελφούς, καὶ περιέκοπτόν τε τοῦ ἀγάλματος τούτου καὶ ἀπέρρησσον τοῖς ῥάμφεσιν ἀπ' αὐτοῦ τὸν χρυσόν · λέγει δὲ καὶ ὡς τὸ δόρυ καὶ τὰς γλαῦκας καὶ ὅσος καρπὸς ἐπὶ τῷ φοίνικι ἐπεποίητο
6 ἐς μίμησιν τῆς ὀπώρας, κατακλάσαιεν καὶ ταῦτα οἱ κόρακες. Ἀθηναίοις μὲν δὴ καὶ ἄλλα σημεῖα μὴ ἐκπλεῦσαι σφᾶς ἀπαγορεύοντα ἐς Σικελίαν διηγήσατο ὁ Κλειτόδημος. Κυρηναῖοι δὲ ἀνέθεσαν ἐν Δελφοῖς Βάττον ἐπὶ ἅρματι, ὃς ἐς Λιβύην ἦγαγε σφᾶς ναυσὶν ἐκ Θήρας. Ἡνίοχος μὲν τοῦ ἅρματός ἐστι Κυρήνη, ἐπὶ δὲ τῷ ἅρματι Βάττος τε καὶ Λιβύη στεφανοῦσά ἐστιν αὐτόν · ἐποίησε δὲ Ἀμφίων Ἀκέστορος
7 Κνώσιος. Ἐπεὶ δὲ ᾤκισε Βάττος τὴν Κυρήνην, λέγεται καὶ τῆς φωνῆς γενέσθαι οἱ τοιόνδε ἴαμα · ἐπιὼν τῶν Κυρηναίων τὴν χώραν ἐν τοῖς ἐσχάτοις αὐτῆς ἐρήμοις ἔτι οὖσι θεᾶται λέοντα, καὶ αὐτὸν τὸ δεῖμα τὸ ἐκ τῆς θέας βοῆσαι σαφὲς καὶ μέγα ἠνάγκασεν. Οὐ πόρρω δὲ τοῦ Βάττου καὶ ἄλλον ἔστησαν οἱ Ἀμφικτυόνες Ἀπόλλωνα ἀπὸ τοῦ ἀδικήματος τοῦ ἐς τὸν θεὸν τῶν Φωκέων.

XVI. Τῶν δὲ ἀναθημάτων ἃ οἱ βασιλεῖς ἀπέστειλαν οἱ Λυδῶν, οὐδὲν ἔτι ἦν αὐτῶν εἰ μὴ σιδηροῦν μόνον τὸ ὑπόθημα τοῦ Ἀλυάττου κρατῆρος. Τοῦτο Γλαύκου μέν ἐστιν ἔργον τοῦ Χίου, σιδήρου κόλλησιν ἀνδρὸς εὑρόντος · ἔλασμα δὲ ἕκαστον τοῦ ὑποθήματος ἐλάσματι ἄλλῳ προσεχὲς οὐ περόναις ἐστὶν ἢ κέντροις, μόνη δὲ ἡ κόλλα συνέχει τε
2 καὶ ἔστιν αὕτη τῷ σιδήρῳ δεσμός. Σχῆμα δὲ τοῦ ὑποθήματος κατὰ

Par « l'enfant du taureau » il désignait le roi de Pergame Attale, le même qu'un oracle du dieu appelait « aux cornes de taureau ».
46 4 A côté de l'Apollon les habitants de Phères, ayant mis en fuite la cavalerie athénienne, ont érigé les chefs de leur cavalerie, à
47 cheval. Le palmier de bronze, ce sont les Athéniens qui l'ont consacré, ainsi qu'une statue dorée d'Athéna sur le palmier, à la suite de la double victoire de l'Eurymédon, remportée le même jour par l'infanterie et, sur le fleuve, par les navires. J'ai constaté que la dorure de cette statue était endommagée en plusieurs endroits. 5 Pour ma part j'étais porté à en rejeter la faute sur des impies ou sur des voleurs ; mais Clitodèmos, le plus ancien des auteurs qui ont écrit sur l'histoire particulière d'Athènes, raconte dans son ouvrage sur l'Attique le fait suivant : alors que les Athéniens préparaient leur expédition contre la Sicile, une foule immense de corbeaux s'abattit sur Delphes, qui s'attaquèrent à la statue et firent sauter l'or avec leurs becs ; il ajoute qu'ils brisèrent et firent tomber la lance et les chouettes ainsi que les fruits qui se trouvaient sur le palmier, à l'imitation de la nature. 6 Clitodèmos a rapporté d'autres signes encore qui avertirent les Athéniens de ne pas faire voile vers la Sicile. Les Cyrénéens ont consacré à Delphes Battos
48 sur un char, Battos qui conduisit leurs navires de Théra en Libye ; Cyrène conduit le char, sur lequel se trouvent Battos et la Libye qui le couronne ; ce groupe est l'œuvre du Cnossien Amphion, fils d'Acestor. 7 Après que Battos eût fondé Cyrène, on raconte que sa mutité fut guérie de la manière suivante : s'étant avancé dans les environs de Cyrène jusqu'aux confins du désert, il aperçut un lion, et la terreur qui s'empara de lui à cette vue le contraignit à pousser un cri violent et articulé. Non loin de Battos les Amphic-
49 tions ont dressé encore un autre Apollon sur l'amende du sacrilège commis par les Phocidiens.

XVI. Des offrandes envoyées par les rois de Lydie, rien ne
50 subsistait que le support en fer du cratère d'Alyatte ; ce support est l'œuvre de Glaucos de Chios, l'homme qui a inventé l'art de souder le fer. Chaque élément n'est pas uni aux autres par des agrafes ou par des clous ; seule la soudure tient le tout ensemble et lie le fer au fer. 2 La forme est celle d'une tour qui va s'amin-

Παῖδα δὲ εἶπε ταύρου τὸν ἐν Περγάμῳ βασιλεύσαντα Ἄτταλον·
4 τὸν δὲ αὐτὸν τοῦτον καὶ ταυρόκερων προσείρηκε χρηστήριον. Ἱππικοῦ δὲ ἡγεμόνας ἀναβεβηκότας ἐπὶ ἵππους Φεραῖοι παρὰ τῷ Ἀπόλλωνι ἔστησαν τρεψάμενοι τὴν Ἀττικὴν ἵππον. Τὸν δὲ φοίνικα ἀνέθεσαν Ἀθηναῖοι τὸν χαλκοῦν, καὶ αὐτὸν καὶ Ἀθηνᾶς ἄγαλμα ἐπίχρυσον ἐπὶ τῷ φοίνικι, ἀπὸ ἔργων ὧν ἐπ' Εὐρυμέδοντι ἐν ἡμέρᾳ τῇ αὐτῇ τὸ μὲν πεζοί, τὸ δὲ ναυσὶν ἐν τῷ ποταμῷ κατώρθωσαν· τούτου τοῦ ἀγάλματος ἐνιαχοῦ τὸν ἐπ' αὐτῷ χρυσὸν ἐθεώμην λελυμασμένον.
5 Ἐγὼ μὲν δὴ τὸ ἔγκλημα ἐς κακούργους τε ἦγον καὶ φῶρας ἀνθρώπους· Κλειτόδημος δέ, ὁπόσοι τὰ Ἀθηναίων ἐπιχώρια ἔγραψαν ὁ ἀρχαιότατος, οὗτος ἐν τῷ λόγῳ φησὶ τῷ Ἀττικῷ, ὅτε Ἀθηναῖοι παρεσκευάζοντο ἐπὶ Σικελίαν τὸν στόλον, ὡς ἔθνος τι ἄπειρον κοράκων κατῆρε τότε ἐς Δελφούς, καὶ περιέκοπτόν τε τοῦ ἀγάλματος τούτου καὶ ἀπέρρησσον τοῖς ῥάμφεσιν ἀπ' αὐτοῦ τὸν χρυσόν· λέγει δὲ καὶ ὡς τὸ δόρυ καὶ τὰς γλαῦκας καὶ ὅσος καρπὸς ἐπὶ τῷ φοίνικι ἐπεποίητο
6 ἐς μίμησιν τῆς ὀπώρας, κατακλάσαιεν καὶ ταῦτα οἱ κόρακες. Ἀθηναίοις μὲν δὴ καὶ ἄλλα σημεῖα μὴ ἐκπλεῦσαι σφᾶς ἀπαγορεύοντα ἐς Σικελίαν διηγήσατο ὁ Κλειτόδημος. Κυρηναῖοι δὲ ἀνέθεσαν ἐν Δελφοῖς Βάττον ἐπὶ ἅρματι, ὃς ἐς Λιβύην ἤγαγε σφᾶς ναυσὶν ἐκ Θήρας. Ἡνίοχος μὲν τοῦ ἅρματός ἐστι Κυρήνη, ἐπὶ δὲ τῷ ἅρματι Βάττος τε καὶ Λιβύη στεφανοῦσά ἐστιν αὐτόν· ἐποίησε δὲ Ἀμφίων Ἀκέστορος
7 Κνώσιος. Ἐπεὶ δὲ ᾤκισε Βάττος τὴν Κυρήνην, λέγεται καὶ τῆς φωνῆς γενέσθαι οἱ τοιόνδε ἴαμα· ἐπιὼν τῶν Κυρηναίων τὴν χώραν ἐν τοῖς ἐσχάτοις αὐτῆς ἐρήμοις ἔτι οὖσι θεᾶται λέοντα, καὶ αὐτὸν τὸ δεῖμα τὸ ἐκ τῆς θέας βοῆσαι σαφὲς καὶ μέγα ἠνάγκασεν. Οὐ πόρρω δὲ τοῦ Βάττου καὶ ἄλλον ἔστησαν οἱ Ἀμφικτυόνες Ἀπόλλωνα ἀπὸ τοῦ ἀδικήματος τοῦ ἐς τὸν θεὸν τῶν Φωκέων.

XVI. Τῶν δὲ ἀναθημάτων ἃ οἱ βασιλεῖς ἀπέστειλαν οἱ Λυδῶν, οὐδὲν ἔτι ἦν αὐτῶν εἰ μὴ σιδηροῦν μόνον τὸ ὑπόθημα τοῦ Ἀλυάττου κρατῆρος. Τοῦτο Γλαύκου μέν ἐστιν ἔργον τοῦ Χίου, σιδήρου κόλλησιν ἀνδρὸς εὑρόντος· ἔλασμα δὲ ἕκαστον τοῦ ὑποθήματος ἐλάσματι ἄλλῳ προσεχὲς οὐ περόναις ἐστὶν ἢ κέντροις, μόνη δὲ ἡ κόλλα συνέχει τε
2 καὶ ἔστιν αὕτη τῷ σιδήρῳ δεσμός. Σχῆμα δὲ τοῦ ὑποθήματος κατὰ

Par « l'enfant du taureau » il désignait le roi de Pergame Attale, le même qu'un oracle du dieu appelait « aux cornes de taureau ».
46 4 A côté de l'Apollon les habitants de Phères, ayant mis en fuite la cavalerie athénienne, ont érigé les chefs de leur cavalerie, à
47 cheval. Le palmier de bronze, ce sont les Athéniens qui l'ont consacré, ainsi qu'une statue dorée d'Athéna sur le palmier, à la suite de la double victoire de l'Eurymédon, remportée le même jour par l'infanterie et, sur le fleuve, par les navires. J'ai constaté que la dorure de cette statue était endommagée en plusieurs endroits. 5 Pour ma part j'étais porté à en rejeter la faute sur des impies ou sur des voleurs ; mais Clitodèmos, le plus ancien des auteurs qui ont écrit sur l'histoire particulière d'Athènes, raconte dans son ouvrage sur l'Attique le fait suivant : alors que les Athéniens préparaient leur expédition contre la Sicile, une foule immense de corbeaux s'abattit sur Delphes, qui s'attaquèrent à la statue et firent sauter l'or avec leurs becs ; il ajoute qu'ils brisèrent et firent tomber la lance et les chouettes ainsi que les fruits qui se trouvaient sur le palmier, à l'imitation de la nature. 6 Clitodèmos a rapporté d'autres signes encore qui avertirent les Athéniens de ne pas faire voile vers la Sicile. Les Cyrénéens ont consacré à Delphes Battos
48 sur un char, Battos qui conduisit leurs navires de Théra en Libye ; Cyrène conduit le char, sur lequel se trouvent Battos et la Libye qui le couronne ; ce groupe est l'œuvre du Cnossien Amphion, fils d'Acestor. 7 Après que Battos eût fondé Cyrène, on raconte que sa mutité fut guérie de la manière suivante : s'étant avancé dans les environs de Cyrène jusqu'aux confins du désert, il aperçut un lion, et la terreur qui s'empara de lui à cette vue le contraignit à pousser un cri violent et articulé. Non loin de Battos les Amphic-
49 tions ont dressé encore un autre Apollon sur l'amende du sacrilège commis par les Phocidiens.

XVI. Des offrandes envoyées par les rois de Lydie, rien ne
50 subsistait que le support en fer du cratère d'Alyatte ; ce support est l'œuvre de Glaucos de Chios, l'homme qui a inventé l'art de souder le fer. Chaque élément n'est pas uni aux autres par des agrafes ou par des clous ; seule la soudure tient le tout ensemble et lie le fer au fer. 2 La forme est celle d'une tour qui va s'amin-

πύργον μάλιστα ἐς μύουρον ἀνιόντα ἀπὸ εὐρυτέρου τοῦ κάτω· ἑκάστη δὲ πλευρὰ τοῦ ὑποθήματος οὐ διὰ πάσης πέφρακται, ἀλλά εἰσιν αἱ πλάγιαι τοῦ σιδήρου ζῶναι ὥσπερ ἐν κλίμακι οἱ ἀναβασμοί· τὰ δὲ ἐλάσματα τοῦ σιδήρου τὰ ὀρθὰ ἀνέστραπται κατὰ τὰ ἄκρα
3 ἐς τὸ ἐκτός, καὶ ἕδρα τοῦτο ἦν τῷ κρατῆρι. Τὸν δὲ ὑπὸ Δελφῶν καλούμενον ὀμφαλόν, λίθου πεποιημένον λευκοῦ, τοῦτο εἶναι τὸ ἐν μέσῳ γῆς πάσης αὐτοί τε λέγουσιν οἱ Δελφοί, καὶ ἐν ᾠδῇ τινι
4 Πίνδαρος ὁμολογοῦντά σφισιν ἐποίησε. Λακεδαιμονίων δὲ ἀνάθημά ἐστιν ἐνταῦθα, Καλάμιδος δὲ ἔργον, Ἑρμιόνη ἡ Μενελάου θυγάτηρ ἡ συνοικήσασα Ὀρέστῃ τῷ Ἀγαμέμνονος καὶ ἔτι πρότερον Νεοπτολέμῳ τῷ Ἀχιλλέως. Εὐρύδαμον δὲ στρατηγόν τε Αἰτωλῶν καὶ στρατοῦ
5 τοῦ Γαλατῶν ἐναντία ἡγησάμενον ἀνέθεσαν οἱ Αἰτωλοί. Ἔστι δὲ ἐν τοῖς Κρητικοῖς ὄρεσι καὶ κατ' ἐμὲ ἔτι Ἔλυρος πόλις· οὗτοι οὖν αἶγα χαλκῆν ἀπέστειλαν ἐς Δελφούς, δίδωσι δὲ νηπίοις ἡ αἶξ Φυλακίδῃ καὶ Φιλάνδρῳ γάλα· παῖδας δὲ αὐτοὺς οἱ Ἐλύριοί φασιν Ἀπόλλωνός τε εἶναι καὶ Ἀκακαλλίδος νύμφης, συγγενέσθαι δὲ τῇ Ἀκακαλλίδι Ἀπόλλωνα ἐν πόλει Τάρρᾳ καὶ οἴκῳ Καρμάνορος.
6 Καρύστιοι δὲ οἱ Εὐβοεῖς βοῦν καὶ οὗτοι χαλκοῦν παρὰ τῷ Ἀπόλλωνι ἔστησαν ἀπὸ ἔργου τοῦ Μηδικοῦ. Βοῦς δὲ οἱ Καρύστιοι καὶ οἱ Πλαταιεῖς τὰ ἀναθήματα ἐποιήσαντο, ὅτι ἐμοὶ δοκεῖν ἀπωσάμενοι τὸν βάρβαρον τήν τε ἄλλην βεβαίως ἐκτήσαντο εὐδαιμονίαν καὶ ἀροῦν ἐλευθέραν τὴν γῆν. Στρατηγῶν δὲ εἰκόνας καὶ Ἀπόλλωνά τε καὶ Ἄρτεμιν τὸ ἔθνος τὸ Αἰτωλικὸν ἀπέστειλαν καταστρεψάμενοι
7 τοὺς ὁμόρους σφίσιν Ἀκαρνᾶνας. Παραλογώτατον δὲ ἐπυνθανόμην ὑπάρξαν Λιπαραίοις ἐς Τυρσηνούς. Τοὺς γὰρ δὴ Λιπαραίους ἐναντία ναυμαχῆσαι τῶν Τυρσηνῶν ναυσὶν ὡς ἐλαχίστας ἐκέλευσεν ἡ Πυθία. Πέντε οὖν ἀνάγονται τριήρεσιν ἐπὶ τοὺς Τυρσηνούς· οἱ δὲ - ἀπηξίουν γὰρ μὴ ἀποδεῖν Λιπαραίων τὰ ναυτικά - ἀντανάγονταί σφισιν ἴσαις ναυσί. Ταύτας τε οὖν αἱροῦσιν οἱ Λιπαραῖοι καὶ ἄλλας πέντε ὑστέρας σφίσιν ἀνταναχθείσας, καὶ τρίτην νεῶν πεντάδα καὶ ὡσαύτως τετάρτην ἐχειρώσαντο. Ἀνέθεσαν οὖν ἐς Δελφοὺς ταῖς ἁλούσαις ναυσὶν
8 ἀριθμὸν ἴσα Ἀπόλλωνος ἀγάλματα. Ἐχεκρατίδης δὲ ἀνὴρ Λαρισαῖος τὸν Ἀπόλλωνα ἀνέθηκε τὸν μικρόν, καὶ ἁπάντων πρῶτον τεθῆναι τῶν ἀναθημάτων τοῦτό φασιν οἱ Δελφοί.

cissant à mesure qu'elle monte à partir de la base, plus large. Les côtés du support ne forment pas une surface ininterrompue : les bandes de fer horizontales forment comme les marches d'une échelle ; quant aux lames verticales, elles sont recourbées à leur sommet vers l'extérieur et cette partie formait le siège du cratère.
51 3 L'objet que les Delphiens appellent le nombril est de marbre ; il marque, d'après eux, le centre de la terre, et, dans une de ses odes, Pindare dit la même chose. 4 Au même endroit se trouve
52 une offrande des Lacédémoniens, œuvre de Calamis : elle représente Hermione fille de Ménélas, épouse d'Oreste, le fils d'Agamemnon, et, en premières noces, de Néoptolème, le fils d'Achille. Les Étoliens
53 ont consacré une statue d'Eurydamos, stratège qui les avait commandés dans la lutte contre l'armée galate. 5 Il existe aujour-
54 d'hui encore dans les montagnes de Crète une ville appelée Élyros ; ses habitants ont envoyé à Delphes une chèvre de bronze qui donne le lait aux petits Phylakidès et Philandros ; les Élyriens disent que ce sont les fils d'Apollon et de la nymphe Acacallis et qu'Apollon avait eu commerce avec Acacallis dans la ville de Tarra, dans la maison de Carmanor. 6 Les Carystiens d'Eubée
55 ont consacré eux aussi un bœuf, de bronze ; il est près de l'Apollon et commémore la victoire sur les Mèdes. Si les Carystiens et les Platéens ont choisi pour offrandes des bœufs, c'est, selon moi, qu'après avoir repoussé le barbare ils purent jouir en sécurité de leurs biens et notamment labourer leur terre restée libre. La
56 nation étolienne, après avoir triomphé des Acarnanes, ses voisins, a consacré les statues de ses stratèges, d'Apollon et d'Artémis. 7 On m'a appris à Delphes quelque chose de
57 tout à fait curieux à propos des Liparéens et des Tyrrhéniens. La Pythie avait ordonné aux Liparéens de lutter contre les Tyrrhéniens avec le plus petit nombre possible de vaisseaux ; c'est donc avec cinq trières qu'ils s'avancent contre les Tyrrhéniens ; ceux-ci, qui se vantaient de ne pas être inférieurs aux Liparéens dans l'art de naviguer, leur opposent un nombre égal de navires ; les Liparéens s'en emparent, et de cinq autres qui leur sont opposés ensuite, puis encore d'autant, et enfin d'un quatrième groupe de cinq ; ils consacrèrent alors à Delphes des statues d'Apollon en nombre égal aux navires qu'ils avaient pris. 8 C'est Échécratidès de Larissa qui a consacré le petit Apollon, la plus ancienne
58 des offrandes, selon les Delphiens.

XVII. Βαρβάρων δὲ τῶν πρὸς τῆς ἑσπέρας οἱ ἔχοντες Σαρδώ, εἰκόνα οὗτοι χαλκῆν τὸν ἐπώνυμόν σφισιν ἀπέστειλαν...

13 ... Τὸν μὲν δὴ περὶ τῆς Σαρδοῦς λόγον ἐπεισηγαγόμεθα ἐς τὴν Φωκίδα συγγραφήν, ὅτι οὐχ ἥκιστα καὶ ἐς ταύτην οἱ Ἕλληνες τὴν νῆσον ἀνηκόως εἶχον.

XVIII. Τὸν δὲ ἵππον, ὃς ἐφεξῆς τῇ εἰκόνι ἐστὶ τοῦ Σάρδου, Ἀθηναῖος Καλλίας Λυσιμαχίδου πατρὸς ἀναθεῖναί φησιν ἰδίᾳ, περιποιησάμενος ἀπὸ τοῦ πρὸς Πέρσας πολέμου χρήματα. Ἀχαιοὶ δὲ ἀνέθεσαν Ἀθηνᾶς ἄγαλμα πόλιν τῶν ἐν Αἰτωλίᾳ παραστησάμενοι πολιορκίᾳ· τῇ πόλει δὲ ἦν εἶλον Φάνα τοὔνομα ἦν· γενέσθαι δὲ χρόνον φασὶν οὐκ ὀλίγον τῇ πολιορκίᾳ· καὶ ὡς ἀδυνάτως εἶχον ἑλεῖν τὴν πόλιν, θεωροὺς ἀποστέλλουσιν ἐς Δελφούς, καὶ αὐτοῖς ἀφίκετο μάντευμα·

2 Γῆς Πέλοπος ναέται καὶ Ἀχαιίδος, οἳ ποτὶ Πυθὼ
ἤλθετε πευσόμενοι ὥς κε πτολίεθρον ἕλητε,
ἀλλ' ἄγε δὴ φράζεσθε λάχος πόσον ἦμαρ ἕκαστον
λαῶν πινόντων ῥύεται πόλιν, ἡ δὲ πέπωκεν·
οὕτω γάρ κεν ἕλοιτε Φάναν πυργήρεα κώμην.

3 Οὐ συνιέντες οὖν ὁποῖόν τι ἤθελεν ὁ χρησμὸς λέγειν, οἱ μὲν οἴκαδε ἀποπλεῖν ἐβουλεύοντο διαλύσαντες τὴν πολιορκίαν, οἱ δὲ ἐντὸς τοῦ τείχους οἵ τε ἄλλοι οὐδενὶ λόγῳ σφᾶς ἐνεποιοῦντο καὶ γυνὴ πρόεισιν ἐκ τοῦ τείχους ὕδωρ ἐκ τῆς ὑπὸ τῷ τείχει λαβεῖν πίδακος. Ἐπιδραμόντες δὲ ἐκ τοῦ στρατεύματος αἰχμάλωτόν τε τὴν γυναῖκα αἱροῦσι καὶ διδάσκονται παρ' αὐτῆς οἱ Ἀχαιοὶ ὅτι τὸ ὀλίγον τὸ ἐκ τῆς πίδακος ὕδωρ, ὁπότε ἐφ' ἑκάστης λάβοιεν τῆς νυκτός, διεμετροῦντο αὐτό, καὶ ἄλλο ἦν τοῖς ἔνδον ἀλέξημα οὐδὲν ἐς δίψαν. Οὕτω δὴ
4 συγχέαντες οἱ Ἀχαιοὶ τὴν πηγὴν τὸ πόλισμα αἱροῦσιν. Ῥόδιοι δὲ οἱ ἐν Λίνδῳ παρὰ ταύτην τὴν Ἀθηνᾶν τὸ ἄγαλμα ἔστησαν τοῦ Ἀπόλλωνος. Ἀνέθεσαν δὲ καὶ Ἀμβρακιῶται χαλκοῦν ὄνον, νυκτομαχίᾳ Μολοσσοὺς νικήσαντες. Λόχον μέν σφισιν ἐν νυκτὶ οἱ Μολοσσοὶ παρεσκεύασαν· ὄνου δέ, ὃς ἐλαυνόμενος ἐκ τοῦ ἀγροῦ τότε ἔτυχεν, ὄνον θήλειαν διώκοντος σὺν ὕβρει τε τῇ ἄλλῃ καὶ τραχύτητι τοῦ

XVII. Ceux, parmi les barbares d'Occident, qui occupent la
59 Sardaigne ont envoyé une statue de bronze représentant leur éponyme...

[*Suit un excursus sur la Sardaigne*, XVII, 1-13]

13 ... Nous avons introduit en supplément dans le livre de la Phocide cette étude sur la Sardaigne, parce que les Grecs sont dans une ignorance particulière de ce qui concerne cette île.

XVIII. Quant au cheval que l'on trouve à la suite de la statue
60 de Sardos, l'Athénien Callias, fils de Lysimachidès, qui avait gagné beaucoup d'argent dans la guerre contre les Perses, déclare
61 l'avoir offert personnellement. Les Achéens ont offert une statue d'Athéna, après avoir assiégé et pris une ville d'Étolie ; le nom de cette ville est Phana. Ils l'assiégèrent, dit-on, pendant un temps considérable, et, comme ils ne parvenaient pas à prendre la ville, ils envoyèrent des théores à Delphes, et ils reçurent cet oracle :

2 *Habitants de la terre de Pélops, de l'Achaïe, qui vîntes à Pythô vous informer comment prendre une ville, eh bien ! considérez de quelle ration d'eau ont disposé et disposent chaque jour ses défenseurs, et vous prendrez Phana en dépit de ses tours.*

3 Ne comprenant pas ce que pouvait bien vouloir dire l'oracle, les assiégeants songeaient à abandonner le siège et à faire voile vers leur patrie ; quant aux assiégés, ils ne prêtaient aucune attention à leurs adversaires, et voici qu'une femme sort des remparts pour aller prendre de l'eau à une source qui se trouvait au pied de la muraille ; des soldats accourent, la font prisonnière et les Achéens apprennent d'elle que les assiégés viennent se ravitailler chaque nuit au filet qui sort de la source et répartissent cette eau entre eux, et qu'ils n'ont pas d'autre ressource en fait de boisson ; à la suite de quoi les Achéens bouchèrent la source et prirent la ville.
62 4 Les Rhodiens de Lindos ont consacré à côté de cette Athéna une statue d'Apollon. Une autre offrande consiste en un âne de
63 bronze, offert par les Ambraciotes, à la suite d'une victoire nocturne sur les Molosses. Les Molosses avaient dressé contre eux une embûche pendant la nuit ; mais un âne, que l'on ramenait par hasard du champ à ce moment, se mit à poursuivre une ânesse en donnant tous les témoignages d'une ardeur fougueuse et notamment avec

φθέγματος, ὡσαύτως δὲ καὶ τοῦ ἀνδρὸς ὃς τὸν ὄνον ἤλαυνε βοῶντος ἀσαφῆ τε καὶ ἄκοσμα, οὕτως οἵ τε ἐκ τῆς ἐνέδρας τῶν Μολοσσῶν ἐξανίσταντα ταραχθέντες καὶ οἱ Ἀμβρακιῶται φωράσαντες τὰ ἐπὶ σφίσι βεβουλευμένα ἐπιχειροῦσιν ἐν τῇ νυκτί, καὶ ἐκράτησαν μάχῃ
5 τῶν Μολοσσῶν. Ὀρνεᾶται δὲ οἱ ἐν τῇ Ἀργολίδι πολέμῳ σφᾶς Σικυωνίων πιεζόντων τῷ Ἀπόλλωνι εὔξαντο, εἰ ἀπώσαιντο ἐκ τῆς πατρίδος τῶν Σικυωνίων τὸν στρατόν, πομπήν τε ἐν Δελφοῖς αὐτῷ στέλλειν ὁσημέραι καὶ ἱερεῖα θύσειν οἷα δὴ καὶ ὅσα ἀριθμόν. Νικῶσί τε δὴ μάχῃ τοὺς Σικυωνίους, καὶ ὡς σφισιν ἐφ' ἡμέρας πάσης ἀποδιδοῦσι τὰ κατὰ τὴν εὐχὴν δαπάνη τε ἦν μεγάλη καὶ μείζων ἔτι τοῦ ἀναλώματος ἡ ταλαιπωρία, οὕτω δὴ σόφισμα εὑρίσκουσιν
6 ἀναθεῖναι τῷ θεῷ θυσίαν τε καὶ πομπὴν χαλκᾶ ποιήματα. Ἔστιν ἐνταῦθα καὶ ἄθλων τῶν Ἡρακλέους τὸ ἐς τὴν ὕδραν, ἀνάθημά τε ὁμοῦ Τισαγόρου καὶ τέχνη, σιδήρου καὶ ἡ ὕδρα καὶ ὁ Ἡρακλῆς. Σιδήρου δὲ ἐργασίαν τὴν ἐπὶ ἀγάλμασι χαλεπωτάτην καὶ πόνου συμβέβηκεν εἶναι πλείστου· θαύματος μὲν δὴ καὶ τοῦ Τισαγόρου τὸ ἔργον, ὅστις δὴ ὁ Τισαγόρας, θαύματος δὲ οὐκ ἐλαχίστου καὶ ἐν Περγάμῳ λέοντός τε καὶ υἱὸς ἀγρίου κεφαλαί, σιδήρου καὶ αὗται·
7 Διονύσῳ δὲ ἀναθήματα σφᾶς ἐποιήσαντο. Φωκέων δὲ οἱ ἔχοντες Ἐλάτειαν, ἀντέσχον γὰρ τῇ Κασσάνδρου πολιορκίᾳ Ὀλυμπιοδώρου σφίσιν ἐξ Ἀθηνῶν ἀμύνοντος, λέοντα τῷ Ἀπόλλωνι χαλκοῦν ἀποπέμπουσιν ἐς Δελφούς. Ὁ δὲ Ἀπόλλων ὁ ἐγγυτάτω τοῦ λέοντος Μασσαλιωτῶν ἐστιν ἀπὸ τῆς πρὸς Καρχηδονίους ἀπαρχὴ ναυμαχίας. Πεποίηται δὲ ὑπὸ Αἰτωλῶν τρόπαιόν τε καὶ γυναικὸς ἄγαλμα ὡπλισμένης, ἡ Αἰτωλία δῆθεν· ταῦτα ἀνέθεσαν ἐπιθέντες οἱ Αἰτωλοὶ Γαλάταις δίκην ὠμότητος τῆς ἐς Καλλιέας. Ἐπίχρυσος δὲ εἰκών, ἀνάθημα Γοργίου τοῦ ἐκ Λεοντίνων, αὐτὸς Γοργίας ἐστὶν εἰκών.

XIX. Παρὰ δὲ τὸν Γοργίαν ἀνάθημά ἐστιν Ἀμφικτυόνων Σκιωναῖος Σκύλλις, ὃς καταδῦναι καὶ ἐς τὰ βαθύτατα θαλάσσης πάσης ἔχει φήμην· ἐδιδάξατο δὲ καὶ Ὕδναν τὴν θυγατέρα δύεσθαι.
2 Οὗτοι περὶ τὸ ὄρος τὸ Πήλιον ἐπιπεσόντος ναυτικῷ τῷ Ξέρξου βιαίου χειμῶνος προσεξειργάσαντό σφισιν ἀπώλειαν, τάς τε ἀγκύρας καὶ εἴ δή τι ἄλλο ἔρυμα ταῖς τριήρεσιν ἦν ὑφέλκοντες. Ἀντὶ τούτου

des braiements rauques ; son maître du même coup lui courut après en poussant des cris inarticulés et confus ; les Molosses qui étaient en embuscade se levèrent effrayés et les Ambraciotes, ayant ainsi découvert leur stratagème, les attaquèrent cette même nuit et remportèrent la victoire. 5 Les Ornéates d'Argolide, à
64 bout de résistance dans la guerre qu'ils soutenaient contre les Sicyoniens, firent vœu à Apollon, s'ils parvenaient à chasser de leur pays l'armée sicyonienne, de lui envoyer chaque jour à Delphes une procession et de lui sacrifier des victimes de telle espèce, en nombre tel ; ils triomphèrent en effet des Sicyoniens, mais comme, pour accomplir chaque jour leurs promesses, la dépense était grande et plus grande encore la fatigue, ils imaginèrent cet expédient d'offrir au dieu, en manière de sacrifice et de procession, un simulacre de bronze. 6 On voit là aussi le combat d'Héraclès
65 contre l'hydre, offrande et œuvre en même temps de Tisagoras ; l'hydre et Héraclès sont en fer ; or le travail du fer pour des statues est très difficile et très pénible ; l'œuvre de Tisagoras est remarquable, qui que soit ce Tisagoras ; mais non moins remarquables sont deux têtes de lion et de sanglier, en fer elles aussi, que j'ai vues à Pergame ; ce sont des offrandes à Dionysos. 7 Les Pho-
66 cidiens d'Élatée qui, avec l'aide de l'Athénien Olympiodoros, avaient résisté à un siège de Cassandre, envoyèrent à Apollon, à Delphes, un lion de bronze. L'Apollon qui est tout à côté du lion
67 est une offrande des Massaliotes, prémices de leur victoire navale sur les Carthaginois. Les Étoliens ont élevé un trophée et une
68 statue de femme armée représentant l'Étolie. Ils ont consacré cette offrande après avoir tiré vengeance des Galates pour leur cruauté envers les Calliéens. Une statue dorée, offerte par Gorgias de
69 Léontium, représente Gorgias lui-même.

XIX. A côté de Gorgias se trouve, offrande des Amphictions,
70 Scyllis de Scioné, qui, selon la renommée, plongeait jusqu'au plus profond de la mer ; il avait appris aussi à sa fille Hydna à plonger. 2 Comme une violente tempête s'était abattue sur la flotte de Xerxès aux abords du Pélion tous deux contribuèrent à sa destruction en détachant sous les eaux les ancres et tout ce qui servait

μὲν οἱ Ἀμφικτυόνες καὶ αὐτὸν Σκύλλιν καὶ τὴν παῖδα ἀνέθεσαν· ἐν δὲ τοῖς ἀνδριᾶσιν ὁπόσους Νέρων ἔλαβεν ἐκ Δελφῶν, ἐν τούτοις τὸν ἀριθμὸν καὶ τῆς Ὕδνης ἀπεπλήρωσεν ἡ εἰκών. Καταδύονται δὲ
3 ἐς θάλασσαν γένους τοῦ θήλεος αἱ καθαρῶς ἔτι παρθένοι. Τὸ ἀπὸ τούτου δὲ ἔρχομαι διηγησόμενος λόγον Λέσβιον. Ἁλιεῦσιν ἐν Μηθύμνῃ τὰ δίκτυα ἀνείλκυσεν ἐκ θαλάσσης πρόσωπον ἐλαίας ξύλου πεποιημένον· τοῦτο ἰδέαν παρείχετο φέρουσαν μέν τι ἐς τὸ θεῖον, ξένην δὲ καὶ ἐπὶ θεοῖς Ἑλληνικοῖς οὐ καθεστῶσαν. Ἤροντο οὖν οἱ Μηθυμναῖοι τὴν Πυθίαν ὅτου θεῶν ἢ καὶ ἡρώων ἐστὶν ἡ εἰκών· ἡ δὲ αὐτοὺς σέβεσθαι Διόνυσον Φαλλῆνα ἐκέλευσεν. Ἐπὶ τούτῳ οἱ Μηθυμναῖοι ξόανον μὲν τὸ ἐκ τῆς θαλάσσης παρὰ σφίσιν ἔχοντες καὶ θυσίαις
4 καὶ εὐχαῖς τιμῶσι, χαλκοῦν δὲ ἀποπέμπουσιν ἐς Δελφούς. Τὰ δὲ ἐν τοῖς ἀετοῖς, ἔστιν Ἄρτεμις καὶ Λητὼ καὶ Ἀπόλλων καὶ Μοῦσαι δύσις τε Ἡλίου καὶ Διόνυσός τε καὶ αἱ γυναῖκες αἱ Θυιάδες. Τὰ μὲν δὴ πρῶτα αὐτῶν Ἀθηναῖος Πραξίας μαθητὴς Καλάμιδός ἐστιν ὁ ἐργασάμενος· χρόνου δὲ ὡς ὁ ναὸς ἐποιεῖτο ἐγγινομένου Πραξίαν μὲν ἔμελλεν ἀπάξειν τὸ χρεών, τὰ δὲ ὑπολειπόμενα τοῦ ἐν τοῖς ἀετοῖς κόσμου ἐποίησεν Ἀνδροσθένης, γένος μὲν καὶ οὗτος Ἀθηναῖος, μαθητὴς δὲ Εὐκάδμου. Ὅπλα δὲ ἐπὶ τῶν ἐπιστυλίων χρυσᾶ, Ἀθηναῖοι μὲν τὰς ἀσπίδας ἀπὸ τοῦ ἔργου τοῦ Μαραθῶνι ἀνέθεσαν, Αἰτωλοὶ δὲ τά τε ὄπισθεν καὶ τὰ ἐν ἀριστερᾷ, Γαλατῶν δὴ ὅπλα· σχῆμα δὲ αὐτῶν ἐστιν ἐγγυτάτω τῶν Περσικῶν γέρρων...

XXIV. Ἐν δὲ τῷ προνάῳ τῷ ἐν Δελφοῖς γεγραμμένα ἐστὶν ὠφελήματα ἀνθρώποις ἐς βίον· ἐγράφη δὲ ὑπὸ ἀνδρῶν οὓς γενέσθαι σοφοὺς λέγουσιν Ἕλληνες. Οὗτοι δὲ ἦσαν ἐκ μὲν Ἰωνίας Θάλης τε Μιλήσιος καὶ Πριηνεὺς Βίας, Αἰολέων δὲ τῶν ἐν Λέσβῳ Πιττακὸς Μιτυληναῖος, ἐκ δὲ Δωριέων τῶν ἐν τῇ Ἀσίᾳ Κλεόβουλος Λίνδιος, καὶ Ἀθηναῖός τε Σόλων καὶ Σπαρτιάτης Χίλων· τὸν δὲ ἕβδομον Πλάτων ὁ Ἀρίστωνος ἀντὶ Περιάνδρου τοῦ Κυψέλου Μύσωνα κατείλοχε τὸν Χηνέα· κώμη δὲ ἐν τῇ Οἴτῃ τῷ ὄρει ᾠκοῦντο αἱ Χῆναι. Οὗτοι οὖν οἱ ἄνδρες ἀφικόμενοι ἐς Δελφοὺς ἀνέθεσαν τῷ Ἀπόλλωνι τὰ ᾀδόμενα Γνῶθι σαυτὸν καὶ Μηδὲν ἄγαν. Οὗτοι μὲν δὴ ἐνταῦθα
2 ἔγραψαν τὰ εἰρημένα. Θεάσαιο δ' ἂν καὶ εἰκόνα Ὁμήρου χαλκῆν

à maintenir les trières ; en reconnaissance de quoi les Amphictions consacrèrent Scyllis et sa fille ; mais, dans le nombre des statues que Néron a prises à Delphes, se trouvait la statue d'Hydna. Du sexe féminin ne plongent dans la mer que les jeunes filles encore véritablement vierges. 3 Je vais raconter maintenant une
71 histoire de Lesbos. Des pêcheurs, à Méthymna, ramenèrent de la mer dans leurs filets une tête en bois d'olivier ; elle offrait dans son aspect quelque chose de divin, mais aussi d'étranger, et se distinguait des dieux helléniques ; les Méthymnéens demandèrent donc à la Pythie quel dieu ou quel héros cette figure de bois représentait ; elle leur ordonna de l'adorer sous le nom de Dionysos Phallène ; à la suite de quoi les Méthymnéens gardèrent chez eux le xoanon retiré de la mer — ils l'honorent par des sacrifices et des prières — et en envoyèrent une copie de bronze à Delphes.
72 4 Dans les frontons se trouvent les statues d'Artémis, Léto, Apollon, les Muses, le coucher du Soleil, Dionysos et les femmes nommées Thyiades. Les premières de ces statues sont l'œuvre de l'Athénien Praxias, élève de Calamis. Pendant que la construction du temple était en cours, la mort vint surprendre Praxias et ce qui restait à exécuter de la décoration des frontons fut achevé par Androsthénès, qui était Athénien lui aussi et élève d'Eucadmos. Des boucliers d'or accrochés aux architraves, les uns, des *aspides*, ont été consacrés par les Athéniens après la victoire de Marathon, et ceux qui se trouvent derrière et sur le côté gauche par les Étoliens ; ce sont des boucliers galates ; leur forme rappelle tout à fait celle des *gerra* perses.

[*Suit un excursus sur l'invasion des Galates*, XIX,4-XXIII,14]

XXIV. Dans le pronaos du temple de Delphes sont écrites des maximes utiles aux hommes pour la conduite de la vie. Elles ont été écrites par ceux que les Grecs appellent les Sages. C'étaient deux Ioniens, Thalès de Milet et Bias de Priène ; un Éolien de Lesbos, Pittacos de Mitylène ; un Dorien d'Asie, Cléoboulos de Lindos ; un Athénien, Solon ; un Spartiate, Chilon ; comme septième Platon, fils d'Ariston, désigne au lieu de Périandre, fils de Cypsélos, Myson de Chènai ; Chènai était une bourgade du mont Oeta. Ce sont ces hommes qui, venus à Delphes, ont consacré à Apollon les maximes célèbres « *Connais-toi toi-même* » et « *Rien de trop* ». Ces sages donc écrivirent à cet endroit les maximes en question. 2

ἐπὶ στήλῃ, καὶ ἐπιλέξῃ τὸ μάντευμα ὃ γενέσθαι τῷ Ὁμήρῳ λέγουσιν·

Ὄλβιε καὶ δύσδαιμον, ἔφυς γὰρ ἐπ' ἀμφοτέροισι,
πατρίδα δίζηαι. Μητρὸς δέ τοι, οὐ πατρός ἐστιν.
Ἔστιν Ἴος νῆσος μητρὸς πατρίς, ἥ σε θανόντα
δέξεται. Ἀλλὰ νέων παίδων αἴνιγμα φύλαξαι.

Δεικνύουσι δὲ οἱ Ἰῆται καὶ Ὁμήρου μνῆμα ἐν τῇ νήσῳ καὶ ἑτέρωθι
3 Κλυμένης, τὴν Κλυμένην μητέρα εἶναι τοῦ Ὁμήρου λέγοντες. Κύπριοι δέ, οἰκειοῦνται γὰρ δὴ καὶ οὗτοι Ὅμηρον, Θεμιστώ τε αὐτῷ μητέρα εἶναι τῶν τινα ἐπιχωρίων γυναικῶν λέγουσι, καὶ ὑπὸ Εὔκλου προθεσπισθῆναι τὰ ἐς τὴν γένεσιν τὴν Ὁμήρου φασὶν ἐν τοῖσδε·

Καὶ τότ' ἐν εἰναλίῃ Κύπρῳ μέγας ἔσσετ' ἀοιδός,
ὅν τε Θεμιστὼ τέξει ἐπ' ἀγροῦ δῖα γυναικῶν
νόσφι πολυκτεάνοιο πολύκλειτον Σαλαμῖνος.
Κύπρον δὲ προλιπὼν διερός θ' ὑπὸ κύμασιν ἀρθείς,
Ἑλλάδος εὐρυχόρου μοῦνος κλέα πρῶτος ἀείσας,
ἔσσεται ἀθάνατος καὶ ἀγήραος ἤματα πάντα.

Ταῦτα ἡμεῖς ἀκούσαντές τε καὶ ἐπιλεξάμενοι τοὺς χρησμούς, ἰδίᾳ οὐδένα αὐτοὶ λόγον οὔτε ἐς πατρίδα οὔτε περὶ ἡλικίας Ὁμήρου
4 γράφομεν. Ἐν δὲ τῷ ναῷ πεποίηται μὲν Ποσειδῶνος βωμός, ὅτι τὸ μαντεῖον τὸ ἀρχαιότατον κτῆμα ἦν καὶ Ποσειδῶνος, ἕστηκε δὲ καὶ ἀγάλματα Μοιρῶν δύο· ἀντὶ δὲ αὐτῶν τῆς τρίτης Ζεύς τε Μοιραγέτης καὶ Ἀπόλλων σφίσι παρέστηκε Μοιραγέτης. Θεάσαιο δ' ἂν ἐνταῦθα καὶ ἑστίαν, ἐφ' ᾗ Νεοπτόλεμον τὸν Ἀχιλλέως ὁ ἱερεὺς ἀπέκτεινε τοῦ Ἀπόλλωνος· τὰ δὲ ἐς τοῦ Νεοπτολέμου τὴν τελευτήν
5 ἐστιν ἡμῖν ἑτέρωθι εἰρημένα. Ἀνάκειται δὲ οὐ πόρρω τῆς ἑστίας θρόνος Πινδάρου· σιδήρου μέν ἐστιν ὁ θρόνος, ἐπὶ δὲ αὐτῷ φασιν, ὁπότε ἀφίκοιτο ἐς Δελφούς, καθέζεσθαί τε τὸν Πίνδαρον καὶ ᾄδειν ὁπόσα τῶν ᾀσμάτων ἐς Ἀπόλλωνά ἐστιν. Ἐς δὲ τοῦ ναοῦ τὸ ἐσωτάτω παρίασί τε ἐς αὐτὸ ὀλίγοι, καὶ χρυσοῦν Ἀπόλλωνος ἕτερον
6 ἄγαλμα ἀνάκειται. Ἐξελθόντι δὲ τοῦ ναοῦ καὶ τραπέντι ἐς ἀριστερὰ περίβολός ἐστι καὶ Νεοπτολέμου τοῦ Ἀχιλλέως ἐν αὐτῷ τάφος· καί οἱ κατὰ ἔτος ἐναγίζουσιν οἱ Δελφοί. Ἐπαναβάντι δὲ ἀπὸ τοῦ

On peut voir aussi une statue en bronze d'Homère, sur une base où se lit l'oracle que l'on dit avoir été rendu à Homère :

Heureux et infortuné (car tu es né à la fois pour l'heur et le malheur), tu voudrais savoir ta patrie; mais ta mère seule en a une, ton père n'en a point. L'île d'Ios est la patrie de ta mère et elle l'accueillera à ta mort. Prends garde cependant à l'énigme que te soumettront de jeunes enfants.

Les Ièles montrent en effet dans leur île un tombeau d'Homère et, d'un autre côté, un tombeau de Clyménè, qu'ils disent être sa mère. 3 Les Chypriotes, qui eux aussi revendiquent Homère, disent que c'est une de leurs compatriotes, Themistô, qui est sa mère, et que les circonstances de la naissance d'Homère ont été prédites par Euclos dans ces vers :

Alors paraîtra dans Chypre la marine un grand aède qu'enfantera dans un champ Thémistô, divine entre les femmes, loin de l'opulente Salamine, un aède de grande gloire. Et laissant Chypre, porté par les flots agiles, il chantera, lui seul, lui le premier, la gloire de la vaste Hellade, et son nom, immortel, ne connaîtra pas la vieillesse au long des jours futurs.

Telles sont les traditions que nous avons entendues et les oracles que nous avons recueillis, mais nous nous abstiendrons pour notre part de disserter sur la vie d'Homère et sur l'époque où il a vécu. 4 Dans le temple il y a un autel de Poseidon, parce que l'oracle primitif était la propriété de Poseidon. On voit aussi les statues de deux Moires; mais au lieu de la troisième se dressent à leur côté Zeus Moiragète et Apollon Moiragète. On peut remarquer en outre un foyer, sur lequel le prêtre d'Apollon a tué Néoptolème, le fils d'Achille ; ce qui concerne la mort de Néoptolème a été raconté dans un autre passage. 5 Non loin du foyer se trouve le siège de Pindare ; il est en fer ; Pindare, à ce qu'on dit, s'y asseyait quand il venait à Delphes, et chantait ceux de ses hymnes qui sont composés en l'honneur d'Apollon. Dans la partie la plus reculée du temple, où n'ont accès qu'un petit nombre de gens, se trouve une autre statue d'Apollon, en or. 6 En sortant du temple et
73 en tournant à gauche on trouve une enceinte à l'intérieur de laquelle est le tombeau de Néoptolème, fils d'Achille ; chaque année les Delphiens célèbrent en son honneur un sacrifice expiatoire. En mon-

μνήματος λίθος ἐστὶν οὐ μέγας· τούτου καὶ ἔλαιον ὁσημέραι καταχέουσι καὶ κατὰ ἑορτὴν ἑκάστην ἔρια ἐπιτιθέασι τὰ ἀργά· ἔστι δὲ καὶ δόξα ἐς αὐτόν, δοθῆναι Κρόνῳ τὸν λίθον ἀντὶ τοῦ παιδός, καὶ
7 ὡς αὖθις ἤμεσεν αὐτὸν ὁ Κρόνος. Ἰοῦσι δὲ ὡς ἐπὶ τὸν νεὼν αὖθις μετὰ τοῦ λίθου τὴν θέαν ἔστιν ἡ Κασσοτὶς καλουμένη πηγή· τεῖχος δὲ οὐ μέγα ἐπ' αὐτῇ, καὶ ἡ ἄνοδος διὰ τοῦ τείχους ἐστὶν ἐπὶ τὴν πηγήν. Ταύτης τῆς Κασσοτίδος δύεσθαί τε κατὰ τῆς γῆς λέγουσι τὸ ὕδωρ καὶ ἐν τῷ ἀδύτῳ τοῦ θεοῦ τας γυναῖκας μαντικὰς ποιεῖν· τὴν δὲ τῇ κρήνῃ δεδωκυῖαν τὸ ὄνομα τῶν περὶ τὸν Παρνασὸν νυμφῶν φασιν εἶναι.

XXV. Ὑπὲρ δὲ τὴν Κασσοτίδα ἐστὶν οἴκημα γραφὰς ἔχον τῶν Πολυγνώτου, ἀνάθημα μὲν Κνιδίων, καλεῖται δὲ ὑπὸ Δελφῶν Λέσχη, ὅτι ἐνταῦθα συνιόντες τὸ ἀρχαῖον τά τε σπουδαιότερα διελέγοντο καὶ ὁπόσα μυθώδη. Τοιαῦτ' εἶναι πολλὰ ἀνὰ πᾶσαν τὴν Ἑλλάδα Ὅμηρος ἐν Μελανθοῦς λοιδορίᾳ πρὸς Ὀδυσσέα ἐδήλωσεν·

Οὐδ' ἐθέλεις εὕδειν χαλκήϊον ἐς δόμον ἐλθὼν
ἠέ που ἐς λέσχην, ἀλλ' ἐνθάδε πόλλ' ἀγορεύεις.

. . . . .

XXXII. Τοῦ περιβόλου δὲ τοῦ ἱεροῦ θέατρον ἔχεται θέας ἄξιον· ἐπαναβάντι δὲ ἐκ τοῦ περιβόλου ** Διονύσου δὲ ἄγαλμα ἐνταῦθα Κνιδίων ἐστὶν ἀνάθημα. Στάδιον δὲ ὑπὲρ σφισιν ἀνωτάτω τῆς πόλεως τοῦτό ἐστιν· ἐπεποίητο δὲ ἐκ τῆς πέτρας, ὁποῖαι περὶ τὸν Παρνασόν εἰσιν αἱ πολλαί, ἄχρι Ἀθηναῖος Ἡρώδης λίθῳ τῷ Πεντελῇσιν αὐτὸ μετεκόσμησε. Τὰ μὲν δὴ ἀνήκοντα ἐς συγγραφὴν τοσαῦτά τε καὶ τοιαῦτα κατ' ἐμὲ ἦν τὰ λειπόμενα ἐν Δελφοῖς.

74 tant à partir de ce monument, on trouve une pierre de petite taille : on l'arrose d'huile tous les jours et on y pose à chaque fête de la laine brute. Il existe, concernant cette pierre, une croyance selon laquelle elle aurait été donnée à Cronos en place de son enfant
75 et vomie ensuite par Cronos. 7 Si, après cette pierre, on revient dans la direction du temple, on trouve la fontaine appelée Cassotis ; elle est protégée par un mur à travers lequel on monte à la fontaine ; on dit que l'eau de cette Cassotis s'enfonce dans la terre et reparaît dans l'adyton du dieu où elle donne aux femmes la faculté divinatoire. Le nom de la source lui vient, paraît-il, de l'une des nymphes du Parnasse.

XXV. Au-dessus de Cassotis il y a un édifice qui renferme des
76 peintures de Polygnote ; c'est une offrande des Cnidiens. Les Delphiens l'appellent Lesché, parce qu'on avait autrefois l'habitude de s'y réunir pour discuter de choses graves et aussi pour conter des histoires. Les locaux de cette espèce étaient nombreux dans toute la Grèce, comme le prouvent ces vers d'Homère, parmi les insultes que Melanthô adresse à Ulysse :

Au lieu d'aller dormir dans la chambre de forge ou dans quelque lesché, tu viens faire ici le hâbleur.

[*Description des peintures de Polygnote*, XXV, 2 — XXXI, 12]

77 XXXII. L'enceinte sacrée enclôt le théâtre, qui mérite d'être vu. En montant hors de l'enceinte ** il y a là une statue de Dionysos, offrande des Cnidiens. Ce stade est tout au-dessus de la ville ; il était construit avec la pierre qui est la plus répandue dans la région du Parnasse, jusqu'au jour où l'Athénien Hérode le transforma et l'orna de marbre pentélique. Voilà énumérées et décrites, parmi les richesses qui subsistaient à Delphes de mon temps, celles qui méritaient de trouver place dans un livre.

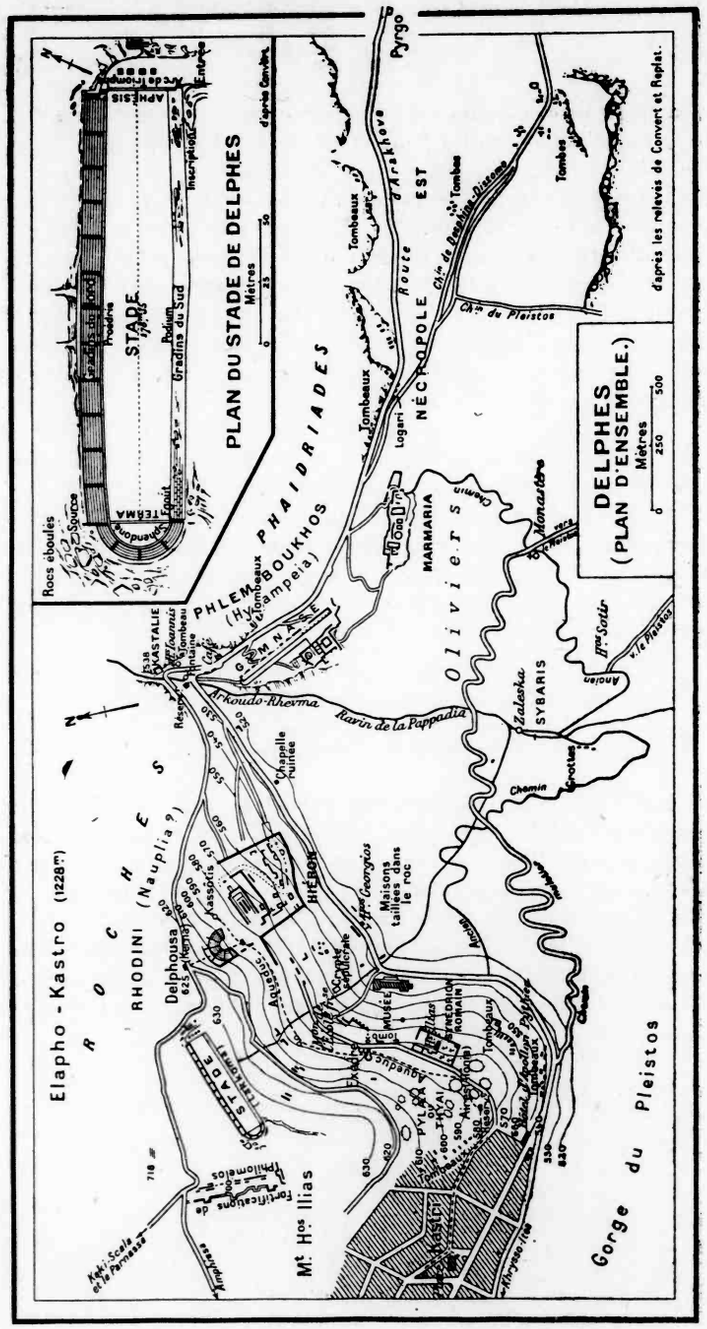


FIG. 1.

CHAPITRE PREMIER

DE L'ENTRÉE DANS LA VILLE AU SANCTUAIRE PRINCIPAL

VIII, 6 et 7. — « En entrant dans la ville... ». Le sanctuaire d'Athéna Pronaia[1] marque donc pour Pausanias l'extrémité orientale de la ville de Delphes, une fois dépassées, quand on venait de Phocide, les nécropoles dont subsistent aujourd'hui encore des restes importants[2]. Nous connaissons la porte par laquelle il est entré[3] ; c'est celle dont quelques éléments ont été retrouvés *in situ* à l'extrémité N.-E. du sanctuaire d'Athéna : cf. fig. 2, et *FD*, *Sanct. Ath.*, 3, fig. 68 et 69. Il est clair que le périégète se trompe ou s'exprime mal ; la porte qu'il franchit n'est pas la porte de la ville, mais celle seulement du péribole d'Athéna.

Il aperçoit alors, se suivant, *quatre* « Temples » ; et il faut bien ici résumer une fois de plus, aussi succinctement que possible, le problème posé par la description de Pausanias.

1. On sait que Pronaia est la véritable forme de l'*épiclésis :* les inscriptions n'en connaissent point d'autre. Sur Pronaia-Pronoia cf. É. Bourguet, *Ruines*, p. 304, et la bibliographie indiquée *FD*, *Sanct. Ath.*, 1, p. 1, n. 1.

2. Cf. É. Bourguet, *Ruines*, pp. 329 sqq. et fig. 117.

3. Il emploiera, ch. IX, 3, la même expression pour le sanctuaire d'Apollon : « ἐσελθόντι ἐς τὸ τέμενος ».

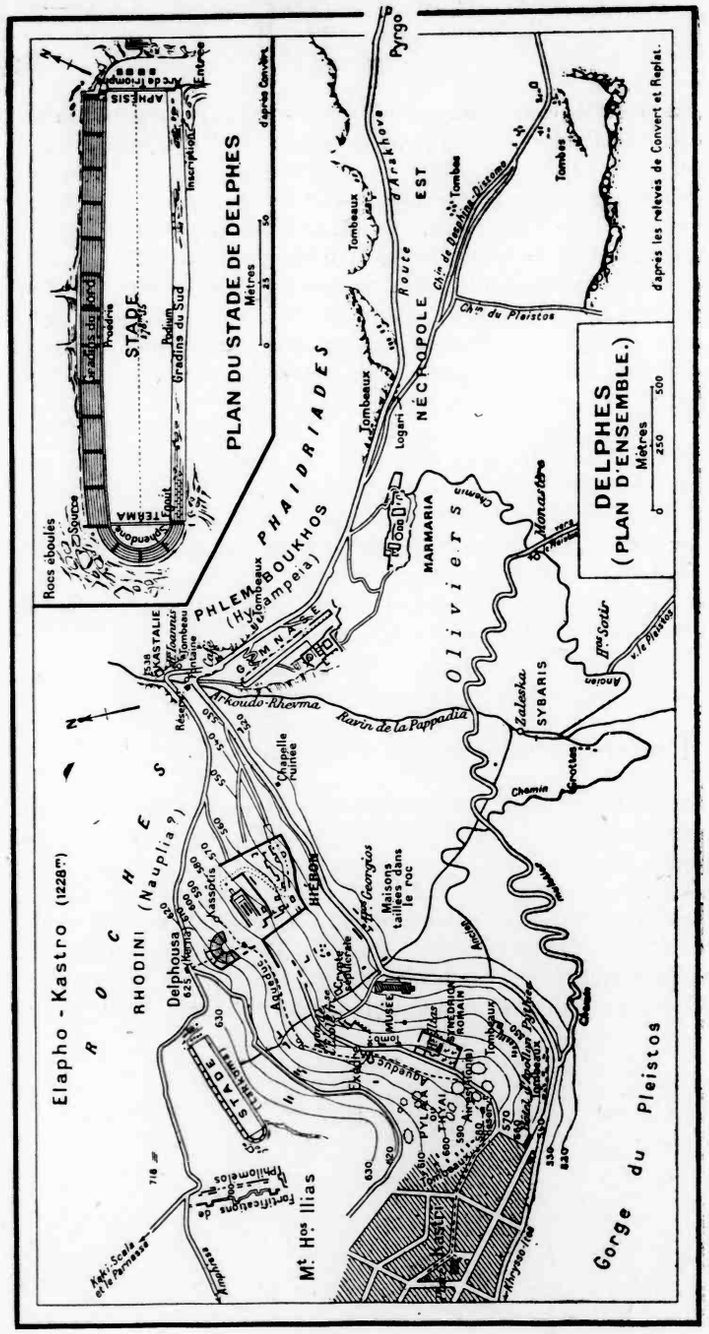


FIG. 1.

CHAPITRE PREMIER

DE L'ENTRÉE DANS LA VILLE AU SANCTUAIRE PRINCIPAL

VIII, 6 et 7. — « En entrant dans la ville... ». Le sanctuaire d'Athéna Pronaia[1] marque donc pour Pausanias l'extrémité orientale de la ville de Delphes, une fois dépassées, quand on venait de Phocide, les nécropoles dont subsistent aujourd'hui encore des restes importants[2]. Nous connaissons la porte par laquelle il est entré[3] ; c'est celle dont quelques éléments ont été retrouvés *in situ* à l'extrémité N.-E. du sanctuaire d'Athéna : cf. fig. 2, et *FD*, *Sanct. Ath.*, 3, fig. 68 et 69. Il est clair que le périégète se trompe ou s'exprime mal ; la porte qu'il franchit n'est pas la porte de la ville, mais celle seulement du péribole d'Athéna.

Il aperçoit alors, se suivant, *quatre* « Temples » ; et il faut bien ici résumer une fois de plus, aussi succinctement que possible, le problème posé par la description de Pausanias.

1. On sait que Pronaia est la véritable forme de l'*épiclésis :* les inscriptions n'en connaissent point d'autre. Sur Pronaia-Pronoia cf. É. Bourguet, *Ruines*, p. 304, et la bibliographie indiquée *FD*, *Sanct. Ath.*, 1, p. 1, n. 1.

2. Cf. É. Bourguet, *Ruines*, pp. 329 sqq. et fig. 117.

3. Il emploiera, ch. IX, 3, la même expression pour le sanctuaire d'Apollon : « ἐσελθόντι ἐς τὸ τέμενος ».

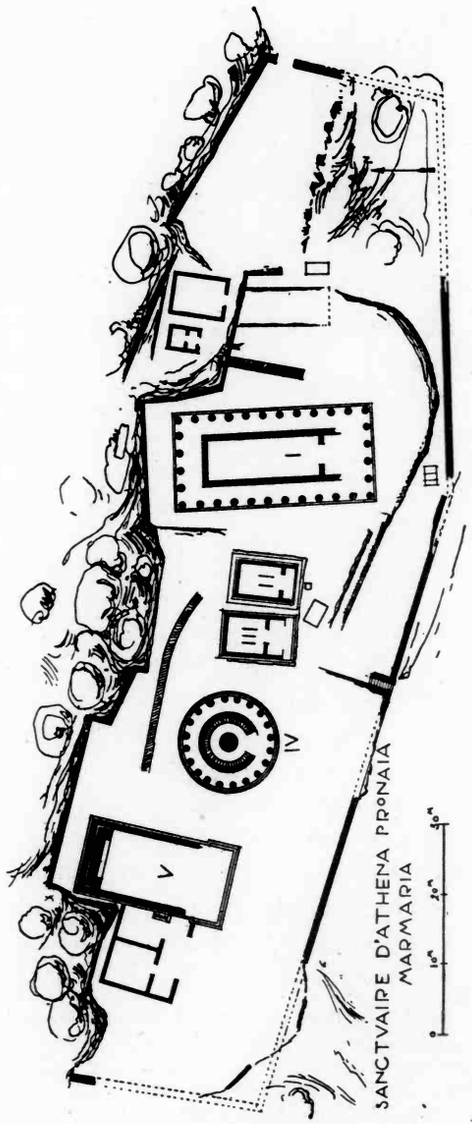


Fig. 2. — (Pour un plan détaillé de l'état actuel, voir *FD*, II, *Sanct. Ath.*, 1, Relevés et restaurations, planche I).

Les fouilles ont mis au jour les restes de *cinq* monuments[1] qui se suivent et auxquels l'appellation de « ναοί » paraît convenir ; ce sont, de l'Est à l'Ouest, un Temple de tuf, un « Trésor dorique » de marbre, un « Trésor éolique » de marbre, une Tholos de marbre, un Temple de calcaire. Dans les quatre « temples » énumérés par Pausanias ne figure pas la tholos.

Car il ne fait point de doute que ses « ναοί » répondent au Temple de tuf, aux deux Trésors de marbre et au Temple de calcaire. Celui-ci peut seul représenter « le Temple d'Athéna Pronaia », dans le pronaos duquel Pausanias a vu une statue consacrée par les Massaliètes ; et le premier s'identifie aux « ruines » qu'il signale d'abord ; ruiné en effet dès la fin du Ve siècle peut-être, et au plus tard dans le premier tiers du IVe siècle av. J.-C.[2], le Temple de tuf fut remplacé vers cette époque par le Temple de calcaire. Le troisième temple, où Pausanias signale quelques statues d'empereurs romains, c'est assurément le Trésor « éolique », dans la cella duquel on avait édifié, à basse époque, un socle où devaient se dresser les statues[3]. Quant au second « Temple », il ne peut être, dès lors, représenté que par le Trésor dorique.

Comme Pausanias est mal renseigné ! Les quelques lignes de ce paragraphe 6 paraissent aujourd'hui presque risibles, tant elles révèlent d'ignorance et de hâte, d'insignifiance

1. En laissant de côté les petits édifices situés sur la terrasse N.-E. du sanctuaire et le bâtiment à deux pièces sur lequel empiéta au IVe siècle le temple de calcaire : cf. R. Demangel, *FD, Sanct. Ath.*, 3, *passim*. Nous connaissons d'autre part, grâce à un texte épigraphique, l'existence d'une hoplothèque dans le sanctuaire d'Athéna Pronaia : cf. R. Flacelière, *BCH*, 1935, p. 15.

2. Sur les deux Temples de tuf (construits au VIIe et au VIe siècles) qui se sont succédé au même emplacement, cf. l'étude architecturale de R. Demangel, *FD, Sanct. Ath.*, 1, pp. 1-41.

3. Il me paraît inutile de réunir ici toutes les indications qui garantissent cette série d'équivalences. Pour les différentes opinions émises jusqu'en 1908, cf. Hitzig-Blümner, pp. 651-654 ; sur la ruine, voir la publication des *Fouilles*.

aussi. Mais il ne faut pas aller, comme on l'a fait quelquefois[1], jusqu'à parler d'inexactitude.

Pausanias ignore la destination précise des trois premiers monuments dont il parle et il se sert, par prudence, du terme le plus général, « ναοί ». Les ruines du premier, cependant, étaient, si l'on peut dire, assez parlantes, et le premier Delphien venu était en situation, apparemment, d'expliquer qu'il s'agissait d'un ancien Temple d'Athéna. Mais il est visible que Pausanias n'a eu sous la main, dans le petit sanctuaire, aucun exégète et qu'il a poursuivi sa route en grande hâte, avec la préoccupation d'arriver le plus tôt possible au sanctuaire principal. Le seul détail dont il se soit enquis, et sans doute plus tard, concerne le bouclier d'or donné par Crésus (§ 7) ; il connaissait cette offrande par Hérodote très probablement (I, 92), et il a voulu savoir ce qu'elle était devenue ; il la mentionne à la fin du passage relatif au sanctuaire d'Athéna, après un *logos* sur les Massaliètes, tout à fait indépendamment de la description proprement dite.

Pausanias n'a rien à dire du second « Temple », sinon qu'il était vide ; et le troisième contenait « quelques statues » (il n'a même pas eu le temps — ou pris le soin — de les compter) d'empereurs romains. L'analogie de ces monuments[2]

1. Cf. par exemple ci-après, p. 69, fin de la note 3.

2. Étude architecturale des deux trésors : *FD, Sanct. Ath.*, 1, pp. 43-109, et planches. A compléter, en ce qui concerne le trésor éolique, et à corriger par les remarques de P. de La Coste-Messelière, *l. l.*, pp. 455-459 et fig. 19 (reproduite ici, fig. 3). Date du trésor éolique : vers 530-525 (de La Coste-Messelière) ; du trésor dorique : vers 490-460, cf. ci-après, p. 64, n. 3. — Pour la reconstitution du trésor éolique, un problème essentiel était d'établir, à l'aide des moëllons conservés, la hauteur du mur entre toichobate et architrave ; j'avais abouti, en collaboration avec W. Lauritzen, à des proportions exceptionnellement élancées, et j'avais ainsi été conduit, malgré la mise en garde de W. B. Dinsmoor, *AJA*, 1923, pp. 164 sqq. (cf. ci-dessus, p. 11, n. 2), à accepter pour le chapiteau de la colonne une restauration étrange, que semblaient appuyer quelques données techniques ; P. de La Coste-Messelière

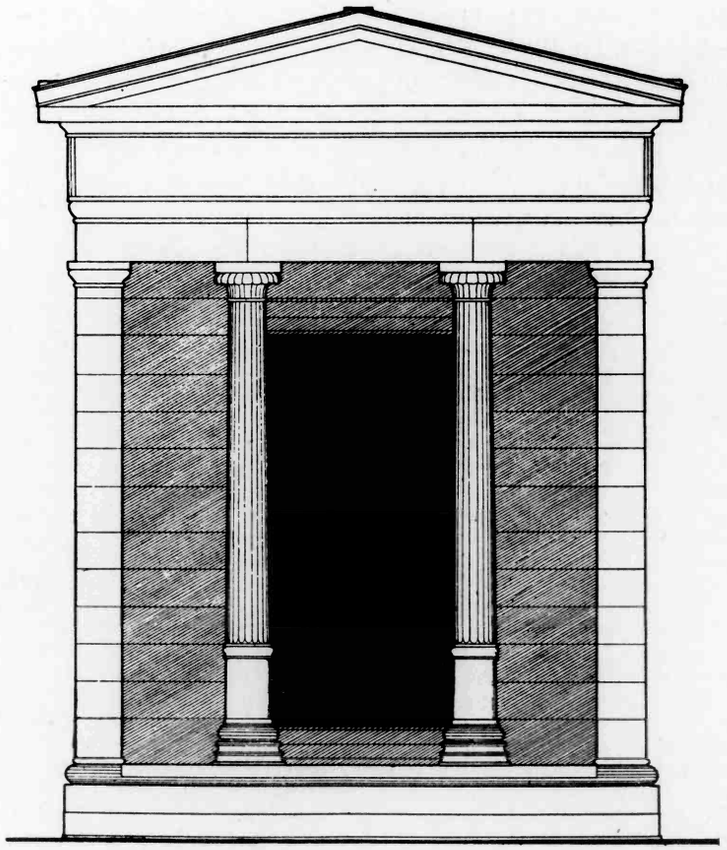


FIG. 3. — Trésor de Marseille, élévation restaurée (ici à 1,35/100 env.). D'après P. de La Coste-Messelière, *Au Musée de Delphes*, p. 456, fig. 19.

avec les Trésors du grand sanctuaire invite à voir en eux des offrandes de cités étrangères ; et l'hypothèse de F. Poulsen[1] qui a proposé d'identifier celui de l'Ouest avec le Trésor des Massaliètes et des Romains, connu par Appien et par Diodore, est aujourd'hui généralement acceptée[2]. Pour le Trésor dorique, aucune donnée épigraphique ou littéraire ne peut nous mettre sur la voie d'une identification[3]. Pausanias, s'il avait disposé de plus de temps, et sans recourir aux lumières d'un fonctionnaire ou d'un exégète, n'aurait-il pu trouver inscrite sur les monuments eux-mêmes quelque indication ? C'est

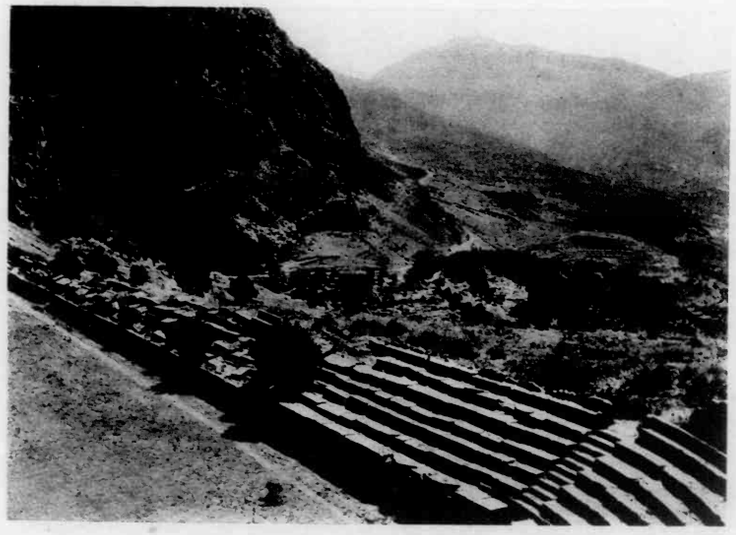
a confirmé nos résultats, en ce qui concerne la hauteur et les proportions du monument, mais il a proposé pour la colonne une solution à la fois plus élégante et plus vraisemblable : cf. fig. 3.

1. F. Poulsen, *Recherches sur quelques questions relatives à la topographie de Delphes, Bull. Acad. Danemark*, 1908, 6, pp. 380 sqq. J'ai défendu l'opinion de Poulsen, *FD, Sanct. Ath.*, 1, pp. 44-49, où l'on trouvera les références utiles ; cf. aussi, maintenant, de La Coste-Messelière, *l. l.*, p. 274, n. 3.

2. Cf. ci-après, p. 65, n. 2.

3. J'avais insisté sur notre ignorance et proposé comme date approximative, en conclusion de l'étude architecturale, 490 à 460 (*FD, l. l.*, p. 108). P. de La Coste-Messelière qui a étudié les fragments de sculptures attribuables au trésor pense que l'on peut resserrer ce délai et songe à 480-475 env. (*l. l.*, p. 59, n. 7 et p. 479, n. 2) ; il ajoute : « Le trésor dorique sera normalement mis en relation avec l'issue des guerres médiques ; Apollon s'était déclaré satisfait du don collectif fait par les Grecs vainqueurs à Salamine (Hérodote, VIII, 122) et le Trépied de Platées parut vraisemblablement aussi un assez marquant témoignage de reconnaissance ; mais l'une des cités participantes à Salamine et Platées... pouvait avoir des raisons particulières de remercier Athéna ». Suggestion séduisante ; et comment résister à la tentation de faire un pas encore ? En 480, c'est du sanctuaire d'Athéna que s'élevèrent les cris mystérieux qui semèrent la panique parmi les barbares ; c'est devant son sanctuaire que des quartiers de roche écrasèrent et que la foudre frappa les soldats de Xerxès (version d'Hérodote : VIII, 37-39 ; sur la valeur historique de cette tradition, cf. P. Roussel, *REA*, 1927, pp. 337-340). Un témoignage particulier de dévotion à Athéna Pronaia semble donc, à cette époque, justifié ; et il est impossible de ne pas penser d'abord, parmi les dédicants possibles, à Athènes, à la ville d'Athéna, au peuple qui avait eu plus de part qu'aucun autre dans la victoire sur les Mèdes ; c'est un fait qu'aucun monument athénien dans le grand sanctuaire ne commémore la seconde guerre médique, alors qu'Égine (sur l'ordre du dieu, cf. Hérodote, VIII, 122), Épidaure, Platées et peut-être Crotone avaient pris ce soin (cf. Pausanias, ch. XV, 1, et, pour Crotone, ci-après, p. 75, n. 4). Hâtons-nous d'ajouter que nous manquons, pour étayer notre hypothèse, d'une donnée précise.

1. « MARMARIA ». SANCTUAIRE D'ATHÉNA PRONAIA, DE L'OUEST A L'EST.



2. VUE PRISE DU STADE.
Dans les oliviers le gymnase et la tache blanche de « Marmaria ».

très probablement au Trésor éolique de Marmaria qu'il faut rapporter une pièce d'architrave, brisée, où se lisent les lettres ΣΣΑΛ ; le second Σ est d'une autre main et semble avoir été ajouté après coup ; le premier Σ, ni l'Α, ni le Λ mutilé n'autorisent une date précise : deuxième moitié du ve siècle, première moitié du ive ? Quel que soit le moment où l'on a gravé sur l'architrave du Trésor la formule qui contenait ces quatre lettres[1], il est à penser qu'elle aurait utilement renseigné Pausanias. D'ailleurs, sur l'un et l'autre Trésors, ou à côté d'eux, devait se trouver une dédicace ; avec un peu de patience et de temps, le périégète eût pu résoudre l'énigme qu'il nous a transmise et à laquelle les ruines ne donnent qu'une solution partielle et, somme toute, incertaine[2].

Il est tout naturel qu'on ait dressé dans le Trésor des Massaliètes, devenu par une pente naturelle le Trésor des Massaliètes et des Romains, des statues d'empereurs. Mais la piété

1. P. de La Coste-Messelière qui a découvert et publié ce fragment d'inscription, *l. l.*, pp. 458-459, rapproche les renouvellements de privilèges attestés dans le grand sanctuaire au ive siècle pour les Thouriens (stèle ; cf. É. Bourguet, *REA*, 1919, pp. 77 sqq.), les Naxiens (base du Sphinx), les Siphniens (linteau du trésor) et propose, *exempli gratia* : « [Δελφοὶ ἀνενεώσαντο Μα]σσαλ[ιήταις τὴν προμαντηΐ̣αν] ».

2. Incertaine, si l'on pousse la critique à l'extrême, même pour le nom du Trésor éolique. Il serait temps du moins que l'on renonçât à l'hypothèse qui fait des Trésors éolique et dorique « deux chapelles expiatoires » ; hypothèse séduisante au premier abord et qui méritait de retenir l'attention aussi longtemps que l'étude architecturale des deux monuments n'avait pas été entreprise, mais qui n'est plus soutenable s'il est vrai qu'un demi-siècle sépare le Trésor éolique et le Trésor dorique. La question a été exposée tout au long, *FD, Sanct. Ath.*, 1, pp. 46-47 ; résumons-en les données : Plutarque (*Praec. reip. ger.*, 32, 825 B-C) rapporte l'histoire d'une longue querelle entre les familles de Cratès et d'Orsilas, et d'un meurtre sacrilège commis par le premier dans le sanctuaire d'Athéna ; les Delphiens alors tuèrent Cratès et ses partisans et reconstruisirent (ἀνῳκοδόμησαν), avec les biens confisqués, les temples d'en bas (τοὺς κάτω ναούς). On discute sur le sens de ἀνοικοδομέω (construire ou reconstruire ?), sur l'époque de la querelle Cratès-Orsilas (vie siècle ? deuxième moitié du ve siècle ? cf. Th. Homolle, *BCH*, 1926, p. 97), sur les monuments que désigne l'expression οἱ κάτω ναοί (cf. en dernier lieu P. de La Coste-Messelière, *l. l.*, p. 479, n. 1). Il ne peut s'agir, en tout cas, des deux Trésors.

des Massaliètes ne s'était pas bornée à la construction de ce Trésor ; ils avaient offert à Athéna une statue de bronze qui représentait la déesse[1] et qui se dressait dans le pronaos du Temple de calcaire[2] ; de même que, dans le sanctuaire d'Apollon, ils avaient consacré une statue du dieu[3].

De la Tholos il n'est pas question, et le silence de Pausanias intrigue la science moderne : comment expliquer que le périégète passe indifférent devant ce chef-d'œuvre de l'architecture dorique[4] ? Mais peut-être est-ce nous qui créons le problème ; archéologue, Pausanias n'a pas les mêmes curiosités que nous : il ne mentionne pas la Tholos, parce qu'elle ne l'intéresse pas. Gardons-nous de lui attribuer des préoccupations et des goûts qui sont nôtres. S'il avait eu plus de temps, il aurait sans doute accordé un regard à ce bâtiment circulaire et signalé d'un mot son existence ; il l'eût alors qualifié de θέας ἄξιον, comme il fait à Épidaure

1. Il ne saurait y avoir sur ce point le moindre doute : il s'agit d'un ἄγαλμα, que Pausanias compare avec celui qui se trouve à l'intérieur du Temple (l'hésitation de Schober, qui écrit, p. 147 : « wohl eine Athenastatue », est injustifiée. Il n'est d'ailleurs question, dans le pronaos, que d'une statue ; sur quoi se fonde-t-on pour écrire, *ibid.* : « Pausanias berichtet, dass im Pronaos unter anderen Bilder auch eine von den Massalioten gestiftete Bronzestatue stand » ?).

2. J'avais formé, *FD, Sanct. Ath.*, 1, p. 48, l'hypothèse suivante : « Marseille a consacré au VI^e^ siècle le Trésor... ; par la suite les Romains ont trouvé dans ce monument pour leurs offrandes une hospitalité très large ; et même ils ont fini par se substituer aux Massaliètes, d'ailleurs assimilés ; ils ont fait place nette dans le Trésor éolique pour y installer la statue de leurs empereurs. C'est à cette époque que l'on dut transporter du Trésor dans le Temple en calcaire la statue de bronze offerte par Massalia peut-être en même temps que le Trésor ». Mais la date à laquelle fut consacrée la statue massaliète n'est pas connue ; si ce fut avant le IV^e^ siècle, la statue peut s'être dressée dans le Temple de tuf, d'où elle émigra, avec les autres objets sacrés, dans le Temple de calcaire, nouvelle demeure de la déesse ; enfin rien ne prouve que ce soient des Ῥωμαῖοι d'Italie, plutôt que les Massaliètes eux-mêmes, qui aient consacré les statues impériales, vues par Pausanias.

3. Cf. Pausanias, ch. XVIII, 7.

4. Cf. la publication architecturale par J. Charbonneaux et K. Gottlob, *FD, Sanct. Ath.*, 2.

(II, XXVII, 3). Mais il se hâte vers le sanctuaire d'Apollon, et il ne s'occupe d'ailleurs en principe que des temples, ou des bâtiments qu'il considère comme tels ; si belle que soit la Tholos, elle ne retient pas son attention, non plus que tout à l'heure, dans le grand sanctuaire, parmi tant d'offrandes, le bouleutérion et le prytanée. J'ignore quelle était la destination véritable de la Tholos : mais il me paraît certain que pour Pausanias — ajoutons prudemment : pour un Pausanias qui se montre hâtif et mal renseigné dans la première partie de sa périégèse delphique — la Tholos n'est pas un temple[1].

A eux seuls les deux paragraphes consacrés par Pausanias au sanctuaire d'Athéna sont très révélateurs de sa manière. Le *logos* — c'est, en l'occurrence, un *logos* historique — y tient autant de place que la description elle-même, qui se borne en somme à une nomenclature rapide des temples et de quelques statues. Cette vision schématique des choses, à peu près dépouillée d'intérêt esthétique, est mise en œuvre dans une phrase guindée, qui s'efforce à créer des oppositions et des balancements. Les deux premiers temples, l'un ruiné, l'autre vide, sont associés par μέν et δέ. Leur répondent les deux derniers, sur lesquels Pausanias a quelque chose de

1. Je ne puis souscrire à l'opinion de R. Vallois qui écrit, *REG*, 1928, p. 217 : « Il m'apparaît clairement que Pausanias a fait volontairement silence sur la tholos de Delphes, pour la même raison *mystérieuse* qui l'a empêché de nous dire ce qu'était la tholos d'Épidaure. De cette dernière il n'aurait pas soufflé mot, s'il n'avait dû y rattacher deux noms d'artistes célèbres ». Même si l'on admet le principe de ce *tabou*, l'interdiction « mystérieuse » ne pouvait s'appliquer qu'à la destination de la Tholos ; car enfin Pausanias consacre à celle d'Épidaure plusieurs lignes et ne feint pas d'ignorer son existence. Mentionner n'est pas décrire, et l'on ne voit pas quelle raison eût empêché Pausanias, ou qui que ce soit, de signaler d'un mot un monument qui ne se dérobait certes pas au regard. A l'appui de l'explication proposée par R. Vallois, Ch. Picard (*REG*, 1935, p. 491) cite le passage où Pausanias nous informe qu'un songe lui a interdit de donner sur l'*Éleusinion* d'Athènes aucun détail ; mais précisément le périégète prend soin, en cet endroit (I, XIV, 3) d'excuser et de justifier sa réticence.

positif à signaler. Pour marquer cette opposition entre les deux groupes, l'écrivain, par un procédé qui lui est familier et dont il abuse parfois, détache en tête du second membre le sujet (« quant au troisième et au quatrième temples »), qu'il détaille ensuite en diptyque. Mouvement analogue dans la phrase suivante : « deux statues » en tête, puis comparaison des deux statues. Enfin pour introduire l'offrande de Crésus on en opposera la matière (or) à celle de la statue massaliète (bronze).

En dépit de ces artifices, on ne peut refuser au témoignage de Pausanias une certaine fraîcheur, un caractère direct qui ne trompe pas. *Il est venu et il a vu* : il a vu les ruines du Temple de tuf ; il a jeté un coup d'œil dans le pronaos et la cella des autres « Temples ». Il n'a pas eu le loisir de compter les statues d'empereurs romains dans le troisième, ni celui de déchiffrer, ici ou là, quelques dédicaces : il faut le remercier de son honnêteté ; il dit ce qu'il a vu et ne cherche pas à compléter sa documentation personnelle par des emprunts aux écrivains antérieurs. Il nous apporte un témoignage de bonne foi.

***

VIII, 7–IX, 1. — « Près du sanctuaire d'Athéna[1] se trouve un Téménos appartenant au héros Phylacos ». Hérodote le mentionnait déjà, « παρ' αὐτὴν τὴν ὁδὸν κατύπερθε τοῦ ἱροῦ τῆς Προνηίης » (VIII, 39). L'importance de ce Téménos nous échappe absolument ; en outre, si les indications concordantes de Pausanias et d'Hérodote le situent près de la

1. Πρός peut signifier, mais ne signifie pas nécessairement : « attenant à » ; le sens plus large de « près » est également possible.

route[1] d'une part, au-dessus et dans le voisinage du sanctuaire d'Athéna d'autre part, nous ne sommes pas fixés sur la distance exacte à laquelle il se trouvait de ce sanctuaire, disons, en bref, sur sa longitude. La région qui entoure le péribole d'Athéna n'a pas fait l'objet d'une fouille exhaustive ; R. Vallois, reprenant une suggestion de R. Demangel[2], propose de situer le Téménos de Phylacos dans les ruines d'une petite enceinte qui ont été mises au jour immédiatement au Nord du péribole d'Athéna, à peu près dans l'axe de l'intervalle qui sépare la Tholos du Temple en calcaire ; on peut retenir cette identification, en ajoutant qu'elle ne doit pas être tenue pour certaine aussi longtemps que demeurent, dans la région, des parties non fouillées[3].

En tout cas, Pausanias a vu le Téménos de Phylacos.

1. L'emplacement de la route ancienne est connu : au Nord et tout près du sanctuaire d'Athéna, très au-dessous par conséquent de la route moderne (cf. *FD, Sanct. Ath.*, 3, pp. 121 sqq. et p. 131).

2. R. Vallois, *REG*, 1928, p. 217 ; R. Demangel, *FD, Sanct. Ath.*, 3, p. 126, n. 2 ; cf. la note suivante.

3. On trouvera dans Hitzig-Blümner, pp. 653-654, mention de toutes les hypothèses formées à propos du Téménos de Phylacos, et notamment de celle qui l'assimile à la Tholos. La Tholos reste énigmatique ; mais le « cas Phylacos » n'est « désespéré » (R. Demangel, cf. ci-après) que par la difficulté que l'on éprouve à éliminer, une fois pour toutes, des hypothèses périmées. Il était bon, il était nécessaire, quand l'étude des ruines en était encore au stade préparatoire, d'envisager toutes les solutions possibles ; il n'importe pas moins aujourd'hui de renoncer à celles que les faits ont condamnées. L'hypothèse : Téménos de Phylacos = Tholos, est de celles-là. On connaît maintenant les limites du sanctuaire d'Athéna ; aucune enceinte n'isole la Tholos, qui n'est pas « près du sanctuaire de la Pronoia » (comme dit Pausanias du Téménos de Phylacos), mais au cœur de ce sanctuaire. R. Demangel a pourtant défendu à deux reprises ce qu'il appelle lui-même une « solution de fortune », *FD, Sanct. Ath.*, 3, pp. 105-106, et *REG*, 1930, pp. 21-25 ; il avait été mieux inspiré, à mon sens, en suggérant d'autre part l'hypothèse signalée à la note précédente. — Au passage, relevons une affirmation (*REG, l. l.*, p. 23) relative à « la description manifestement inexacte » du périégète : « Son oubli de la tholos est impardonnable. Qu'on la compte ou non parmi les monuments cités par lui, la tholos de marbre méritait mieux qu'un simple mot ». Certes, et personne ne songe à défendre le sens esthétique de Pausanias ; mais doit-on du même coup parler d'« inexactitude » ? C'est, me semble-t-il, une tout autre question, et à laquelle nous essaierons de prouver qu'il faut répondre négativement.

On ne saurait soutenir qu'il se contente de reproduire, en la résumant, une indication donnée par Hérodote ; car Hérodote, dans le même passage, mentionne le sanctuaire d'un autre héros indigène, Autonoos, et il en donne également le site (πέλας τῆς Κασταλίης ὑπὸ τῇ Ὑαμπείῃ κορυφῇ) ; or il n'est pas question d'Autonoos chez Pausanias. Celui-ci connaît à fond l'œuvre d'Hérodote, il en utilise les données historiques, il en imite parfois le style et la langue ; jamais il ne la plagie, à aucun moment il ne déguise en renseignement *de visu* une indication de l'historien. D'ailleurs Pausanias a beaucoup trop le goût de l'archéologie pour tomber dans pareille maladresse ; certes, il lui arrive de commettre des erreurs de chronologie qui nous paraissent monstrueuses, et sa perspective sur le passé est souvent inexacte ; mais, dans l'ensemble, il possède un sentiment très vif et très efficace de la distance qui sépare son époque des grands siècles de la Grèce ; il a, en particulier, pleine conscience des vicissitudes subies par les monuments et les œuvres d'art : n'est-ce pas, d'ailleurs, ce sentiment qui le pousse à voyager, à écrire, et qui est ainsi à l'origine de son œuvre ?

Le gymnase, par lui-même, n'intéresse pas Pausanias, mais il y situe l'anecdote d'Ulysse blessé par le sanglier. Arrivé là, deux voies s'offrent à lui : l'une, qu'il ne prend pas, descend vers le Pleistos ; l'autre monte vers le sanctuaire en passant par la source Castalie. On notera que Pausanias se contente, dans ce passage, de dire : « le sanctuaire » ; le sanctuaire par excellence, c'est celui d'Apollon et c'est le seul aussi qui l'intéresse vraiment ; il se hâte vers l'enceinte où sont réunis tant de chefs-d'œuvre ; c'est avant d'en franchir le seuil — et non pas avant d'entrer dans la ville et dans le sanctuaire d'Athéna — qu'il éprouve le besoin de faire une déclaration préliminaire de méthode.

Auparavant il essaye en quelques mots de nous donner

une idée du *site*[1] ; Strabon avait écrit, de façon à la fois plus pittoresque et plus précise : « Οἱ Δελφοὶ πετρῶδες χωρίον θεατροειδὲς κατὰ κορυφὴν ἔχον τὸ μαντεῖον καὶ τὴν πόλιν, σταδίων ἑκκαίδεκα κύκλον πληροῦσαν » (IX, 418).

1. On remarquera que Pausanias se sert du mot πόλις, en VIII, 6 et en IX, 1, dans deux acceptions différentes : l'une plus large, et la seconde plus étroite, qui désigne l'agglomération urbaine proprement dite.

CHAPITRE II

LE PREMIER SECTEUR DE LA VOIE SACRÉE

IX, 1-2. — Pausanias prend soin d'indiquer qu'il ne mentionnera pas toutes les offrandes, mais seulement les plus importantes. On aimerait savoir quels principes guident son choix ; or la suite du texte est décevante ; elle n'apporte de précision que sur un cas particulier, celui des artistes (μουσικοί) et des athlètes. Il ne faut pas en conclure, évidemment, que les autres offrandes seront énumérées au complet ; mais nous en sommes réduits, pour ce qui les concerne, à la formule initiale et vague : « celles qui me paraissent les plus importantes ».

Le texte même du paragraphe relatif aux musiciens et aux athlètes n'est pas établi de façon sûre. C. Robert (*Hermes*, 1906, p. 159) a proposé pour le premier mot une correction séduisante (introduite par Hitzig et Blümner dans leur édition) : αὐλητάς au lieu de ἀθλητάς. Il est évident, selon lui, que l'opposition des deux membres articulés par μέν et par δέ n'est pas entre athlètes et musiciens obscurs d'une part, et athlètes célèbres de l'autre, mais entre deux catégories : musiciens, athlètes. Toutefois, le style de Pausanias n'est pas assez serré pour que cette conclusion s'impose ;

l'idée peut fort bien être celle que nous nous sommes efforcés de rendre dans la traduction[1]. Quant à la fin du premier membre, elles est irrémédiablement mutilée (et les éditeurs adoptent en général le texte qu'a rétabli l'auteur de l'un des manuscrits et que nous avons reproduit)[2]; il est d'autant plus difficile d'interpréter ici la pensée de Pausanias et de justifier une correction.

Parmi les athlètes célèbres dont la statue se dresse dans le sanctuaire, il en est un, Phayllos de Crotone[3], que le périégète n'a pas eu l'occasion de mentionner dans les *Eliaca* ; il lui consacre donc ici quelques lignes. Notons, dans le texte de Pausanias, une référence implicite à Hérodote (VIII, 47), qui nomme les Crotoniates parmi les Grecs ayant participé à la bataille de Salamine : « τῶν δὲ ἐκτὸς τούτων οἰκημένων Κροτωνιῆται μοῦνοι ἦσαν οἳ ἐβοήθησαν τῇ Ἑλλάδι κινδυνευούσῃ μιῇ νηί, τῆς ἦρχε ἀνὴρ τρὶς πυθιονίκης Φάυλλος » ; il est clair que Pausanias a disposé de sources plus détaillées, mais quand on songe combien il est attentif aux indications données par Hérodote, on ne peut s'empêcher de penser que l'exception faite par le périégète a pour cause initiale la men-

1. Autrement dit, il n'est pas prouvé que l'obscurité dont il est fait mention à propos des musiciens s'étende, comme l'admet *a priori* C. Robert (qui traduit : « unberühmte Athleten und Musiker »), au substantif initial. C'est le contraire qui est probable ; Clavier traduit : « Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de s'arrêter aux athlètes, ni à tous ceux qui ont remporté des prix de musique, ces derniers étant pour la plupart des gens peu connus... » ; nous avons pris le même parti (qui est aussi celui de la traduction Schubart).

2. C. Robert, *Hermes*, 1906, p. 160, propose d'écrire αὐλητα*ί* au nominatif et de terminer avec λογισμοῦ : « αὐλητα*ὶ* μὲν οὖν καὶ ὅσοι ἀγωνισταὶ μουσικῆς τῶν ἀνθρώπων τοῖς πλείοσιν ἐγίνοντο μετὰ οὐδενὸς λογισμοῦ· ἀθλητὰς δὲ ... ». Cette série de corrections aurait naturellement pour résultat d'imposer l'interprétation que nous avons écartée dans la note précédente.

3. Phayllos, avec deux lambdas ; les manuscrits hésitent entre Φαύλῳ et Φαύλλῳ et ne sauraient, sur une question de ce genre, faire autorité. Dans la dédicace métrique trouvée à Athènes (*IG*, I², 655) subsistent seulement les quatre premières lettres du nom : Φαυλ[--] ; et d'ailleurs, en 480, l'écriture pouvait simplifier une géminée ; mais pour une restitution métrique, l'υ doit être long.

tion qu'il trouvait chez l'historien ; la façon même dont il énumère les trois victoires pythiques de Phayllos appuie cette hypothèse ; l'article devant τρίτην implique que le chiffre de trois victoires est considéré comme acquis[1]. Tout se passe comme si Pausanias prenait pour point de départ le texte d'Hérodote, en s'efforçant de le préciser.

La base qui portait la statue de Phayllos est-elle parvenue jusqu'à nous ? Treize fragments permettent de reconstituer en partie « un socle circulaire en marbre de Paros, de 2m,14 environ de diamètre et de 0m,298 de hauteur », consacré par les Crotoniates : cf. É. Bourguet, *FD*, III, 1, 1 (dessin et photographie) ; les lettres conservées[2] garantissent le nom des dédicants, immédiatement suivi par le nom du dieu et, à un intervalle qu'il est impossible de déterminer, par le verbe final ; un fragment, qui donne les lettres ΛΛΟΝ, autorise, théoriquement, les deux restitutions suivantes :

Κροτο[ν]ιᾶται Ἀ[πό]λλον[ι ἀνέθεκ]αν[3]
Κροτο[ν]ιᾶται Ἀ[πόλλονι Φάυ]λλον [ἀνέθεκ]αν

Mais on a fait valoir contre l'attribution de ce socle à la statue de Phayllos des arguments matériels[4] ; s'il n'a porté

1. Je ne me dissimule pas que ces remarques ne sont pas, par elles-mêmes, décisives (le rapprochement entre les textes de l'historien et du périégète n'est garanti par aucun détail caractéristique ; et la formule τὴν τρίτην n'appelle pas nécessairement, en grec, une explication de ce genre), mais elles méritent d'être retenues, si l'on tient compte de l'influence — qui est un fait incontestable — exercée par Hérodote sur Pausanias.

2. Date d'après la forme : premier quart du Ve siècle (É. Bourguet).

3. Il reste possible, dans l'une et l'autre restitution, d'écarter les deux fragments de droite et d'intercaler, entre le nom du dieu ou celui de Phayllos et le verbe, des compléments divers.

4. Cf. notamment W. Dörpfeld, *AM*, 1906, p. 564 et G. Karo, *BCH*, 1910, pp. 200-201. Les arguments par lesquels on a prétendu, *RE*, *Suppl.* IV, p. 1205, justifier l'attribution de cette base à Phayllos sont ruineux ; relevons au moins, parce qu'elle pose une question de méthode, la phrase suivante : « denn aus welchem anderen Anlass gerade Kroton solches Denkmal um 480 in Delphi geweiht haben sollte, blieb rätselhaft ». Comme si l'occasion de toutes les

qu'une statue, celle-ci devait avoir des dimensions plus considérables qu'il n'est plausible pour un athlète ; d'ailleurs les traces de scellements visibles sur quelques-uns des morceaux semblent indiquer que l'offrande était multiple ou, du moins, prenait sur le socle des appuis multiples, trop nombreux à la fois et trop fragiles pour une statue colossale.

Sur cette question difficile est venue s'en greffer une autre, qui n'aurait jamais dû être posée et dont C. Robert (p. 287, n. 3 et n. 4) a fait définitivement justice. Les fragments de la base crotoniate ont été trouvés en des endroits variés, et le plus gros, sur la place dallée qui s'étend devant l'entrée du téménos ; on a voulu en conclure que l'offrande — identifiée par hypothèse avec la statue de Phayllos — se dressait tout près de l'entrée, en dehors du téménos, et qu'elle aurait ainsi provoqué la remarque préliminaire de Pausanias sur les athlètes. Mais le lieu de trouvaille d'un fragment de $0^m,57 \times 0^m,30 \times 0^m,298$ n'a aucune force probante[1], et il est tout à fait invraisemblable qu'une offrande à Apollon ait été, à date aussi haute, placée hors du téménos. En outre et surtout, il n'y a pas lieu d'attribuer gratuitement à Pausanias une contradiction formelle ; son exposé est ici parfaitement clair et logique ; il vient de décrire l'enceinte du sanctuaire ; avant d'en franchir le seuil, il avertit le lecteur

offrandes du sanctuaire devait nous être connue par l'histoire ! C'est oublier le taureau de Corcyre et tant de pieux hommages, dont l'occasion, souvent insignifiante, ne nous est révélée que grâce au commentaire érudit et anecdotique de Pausanias ou de Plutarque. Au reste, dans le cas présent, une offrande crotoniate se justifierait à l'occasion de la bataille de Salamine ; Crotone fut la seule cité grecque d'Occident (Hérodote le souligne) qui participa à la lutte ; une consécration de la dîme à Apollon Pythien est des plus vraisemblables, et n'aurait rien à voir avec la statue du pythionique Phayllos, que celle-ci d'ailleurs ait été consacrée par l'athlète lui-même ou par ses compatriotes. Je n'oublie pas que Phayllos commandait le vaisseau crotoniate, ni que la dédicace de l'Acropole mentionne, à côté de ses victoires pythiques, son exploit naval ; mais ce n'est pas à ce titre que sa statue avait été érigée dans le sanctuaire de Delphes : Pausanias la range expressément parmi les statues d'athlètes.

1. Cf. ci-après le cas de la dédicace du taureau de Corcyre.

que la description ne sera pas encombrée par la mention des artistes et des athlètes dont la statue a été consacrée au dieu ; il fait une exception pour Phayllos et nous en dit la raison, qui n'est aucunement d'ordre topographique. Ce n'est donc pas localement que l'expression « ἐσελθόντι δὲ ἐς τὸ τέμενος », « entrons maintenant dans le sanctuaire », s'oppose à : « τὰ μὲν δὴ ἐς τὸν Κροτωνιάτην οὕτως εἶχεν » ; elle marque, après une précision méthodologique, après une digression ou une halte, le retour à la périégèse[1].

Le lieu de trouvaille, très divers, des fragments du socle crotoniate n'autorise aucune conclusion sur l'emplacement primitif de l'offrande ; consacrée à Apollon, elle devait se dresser à l'intérieur du sanctuaire. La même vraisemblance générale s'applique à la statue de Phayllos et elle est explicitement confirmée par le texte de Pausanias. Mais nous croyons, pour notre part, qu'il faut se garder d'assimiler les deux bases et qu'il y a lieu d'observer sur cette question une réserve absolue.

IX, 3. — La pierre qui porte, avec la dédicace des Corcyréens, la signature de Théopropos a été retrouvée, cf. *FD*, III, 1, 2 (dessin et photographie)[2] :

[Κορκυραῖοι :] τοὶπόλλονι : ἀνέθεν
Θεόπροπος : ἐποίε : Αἰγινάτας

La forme des lettres ne permet pas de décider entre le premier et le second quart du v^e^ siècle (É. Bourguet).

Les fondations de la base sont identifiées sûrement ;

1. La même raison fait qu'il y aurait invraisemblance — ou pour le moins arbitraire — à situer la statue de Phayllos près de l'entrée principale, *à l'intérieur ;* C. Robert n'a pas manqué de l'indiquer.

2. Rappelons que cette pierre a été exhumée à une centaine de mètres au Nord et en amont de l'endroit où se dressait la base.

elles viennent battre contre le mur d'enceinte, sur le côté Nord de la Voie sacrée. Le taureau de bronze regardait vers l'Ouest, et c'est de ce côté, sur la face étroite, que se lisait la dédicace que nous venons de reproduire. Un escalier[1] permettait de passer entre la statue et la chambre lacédémonienne et de monter à la terrasse qui s'étend de la porte B au Trésor de Cnide. L'attention de Pausanias se trouvait donc attirée, dès le début, sur cette terrasse : aussi y reviendra-t-il tout à l'heure.

Les Corcyréens avaient, à l'occasion de la même pêche miraculeuse, dressé dans le sanctuaire de Zeus à Olympie une offrande toute semblable, et Pausanias avait expressément réservé pour la périégèse delphique le *logos*[2] relatif à ces offrandes jumelles : « καὶ ἀνθ' ὅτου μὲν οἱ Κορκυραῖοι τόν τε ἐν Ὀλυμπίᾳ καὶ ἕτερον βοῦν ἐς Δελφοὺς ἀνέθεσαν, δηλώσει μοι τὰ ἐς Φωκέας τοῦ λόγου » (V, XXVII, 9).

1. Th. Homolle écrit (*BCH*, 1898, p. 577) que la dédicace était tournée « non vers la Voie sacrée, mais vers ce qui n'est aujourd'hui et n'était déjà plus du temps de Pausanias qu'un sentier de traverse ». Ce n'est pas exact : on peut voir, sur le plan de Tournaire et sur une photographie (pl. III) qui date de la fouille, l'amorce d'un escalier. Il faut aussi se garder de conclure, avec Homolle, « que le tracé de la Voie sacrée a été modifié, qu'elle s'infléchissait dès la porte, au pied de la base de Corcyre, et commençait aussitôt à s'élever sur la montagne » : dès cette époque la Voie sacrée monte d'Est en Ouest vers le Carrefour des Trésors.

2. Il est bien entendu que l'expression τὴν ἄλλως est indépendante de ταλαιπωρίαν : « les Corcyréens se donnaient tout le mal possible, mais en vain ». Il s'agissait évidemment d'une migration extraordinaire ; de là l'embarras des pêcheurs corcyréens ; il n'est pas nécessaire de supposer, avec P. Rhode (*Thynnorum captura*, Leipzig, 1890, p. 30 ; cité par Hitzig-Blümner), que ceux-ci n'avaient jamais vu de banc de thons. Reste la question de savoir si ce *logos* est véridique, ou s'il ne représente pas seulement un αἴτιον tardif : on peut le conjecturer, non le prouver. Nous n'aborderons plus, dans la suite, cette question des αἴτια, qui est en dehors de notre étude et ne saurait d'ailleurs être discutée avec profit dans le cadre étroit de la périégèse delphique ; on peut voir, par exemple, *BCH*, 1934, p. 156, à propos de l'offrande des Ornéates (n° *64*) comment s'opposent les conceptions de deux érudits, W. Rouse et W. Vollgraff.

IX, 5. — La base qui suit (ἐφεξῆς) est identifiée avec la même certitude. Elle s'allonge sur le côté Nord de la Voie sacrée, repose sur des soubassements en brèche rougeâtre et comporte deux assises, l'une en calcaire de Saint-Élie (d'un blanc jaunâtre), l'autre, au-dessus, en calcaire noir : cf. É. Bourguet, *FD*, III, 1, p. 4 sqq. (dessin et photographie). Cette assise, sur laquelle se dressaient les statues, porte, en commençant par la droite, une dédicace métrique et les noms successifs des personnages représentés, avec la signature des artistes ; à l'extrémité droite, au-dessus de la dédicace, était la statue d'Apollon ; le pèlerin, montant la Voie sacrée, découvrait et admirait les statues dans l'ordre de leur dignité et de la généalogie.

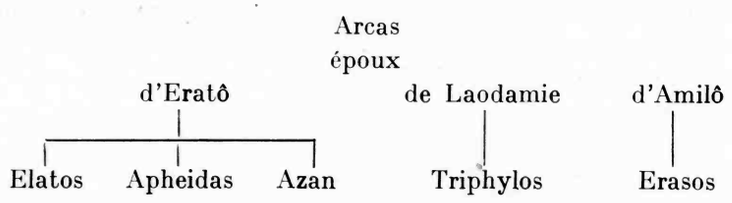
Le contenu de la dédicace et la forme des lettres ne laissent point de doute sur le sens et la date du monument : il s'agit d'une offrande arcadienne consécutive à la promenade victorieuse d'Épaminondas et des Arcadiens à travers la Laconie, en 370-369 av. J.-C. L'erreur — vénielle, en somme — de Pausanias, qui parle de « Tégéates » et nomme une partie au lieu du tout, demeure inexpliquée. Pour le reste, il a démarqué la dédicace métrique et énuméré exactement les statues de la base, avec le nom des artistes correspondants. Un détail, qui témoigne en faveur du périégète mérite d'être signalé. Les statues se présentent, sur la base, dans l'ordre suivant : (Apollon), Callistô, [Nik]é, Arcas, Apheidas, Élatos, Azan, Triphylos, [Érasos] ; mais dans la dédicace, Niké vient avant Callistô, pour des raisons de métrique[1]. Pausanias

1. Voici d'ailleurs, à titre de comparaison, l'épigramme et les noms de statues conservés sur la pierre (*FD*, III, 1, 3-10) :

Πύθι' Ἄπολλον [ἄ]ναξ, τάδ' [ἀγάλματ' ἔ]δ[ωκεν ἀπαρχὰς]
αὐτόχθων ἱερᾶς λαὸς [ἀπ' Ἀρκαδί]ας·
Νίκην Καλλιστώ τε Λυκαν[ίδ]α, τῆι πο[τ' ἐμίχθη]
Ζεύς, ἱεροῦ δὲ γένους Ἀρκ[άδ'] ἔφυσε κόρ[ον]·
ἐκ τοῦδ' ἦν Ἔλατος καὶ Ἀφε[ίδ]ας ἠδὲ κα[ὶ Ἀζάν],
τοὺς δ' Ἐρατὼ νύμφα γείνα[τ' ἐ]ν Ἀρκαδί[αι]·

a suivi d'abord l'ordre de la dédicace : Apollon, Niké, Callistô ; puis, dans une seconde énumération, l'ordre des pierres[1].

Il a paraphrasé (assez platement : « τούτῳ δὲ ἦν οὐκ Ἐρατὼ τῷ Τριφύλῳ μήτηρ, ἀλλά ... ») les indications de la dédicace et nous en a restitué toute la substance, sauf vers la fin : il ne nomme ni la mère (Amilô), ni le grand-père (Gongylos) d'Érasos. En ce qui concerne la généalogie de ce personnage, une incertitude subsiste. On est tenté d'abord de voir en Érasos un dernier fils d'Arcas, comme semblent y inviter la dédicace et l'inscription gravée sur la base d'Arcas (« Ἀρκὰς τούσδ' ἐτέκνωσε ») :



Pourquoi Pausanias fait-il d'Érasos le fils de Triphylos ? Je remarque que la première ligne de la dernière inscription a complètement disparu ; avant d'attribuer au périégète une

Λαοδάμεια δ' ἔτικτε Τρίφυλον, παῖς Α[μύκλαντος]·
Γογγύλου ἐκ κούρας δ' ἦν Ἀμιλοῦς Ἔρα[σος]·
τῶνδε σοὶ ἐκγενέται Λακεδαίμονα δη[ιώσαντες]
Ἀρκάδες ἔστησαν μνῆμ' ἐπιγινομένοις.

Viennent ensuite Καλλιστώ, [Νίκ]α, pour Arcas un distique :

Ἀρκὰς τούσδ' ἐτέκνωσ'· οἱ τούτων [δ' ἐκγεγαῶτες]
στῆσαν, ἐρείψαντες γῆν Λακεδα[ιμονίων],

puis Ἀφείδ[ας], [Ἔ]λ[α]τος, Ἀζάν, Τρ[ίφ]υλος ; le nom de la dernière pierre, [Ἔρασος], a disparu.

1. C'est le seul point sur lequel la seconde énumération, où Pausanias répartit entre les différents sculpteurs les œuvres qui leur reviennent, avait à rectifier la première ; pour les noms suivants, mentionnés dès l'abord dans l'ordre qui était à la fois celui de la dédicace et celui des statues, Pausanias peut, sans inconvénient, se livrer à une fantaisie laborieuse, qui voudrait passer pour élégance désinvolte. Il joue à l'écrivain ; dans une énumération de ce genre, c'est une gageure, où de plus habiles échoueraient.

erreur de fait, il faudrait être sûr que cette ligne ne portait pas : Ἔρασος Τριφύλου. Le personnage n'est pas connu par ailleurs ; l'épigramme n'est pas décisive[1], et, si le nom du père d'Érasos était précisé sur la base, la portée de l'expression « Ἀρκὰς τούσδ' ἐτέκνωσεν » se trouvait du même coup limitée aux quatre personnages suivants. Au reste, même s'il était prouvé que Pausanias s'est trompé, on devrait mettre à son compte une erreur d'interprétation et non pas une erreur matérielle. Quant aux noms des artistes, il les a copiés fort diligemment[2].

Puisque nous sommes au début de la visite du sanctuaire, nous voudrions signaler un fait typique, qui nous dispensera, chemin faisant et presque à chaque pas, de remarques analogues. Aussitôt après la base arcadienne se dressait la statue d'un Grec illustre, Philopoemen : « il est tout naturel que l'on ait pensé à dresser sur la Voie sacrée, tout auprès du monument des Arcadiens, la statue du héros mégalopolitain »[3]. Or il n'en est pas question dans la périégèse : nous aurons à revenir sur le sens de cette omission.

IX, 7-12. — « Λακεδαιμονίων δὲ ἀπαντικρὺ τούτων ἀναθήματά ἐστιν ... ». Cette préposition a fait couler des flots d'encre. Maintenant que l'identification de l'offrande lacédémonienne

1. Cf. d'ailleurs É. Bourguet, *l. l.*, p. 7, n. 1, qui conclurait plutôt de l'épigramme à la filiation Ἔρασος Τριφύλου.

2. Sur la pierre la signature du sculpteur Pausanias d'Apollonie déborde à droite sur le nom de Callistô, c'est-à-dire qu'elle vaut aussi pour Apollon ; la signature du Sicyonien Dédalos, commune aux deux statues de Niké et d'Arcas, se trouvait sur une partie aujourd'hui disparue. Il est surprenant que la signature d'Antiphanès d'Argos se trouve exactement au-dessous du nom Apheidas, puisque le même sculpteur avait fait aussi la statue d'Élatos, selon Pausanias ; mais celui-ci est sans doute dans le vrai, car il n'y a sous Élatos aucun nom d'artiste. La signature de l'Arcadien [Sam]olas est gravée dans l'espace qui sépare Azan de Triphylos. Enfin la signature d'Antiphanès se retrouve sur la dernière base, celle où il faut restituer le nom d'Érasos, à l'extrémité gauche.

3. *FD*, III, 1, p. 22.

avec la niche carrée qui se trouve derrière la base des Arcadiens peut être considérée comme acquise (cf. É. Bourguet, *CRAI*, 1909, pp. 944-951, et *FD*, III, 1, pp. 24 sqq.), il faut bien convenir qu' « ἀπαντικρύ » est un à peu près ; mais je crois que c'est un à peu près de *langue* et qu'il n'y a pas lieu d'imputer à Pausanias une erreur de *fait*. On a voulu faire dire à ce texte que l'offrande lacédémonienne se trouvait, par rapport à l'offrande arcadienne, de l'autre côté de la Voie sacrée, dont il n'est pourtant pas question dans le texte[1]. Une interprétation tout aussi vraisemblable concilie la périégèse et l'archéologie : les deux bases (je ne dis pas : les statues qu'elles portent) se font en quelque sorte face ; Pausanias semble avoir compris la valeur de ce symbole et s'être efforcé de l'exprimer en opposant les Lacédémoniens vaincus (fin du § 6) et les Lacédémoniens glorieux (début du § 7). On peut trouver que le choix de la préposition ἀπαντικρύ n'est guère heureux, mais il n'est pas en contradiction avec la réalité topographique.

Si celle-ci ne paraît plus contestable, la disposition, à l'intérieur de la niche, des trente-sept statues nommées par Pausanias, reste incertaine. Il mentionne un premier groupe comprenant les Dioscures, Zeus, Apollon, Artémis, Poseidon, Lysandre, Agias et Hermon ; les autres personnages se trouvent « ὄπισθεν τῶν κατειλεγμένων ». Dans la restauration proposée par É. Bourguet et A. Martinaud, les neuf statues principales se dressent contre le mur de fond et sont flanquées de part et d'autre par deux massifs où se répartissent les vingt-huit capitaines de vaisseau qui ont collaboré

1. Je n'oublie pas qu'un peu plus loin, ch. X, § 5, ἀπαντικρύ désigne une offrande située, par rapport à celle qui sert de repère, sur l'autre côté de la Voie sacrée : il s'agit des deux hémicycles argiens. Cela prouve simplement qu'il convient, dans chaque cas, de tenir compte des données de l'archéologie. Les hémicycles argiens se font vis-à-vis, de façon tout à fait saisissante. La base arcadienne, elle, est venue rompre l'alignement des offrandes et mord sur la Voie sacrée : c'est un cas d'espèce.

à la victoire de Lysandre[1] ; toute disposition qui s'efforcerait de rendre à la lettre l'ὄπισθεν de Pausanias se heurte à des objections matérielles (cf. É. Bourguet, *CRAI*, *l. l.*, p. 947). Le problème architectural intéresse ici la valeur documentaire de Pausanias ; je regrette d'autant plus de n'avoir pu, malgré une étude attentive des pierres, me faire une opinion personnelle, et je doute même si la publication exhaustive, à laquelle il faudra se résoudre, permettra des conclusions rigoureuses. Il convient en tout cas de réserver la question posée par « ὄπισθεν ».

Les inscriptions gravées sur les quelques piédestaux qui nous ont été conservés mettent bien en lumière les limites de la curiosité du périégète. Il lui importe peu que la base de Lysandre et celle de son premier amiral, Aracos, portent des dédicaces métriques[2] ; il ne le signale même pas[3] ; il ne s'attache qu'à faire un dénombrement exact des personnages, en se contentant d'ajouter un détail sur l'attitude dans laquelle ont été représentés deux d'entre eux : Lysandre est couronné par Poseidon[4].

1. Un autre détail de cette restauration doit être signalé : « Les entrecolonnements allaient en augmentant de l'Ouest à l'Est... ; la pente de la Voie sacrée est assez rapide, le socle de la niche s'élevant du côté Ouest à 0m,60 environ, du côté Est à trois mètres. On a espacé les colonnes davantage à mesure que la plate-forme semblait s'élever au-dessus du niveau de la Voie sacrée » (É. Bourguet, *CRAI*, *l. l.*, p. 948). J. Replat, avec lequel je me suis souvent entretenu de cette question devant les pierres, de 1921 à 1924, ne considérait pas comme exclue une restauration avec des entraxes égaux. Mais le problème, purement technique, ne concerne pas la description de Pausanias.

2. Celle qui honore Lysandre est d'une écriture plus récente ; pour une raison qui nous échappe, elle a été regravée soixante ou quatre-vingts ans après le premier état. Rappelons aussi qu'elle a été retrouvée au N.E. du temple, c'est-à-dire à une grande distance de son emplacement primitif. — Signalons, à propos de l'épigramme de Lysandre, l'article alerte et suggestif de G. Méautis, *Acropole*, 1926, pp. 196-203, sans recommander toutefois la traduction que l'auteur y propose de l'épigramme arcadienne transcrite ci-dessus, p. 79, n. 1.

3. Non plus qu'il ne l'avait fait pour l'épigramme de la statue d'Apollon dans la base des Arcadiens.

4. Les pierres gardent, mutilés ou complets, plusieurs des noms cités par Pausanias ; elles permettent de préciser l'ethnique de Théopompos (§ 10 :

Un piédestal (*FD*, III, 1, p. 39) fait difficulté. Il ne conserve, d'ailleurs en partie, qu'une lettre de l'inscription qui désignait la statue ; mais cette lettre est la première d'une ligne au-dessous de laquelle rien n'était gravé ; au-dessus, la place est suffisante pour deux lignes (dont rien ne subsiste) ; comme la dédicace de chaque statue est disposée sur trois lignes — une pour le nom, une pour le patronymique, une pour l'ethnique, — on doit avoir ici un ethnique. Or les deux amorces qui subsistent seules de la lettre ne semblent pouvoir appartenir qu'à un *zèta* ; parmi les ethniques que cite Pausanias, aucun ne commence par cette lettre. Il faut donc compter ici avec une omission possible du périégète[1].

Une autre pierre portait une statue dont il n'a pas parlé. Outre les inscriptions gravées sur la face antérieure des piédestaux, on peut lire, sur la face supérieure, à côté des scellements de diverses statues, l'ethnique correspondant (Μιλήσιος, Ἐρετριεύς, Τροζάνιος), qui servait de repère pour les monteurs. Or, sur une dalle dont la face antérieure est anépigraphe, on trouve, à côté d'un scellement de pied, le mot « κᾶρυξ » (*FD*, III, 1, 67) ; « le héraut », écrit très justement G. Karo (*BCH*, 1909, p. 227), « n'a pas été honoré comme les amiraux d'une inscription explicite [sur la face

Μήλιος), qui avait subi, dans la tradition manuscrite, des déformations diverses (*FD*, III, 1, 56). Pour le nom que tous les manuscrits écrivent Ἐριάνθης (ou Ἐρειάνθης), la pierre donne une autre finale : -θιος (*ibid.*, 52) ; la variante peut très bien remonter à Pausanias et, dans ce cas, elle n'est pas nécessairement le résultat d'une erreur de lecture ou d'un *lapsus calami* ; il aura simplement préféré une forme qui lui paraissait plus courante ; l'exactitude littérale, en matière de noms propres, n'a jamais été le fait des anciens Grecs, et il ne s'agit ici que d'une désinence.

1. Après avoir affirmé le premier qu'il ne pouvait s'agir que d'un Ι, l'auteur de la *Topographie* publiée *RE*, Suppl. IV, a déclaré (col. 1212) que les deux amorces pouvaient convenir à un Σ, ce qui permettrait la restitution Σ[άμιος] (cf. IX, 10 : Κλεομήδης Σάμιος). Je n'ai malheureusement pas revu la pierre, mais je doute que, dans son état actuel, elle puisse être décisive. Il convient donc de s'en tenir à la lecture de É. Bourguet et au dessin de A. Martinaud.

Début de la Voie sacrée à partir de la porte *A*. Au premier plan, pierres diverses derrière lesquelles on devine le dallage de la Voie sacrée. Au second plan, à gauche, la base des Arcadiens, derrière laquelle se dressent le massif et le mur de fond de la chambre d'Aigospotamoi ; à droite, la base du Taureau de Corcyre. Au centre, escalier conduisant aux terrasses supérieures.

antérieure], et c'est pourquoi Pausanias le passe sous silence[1] ». Ce détail n'est pas sans importance ; il tendrait à prouver que la description du périégète suit les indications gravées de plus près que les monuments figurés.

D'origine épigraphique est aussi, du moins en partie, la mention des sculpteurs. Les noms de deux d'entre eux, Tisandros et Alypos, se lisent encore sur la pierre[2]. On notera cependant la réserve qui accompagne, à la fin du § 10, les noms de Patrocle et de Canachos : « Πατροκλέους δὲ καὶ Κανάχου φασὶν ἔργα » ; il semble que, sur ce point, les pierres n'aient pas renseigné Pausanias et qu'il ait eu recours à la tradition orale ou écrite.

Il a sûrement cité les statues dans l'ordre où elles se présentaient à lui. En dehors des neuf figures centrales, il distingue trois séries, qui reviennent à des sculpteurs différents : une de onze personnages ; une seconde (ἐφεξῆς) de sept ; une troisième (ἐχόμενοι δὲ τούτων) de neuf ; et l'intention descriptive est bien précisée par l'adjectif « τελευταῖοι δέ »[3] qui introduit les deux derniers noms. Les efforts de l'auteur pour mettre quelque variété dans une énumération fastidieuse sont manifestes, ici comme ailleurs, et maladroits, mais il n'y a aucune raison de penser qu'ils aient entraîné quelque accroc à l'ordre réel des statues[4].

1. Il convient d'ajouter que la désignation χᾶρυξ manque d'autorité : simple repère de montage, elle ne qualifie peut-être pas exactement la statue du piédestal.

2. Τείσανδρος (sur la face supérieure d'un piédestal), *FD*, III, 1, 57 ; Ἄλυπος, *ibid.*, 56. Pausanias ne donne pas l'ethnique du premier, mais il précise que le second est Sicyonien ; peut-être une autre signature, plus complète, a-t-elle renseigné Pausanias ; en tout cas la nationalité de ce sculpteur lui était connue : il la mentionne au livre VI, I, 3.

3. Ou par « τελευτᾷ δέ », que donnent les manuscrits et que garde Spiro ; τελευταῖοι δέ est une conjecture de Kuhn.

4. A ce point de vue la comparaison avec la description de la base des Arcadiens est fort instructive. Là les statues exécutées par les différents sculpteurs n'étaient point groupées, d'où deux énumérations successives : statues dans l'ordre du monument (avec une variante de détail, due à l'épi-

Suit une courte digression de caractère historique — et légendaire — sur les causes du désastre d'Aigospotamoi (Pausanias indique lui-même que ses sources sont athéniennes). Elle ne nous intéresserait pas ici, si elle ne fournissait à Pausanias une transition *logique*, grâce à laquelle il se dispense de toute indication topographique. Il a mentionné à propos de la bataille d'Aigospotamoi deux prophéties dont l'une émanait de la Sybille ; et la Sibylle aussi avait prophétisé au sujet de la bataille de Thyréa, à la suite de laquelle les Argiens ont consacré un « cheval de bronze », image du « Cheval de bois ».

IX, 12–X, 5. — Une heureuse découverte de F. Courby et une étude patiente ont permis à É. Bourguet et à J. Replat d'identifier la dédicace, les fondations mêmes et plusieurs éléments de la base du Cheval[1]. Elle se dressait du côté gauche de la Voie sacrée, en face de l'extrémité Ouest de l'ex-voto de Lysandre, immédiatement avant l'hémicycle des Épigones. Une fois de plus se révèle ainsi la manière « dégagée » — ou qu'il voudrait telle — du périégète ; il ne dresse pas un catalogue à l'usage des visiteurs ; il aspire à être plus et mieux qu'un guide : un compagnon érudit et « distingué » ; il domine — ou croit dominer — ce vaste sujet ; au chaos des offrandes il impose, d'intermittente façon, une pensée organisatrice ; il s'ingénie à découvrir, de l'une à l'autre, un lien

gramme initiale), statues groupées par auteurs. Pour la base lacédémonienne, les scrupules du périégète ne sont pas moins évidents ; les statues principales sont nommées d'abord dans l'ordre où elles se présentent, puis désignées par le nom de leur auteur ; mais dans les autres groupes il est probable que l'on avait tenu compte, pour répartir la commande entre divers ateliers, de l'ordre même où elles devaient se dresser sur la base : les deux principes d'exposition observés jusque là par Pausanias se confondaient donc. Le seul cas où les pierres permettent de contrôler la disposition indiquée par le périégète lui est favorable : les noms d'Aiantidès et de Théopompos (§ 10-11) sont gravés côte à côte sur un même piédestal, et les sculpteurs sont bien Tisandros et Alypos.

1. Cf. *REG*, 1919, pp. 40-50 et *FD*, III, I, pp. 384-386.

logique. Et c'est bien une association d'idées, nous l'avons vu, — peu importe qu'elle soit spontanée ou laborieusement conçue — qui introduit ici le Cheval argien. Mais, il est essentiel de le marquer, la mention est conforme aussi à la réalité topographique : achevée la visite du monument lacédémonien, le périégète se retourne et se trouve en face du Cheval ; la statue se dressait, perpendiculairement à la Voie sacrée, sur un socle dont l'assise supérieure mesurait 5m,20 (environ) sur 1m,705 ; l'assise au-dessous portait, du côté Sud, la dédicace : [Ἀργεῖοι τἀπόλλονι] ἀπὸ Λακεδαίμονος δεκάταν.

A en juger par l'écriture, la base appartient au dernier quart du ve siècle, et la technique de la construction concorde bien avec cette date. H. Brunn notait déjà[1] que le périégète avait commis une confusion en indiquant comme origine de l'offrande le combat indécis qui mit aux prises les Argiens et les Lacédémoniens au sujet de Thyréa : ce combat[2] nous est raconté tout au long par Hérodote, I, 82, et se place vers 546 ; le sculpteur Antiphanès d'Argos, à qui, selon Pausanias lui-même, est dû le Cheval, n'a-t-il pas collaboré, en 369, à l'offrande arcadienne[3] ? Brunn songeait plutôt à la bataille de 414, que rapporte Thucydide (VI, 95) et dont les Argiens retirèrent un butin considérable. Son hypothèse semble confirmée par la découverte de la dédicace[4].

Par rapport au « Cheval de bois », Pausanias situe une offrande athénienne, consacrée sur le butin de Marathon.

1. *Gesch. der griech. Künstler* (1857), I, p. 283 (= 2e éd., 1889, I, p. 198).

2. Qui fut d'ailleurs suivi d'un autre, où les Lacédémoniens, après une lutte sanglante, l'emportèrent.

3. Cf. en outre Pausanias, V, XVII, 4.

4. Le texte de Pausanias donne deux précisions de plus que les pierres conservées de la dédicace. L'une est d'ordre historique : on vient de voir qu'elle est erronée. L'autre concerne le nom de l'artiste qui a exécuté le cheval ; il n'y a pas de difficulté à admettre que l'activité d'Antiphanès s'étendit sur une période de quarante-cinq ans, et tout porte à croire que Pausanias a lu son nom sur une pierre, aujourd'hui perdue, du socle.

La Voie sacrée s'élève rapidement à partir de l'entrée du sanctuaire ; la préposition ὑπό s'applique fort exactement au seul espace où puisse trouver place l'offrande en question, c'est-à-dire au quadrilatère théorique défini par le mur d'enceinte, le côté Sud de la Voie sacrée et le Cheval. Malheureusement, cette partie du sanctuaire a été profondément bouleversée par les eaux, et il n'y reste plus que quelques pierres de fondation, qui ne permettent pas de restituer avec certitude fût-ce le plan schématique d'un monument. Bref, nous n'avons aucun document archéologique à confronter avec les indications fournies par Pausanias, et nous n'entrerons pas dans la discussion des problèmes qu'elles soulèvent[1]. Précisons seulement, en ce qui concerne la date, la solution qui nous paraît s'imposer. L'offrande, nous dit-il, représente la dîme de Marathon, et les statues sont l'œuvre de Phidias. Il faut donc supposer que la commande et la consécration ont eu lieu plusieurs décades après l'événement. L'hypothèse n'offre aucune difficulté de principe[2], et ce serait une étrange méthode que d'attribuer, dans ce passage, sans aucune preuve matérielle, une erreur quelconque au périégète[3].

Près du Cheval se trouve une autre offrande argienne : οἱ ἡγεμόνες τῶν ἐς Θήβας. Le pluriel ἀναθήματα[4] est bien défini par la suite de la phrase : il intéresse seulement le groupe dont la description se termine au milieu du paragraphe 4.

1. Cf. Hitzig-Blümner, pp. 675-680.

2. Cf. P. de La Coste-Messelière, p. 447, n. 2. L'expression dont se sert Pausanias, καὶ οὗτοι, est significative, comme me le fait observer P. de La Coste-Messelière : ces statues représentent *vraiment, elles aussi*, la dîme de la victoire, au même titre que d'autres offrandes comme la Promachos et sans doute le Trésor d'Athènes, et à la différence des trois rois (Antigone, Démétrios et Ptolémée) dont l'effigie a été ajoutée par la suite.

3. Soit dans le déchiffrement du nom Φειδίας, soit dans la mention de la δεκάτη.

4. Pour un autre exemple du pluriel ἀναθήματα appliqué à un groupe qui constitue une seule offrande, cf. XIII, 10.

C'est une transition logique et non plus topographique qui introduira ensuite une troisième offrande argienne, celle des Épigones[1].

La seule difficulté, plus apparente que réelle, du passage[2] réside dans l'absence d'une mention explicite d'Amphiaraos : on énumère six des chefs, puis le char d'Amphiaraos, Baton, sur le char, et Alithersès[3]. Hitzig et Blümner supposent que le nom du devin est tombé dans la tradition manuscrite et rétablissent les mots καὶ Ἀμφιάραος devant Ἀμφιαράου δέ. Il ne semble pas que ce soit nécessaire ; le style de Pausanias présente assez de fausses élégances pour que l'on puisse entendre ici, sans rien corriger, Ἀμφιαράου δὲ ἅρμα comme : « Amphiaraos et son char ».

É. Bourguet a pu reconstituer, avec une extrême vraisemblance, la base des Chefs et lui attribuer une pierre de dédicace qui porte le mot Ἀργεῖοι[4]. Les statues, nous apprend

1. Une erreur étrange a été parfois commise sur l'offrande qui représente « les Chefs contre Thèbes » ; on l'a indûment dédoublée. Hitzig et Blümner se sont élevés contre une interprétation qui contredit le texte, et É. Bourguet (*REG*, 1919, p. 57) en a fortement marqué l'arbitraire. « Si on examine ces quelques lignes sans prévention », le doute n'est pas possible ; l'adjectif τελευταῖος, appliqué à Alithersès, prouve qu'il s'agit d'un groupe nombreux (et non pas de trois personnages seulement) ; la mention des artistes et de la victoire qui a provoqué l'offrande s'applique à l'ensemble de ce qui précède. Ce qui a gêné, semble-t-il, quelques exégètes, c'est l'expression « ἐγγὺς πεποίηται » ; bien loin d'être une maladresse de l'écrivain, elle traduit ce qu'il y a de surprenant dans la juxtaposition de personnages humains et d'un char, elle attire l'attention sur le parti audacieux des sculpteurs qui n'ont pas essayé d'équilibrer la composition.

2. Elle est tout à fait indépendante de la question que nous venons d'écarter à la note précédente.

3. Les manuscrits donnent Ἀλιθέργης, qui est évidemment un barbarisme. Ἀλιθέρσης est une correction de Musurus, mais ce personnage n'est pas connu par ailleurs, cf. Hitzig-Blümner (sur la question Ἀλιθέρσης-Ἁλιμήδης, qui est étrangère à notre sujet, cf. aussi H. G. Payne, *Necrocorinthia*, p. 140, n. 1).

4. *REG*, 1919, pp. 50-60 ; *FD*, III, 1, pp. 386-388. — Pour combattre cette reconstitution, on s'est avisé, dans un « *Nachtrag* » de la « *Topographie von Delphoi* », *RE*, *Suppl.* IV, de faire un sort à une pierre dont il n'avait jamais été question ni dans aucun article, ni dans le corps de la *Topographie :* cette

Pausanias, étaient l'œuvre d'Hypatodoros et d'Aristogiton[1]. Leurs signatures se trouvent associées à la fin d'une autre dédicace de Delphes, connue depuis Dodwell et publiée *FD*, III, 1, 574 (avec une reproduction photographique, pl. XII, 1). La paléographie de cette inscription prouve que les deux artistes étaient en activité dans la première moitié du v^e^ siècle et confirme ainsi que la bataille d'Oenoé en Argolide, à laquelle Pausanias rapporte l'occasion de la dédicace argienne, est bien celle de 456 av. J.-C.[2], la seule d'ailleurs que nous connaissions. Or les lettres du mot Ἀργεῖοι ne peuvent pas remonter plus haut que le dernier quart du v^e^ siècle. La difficulté sera résolue si l'on tient compte que l'étude architecturale a révélé les traces, dans la construction, d'un remaniement ; l'inscription a pu être regravée à cette occasion[3].

pierre serait « vermutlich dem Amphiaraoswagen zugehörig » ; c'est à ce propos que l'auteur parle de la « französische, in Delphi beliebte Methode, unbequeme Steine und Tatsachen zu ignorieren » ; observons qu'il n'a lui-même découvert cette pierre, dans des notes de Bulle, semble-t-il, qu'*in extremis*. Pour ma part je l'ai cherchée longuement, avec la ferme volonté de ne pas l'« ignorer » : ce fut en vain.

1. Il avait eu l'occasion déjà de mentionner le premier, VIII, XXVI, 7.

2. Il en a déjà parlé dans la description du Poecile, I, XV, 1. — Pour la date, dont le jeu n'importe pas ici, cf. G. Glotz, *Hist. gr.*, II, p. 153.

3. Je ne fais ainsi que résumer l'étude d'É. Bourguet, à laquelle on devra se reporter. — On remarquera le scrupule de Pausanias : la consécration eut lieu à la suite de labataille d'Oenoé, « au dire des Argiens eux-mêmes » (l'expression ὡς αὐτοί Ἀργεῖοι λέγουσιν n'implique pas nécessairement une tradition orale, comme le croit Beloch, *Griech. Gesch.*[2], II, 2, p. 208 — « Pausanias hat es in Argos gehört » —, mais peut se rapporter à la tradition écrite, cf. Engeli, p. 83). La dédicace ne faisait donc pas mention de cette bataille ; du moins j'interprète ainsi l'incidente que je viens de traduire : si l'indication avait figuré dans l'ἐπίγραμμα, Pausanias se serait exprimé autrement (É. Bourguet, *REG*, 1919, p. 58, est moins catégorique : « il n'est pas assuré que le nom d'Oenoa ait été inscrit »). — L'expression καὶ Ἀθηναίων ἐπίκουροι a retenu l'attention de C. Robert (*Hermes*, 1890, p. 413 et n. 2) par son caractère poétique : elle proviendrait d'une dédicace métrique. Mais comme toute cette partie de la phrase me paraît mise expressément par Pausanias au compte d'une tradition argienne, et non d'un document épigraphique, il est préférable de voir dans cette expression recherchée un trait de langue et de style (pour

Les substructions de la base n'ayant pas été retrouvées, nous en sommes réduits, pour une localisation, au bref renseignement de Pausanias : « près du Cheval ». A l'Ouest du Cheval se dressaient, nous le verrons, d'autres offrandes ; c'est donc à l'Est que se trouvaient les Chefs, de même que le monument de Miltiade. L'indication qui concerne ce dernier, « ὑπὸ τὸν ἵππον » est plus vague ; elle peut, on l'a vu, s'appliquer à tout le secteur qui s'étend en contre-bas du Cheval jusqu'à l'entrée du sanctuaire. On placera donc Miltiade, les Chefs et le Cheval dans cet ordre, en montant, sur le côté gauche de la Voie sacrée.

Les Argiens et la bataille d'Oenoé fournissent à Pausanias une transition, que n'accompagne aucune précision topographique. Mais l'offrande des Épigones, dont il s'occupe maintenant, servira tout à l'heure (ἀπαντικρὺ δὲ αὐτῶν) à situer une quatrième offrande argienne, les Rois, dont l'emplacement, on le verra, est sûr. Il en résulte que les Épigones se trouvent, sans discussion possible, immédiatement à l'Ouest de l'endroit où nous avons restitué, d'après É. Bourguet, le Cheval. Les Épigones et, en face d'eux, sur le côté Nord de la Voie, les Rois d'Argos forment deux hémicycles ; la disposition des statues en demi-cercle et la quasi-symétrie, en plan, des deux offrandes[1] ne font l'objet, de la part de Pausanias, d'aucune remarque.

Aux Épigones revient la dédicace, *FD*, III, 1, 90 : Ἀργεῖοι ἀνέθεν τἀπόλλονι. L'écriture permet de déterminer au moins approximativement la date : deuxième quart du v^e^ siècle av. J.-C. ; cette donnée se prête à confirmer l'interprétation de Pausanias (bataille d'Oenoé). Toutefois, il fait lui-même

le génitif Ἀθηναίων, Hitzig et Blümner rapprochent I, XIII, 6 : « Ἀργείων καὶ Μεσσηνίων σύμμαχοι », « alliés Argiens et Messéniens »).

1. Cyriaque d'Ancône, au temps de qui les deux hémicycles étaient partiellement visibles, a cru qu'ils représentaient les restes d'un « temple circulaire d'Apollon ».

une réserve, ἐμοὶ δοκεῖν, qui concorde bien avec le laconisme de la dédicace ; il n'est donc pas sûr de son fait ; il n'invoque même pas ici, comme il l'avait fait à propos des Chefs, une tradition argienne ; et, comme il ne nous dit pas les raisons de sa conjecture, nous sommes désarmés pour apprécier ce qu'elle vaut.

C'est la fondation de Messène, en 369 av. J.-C., que commémore la quatrième et dernière offrande argienne. Pausanias, pour les bases précédentes, avait scrupuleusement énuméré tous les personnages dont il lisait les noms sur la pierre ; il s'est contenté cette fois de citer cinq noms alors que les piédestaux retrouvés (quatorze sur un total de vingt) en font connaître huit. On trouvera dans un article du *BCH* et dans les *Fouilles*[1], une description minutieuse de la base ; les statues disposées en demi-cercle étaient plus serrées à gauche qu'à droite ; elles formaient depuis l'extrémité Est jusqu'à l'extrémité Ouest une série chronologique qui s'achevait avec Héraclès. Pour rendre plus apparente la continuité généalogique, on usa d'un artifice qui donne à ces inscriptions un faux air d'archaïsme ; on écrivit les noms de droite à gauche, de telle sorte que chacun d'eux était repris ensuite, à titre de patronymique, au génitif. De ce procédé exceptionnel, Pausanias ne dit rien, non plus qu'il ne mentionne la signature du sculpteur argien Antiphanès, gravée normalement de gauche à droite, qui se lit sous le nom de deux statues.

Mais il est nécessaire de pousser plus avant la comparaison entre le texte de Pausanias et les ruines. Les observations de J. Replat et de É. Bourguet ont mis en valeur un fait aussi surprenant qu'incontestable : non seulement « les statues étaient plus serrées dans la partie gauche que dans la

1. É. Bourguet, *BCH*, 1910, pp. 221-230 *(La base des rois d'Argos)* et *FD*, III, 1, pp. 41 sqq.

partie droite »[1], mais il est impossible de restituer l'assise des piédestaux de manière à obtenir, à droite, une densité *d'un ordre comparable* à celle que présente la moitié gauche (entièrement conservée, sauf un élément). Si l'on numérote de 1 à 20 les piédestaux (voir la fig. 4), on constate que les pierres 12 à 20 portent huit statues, de Lyncée à Héraclès[2] ; des onze premières, cinq sont complètement ou partiellement conservées et une seule, le n° 9, porte la trace sûre d'un scellement de statue, vers le joint gauche. Quelle que soit la disposition que l'on adopte à partir de ces données, elle demeurera inexplicable ; la seule qui puisse satisfaire nos conceptions, celle d'une répartition équilibrée et symétrique, est exclue[3]. Puisque nous sommes contraints d'accepter un plan extraordinaire, un plan dont les raisons nous échappent, il faut se demander si celui que suggère le texte de Pausanias doit être écarté. Car ce texte est très précis ; il ne cite pas quelques statues parmi d'autres, ni un groupe de statues choisi parmi d'autres groupes ; il vise à être exhaustif. Il énumère et situe *d'abord* Danaos, *puis* Hypermestra, et *immédiatement à la suite* de

1. Les piédestaux reposent sur un socle qui a été trouvé *in situ*. La concordance entre les trous de goujon, au lit d'attente du socle et au lit de pose des piédestaux, garantit la disposition de ces derniers, à gauche comme à droite, avec cette seule réserve : « Je dirais presque qu'il n'y a pas à douter de la position donnée [sur le plan à chacun des piédestaux retrouvés de la partie droite], grâce aux différences, très nettement appréciables selon les pierres, dans la distance des deux tenons. Mais, comme la seconde dalle du socle (en partant de la droite) manque entièrement, on sera peut-être tenté de transporter précisément à cette place l'un des piédestaux de la partie Est, et il sera impossible d'affirmer rien pour ou contre ce transfert, puisque c'est sur cette seconde dalle du socle qu'étaient les scellements de goujon » (É. Bourguet, *BCH*, 1910, p. 229, n. 1).

2. Voici les noms gravés : [Λ]υγκεύς, Ἄβα[ς], Ἄβαντος Ἀκρίσιος, Ἀκρισίου Δανάα, Δανάας Περ[σεὺς κ]αὶ Διός, Περσέος Ἀλκτρυών, Ἀλκτρυό[νος] Ἀλκμήνα, Ἀλκμήνας Ἡρακλ[ῆς] καὶ Διός ; cf. *FD*, III, 1, 70-78.

3. Il est difficile d'interpréter les entailles qui se voient vers le joint droit de 6 et vers le joint gauche de 4. La première, en particulier, est des plus incertaines. La face antérieure de la même pierre a été, sur la partie droite, *retaillée* profondément (le dessin de la fig. 4 est, sur ce point de détail, légèrement inexact) et non simplement martelée, ce qui ne permet pas de conclure à l'existence primitive d'une inscription.

celle-ci Lyncée et ses descendants, jusqu'à Héraclès en passant par Persée[1]. Je ne me dissimule pas ce qu'a d'étrange la restitution à laquelle on aboutit si l'on veut concilier le texte de Pausanias et les certitudes archéologiques : elle consiste à grouper dans le secteur Ouest de l'hémicycle (piédestaux 9 à 20), toutes les statues et à laisser vide presque la moitié des piédestaux (de 1 à 8) ; une statue, — ce serait celle d'Hypermestra — portait du pied droit sur le piédestal n° 12 (trace visible) et du pied gauche sur le piédestal (perdu) n° 11, où devait être gravé le nom ; une autre statue — ce serait celle de Danaos — portait du pied droit sur le piédestal n° 10 (perdu), où devait être gravé le nom, et du pied gauche sur le piédestal n° 9 (trace visible)[2]. On avait donc, dans l'ordre et sans interruption : Danaos, Hypermestra, Lyncée, etc.

Je répète que les pierres, considérées indépendamment du texte de la périégèse, imposent une solution exceptionnelle, et que Pausanias — si l'on en juge par la base des Arcadiens ou par celle de Lysandre — mérite, dans ses dénombrements, notre confiance ; je répugne à croire, tant que les pierres n'y contraindront pas, qu'il ait passé sous silence une partie des statues[3] en déguisant son ignorance sous un dogmatisme de parade.

1. Il n'est pas possible d'interpréter autrement les mots ἅπαν τὸ ἐφεξῆς αὐτῶν γένος τὸ ἐς Ἡρακλέα τε καὶ ἔτι πρότερον καθῆκον ἐς Περσέα ; mais la rédaction est singulièrement gauche, ou le texte mal transmis. Cette difficulté, d'ailleurs, n'importe pas à la question que nous examinons en ce moment.

2. Ou, à la rigueur (cf. ci-dessus, p. 93, n. 1), on pourra transporter le piédestal n° 9 en 2 ; Danaos et Hypermestra seraient ainsi séparés par un long intervalle, vide de statues.

3. En tout cas, il n'a pas pu en omettre plus de deux ou trois. Trois est un chiffre maximum ; cf. les piédestaux conservés, fig. 4. — Sur l'occasion de la dédicace, Pausanias est affirmatif ; peut-être le piédestal de la première statue, celle de Danaos, portait-il une inscription plus longue (épigramme métrique, comme sur la base arcadienne ?), qui célébrait la fondation de Messène et nommait les Thébains, alliés d'Argos. — Pour l'omission de Pausanias qui ne signale pas la signature d'Antiphanès (*FD*, III, 1, 74), cf. ci-après, p. 116.

X, 6-8. — Il n'y a pas de transition autre que la particule δέ entre la dernière offrande argienne — celle des Rois — et l'offrande tarentine[1], avec laquelle nous revenons sur le côté Sud de la Voie sacrée. Un angle des fondations qui portaient cette base est encore *in situ*, à l'Ouest de l'hémicycle des Épigones ; quatre pierres qui appartiennent au degré supérieur (trois sont inscrites) ont été retrouvées et l'espacement des lettres permet d'affirmer que la base s'étendait sur une longueur supérieure à 10 mètres[2]. La dédicace avait été gravée d'abord sur le lit supérieur ; environ le premier quart du v^e^ siècle ; elle fut regravée sur la face antérieure au IV^e^ siècle[3]. L'occasion précise de l'offrande nous reste inconnue, comme elle l'était à Pausanias. Il mentionne le sculpteur Ageladas, dont il a lu le nom sans doute sur une des pierres aujourd'hui perdues. Rappelons que l'*acmé* d'Ageladas occupe le premier quart ou le premier tiers du siècle[4] et que cette donnée concorde bien avec les indications de l'écriture.

Pausanias n'accorde qu'une attention superficielle à l'offrande elle-même ; mais il s'attache complaisamment au *logos* de l'oekiste Phalanthos.

XI, 1. — « Près de l'offrande des Tarentins se trouve le Trésor de Sicyone ». Par une précaution curieuse, qu'il n'a

1. Que nous appellerons « les Tarentins du bas » par opposition aux « Tarentins du haut » dont il sera question plus loin.

2. É. Bourguet, *FD*, III, 1, pp. 73 sqq. ; W. B. Dinsmoor, *BCH*, 1912, pp. 442-443 ; en dernier lieu P. de La Coste-Messelière, p. 19, n. 1 (la longueur serait d'environ 12m,30). Aucun autre emplacement n'est susceptible, dans cette partie du sanctuaire, d'accueillir la base tarentine. — Je rappelle, pour éviter toute confusion, que la pierre signalée sous réserve *FD*, III, 1, p. 76, n. 1 appartient à la niche phocidienne reconnue par F. Courby, *FD*, II, *La Terrasse du Temple*, pp. 220 sqq.

3. Sont attestés par l'un ou l'autre état de la dédicace les éléments suivants : [Ταραντ]ῖνο[ι], [Μεσσαπ]ίων, [ἑλ]όντες δεκάταν ; cf. É. Bourguet, *FD*, *l. l.*

4. Cf. par ex. Ch. Picard, *Manuel d'archéologie grecque, La sculpture*, I (1935), p. 498.

pas prise à propos des monuments similaires d'Olympie (VI, XIX, 1), Pausanias prévient aussitôt le lecteur que ce Trésor[1], ni aucun des Trésors du sanctuaire ne contient d' « argent », de « trésor », au sens courant du mot. La remarque a une portée générale et, dans la page qui suit, Pausanias va en effet citer plusieurs trésors. Mais il est clair que l'ordre topographique continue de commander son exposé ; il interrompra, chaque fois qu'il sera nécessaire, l'énumération des Trésors, pour insérer, chacune à la place qui lui revient, d'autres offrandes ; et c'est le cas, aussitôt après le Trésor de Sicyone, pour les statues cnidiennes. La tentation pouvait être grande de réunir, dans la description du sanctuaire delphique, les Trésors et de faire ainsi pendant au chapitre XIX du livre VI (Ἠλιακῶν β') ; toutefois, à Olympie, ces édifices sont comme alignés sur une même terrasse ; à Delphes, la plupart de ceux que cite Pausanias (non pas tous) se situent, il est vrai, *autour* du « Carrefour des Trésors[2] », mais ils ne sont pas vraiment *groupés*. Le fait que Pausanias n'a pas essayé de donner un tableau d'ensemble des Trésors[3] caractérise bien sa méthode d'exposition : elle reste topographique, expressément ou tacitement[4].

1. Sur le terme *thesauros* (monument) et les Trésors de Delphes et d'Olympie, cf. Louis Dyer, *JHS*, 1905, pp. 294-319, où les textes anciens sont cités. Strabon, IX, 277, écrit à propos des Trésors de Delphes : « Θησαυροί, οὓς καὶ δῆμοι καὶ δυνασταὶ κατεσκεύασαν, εἰς οὓς καὶ χρήματα ἀνετίθεντο καθιερωμένα καὶ ἔργα τῶν ἀρίστων δημιουργῶν ». La phrase de Pausanias a la valeur d'une rectification implicite (soit au texte de Strabon, soit tout simplement à l'association d'idées qu'évoque le mot par lui-même), mais je doute, quoi qu'on en ait dit, qu'elle comporte la moindre nuance d'ironie. — Voir aussi le bref, mais substantiel article *Thesaurus*, *RE*, VI A (B. Kübler).

2. Appellation commode pour désigner le premier tournant de la Voie sacrée ; elle remonte à Th. Homolle. Cf. le chapitre suivant.

3. On ne trouve même pas, dans ce livre X, un rappel de la comparaison amorcée au livre VI, XIX, 1 : « ἐπὶ ταύτης τῆς κρηπῖδός εἰσιν οἱ θησαυροί, καθὰ δὴ καὶ ἐν Δελφοῖς Ἑλλήνων τινὲς ἐποίησαν τῷ Ἀπόλλωνι θησαυρούς ».

4. C. Robert a méconnu entièrement le sens du chapitre XI. Si je rappelle une interprétation que tout le monde considère comme périmée, ce n'est pas pour une vaine critique : le crédit et la méthode de Pausanias sont en cause.

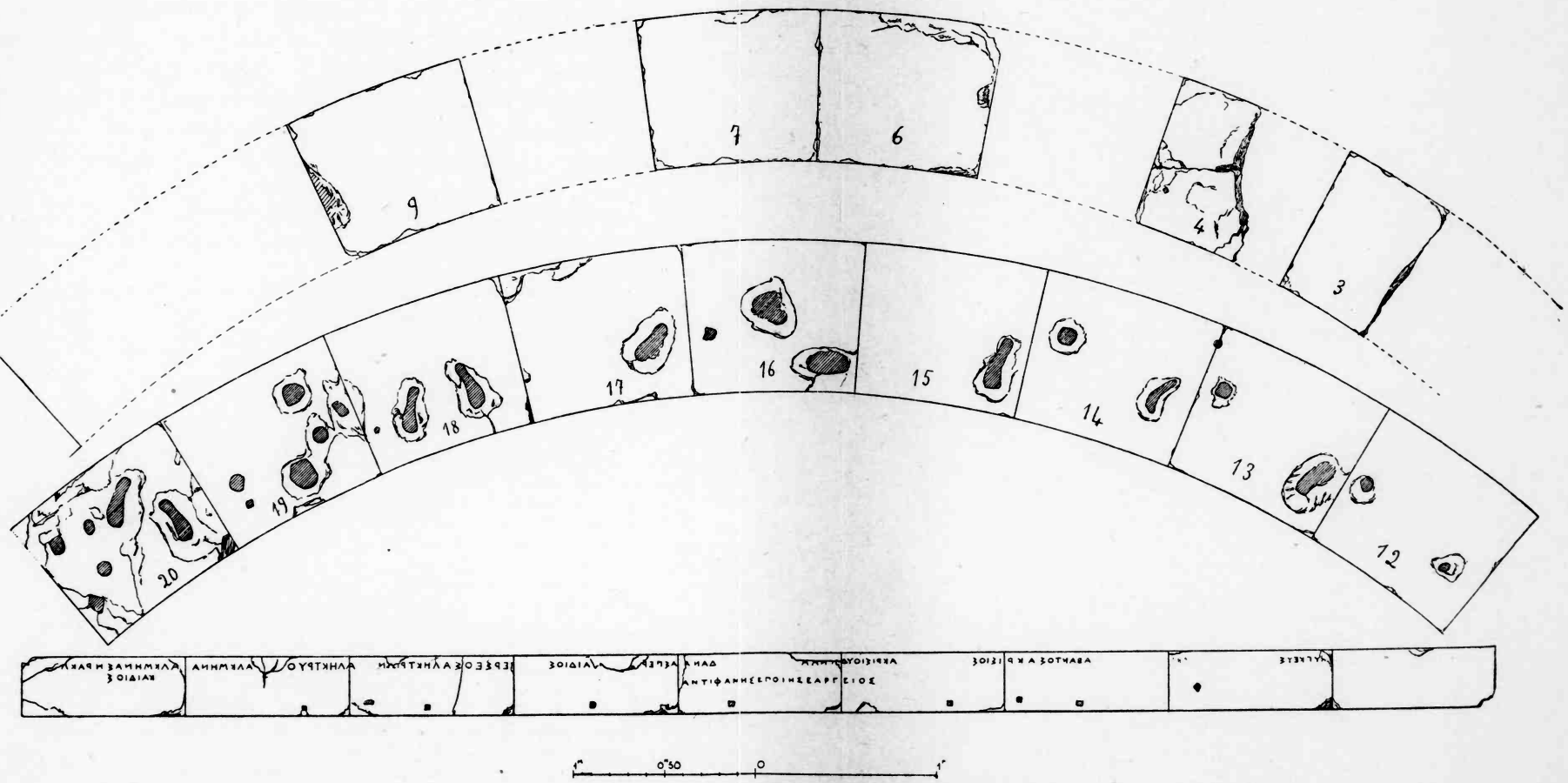


FIG. 4. — Piédestaux des Rois d'Argos. D'après *FD*, III, 1, fig. 21.

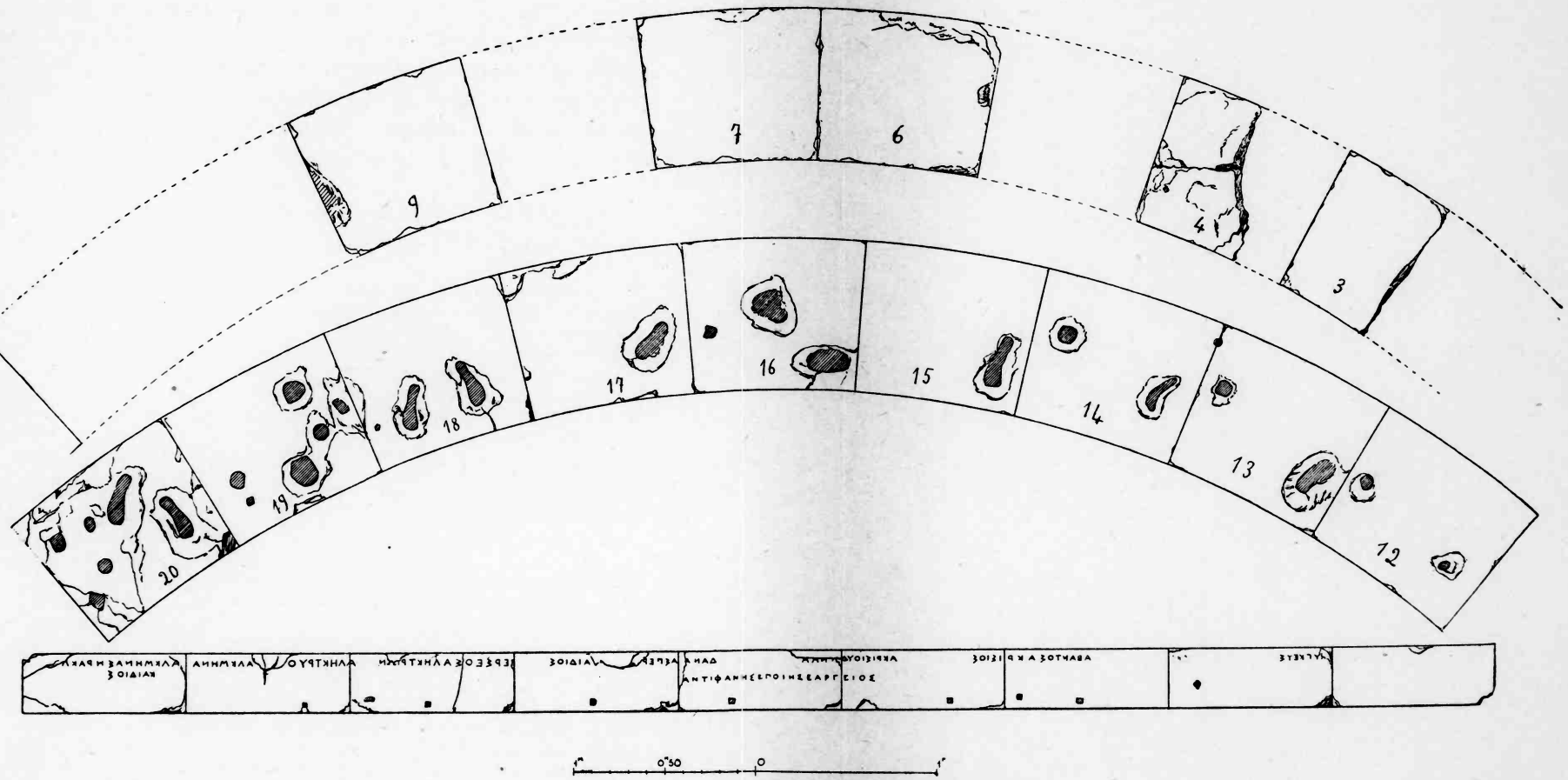


FIG. 4. — Piédestaux des Rois d'Argos. D'après *FD*, III, 1, fig. 21.

L'emplacement du Trésor de Sicyone est sûr, malgré l'absence de dédicace[1]. La superstructure est conservée, au moins en partie, jusqu'à l'assise des orthostates inclusivement. Les fondations sont d'un haut intérêt pour l'histoire de l'architecture ; elles contiennent les restes de deux monuments de tuf, l'un de plan rectangulaire (Monoptère), l'autre de plan circulaire (Tholos). Il importe de les mentionner ici, parce que le premier d'entre eux portait une série de métopes sculptées, dont l'origine sicyonienne ne peut plus être, après les travaux de P. de La Coste-Messelière, mise en doute[2].

XI, 1. — L'offrande qui suit est introduite simplement par δέ, mais il sera spécifié au début du § 2 qu'elle se trouve

C. Robert attribue (pp. 300-304) au périégète un effort de synthèse et des raffinements d'expression qui ne sont aucunement dans sa manière ; les statues cnidiennes (§ 1) se trouveraient dans le Trésor de Cnide (§ 5), et de même les statues de Lipara (§ 3) ou le bouc de Cléones (§ 5) dans des Trésors consacrés par ces deux villes. Robert traite, non sans vivacité, de pédants (« Pedanten », c'est-à-dire, à l'allemande, d'esprits étroits et minutieux, qu'aveugle leur minutie même) ceux qu'offusquerait une telle interprétation. Répétons donc ce que nous venons d'indiquer et ce que la suite de notre exposé mettra en valeur : l'étude des *ruines* et l'étude de la *rédaction* de la périégèse conduisent à des conclusions identiques ; Pausanias s'efforce de suivre l'ordre topographique, ou plutôt il ne s'y efforce pas, il le suit, tout simplement ; et il est faux en particulier que le chapitre XI, relatif aux Trésors, soit « composé de façon absolument systématique », ou que « la combinaison raffinée de l'énumération des Trésors saute aux yeux ».

1. Et d'ailleurs de toutes inscriptions autres que des lettres isolées, gravées sur les orthostates. Aussi ce monument ne figure-t-il pas dans le fascicule 1 du tome épigraphique.

2. J'ai examiné et dessiné pierre à pierre les fondations du Trésor. Cette étude, poursuivie pendant trois années, a fait l'objet de deux mémoires qui ont été soumis à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1921 et en 1923 (cf. *CRAI*, 1922, pp. 68-69 et 1924, pp. 106-107). J. Replat avait assumé la tâche délicate de démonter et de remonter en trois étapes la masse des fondations. Un fascicule du tome II *(Topographie et Architecture)* des *Fouilles de Delphes* sera consacré au Monoptère et à la Tholos. Dès maintenant on devra se reporter à l'ouvrage de P. de La Coste-Messelière, non seulement pour la sculpture du Monoptère (elle fait l'objet de la *Première partie, Métopes sicyoniennes*, qui renouvelle entièrement le sujet), mais pour l'architecture du Monoptère et de la Tholos (pp. 41-56) ainsi que du Trésor de Sicyone (pp. 56-63 et pp. 460-464).

« à côté du Trésor de Sicyone » : Pausanias continue donc de monter la Voie sacrée et d'examiner les monuments du côté Sud ; il néglige les niches du côté Nord. Aucun élément de la base cnidienne n'a été retrouvé[1], et la fouille a été poussée entre le Trésor de Sicyone et le Trésor de Siphnos jusqu'au sol vierge[2] sans faire apparaître aucune substruction. C'est que, si les fondations massives de Sicyone, profondément encastrées dans le schiste, et le « bastion » de Siphnos étaient à même de résister, l'espace qui les séparait devait être d'autant plus sensible au travail des eaux et aux éboulements.

Tout élément fait défaut pour dater les statues cnidiennes : Triopas, oekiste de la cité, et son cheval, Lèto, Apollon et Artémis, Tityos enfin percé de flèches[3]. Je n'aperçois pas de raison décisive pour distinguer, avec B. Sauer[4] (qui ne pose même pas la question !), deux bases et pour séparer Triopas de la triade apollinienne ; le texte de Pausanias ne donne aucune indication dans ce sens ; et les exemples ne manquent pas, dans le sanctuaire, de compositions aussi hétéroclites.

1. Cf. cependant ci-après, n. 3.

2. Je m'en suis assuré en 1923, en déchaussant les fondations du Trésor de Sicyone, du côté Ouest.

3. Th. Homolle a rapporté (Hitzig et Blümner oublient de le signaler) à ce Tityos un fragment de tête archaïque, « barbue, grimaçante, percée d'une flèche qui a traversé la joue et dont la pointe ressort sous l'œil énorme » (*BCH*, 1897, p. 302 [numérotée par erreur 402]). L'hypothèse a été signalée — plutôt que reprise —, avec des réserves expresses, par Ch. Picard et P. de La Coste-Messelière. L'appartenance à la base cnidienne est peu probable : cf. P. de La Coste-Messelière, p. 19, n. 1 et p. 397, n. 1. Comme la représentation a un caractère « monstrueux » et presque « caricatural », elle se prête mal à une datation précise (2e moitié du VIe siècle av. J.-C. ?). — On a rapporté autrefois (*BPW*, 1909, p. 187) à la même base une pierre inscrite que nous retrouverons plus loin ; É. Bourguet a indiqué, *FD*, III, 1, pp. 80-82, les objections auxquelles se heurtait cette attribution, et il ajoutait : « Je tiens à faire remarquer que, si l'attribution de cette pierre à la base qui portait le groupe de Triopas est fondée, Pausanias a parlé d'un ensemble de statues qu'il n'a pas pu voir : elles avaient été au moins depuis deux siècles arrachées à leur base... ». W. B. Dinsmoor a montré depuis que la pierre devait appartenir à une autre base cnidienne : cf. ci-après, p. 169.

4. *Die Anfänge der statuarischen Gruppe* (dissertation, Leipzig, s. d. [1887-1888]), p. 30 ; il est suivi par P. de La Coste-Messelière, p. 19, n. 1.

XI, 2. — Du Trésor de Sicyone et des statues cnidiennes au Trésor de Siphnos, une simple particule forme le passage. Réticence qui répond à un souci de forme, mais qui n'affecte pas la méthode : le Trésor de Siphnos fait suite sur le terrain au groupe qui précède. En ramenant au début du § 2 la mention du Trésor de Sicyone, Pausanias se procure une transition comme il les aime, par association d'idées : « ... le Trésor. Et les Siphniens aussi ont bâti un Trésor ».

Personne ne songe plus à contester l'identification que Th. Homolle avait proposée dès les premières fouilles[1]. Le Trésor de Siphnos occupait la puissante fondation, le « bastion » qui se dresse à l'extrémité du premier secteur de la Voie sacrée.

Il est intéressant de rapprocher du texte de Pausanias le passage où Hérodote mentionne le Trésor de Siphnos (III, 57) : « Τὰ ... τῶν Σιφνίων πρήγματα ἤκμαζε τοῦτον τὸν χρόνον, καὶ νησιωτέων μάλιστα ἐπλούτεον, ἅτε ἐόντων αὐτοῖσι ἐν τῇ νήσῳ χρυσέων καὶ ἀργυρέων μετάλλων, οὕτω ὥστε ἀπὸ τῆς δεκάτης τῶν γινομένων αὐτόθεν χρημάτων θησαυρὸς ἐν Δελφοῖσι ἀνακέεται ὅμοια τοῖσι πλουσιωτάτοισι ... ». Hérodote ajoute que pendant la construction du monument, ils consultèrent l'oracle, dont ils ne surent pas comprendre l'avertissement ; la réponse de la Pythie faisait allusion, comme le prouva l'événement, à une attaque conduite par des exilés samiens, adversaires de Polycrate :

1. Elle a été établie par É. Bourguet, *FD*, III, 1, pp. 110 sqq. ; cf. W. B. Dinsmoor, *BCH*, 1912, p. 149. Rappelons que Th. Homolle, qui l'avait abandonnée, y était revenu ensuite (cf. *FD*, IV, 2, p. 1). On se reportera maintenant à P. de La Coste-Messelière, pp. 238 sqq.

'Αλλ' ὅταν ἐν Σίφνῳ πρυτανήια λεύκα γένηται
Λευκοφρύς τ' ἀγορή, τότε δὴ δεῖ φράδμονος ἀνδρὸς
Φράσσασθαι ξύλινόν τε λόχον κήρυκά τ' ἐρυθρόν.

La condition introduite par ὅταν — une agora et un prytanée de marbre blanc — se trouvait remplie, nous apprend Hérodote au chapitre suivant, lorsque les exilés samiens se présentèrent devant l'île. Un délai, dont il est impossible d'évaluer l'importance, s'était donc écoulé entre la réponse de la Pythie (contemporaine de la construction du Trésor) et l'attaque samienne que l'on place vers 524 av. J.-C.[1]. L'architecture et la sculpture du monument n'invitent pas à remonter sensiblement plus haut, et la date de 525, qui représente à peu près le *terminus ante quem*, a été généralement retenue[2].

Selon Pausanias, qui a eu à sa disposition, outre Hérodote, au moins une autre source, les Siphniens, non contents d'édifier un Trésor (ᾠκοδομήσαντο, à l'aoriste), auraient continué de verser régulièrement (ἀπέφερον, à l'imparfait), annuellement, au dieu de Delphes la dîme de leurs revenus ; et, pour avoir négligé cette pratique pieuse, ils auraient vu la mer envahir leurs mines d'or. Il est malheureusement impossible de contrôler à un degré quelconque la valeur de ces renseignements ; mais il ne faut pas les rejeter en bloc *a priori* : pourquoi le dieu n'aurait-il pas demandé (ἐκέλευσεν ὁ θεός), pourquoi les Siphniens n'auraient-ils pas versé une dîme pendant quelques années, après la construction du Trésor ?

1. Pour cette date, qui n'est qu'approximative (le jeu est d'une année environ), cf. par ex. G. Glotz et R. Cohen, *Hist. gr.*, I, p. 284.

2. Voir, sur cette question, P. de La Coste-Messelière, p. 243. *Ibid.*, p. 242, n. 2 et n. 3, de pertinentes remarques sur Hérodote et la façon dont Pausanias l'utilise. — Le plus simple paraît être de supposer que la construction du Trésor, à Delphes, et celle du prytanée et de l'agora, à Siphnos, marchèrent à peu près de pair : période de prospérité et d'activité, à laquelle le raid samien met un terme.

Au reste, ce *logos* n'intéresse pas notre propos immédiat. Contentons-nous de noter que le Trésor de Siphnos s'ajoute à la liste des repères indiscutables qui attestent la fidélité de Pausanias à l'ordre topographique.

XI, 3-4. — Pausanias signalera plus loin une autre offrande des Liparéens, dans la région du Temple. Nous possédons les restes de deux dédicaces liparéennes. L'une revient sûrement à la seconde offrande mentionnée par Pausanias. L'autre n'est représentée que par quelques lettres : [Λιπ]αραῖοι[1] ; se rapporte-t-elle aux Liparéens du bas ? Il y a toujours quelque incertitude dans les rapprochements que l'on est conduit à proposer entre des dédicaces imprécises ou mutilées et les offrandes nommées par les textes littéraires ; la difficulté se trouve accrue ici du fait que Strabon (VI, 275) et Diodore (V, 9) parlent de *nombreuses* offrandes liparéennes à Delphes : πολλάκις et πλεονάκις.

Laissons donc en suspens cette identification. Sur le lieu probable de l'offrande, il suffira de remarquer que Pausanias la mentionne aussitôt après le Trésor de Siphnos et avant celui de Thèbes, c'est-à-dire entre deux monuments dont le site est identifié aujourd'hui avec pleine certitude ; de l'un à l'autre s'étend un vaste espace disponible. C'est là qu'il faut restituer sans doute la base liparéenne. En quel point exactement et sur quelle longueur, l'état de la ruine ne permet pas de le décider ; on voit sur les plans dressés par Convert et Tournaire[2] quelques dalles de calcaire qui ont pu appartenir à la fondation de notre base[3].

1. Et, au-dessous, ΘΣ. Fragment de marbre. Cf. É. Bourguet, *BCH*, 1911, p. 149.

2. *BCH*, 1894, planche IX et *FD*, II (1902), planche V.

3. P. de La Coste-Messelière (p. 472, cf. son plan restauré) restitue à cette place, non sans réserves, un Trésor (nécessairement très petit : moins de quatre mètres de largeur). Th. Homolle se prononçait déjà dans le même sens (*BCH*, 1898, p. 590), sans d'ailleurs aborder le problème des dimensions ;

Quant à Pausanias, il s'intéresse peu à l'offrande elle-même (il dit simplement : ἀνδριάντες), qui est surtout pour lui l'occasion d'un *logos* sur les Liparéens.

XI, 5. — Il n'y a plus de doute aujourd'hui sur l'emplacement du Trésor de Thèbes : il se dressait sur les fondations de tuf qui occupent l'angle S.-O. du téménos[1].

On n'a point fourni d'argument solide pour contredire l'indication, fort vraisemblable, donnée par Pausanias sur l'occasion dans laquelle fut construit le Trésor. Il est vrai que Diodore (XVII, 10, 4) parle d'un temple élevé à la suite de la défaite des Phocidiens, c'est-à-dire vers 345 : « ὁ ἀπὸ Φωκέων ναός, ὃν ἱδρύσαντο Θηβαῖοι ». S'il faut prendre parti entre Pausanias et Diodore, nous ferons valoir que la victoire *thébaine* de Leuctres, mieux que la guerre sacrée, justifiait une offrande particulière de la cité et que d'ailleurs la confédération *béotienne* avait commémoré par une base, dans le sanctuaire de Delphes, la victoire remportée sur les « impies »[2]. Aucun fragment de dédicace n'a été retrouvé[3], et il est

mais il est aisé de voir que l'opinion d'Homolle résulte moins d'une analyse archéologique et d'une impression authentique que d'un raisonnement ; c'est l'époque où il place le Trésor de Cnide sur le bastion qui appartient en réalité au Trésor de Siphnos, et il s'efforce de trouver pour celui-ci, dans le voisinage immédiat, un autre emplacement. La question devra être reprise, mais on ne pourra pas négliger une donnée essentielle : le texte de Pausanias. Les solutions envisagées par P. de La Coste-Messelière, qui songe à restituer la base liparéenne sur le côté Nord de la Voie sacrée ou de son prolongement vers la porte A', à la hauteur de Siphnos ou de Thèbes, ne sont pas exclues par la périégèse ; je tiens cependant celle que nous avons proposée pour plus vraisemblable.

1. Cf. É. Bourguet, *FD*, III, 1, pp. 191 sqq. et p. 400. H. H. Finsen et moi-même avons étudié en vue de la publication architecturale les fondations et les pierres dispersées du Trésor ; nous ne croyons pas devoir maintenir la base indépendante que É. Bourguet (*l. l.*, p. 401, cf. pp. 388-389) situe sur le côté Est du Trésor, vers l'angle Nord ; le côté Est se trouve ainsi dégagé et il devient possible de restituer à cet endroit, plutôt qu'à l'Ouest, l'entrée du monument.

2. *FD*, III, 3, pp. 61-80.

3. Mais beaucoup d'éléments de la façade font défaut.

possible que le périégète ait simplement consigné une tradition orale recueillie à Delphes[1].

1. Faut-il relever une étrange affirmation de Hitzig et Blümner ? Ils déclarent, sans avancer aucune preuve, que Pausanias « parle de plusieurs Trésors thébains ». Sans doute cette interprétation est-elle grammaticalement possible ; mais celle que l'on admet en général ne l'est pas moins. Le contexte et le bon sens doivent décider : il est clair que Pausanias ne connaît qu'un Trésor de Thèbes, dédié après Leuctres, et que le pluriel θησαυροί au début du § 5 se justifie seulement par le double génitif Θηβαίων καὶ Ἀθηναίων.

CHAPITRE III

CARREFOUR DES TRÉSORS. LE PROBLÈME CNIDIEN

XI, 5. — Le parcours que vient d'achever Pausanias l'a conduit jusqu'au Carrefour des Trésors entre deux lignes d'offrandes ; au Sud le péribole, au Nord la brusque levée du terrain définissaient exactement son enquête. Après avoir jeté un coup d'œil sur le Trésor de Thèbes, il revient sur ses pas jusqu'au coude de la Voie sacrée. Là s'élargit brusquement le champ de sa vision ; à gauche comme à droite, les offrandes se pressent en masses profondes et confuses.

Pour que la description restât claire, pour que nous pussions suivre dans le détail la démarche du périégète, il faudrait qu'il se résignât à multiplier les indications topographiques. Or, il répugne à cette humble méthode. Il s'efforcera donc de conserver une désinvolture d' « honnête homme » et d'écrivain, habile au jeu des antithèses et des associations d'idées. Mais — ne nous lassons point de le redire — ces pauvres raffinements ne sont jamais obtenus aux dépens de l'exactitude topographique. S'il avait renoncé à celle-ci, il eût été facile au périégète, dans ce paragraphe 5[1], de tirer parti, mieux qu'il ne l'a fait, du contraste entre les mobiles

1. A propos duquel il n'est plus nécessaire de réfuter l'interprétation de C. Robert, cf. ci-dessus, p. 96, n. 4.

des Thébains, des Athéniens, des Cnidiens, des Potidéates, des Syracusains.

En réalité, aucun fil logique ne court à travers l'ensemble du « paragraphe des Trésors ». Il n'y a donc pas lieu de considérer comme un tout, comme une synthèse sans valeur « locale », ces quelques lignes formées d'éléments bien distincts.

Les deux premières phrases, il est vrai, comportent un balancement à la fois logique et rhétorique ; aux offrandes thébaine et athénienne s'oppose celle de Cnide qui sert de pivot au développement. Faut-il renoncer alors à tirer un parti quelconque de l'ordre dans lequel sont introduits les trois Trésors ? La ruine va répondre : le Trésor de Thèbes et le Trésor d'Athènes sont identifiés, et il est sûr que le Trésor de Cnide ne se trouve pas dans l'intervalle qui les sépare[1] ; Pausanias a bien énuméré les trois monuments dans l'ordre où ils se présentaient à ses yeux.

D'ailleurs, le Trésor de Cnide, auquel on avait attribué les emplacements les plus variés[2], est aujourd'hui définitivement fixé, grâce à P. de La Coste-Messelière[3], sur une fondation dont l'importance avait été méconnue : il se trouve à l'Est du Trésor d'Athènes, donc *après* celui-ci, lorsqu'on monte à partir du Carrefour des Trésors. Comment ne pas remarquer qu'une fois de plus la recherche archéologique, poursuivie sans préjugé et indépendamment du texte de Pausanias, vient confirmer la valeur de ce texte ?

1. Au Nord du Trésor de Thèbes, de l'autre côté du passage qui conduit à la porte A', se trouvent deux monuments pour lesquels aucune identification vraisemblable n'a été proposée ; du moins le plus occidental des deux n'était-il pas un Trésor, et l'autre, remarquable par les noms propres gravés en lettres archaïques sur plusieurs de ses pierres (*FD*, III, 1, pp. 219 sqq.), ne saurait, pour toutes sortes de raisons décisives, convenir aux éléments conservés de la superstructure du Trésor cnidien. Cf. sur ces deux monuments, P. de La Coste-Messelière, pp. 470-475.

2. Cf. *BCH*, 1912, p. 456, n. 3.

3. *BCH*, 1930, pp. 485-486 avec plan de situation ; *Aù Musée de Delphes*, p. 468 et n. 7.

XI, 5. — Sur le Trésor d'Athènes, la publication épigraphique[1] et architecturale[2] fournit tous les renseignements utiles. Une discussion sans cesse renaissante concerne la date de sa consécration. On sait comment le problème se pose. Sur le côté Sud du Trésor s'étend une terrasse, qui portait un socle avec la dédicace, sûrement restituée : Ἀθεναῖοι τ[ὸ]ι Ἀπόλλον[ι ἀπὸ Μέδ]ον ἀκ[ροθ]ίνια τῆς Μαραθ[ῶ]νι μ[άχης][3] ; cette dédicace vaut-elle aussi pour le Trésor ? La terrasse est-elle contemporaine du Trésor ou lui est-elle postérieure ? Clairement résumé par J. Audiat[4], qui se prononce pour la date la plus basse (généralement adoptée par les savants français), le débat ne s'est pas trouvé clos pour autant ; et, dans un compte rendu de février 1935, H. Schleif défend encore une date plus élevée[5].

Nous pourrions nous dispenser de prendre parti. Car l' « acribie » de Pausanias n'est pas en jeu. Acceptons un instant, pour le Trésor, une date haute : fin du VI^e^ siècle ;

1. G. Colin, *FD*, III, 2.

2. J. Audiat, *FD*, II, *Le Trésor des Athéniens*.

3. *FD*, III, 2, 1. Sur la disposition exacte et les vicissitudes de la dédicace, cf. J. Audiat (*BCH*, 1930, pp. 296-320), qui a l'obligeance d'indiquer que j'étais arrivé de mon côté, pour l'essentiel, aux mêmes conclusions. Je voudrais faire une réserve de détail. Dans son premier état l'assise sur laquelle est gravée la dédicace — et qui portait les trophées — était plus courte de deux pierres que dans le second état ; J. Audiat écrit à ce sujet : « Le texte, très légèrement modifié, de la dédicace est gravé à nouveau, à l'avant des dalles ; on en espace davantage les lettres, ce qui oblige à rajouter deux pierres à l'Est » (cf., dans le même sens, *FD*, II, *l. l.*, p. 62). Mais il est clair que la disposition architecturale commande l'entraxe des lettres, bien loin d'être commandée par lui : on espaça les lettres parce qu'on étendait le socle. Dès lors le problème reste entier : pourquoi, deux ou trois siècles après la première consécration, a-t-on remanié le trophée de Marathon ? L'on ne peut malheureusement former, en réponse, que des conjectures incontrôlables.

4. *FD*, II, *l. l.*, pp. 85 sqq.

5. *Gnomon*, pp. 65-68. A la différence d'autres publications où l'on invoquait pêle-mêle, en faveur du VI^e^ siècle, toutes sortes d'arguments ou d'hypothèses, notamment historiques, H. Schleif s'en tient aux faits matériels, à la construction (je signale qu'il imprime deux fois, par erreur « 520 » av. J.-C. au lieu de « 510 »). G. Lippold, *Phil. Woch.*, 1936, pp. 578-579, sans prendre formellement parti, penche évidemment pour la date la plus haute.

nous sommes à peu près sûrs du moins que le monument lui-même ne portait pas de dédicace[1] ; Pausanias aurait donc simplement rapporté à l'ensemble Trésor+socle l'inscription qu'il lisait sur le socle : *interprétation* abusive, mais qui part d'une *donnée* exacte.

Toutefois, je tiens à préciser que la date de 490 continue de me paraître la plus vraisemblable. Aux raisons que l'on a fait valoir, je me demande si l'on ne doit pas ajouter celle-ci. A l'époque où écrit Pausanias, les traditions historiques ont pu s'effacer à Delphes comme à Athènes ; pourtant celles qui se rapportaient à Marathon et à Salamine avaient plus de titres que les autres à survivre. Que Pausanias — et les exégètes auxquels il a eu recours — se soient trompés sur l'occasion de telle offrande archaïque, consacrée par une cité obscure ou déchue, on ne saurait en être surpris ; la chose est beaucoup plus invraisemblable lorsqu'il s'agit d'Athènes et des guerres médiques.

Je ne vois pas d'ailleurs que l'on puisse échapper, en ce qui concerne Pausanias, au dilemme suivant : ou bien la relation qu'il établit entre la dédicace et le Trésor lui a été confirmée par ses sources[2] ; ou bien c'est de son propre chef qu'en rapportant ce que ses yeux ont vu, il a étendu, à tort ou à raison, du socle au Trésor la portée de la dédicace. Dans l'un comme dans l'autre cas, la valeur *documentaire* de la périégèse reste intacte.

XI, 5. — Pausanias a commis, à propos du Trésor de Cnide, une erreur étrange : « Je ne sais », dit-il, « si c'est à

1. L'hypothèse de Schleif est proprement désespérée : « Wenn auch nicht der unglückliche Zufall anzunehmen ist, dass gerade auf einem der vier verlorenen Antensteine des Athenerschatzhauses der Name der Stadt zu lesen stand... ».

2. Littéraires ou orales. Et dans ce cas la confusion, si confusion il y a, n'est pas imputable à Pausanias ; le prestige de Marathon aurait offusqué l'origine véritable du Trésor. Il y a, dans toutes les « archéologies », de ces noms envahissants, sur lesquels se cristallisent les traditions.

l'occasion d'une victoire ou pour faire montre de leur prospérité qu'ils ont construit leur Trésor ».

On ne peut mettre en doute l'appartenance de la dédicace suivante : « [Κνίδιοι] τὸν θησαυρὸν τόνδε καὶ τἀγάλμα[τα Ἀπόλλωνι] Πυθίωι [ἀνέθεν] δεκάτ[αν ἀπὸ τῶμ πολεμί]ων » (*FD*, III, 1, 289). En vain essaierait-on de contester la restitution du premier mot. L'alphabet est cnidien ; les fragments de marbre où est gravé ce qui reste de la dédicace appartiennent incontestablement[1] à l'ensemble architectural que les décrets gravés sur ses murs garantissent comme cnidien. Si δεκάτ[αν] n'était suivi d'aucun complément, il ne serait pas impossible d'expliquer l'hésitation de Pausanias. Le terme par lui-même n'est pas limité à l'acception guerrière qu'attestent la plupart des dédicaces[2] ; à Delphes même, deux Métapontins, au début du v^e^ siècle, emploient δεκάταν sans préciser, et l'on peut douter qu'il s'agisse d'une dîme sur l'ennemi ; dans le vocabulaire de Pausanias, en tout cas, le mot se rencontre à propos d'un revenu comme celui des mines d'or siphniennes, ou d'une aubaine telle qu'avait été pour les Corcyréens la pêche miraculeuse des thons. Mais, dans la dédicace cnidienne, on lit au-dessous de δεκάτ[αν] les deux lettres ον, gravées de droite à gauche (*vacat* ΛΟ) ; sans entrer dans le détail des questions architecturales que pose ce fragment de texte écrit *boustrophedon*, je reconnais que la restitution [ἀπὸ τῶμ πολεμί]ων[3] est d'une extrême vraisem-

1. La démonstration n'est plus à faire après les études d'É. Bourguet (*FD*, III, 1, p. 91 et pp. 150 sqq.) et de W. B. Dinsmoor (*BCH*, 1913, pp. 30 ssq.) ; sur les dimensions et la décoration du Trésor de Cnide, cf. maintenant P. de La Coste-Messelière, pp. 237 sqq. et p. 468. La publication architecturale, à paraître, s'efforcera de résoudre le problème, secondaire, de savoir à quelle assise appartient la dédicace ; dans l'état actuel de la recherche, la place que lui attribue É. Bourguet, c'est-à-dire sur un degré, semble seule possible.

2. Si je précise ce point, c'est à cause de l'objection formulée par É. Bourguet, *FD*, III, 1, p. 151, et *Ruines*, p. 75.

3. Proposée par Th. Homolle dès la découverte du fragment, *BCH*, 1898, p. 592.

blance[1]. Ainsi l'origine de la dîme était précisée par la fin de la dédicace.

Donc Pausanias s'est trompé. Th. Homolle a essayé cependant de concilier les termes de l'inscription et le texte du périégète, qu'il traduit ainsi : « quant aux Cnidiens, je ne sais s'ils ont bâti pour une victoire ou par ostentation ». « L'incertitude », écrit Homolle[2], « paraît bizarre au premier abord, elle étonne de la part d'un homme qui, par métier, devait se renseigner, qui avait tous les moyens de le faire, témoignages oraux, écrits, épigraphiques. La réflexion devient piquante, au contraire, s'il est bien démontré qu'il y avait en effet une inscription, qu'elle indiquait la cause de la dédicace et que cette cause était une victoire. Elle signifiera qu'en présence même d'un texte exprès et formel, on pouvait hésiter sur le sentiment qui avait inspiré les fondateurs et se demander si la victoire n'était pas un prétexte, la piété une fausse apparence, l'ostentation du luxe l'intention réelle et le but véritable ; tant le luxe s'étalait avec une exceptionnelle et orgueilleuse prodigalité ! C'est un trait d'humour, comme on en trouve rarement dans Pausanias et qui suppose en effet une impression profonde et inaccoutumée ». Mais Homolle écrivait ces lignes à un moment où il attribuait au Trésor de Cnide la frise, les frontons et la plus grande partie de la décoration qui reviennent en réalité au Trésor de Siphnos ; son argumentation perd maintenant un point d'appui indispensable : Pausanias n'a manifesté aucune surprise, aucune admiration particulière devant le Trésor de Siphnos, infiniment plus riche que celui de Cnide.

Une autre hypothèse, due à É. Bourguet[3], retrace ainsi la genèse possible de l'erreur : « Pausanias a vu le sanctuaire,

1. Ou du moins qu'elle indique bien le sens de la clausule ; car on peut songer aussi à un nom de peuple.
2. *BCH*, 1898, p. 592.
3. *Ruines*, p. 75.

mais il n'a pas écrit son livre à Delphes : il est permis, en tenant le plus grand compte des services qu'il nous rend, de relever ses inexactitudes, les confusions qui ont pu se produire dans ses notes et dans ses souvenirs. Il lui est resté l'impression d'un Trésor surchargé, aux ornements excessifs ; ses livres, peut-être aussi les ciceroni delphiens lui avaient dit qu'il y avait eu un Trésor de Cnide. S'il n'a pas un mot pour dire de celui des Siphniens ce qu'on attendrait de sa critique sévère et de son goût si pur, c'est qu'il a dit de l'un des monuments ce qu'il eût dû dire de l'autre, son hésitation au sujet de la dédicace cnidienne prouve simplement qu'il ne l'a pas vue, et il ne pouvait la voir, si le Trésor était, comme je le crois, tombé en ruines à ce moment, et depuis plus d'un siècle ».

Ainsi Pausanias aurait parlé d'un monument qu'il n'a pas vu. É. Bourguet a précisé son hypothèse en publiant (*FD*, III, 1, pp. 309 sqq.) les inscriptions du « Monument de Diodoros ». Diodoros est un Delphien qui a été honoré par plusieurs villes grecques et qui a fait graver leurs décrets sur une série de plaques assemblées par des scellements ; tous ces textes sont datés d'un archonte qui était en fonctions vers les années 30 à 25 av. J.-C. Or les plaques de marbre où ils sont inscrits présentent une mouluration à la fois simple et large où É. Bourguet et F. Courby reconnaissent une œuvre archaïque : « Je me suis souvent demandé », ajoute É. Bourguet, « si nous n'avions pas retrouvé, grâce à Diodoros, les restes des piédestaux sur lesquels se dressaient les Caryatides du Trésor de Cnide. C'est bien vers cette époque que le Trésor a dû être détruit, mais je n'insiste pas sur une hypothèse dont la preuve décisive n'est pas encore trouvée » (*FD*, III, 1, p. 310).

L'origine archaïque des pierres utilisées par Diodoros est hautement vraisemblable, mais je ne puis croire que le Trésor de Cnide ait été détruit à une époque aussi haute ;

un autre Trésor ou d'autres offrandes, de moindre importance, ont pu fournir des matériaux à Diodoros[1].

Notons un premier point de repère : un décret gravé sur une pierre du Trésor de Cnide au printemps de l'année 48 av. J.-C.[2] concerne très probablement un Cnidien ; il est donc à penser que le Trésor était encore debout à cette date. Sa destruction se placerait alors entre 48 et 30 av. J.-C. à peu près ; mais cette hypothèse se heurte à des objections précises. On trouve, sur des pierres qui proviennent sûrement du Trésor, des inscriptions très postérieures ; un certain nombre de décrets (*FD*, III, 1, 328-332) appartiennent à l'époque impériale ; É. Bourguet a prévu l'objection (*ibid.*, p. 182, n. 1) : « On a pu n'inscrire ces quelques décrets qu'à un moment où les pierres se trouvaient déjà transportées à leur nouvelle place ». Mais faudra-t-il étendre l'explication à un décret du Ier siècle ap. J.-C. (n° 312), à un décret du IIIe siècle ap. J.-C. gravé sur la krépis[3], et aux affranchissements nos 302 et 303 qui datent des environs de l'ère chrétienne ? Ces deux textes sont gravés sur un des orthostates du Trésor et le dernier s'achevait sur une pierre perdue ; il faudrait donc que la pierre conservée ait été incorporée dans un ensemble nouveau (avec une pierre de même provenance, ou d'autre provenance), mais on aurait alors dû prendre soin de la fixer ; or elle ne porte trace d'aucun scellement de remploi.

Bref, il y a difficulté certaine à admettre une destruction prématurée du Trésor[4]. Il est possible certes qu'il se soit

1. La même remarque s'applique aux marbres de remploi sur lesquels Domitien a fait graver l'inscription qui célébrait la réfection du Temple, entreprise à ses frais (Th. Homolle, *BCH*, 1896, pp. 716-717 ; É. Bourguet, *De rebus delph. imperat. aetatis*, pp. 65-66 et *Ruines*, pp. 267-269).

2. *FD*, III, 1, 318 et p. 400.

3. *FD*, III, 1, 485 ; cf. P. de La Coste-Messelière, p. 251, n. 3.

4. Cette hypothèse, que É. Bourguet a exposée à plusieurs reprises, mais non sans réserves, de 1911 à 1929 (*FD*, III, 1, p. 251, n. 1 ; *Ruines*, pp. 74-75 et p. 269 ; *FD*, III, 1, p. 310), était plus ou moins liée à la localisation du Trésor de Cnide devant celui de Siphnos (là où nous restituons la base des « Liparéens du bas »), c'est-à-dire en un point particulièrement exposé, dès l'antiquité, à l'action violente des eaux. De fait aucune fondation, au voisinage du Carrefour des Trésors, ne paraissait convenir au Trésor de Cnide. Le problème ne se pose plus de la même manière depuis 1930 et la découverte, par P. de La Coste-Messelière, de son site véritable.

disloqué avant le Trésor de Siphnos par exemple et celui d'Athènes ; mais aucune raison ne nous oblige, ni même ne nous invite[1] à remonter cet événement avant la visite de Pausanias.

Le périégète, par conséquent, s'est trompé non sur l'existence même du Trésor de Cnide, mais sur le motif de la consécration ; ou plutôt disons qu'il exprime un doute, dont il aurait dû être tiré par la lecture de la dédicace. Si son aveu d'ignorance était complet, nous aurions la ressource de dire que la dédicace lui a échappé ; mais tel n'est pas le cas ; le lecteur est mis en face d'une alternative : « Ou *victoire* ou *prospérité* » ; tout autre motif est exclu, et le fait est d'autant plus remarquable que, quelques lignes plus loin, Pausanias attribue à un sentiment de *piété* l'offrande des Potidéates.

1. É. Bourguet a invoqué, pour appuyer son hypothèse, « la dispersion vraiment surprenante de tous les morceaux [qu'il a pu] attribuer avec certitude à ce monument » ; « les traces », ajoute-t-il, « que portent un très grand nombre d'entre eux prouvent que les blocs de marbre ont été assez vite remployés ». Mais la dispersion des fragments du Trésor (cf. *FD*, III, 1, pp. 11-112) s'explique en partie par la dimension des pierres qui formaient les assises courantes du Trésor : parpaings ou orthostates, elles étaient plus maniables que les pierres correspondantes de Siphnos ; en outre il est très possible, nous l'avons indiqué, que le Trésor de Cnide se soit disloqué plus tôt (un ou deux siècles si l'on veut) que les Trésors de Siphnos et d'Athènes. Quant au second point, il me semble que l'état des pierres du Trésor s'explique suffisamment par des remplois tardifs, tels que ceux qui ont pu intervenir à partir du IIIe siècle, par exemple, ou du IVe siècle ap. J.-C. ; remplois de fortune et non remplois systématiques. W. B. Dinsmoor avait déjà noté, *BCH*, 1912, p. 457 : « not a single fragment of what I shall later present as the Cnidian series shows signs of repair or of rebuilding » ; affirmation qui appelle quelques réserves de forme ; on dira plutôt : « aucune trace sûre de remploi antérieur à la ruine définitive du sanctuaire ». J'ai consulté là-dessus P. de La Coste-Messelière, qui a étudié les moindres pierres du Trésor : il est disposé à accepter cette formule.

Pourquoi limite-t-il à deux seulement les hypothèses possibles ? On pourrait essayer de fondre, en les adaptant aux résultats aujourd'hui acquis, l'interprétation de Th. Homolle et celle de É. Bourguet ; le texte signifierait : « On se demande vraiment si c'est bien pour commémorer une victoire [comme le dit la dédicace] que les Cnidiens ont construit leur Trésor, ou si ce n'est pas plutôt pour faire étalage de leur prospérité » ; une confusion se serait produite dans les souvenirs de Pausanias entre les deux Trésors à caryatides (Cnide, Siphnos) et il aurait attribué au premier la richesse décorative du second. Je vois une objection précise à cette explication : la mémoire de Pausanias n'aurait pas manqué d'être soutenue par le *logos* relatif aux Siphniens ; entre la splendeur de leur offrande et les mines d'or qu'ils exploitaient, l'association d'idées était si naturelle et si forte qu'elle ne laissait guère place à une confusion. En outre, — et c'est peut-être là le point essentiel, — qu'il s'agisse de Siphnos ou de Cnide, attend-on vraiment de Pausanias, de ce que É. Bourguet appelle, par antiphrase, « sa critique sévère et son goût si pur », une remarque aussi pertinente et aussi spirituelle ? C'est déguiser le périégète que de le transformer en esthéticien, en critique d'art.

Ou en moraliste : l'antithèse serait manifeste, selon Carl Robert[1], entre l'avarice des Siphniens, punie par l'envahissement de la mer, et la piété des Potidéates (à trente ou quarante lignes de distance) ; quant aux Cnidiens, le même savant note, sans proposer d'explication précise : « Aber bei den Knidiern, wo das Motiv der Weihung dem Verfasser unbekannt ist, wird nur zwischen einem kriegerischen Erfolg und der blossen Renommage als Motiven geschwankt, die Frömmigkeit aber gar nicht in Rechnung gestellt ». Il y aurait dans ces paragraphes 2 à 5 tout un jeu subtil de

1. *L. l.*, pp. 302.

contrastes et de nuances. Mais l'analyse stylistique de C. Robert est, nous l'avons vu, entièrement ruineuse ; avec elle s'effondre aussi l'analyse « morale ».

Au vrai, le point de vue esthétique et le point de vue moral que l'on attribue tour à tour, ou en même temps, à Pausanias reposent seulement sur une expression : ἐς ἐπίδειξιν εὐδαιμονίας. « Ostentation », selon Th. Homolle et É. Bourguet ; « Renommage », écrit C. Robert. Cette nuance péjorative est-elle impliquée par le texte ? Il n'est pas besoin de s'attarder au mot εὐδαιμονία qui, appliqué à un État, signifie plutôt « prospérité » qu' « opulence »[1]. Pour ἐπίδειξις, il suffira de citer deux exemples tirés de Pausanias lui-même ; après avoir retracé l'histoire ancienne de Phlionte, il écrit (II, XIII, 3) : « Προσέσται δὲ ἤδη καὶ τῶν ἐς ἐπίδειξιν ἡκόντων τὰ ἀξιολογώτατα » ; et de même à Trézène (II, XXX, 10) : « Τοσαῦτα Τροιζηνίοις ἐχόμενα ἱστορίας ἦν ... · κατασκευὴν δὲ ἱερῶν καὶ ὅσα ἄλλα ἐς ἐπίδειξιν τὸ ἐντεῦθεν ἐπέξειμι ». Τὰ ἐς ἐπίδειξιν, ce sont simplement les choses à voir, les θεωρήματα, c'est-à-dire, dans un sanctuaire, les ἀναθήματα ; le mot ne comporte nécessairement de pointe ni chez Pausanias — ces exemples le prouvent, — ni dans la meilleure prose attique[2]. Une traduction : « pour faire étalage de leur prospérité » ne s'impose donc pas, et il paraît plus conforme à tout ce que nous savons du périégète, à son insignifiance comme à sa probité d'enquêteur, d'entendre simplement : « comme témoignage de leur prospérité ».

Mais le problème subsiste : pourquoi l'alternative victoire-

1. En particulier dans la langue d'Hérodote — familière à Pausanias — et dans celle de Pausanias lui-même ; cf., parmi beaucoup d'exemples, ceux qui se rencontrent dans les chapitres que nous étudions : VIII, 6 ; X, 8 ; XVI, 6.

2. Cf. les lexiques, et en particulier Liddell-Scott-Jones ; le terme est fréquent dans la langue épigraphique, à l'époque romaine, pour désigner des « récitations », des « auditions » musicales. Il ne paraît pas utile d'entrer dans plus de détail sur l'histoire du mot, puisque la langue de Pausanias lui-même nous fournit les éléments d'une comparaison.

prospérité ? Pourquoi la piété par exemple est-elle exclue ? Il faut penser que Pausanias a disposé d'un élément *positif* qui lui permettait de donner comme possibles deux motifs seulement. Je ne propose que sous les plus expresses réserves la solution suivante : Pausanias a lu la dédicace du Trésor, mais il l'a lue trop vite, il l'a lue incomplètement ; son observation ici a été en défaut, et il a négligé le retour *boustrophedon* qui aurait levé ses doutes ; il n'a pas déchiffré au delà de δεκάταν, et ce mot autorisait les deux interprétations entre lesquelles il déclare hésiter.

En faveur de cette explication, on peut faire valoir des remarques générales et un fait de détail. La visite de Pausanias est à la fois méthodique et rapide[1] ; méthodique, car il va d'offrande en offrande, il prend des notes sur l' « état actuel » des monuments, il inscrit soigneusement les noms propres — personnages et artistes — gravés sous les statues ; mais rapide et, si je puis dire, à sens unique : il n'a pas le loisir de flâner, de chercher, de revenir sur ses pas ; visiblement il est pressé par le temps : il est passé trop vite devant la dédicace cnidienne. N'oublions pas, d'autre part, qu'il a pu être dérouté par un alphabet étrange (non pas inaccessible, évidemment, mais qui lui opposait quelques difficultés) et par la disposition des derniers mots ; nous avons peut-être un autre exemple de la gêne qu'il pouvait éprouver devant des procédés de gravure périmés : en énumérant les statues qui ornent les offrandes de son choix, Pausanias s'efforce en général (du moins dans le premier secteur de la Voie) d'épuiser la liste des noms inscrits, tandis que, pour l'offrande des Rois d'Argos, où les noms étaient gravés de droite à gauche, il s'est contenté d'une indication globale et que le nom des sculpteurs, gravé en sens inverse, lui a échappé[2].

1. Cf. ci-après, chap. VII.

2. Lorsque j'ai d'abord envisagé cette explication, je l'ai jugée saugrenue. A la réflexion, elle ne manque pas de vraisemblance : Pausanias n'est certainement pas un paléographe impeccable ; les monuments et les inscriptions du sanctuaire ne lui sont pas, comme à Plutarque, familiers ; il note sur ses tablettes : « Trésor cnidien, dîme », et ne trouve pas ensuite dans les sources dont il dispose (rappelons qu'il est le seul à mentionner le Trésor) d'indication décisive.

Pour la date du Trésor, les données archéologiques orientent vers le milieu du VI^e^ siècle. En 544, Cnide tombe sous la sujétion des Perses ; si cette date ne marque pas nécessairement une rupture des relations avec la Grèce propre, il est certain que pendant plusieurs années les circonstances ne durent pas être favorables à une manifestation aussi nette — et aussi coûteuse — de piété envers le sanctuaire qui avait eu la faveur de Crésus. L'année 544 représente donc un *terminus ante quem*[1].

1. Cf. *FD*, IV, 2, p. 15. L'argument proposé *ibid.* pour fixer *après* 548 la construction du Trésor de Cnide disparaît par suite de la nouvelle localisation du Trésor. Mais, de toute façon, le « style » des Caryatides ne permet pas de remonter beaucoup plus haut que 544 : cf. P. de La Coste-Messelière, p. 275, n. 5.

CHAPITRE IV

LE PROBLÈME SYRACUSAIN

X, 5. — Il n'y a pas, à proprement parler, de rapport logique entre le groupe des Trésors qui précèdent (Thèbes, Athènes, Cnide) et l'offrande de Cléones. Mais Pausanias, tout en se conformant à l'ordre topographique, profite du moindre détail pour atténuer, dans l'exposé, la monotonie de sa démarche. L'évocation nécessaire de la peste d'Athènes lui fournit ici un semblant de lien entre les deux phrases ; et il n'est pas impossible que la construction de la première ait pour but de mettre en valeur le cas des Athéniens (Thèbes, Athènes et Cnide sont introduits dans cet ordre, mais Athènes ferme le développement). Nous avons rencontré un procédé analogue au contact des paragraphes 1-2 (« *Trésor* » de Sicyone et « *Trésor* » de Siphnos) ; ici, d'une phrase à l'autre, les *Athéniens* de la peste font écho aux *Athéniens* de Marathon.

Il n'est pas possible de rapporter avec certitude à cette offrande aucun élément[1] ni aucune fondation. Et pour lui attribuer, sur le plan restitué, un emplacement, il faudrait qu'elle se présentât chez Pausanias dans une série bien définie, comme étaient les Trésors de Sicyone, de Siphnos et de

1. Cf. *FD*, III, 1, p. 329, n. 1.

Thèbes, entre lesquels nous avons pu situer avec vraisemblance les offrandes intermédiaires (statues cnidiennes et liparéennes) ; mais il en va tout autrement : entre le Trésor de Cnide et le Portique des Athéniens (§ 6), nous perdons la trace de Pausanias.

X, 5. — S'il est question, à cet endroit du texte, des trésors de Potidée et de Syracuse, si le périégète ne les a signalés ni à propos du Trésor de Sicyone ou de Siphnos, ni à propos du groupe, à la fois topographique et rhétorique, Thèbes-Athènes-Cnide (où ils auraient si naturellement trouvé place), c'est qu'ils frappent son regard maintenant, et maintenant seulement. Or il est impossible de les situer *au delà* d'Athènes et de Cnide sur la Voie sacrée : on ne rencontre là, avant le Trésor de Corinthe (XII, 5), aucune fondation, aucun emplacement susceptibles d'avoir porté un Trésor[1]. Il faut donc penser soit que Pausanias s'est écarté un instant de la Voie sacrée, soit qu'il a procédé ici comme au début de sa visite lorsqu'après avoir parcouru le côté droit, il passe sur le côté gauche de la Voie et revient en arrière. Mais cette fois, les offrandes qui se présentent à lui sont plus nombreuses et plus dispersées ; le terrain, plus complexe, se prête à des itinéraires plus variés.

Du Carrefour des Trésors, le périégète n'a eu que quelques pas à faire pour jeter un coup d'œil sur le Trésor de Thèbes ;

1. Exception faite pour le bâtiment rectangulaire (cf. P. de La Coste-Messelière, p. 480, n. 1) qui se trouve au N.-N.-E. du Trésor d'Athènes et qui est certainement le *Bouleuterion* dont parle Plutarque, *Pyth. orac.*, 9 : « ἐπειδὴ γὰρ ἔστημεν κατὰ τὴν πέτραν γενόμενοι τὴν κατὰ τὸ βουλευτήριον, ἐφ' ἧς λέγεται καθίζεσθαι τὴν πρώτην Σίβυλλαν ... ». Wilamowitz a exprimé (*Pindaros*, p. 79) des doutes sur la valeur du renseignement donné par Plutarque ; mais on en trouve une confirmation épigraphique dès le IVe siècle av. J.-C., dans la convention entre Delphes et Pellana : « πὸτ τὰν βουλὰν [εἴ]σω τοῦ ἱεροῦ » (cf. É. Bourguet, *FD*, III, 1, p. 302, n. 5) ; au IIe siècle av. J.-C., le βουλεῖον est mentionné dans deux décrets (cf. G. Daux, *Delphes au IIe et au Ier siècle*, p. 30).

lorsqu'il reprend sa promenade, son attention est attirée d'abord par le Trésor d'Athènes, qui se dresse devant lui et semble dominer le Carrefour ; il passe ensuite au Trésor de Cnide. Où se dirige-t-il alors ? De quel côté tourne-t-il ses regards ?

Pour le Trésor de Potidée[1] une identification plausible (non pas sûre, il faut y insister) est proposée par A. D. Keramopoullos[2] et retenue par P. de La Coste-Messelière[3] : derrière le Trésor d'Athènes, au Sud-Ouest, se voit une fondation qui « remonte aux années 510-480 » environ et qui, par conséquent, ne saurait convenir au Trésor syracusain, élevé à la suite du désastre subi par les Athéniens en Sicile. Le Trésor qui se dressait sur ces fondations n'était pas en bordure de la Voie ; il est tout naturel que Pausanias ne l'ait mentionné qu'après Athènes et Cnide.

Parce que le Trésor de Syracuse est associé au Trésor de Potidée dans une même phrase, on a cru, souvent, devoir les rapprocher le plus possible sur le terrain, et, comme une autre fondation est collée, au Nord, contre celle qui revient peut-être à Potidée, on a voulu faire de ces deux monuments les Trésors de Potidée et de Syracuse[4]. La critique avisée de P. de La Coste-Messelière a prouvé, de façon péremptoire, que le petit Trésor prétendu syracusain fut ruiné de très bonne heure : deux de ses pierres, que caractérise un double évidement, aux lits d'attente et de pose, se retrouvent dans le mur qui protège le côté Nord du Trésor d'Athènes et qui double un mur de soutènement curviligne en pierres sèches,

1. Il est à croire que Pausanias, qui parle de « piété » à son propos, a lu le mot — ou quelque expression de sens analogue — dans la dédicace.

2. *Guide*, p. 41.

3. *L. l.*, p. 58 et n. 4 (description sommaire, mais neuve, du Trésor), p. 472.

4. Potidée au Nord et Syracuse au Sud, ou inversement, cf. Dinsmoor (*l. l.*, p. 460, n. 2), qui d'ailleurs écarte les deux identifications (*l. l.*, p. 482) ; mais il cherche lui aussi une « paire ».

d'une haute antiquité[1] ; or il n'y a aucune raison de douter que le mur le plus récent soit contemporain de la construction du Trésor d'Athènes[2]. En 490 au plus tard, le Trésor anonyme, dont les fondations sont contiguës à celles de Potidée, a donc été rasé.

Le texte de Pausanias, au reste, n'implique aucunement que Syracuse et Potidée soient des Trésors jumelés ou voisins. On a vu comment les Trésors de Thèbes et d'Athènes, introduits en même temps par le pluriel οἱ θησαυροί, sont distants d'une trentaine de mètres. Nous restons libres, en ce qui concerne Syracuse, de conduire notre enquête dans un large rayon. Mais il semble maintenant que nous n'ayons plus le choix et que seule demeure disponible la fondation qui est située, sur le côté Nord de la Voie, au-dessus du « mur des Mégariens »[3], face au bastion de Siphnos.

A vrai dire, cet emplacement ne s'accorde pas de façon tout à fait satisfaisante avec le texte de la périégèse : en bordure de la Voie sacrée et placé comme en pointe, on comprend mal que le Trésor de Syracuse ait d'abord été passé sous silence et nommé seulement après Potidée. A la rigueur, on pourrait présenter les choses ainsi : Pausanias, après Siphnos, les Liparéens, et Thèbes, a poursuivi sa promenade, *en regardant, toujours du côté gauche*, le *bord* de la Voie sacrée ; c'est Athènes d'abord qui arrête son regard ; il passe de l'autre côté, où se trouve Cnide ; il se retourne alors et aperçoit, au delà d'Athènes, Potidée, puis traverse de nouveau la Voie pour Syracuse. Itinéraire, il faut bien le dire, un peu capricieux.

Mais il y a plus : on doit sans doute renoncer à situer

1. Il est peut-être d'époque « géométrique » ; cf. une photographie de ces deux murs, *FD*, II, *Le Trésor des Athéniens*, p. 81, fig. 39.
2. Cf. J. Audiat, *FD*, II, *l. l.*, p. 81 et P. de La Coste-Messelière, p. 471.
3. Sur ce mur, inexactement reconstruit, et sur les pierres qui le composent, cf. É. Bourguet, *FD*, III, 1, pp. 91 sqq. (et *BCH*, 1925, pp. 42-43).

sur le bastion « mégarien » aucun Trésor. Dinsmoor[1] distinguait en cet endroit deux étapes : à un Trésor archaïque aurait succédé en 413 un Trésor agrandi, dont le mur « mégarien » aurait constitué la substruction du côté Sud. É. Bourguet déjà avait exprimé quelques doutes sur le rôle du mur des « Mégariens », dans lequel il voyait plutôt un mur de soutènement qu'une fondation, et c'est à l'abri de ce soutien, contre ce mur, que se serait élevée la vraie fondation du Trésor[2]. P. de La Coste-Messelière[3] va plus loin : le mur des Mégariens daterait du IVe siècle, et la terrasse qu'il était destiné à soutenir, bien loin de porter elle-même un Trésor reconstruit, aurait recouvert les fondations du Trésor archaïque (long de 8m,20, large de 3m,60), prématurément détruit et qui n'eut pas de successeur. Les quelques observations que j'ai pu noter sur place autrefois ne me permettent pas de prendre parti, et je ne puis que faire confiance aux résultats obtenus par P. de La Coste-Messelière au prix d'une étude minutieuse et exhaustive[4]. Résultats surtout négatifs, auxquels l'auteur donne la conclusion suivante[5] : « Faudra-t-il donc, pour situer le Trésor de Syracuse, abandonner définitivement le Carrefour ? Mais ailleurs même rien de convenable ne se présente... Dès lors, on en viendrait à penser que le Trésor a dû être radicalement détruit à basse époque... Ainsi n'importe quel emplacement vacant lui conviendrait, pourvu que l'étendue en soit suffisante, et l'accès, facile ;

1. *BCH*, 1912, pp. 462 sqq.
2. *FD*, III, 1, p. 91.
3. *L. l.*, p. 470, n. 1.
4. Naturellement la date du mur mégarien (IVe siècle) supporterait d'être remontée jusqu'en 413 ; mais il est certain que ce mur est très postérieur aux fondations qu'il abrite. Pourrait-on du moins supposer qu'il a été construit (peut-être en remplacement d'un autre mur de soutènement contemporain du Trésor) précisément pour consolider les fondations et le Trésor archaïque lui-même, bien loin de marquer sa fin ? J'ai soumis cette hypothèse à P. de La Coste-Messelière : il l'a réfutée par d'excellents arguments de fait.
5. *L. l.*, pp. 473-474.

de préférence, on chercherait dans le voisinage du Carrefour ; plus loin, certes (par exemple au-dessus de l'hémicycle des Rois, ou du Taureau de Corcyre), on n'aurait que l'embarras du choix, mais aux abords immédiats on dispose d'assez de terrain : notamment entre la muraille « mégarienne » et le Trésor de Cnide, ou [au Sud de] celui de Potidée... ».

Tant d'incertitude montre bien que l'étude archéologique, dans cette partie du sanctuaire rencontre des difficultés trop graves[1] pour permettre une appréciation critique des données de Pausanias. Ces données elles-mêmes sont sujettes à interprétation, sinon à caution : le désastre athénien a pu être mentionné sur le Trésor de Syracuse (ou à côté), à l'occasion d'une réfection partielle, d'un embellissement, de sorte que la fondation « potidéate », par exemple, pourrait — ce n'est qu'une possibilité après tant d'autres — revenir à Syracuse[2]. Le plus sage sans doute est de renoncer ici à confronter un texte sommaire, dépourvu d'indications topographiques précises, avec des ruines par trop misérables.

Si j'enfreins aussitôt ce principe, on comprendra cependant que j'aie tenu à le poser, pour atténuer la hardiesse et pour confesser — en prenant les devants — la vanité d'une hypothèse nouvelle[3]. Il est temps du moins de mettre en relief un fait capital. Lorsque nous retrouverons tout à l'heure le périégète, ce sera devant le Portique des Athéniens : il ne mentionne qu'*ensuite* le Rocher de la Sibylle. Or Portique et Rocher sont identifiés avec une égale certitude. Si le périégète, à partir des Trésors d'Athènes et de Cnide, et après

1. Avant les travaux de P. de La Coste-Messelière, j'aurais ajouté volontiers : « et qu'elle n'est pas assez avancée » ; ce n'est plus possible, après les pages si documentées qu'il consacre aux environs d'Athènes et de Cnide.

2. On évitera du moins de mêler aux discussions qui concernent le Trésor de Syracuse une dédicace archaïque, faite par les Syracusains ou à leurs dépens : [Συ]ρακόσιο[ι] ou [ἀπὸ Συ]ρακοσίο[ν], cf. *FD*, III, 3, 76.

3. Non pas tout à fait cependant : elle a été suggérée, mais aussitôt écartée, par W. B. Dinsmoor, *l. l.*, p. 460 et par P. de La Coste-Messelière, p. 473, n. 6.

avoir jeté — par hypothèse — un coup d'œil en arrière sur Cléones, Potidée et Syracuse, continue de suivre la Voie sacrée, on s'étonne que le Portique soit nommé avant le Rocher. A vrai dire l'objection n'est pas décisive ; Pausanias, dira-t-on, suit l'ordre topographique, mais à la manière d'un promeneur, non d'un arpenteur ; d'étape en étape ses regards sont attirés d'abord par tel ou tel monument, qui frappe davantage, et dans la masse, encore dense à cette époque, des autres offrandes, il fait ensuite un choix qui n'a pas et qui ne peut avoir la rigueur d'un plan d'orientation ; il n'est donc pas impossible, théoriquement, de concevoir que, du Trésor de Cnide, il passe au Portique d'Athènes pour se retourner ensuite vers le Rocher de la Sibylle. Mais, en fait, ce Rocher surplombe la Voie dont il n'est séparé que par des bases (et non par des édifices) : il s'impose à la vue ; monument vénérable et extraordinaire, il devait, plus qu'aucun autre, exciter la curiosité des « archéologues », et il est l'occasion, pour Pausanias, d'un *logos* important sur les Sibylles : il y a peu de vraisemblance que le périégète l'ait d'abord négligé au passage.

On est donc conduit à envisager un autre itinéraire et à penser que Pausanias, pour examiner tout ou partie des monuments qu'il insère dans sa description entre le Trésor de Cnide et le Portique d'Athènes, a dû s'écarter de la Voie sacrée et poursuivre sa route de manière à déboucher devant le Portique. Un escalier précisément, l'escalier de la « Dolonie »[1], à l'Est de l'aire, relie une terrasse inférieure à la Voie sacrée. W. B. Dinsmoor indiquait déjà[2] que Pausanias devait être monté par là. Mais il supposait que ce détour avait été

1. Cf. É. Bourguet, *Ruines*, pp. 125 sqq.

2. *L. l.*, p. 459 : « Pausanias must at that point [Trésor des Athéniens]... have departed from the Sacred Way and entered the so-called lower terrace... And he reattained the Sacred Way at a point opposite the Stoa of the Athenians, having therefore ascended the small staircase from the lower terrace ».

provoqué par le Trésor de Cnide, indûment restitué sur cette terrasse inférieure, au Sud de l'aire ; or on sait maintenant que le Trésor de Cnide ne se dressait pas sur les fondations que lui attribue Dinsmoor[1]. Si Pausanias a poussé une pointe vers l'Est, elle doit, en tout cas et nécessairement, concerner le Trésor de Syracuse[2] qui est sa dernière étape avant le Portique.

Impossibilité archéologique à placer un Trésor sur la terrasse du mur « des Mégariens », invraisemblance de l'ordre adopté au paragraphe 5 si le Trésor de Syracuse se dressait en pleine vue au Carrefour des Trésors, nécessité enfin de trouver un itinéraire qui amène le périégète à déboucher devant le Portique d'Athènes sans passer devant le Rocher de la Sibylle, tels sont les trois éléments dont il faut tenir compte. A vingt mètres environ de l'escalier de la « Dolonie », tout près de la porte B se trouve un monument de bonne époque, en marbre, qui peut le mieux du monde remonter aux dernières années du v[e] siècle[3]. En publiant les inscriptions gravées sur les marbres qui appartiennent à la superstructure de cette fondation, j'ai indiqué[4], après É. Bourguet[5],

1. Cf. pl. VIII, n° XII. P. de La Coste-Messelière, p. 478, restitue à cette place le « Trésor éolique anonyme », dont la colonne et quelques éléments ont été parfois attribués — à tort — au Trésor de Clazomènes, et qui pourrait être (ce n'est qu'une hypothèse au second degré) le Trésor d'Agylla (Caeré) mentionné par Strabon, V, 220. — Il n'est pas *sûr* que le « Trésor éolique anonyme » fût encore debout, au temps de Pausanias.

2. Peut-être aussi le bouc de Cléones et le Trésor de Potidée dont nous ignorons tout ; cf. ci-après, p. 129, n. 1.

3. É. Bourguet, *Ruines*, p. 150, écrit : « Le travail particulièrement soigné des pièces d'architecture..., la décoration d'une élégance sobre, permettent sans doute de remonter jusqu'au v[e] siècle ». W. B. Dinsmoor, s'il attribue les substructions (n° XIII) à la dernière partie du v[e] siècle (*l. l.*, p. 479), refuse de dater aussi haut les *membra disjecta* de la superstructure et les rapporte à la fondation n° XIV : mais le n° XIV correspond au prytanée (cf. É. Bourguet, *FD*, III, 5, 62, l. 16 et p. 245, n. 1), et la publication architecturale confirmera l'appartenance à la fondation n° XIII des marbres contestés (cf. provisoirement *FD*, III, 3, pp. 131-132).

4. *FD*, III, 3, p. 131.

5. *Ruines*, p. 150.

la seule raison qui milite en faveur de l'appellation « Trésor de Cyrène », proposée dès 1894 par Th. Homolle[1] : parmi douze décrets, dont les restes, parfois misérables, se lisent sur les pierres de ce Trésor, quatre sont rendus en l'honneur de Cyrénéens ; l'ethnique d'un autre proxène commence par un K ; cinq ethniques ont disparu ; enfin il y a un Syracusain et un Troyen. « Il est donc naturel de penser — malgré le silence de Pausanias — que l'édifice était un Trésor élevé par la ville de Cyrène[2] ». Et il est vrai que le silence de Pausanias[3] ne prouve rien : le périégète n'a ni tout vu ni tout dit. Mais le silence conjugué de Pausanias et de Plutarque, et de tous ceux enfin qui mentionnent, en des occasions diverses, tel ou tel Trésor delphique[4], est plus inquiétant. Bref l'identification cyrénéenne reste douteuse, et singulièrement fragile[5]. Si je songe maintenant à faire de ce monument un Trésor de Syracuse, ce n'est pas parce qu'un des décrets que nous venons d'énumérer honore un Syracusain, encore que le proxène dont il s'agit, Hiéroclès, fils d'Hiéron, soit sans doute un personnage de marque, le propre père d'Hiéron II[6]. Mais, à défaut d'une dédicace — qui seule apporterait une certitude —, la conjonction de deux indices — date et lieu — ne crée-t-elle pas une vraisemblance ?

1. *BCH*, 1894, p. 180. — W. B. Dinsmoor, lui, attribue la fondation n°XIII au Trésor de « Brasidas et d'Acanthe » mentionné par Plutarque, *Pyth. orac.*, 14 (et 15) et *Lysander*, 1 ; mais il ressort du texte même de Plutarque que ce Trésor doit être cherché au Nord du Trésor de Corinthe et au voisinage du Temple.

2. É. Bourguet, *l. l.*

3. Cf. cependant, pour une leçon donnée par quelques manuscrits, ci-après, p. 149.

4. Appien, Diodore, Strabon, Xénophon.

5. Les magistrats delphiens chargés de l'affichage des décrets veillaient en principe, semble-t-il, à les faire graver sur les monuments des cités intéressées. Mais en fait ? La question est très complexe et appelle, suivant les époques et les monuments, des réponses contradictoires. Il n'y a pas à chercher, dans cette direction, de preuve véritable.

6. *FD*, III, 3, 157.

La technique et la décoration du monument conviennent à l'époque de l'offrande syracusaine ; et l'emplacement de la fondation s'insère de façon satisfaisante dans la « promenade » de Pausanias.

Emplacement excentrique ? Oui, par rapport à la Voie sacrée. Mais pourquoi veut-on que l'enquête de Pausanias se borne à la Voie ? Plaçons-nous avec lui devant le Trésor de Cnide : deux routes s'offrent[1] ; l'une monte directement (par le côté Nord de l'aire), ou indirectement (par le côté Sud de l'aire) au Portique d'Athènes ; l'autre, qui n'était peut-être pas sensiblement moins large, mène à la porte B et à l'escalier de la « Dolonie » ; en empruntant la seconde, on revient au Portique d'où l'on peut aisément entreprendre le tour de l'aire, de sorte à ne laisser de côté aucun des monuments qui bordent la Voie. C'est ce que fait Pausanias. A-t-il été conseillé par quelque exégète ? Ou s'est-il décidé de lui-même ? En tout cas, le chemin qu'il a pris lui permettait de ne pas négliger une avenue importante et de ne pas omettre en particulier la visite du Trésor nº XIII, bref d'accomplir sa tâche[2].

Dans l'état actuel de nos connaissances[3], je suis porté

1. Dans l'état actuel de la ruine, la Voie sacrée sollicite le promeneur et s'impose en quelque sorte à lui ; mais il ne faut pas oublier que le pavage est postérieur à Pausanias.

2. Rappelons qu'au moment où Pausanias lisait la dédicace du Taureau de Corcyre, son regard a dû se porter tout naturellement par l'échappée qui s'ouvrait à cet endroit vers le Nord (la *seule* dans le premier secteur de la Voie) sur la superstructure du Trésor nº XIII, cf. pl. III.

3. Il importe de marquer la différence psychologique, si je puis dire, qui sépare le problème tel qu'il se posait il y a vingt ou trente ans, et le problème tel qu'il se pose après l'analyse topographique de P. de La Coste-Messelière. Que l'on veuille bien confronter le plan restauré *(« vers 150 av. J.-C. »)* de ce dernier avec le plan de l'état actuel ou avec le plan restauré de W. B. Dinsmoor : trois monuments, nºs V, VII et IX, sont considérés par P. de La Coste-Messelière comme ruinés dès avant notre ère et, à plus forte raison, au temps de Pausanias. La fouille donnant une impression trompeuse de simultanéité (cf. id., *l. l.*, p. 475, n. 6), le Carrefour des Trésors paraissait d'abord offrir, dans un rayon de trente mètres plus de fondations que le § 5 ne nomme de Trésors, et a ainsi

à croire que le Trésor de la porte B est bien le Trésor de Syracuse[1].

« polarisé » indûment les essais d'identification. Aujourd'hui la situation se trouve renversée.

1. Si cette hypothèse est prise en considération, il y aura lieu d'examiner à nouveau le cas du bouc de Cléones et celui du Trésor de Potidée : on situerait volontiers ces monuments entre Cnide et Syracuse ; mais il serait fastidieux ici, et, à l'heure actuelle, inutile, d'envisager toutes les possibilités qui s'offrent (et dont l'une consisterait à identifier le Trésor nº XII avec Potidée). Si l'on maintient Potidée sur la fondation VIII, l'exposé de Pausanias répond à l'itinéraire suivant ; à partir de Siphnos et de Thèbes : *a)* d'abord le Trésor d'Athènes, qui domine le tournant de la Voie, puis le Trésor de Cnide qui est en face ; *b)* coup d'œil en arrière sur le *second plan*, derrière le Trésor d'Athènes : le Trésor de Potidée (on peut placer le bouc de Cléones soit près de Cnide, soit près de Potidée) ; *c)* route vers la porte B : le Trésor de Syracuse, escalier de l'aire, etc. Le fait que deux monuments aussi éloignés que le nº VIII et le nº XIII seraient mentionnés dans la même phrase n'est pas incompatible avec la méthode d'exposition — méthode topographique, mais schématique — qui est celle du périégète : cf. ci-après, p. 201.

CHAPITRE V

DE L'AIRE AU GRAND AUTEL
LES TROIS BASES PHOCIDIENNES

XI, 6. — En montant par l'escalier de l'aire, Pausanias arrivait en face de l'extrémité Est du Portique des Athéniens[1].

1. Écartons rapidement une interprétation des § 5-6 qui n'a d'ailleurs jamais été formulée, si je ne me trompe, mais qui, même implicite, même réduite à l'état d'impression, pourrait séduire ou influencer au premier abord les lecteurs de Pausanias. Le concept « Athéniens » se retrouve à travers tout le § 5 : dans le groupe Thèbes-Athènes-Cnide, à propos de Cléones (peste), dans le groupe Potidée-Syracuse (désastre de Sicile) ; c'est la prédominance de ce concept qui aurait entraîné la description immédiate du Portique des Athéniens (§ 6) ; et l'ordre Portique-Rocher n'aurait, par conséquent, aucune force probante en ce qui concerne l'itinéraire de Pausanias. Il suffit de répondre que les mentions successives d'Athènes, au § 5, ne sont pas du tout sur le même plan : le Trésor est un monument athénien, le bouc de Cléones appelle une allusion à la peste célèbre, et pour le Trésor de Syracuse il fallait bien citer l'occasion qui le fit ériger ; Pausanias n'établit aucun lien entre les trois indications ; le § 5 n'est pas un paragraphe « athénien », et le § 6 n'en est pas le complément logique. La seule association d'idées entre les deux paragraphes résulte d'un rapprochement, bien naturel à quelques lignes de distance, entre le Trésor *athénien* (n° 15) et le Portique *athénien* (n° 20) : « les Athéniens ont, en outre, élevé un Portique... », « ᾠκοδόμησαν δὲ καὶ Ἀθηναῖοι στοάν ... ». Relevons à ce propos une étrange remarque de C. Robert, p. 304 : « Eigentlich würde man erwarten ᾠκοδόμησαν δὲ Ἀθηναῖοι καὶ στοάν, und ich weiss nicht, ob man diese kleine Umstellung nicht vornehmen sollte ». Mais l'adverbe καὶ ne porte pas sur Ἀθηναῖοι ; la particule δὲ forme avec καί un groupe indissoluble qui porte sur le prédicat ᾠκοδόμησαν : « Voici un autre édifice athénien, un portique... ». Il n'y a aucune difficulté et le sens est parfaitement

Ce monument, connu dès les fouilles d'Haussoullier[1], porte, sur le stylobate, la dédicace suivante en lettres *archaïques* (de 500 environ av. J.-C.) : « Ἀθεναῖοι ἀνέθεσαν τὲν στοὰν καὶ τὰ hόπλ[α κ]αὶ τἀκροτέρια hελόντες τῶν πολεμίον » ; et l'on identifie ordinairement[2] cette victoire (navale, en partie : ἀκρωτήρια = rostres) avec les deux batailles de l'Euripe, où les Athéniens triomphèrent en 506 des Béotiens, sur le continent, et des Chalcidiens, dans l'île. Pausanias s'est sûrement trompé, qui rapporte l'érection du Portique à la guerre du Péloponnèse. Les précisions qu'il donne expliquent la genèse de son erreur : à l'intérieur du Portique on a consacré, pendant la guerre du Péloponnèse, des trophées maritimes et des boucliers ; une inscription énumérait le nom des villes vaincues et commémorait le sacrifice célébré, après la victoire, sur le promontoire de Rhion, en l'honneur de Thésée et de Poseidon[3]. Pausanias ajoute que cette inscription lui

clair. Dans le grec de l'époque hellénistique et romaine les exemples sont innombrables de « δὲ καὶ », transition renforcée, qui est, comme δέ, valable pour l'ensemble de la phrase, et qui porte, comme δέ, plus particulièrement sur le mot qui précède (c'est le plus souvent un verbe). Il arrive souvent d'ailleurs que καί garde à cette place son autonomie (et qu'au lieu du groupe « δὲ καί » on ait : δέ, *puis* καί etc.), mais, lorsqu'il y a lieu d'insister vraiment sur le sujet ou sur un point particulier du prédicat, καί adverbe est séparé de δέ ; cf. XVI, 6 : « Καρύστιοι δὲ οἱ Εὐβοεῖς βοῦν καὶ οὗτοι χαλκοῦν ...ἔστησαν », « Les Carystiens *eux aussi* ont offert un bœuf » (nº 55) ; XV, 7 : « οὐ πόρρω δὲ τοῦ Βάττου καὶ ἄλλον ἔστησαν οἱ Ἀμφικτύονες », « les Amphictions ont offert un *second* Apollon » (nº *49*) ; etc. — Ces deux derniers exemples présentent, notons-le en passant, une association d'idées à distance (*55* à *42*, *49* à *44*), comme c'est le cas pour le Trésor et le Portique.

1. *BCH*, 1881, pp. 7 sqq.

2. A la suite de Wilamowitz, *Aristoteles und Athen*, II, p. 287 et *Pindaros* (1922), pp. 86 sqq. ; cf. maintenant P. de La Coste-Messelière, p. 49, n. 3. Texte : Hérodote, V, 77.

3. Le texte de la dernière phrase du paragraphe n'est pas établi avec une entière certitude ; quelques éditeurs ponctuent après « καί μοι φαίνεται » et écrivent « ἐστὶ » au lieu de « ἔχειν » cf. l'apparat critique de Hitzig-Blümner. Il me semble que la proposition infinitive « γενέσθαι δὲ ... » dépend de la valeur déclarative qui se tire aisément de « τὸ ἐπίγραμμα ἀριθμεῖ » ; aux indications relevées par Pausanias dans l'inscription, s'oppose ensuite l'opinion qu'il exprime : « καί μοι φαίνεται ... ». — Ce qu'il est plus difficile de préciser, c'est

paraît se rapporter à la campagne de Phormion[1] (qui eut lieu, comme on sait, en 429), et sur ce point la science historique du périégète n'est pas en défaut. Mais il se révèle, une fois de plus, bien médiocre paléographe : son attention n'est même pas arrêtée par la différence des lettres dans deux dédicaces que sépare un siècle, ou presque, de distance. On a supposé[2] que l'inscription du stylobate avait échappé à Pausanias : hypothèse invraisemblable (les lettres sont en belle place et mesurent 0m,18 environ de haut), et inutile ; la dédicace du stylobate ne donnait qu'une indication générale et vague que précisait aux yeux de Pausanias l'inscription intérieure. On peut se demander même[3] s'il ne faut pas donner un sens prégnant à l'expression τὸ ἐπίγραμμα τὸ ἐπ' αὐτοῖς : « l'inscription, j'entends celle qui est gravée sur le socle des ἀκροθίνια eux-mêmes, et non celle du stylobate ».

XII, 1. — Le Rocher de la Sibylle[4] a été identifié par Th. Homolle dès 1893[5] : c'est, dans le groupe de rochers situé à l'Ouest du Portique, le plus imposant et le plus proche

la disposition de l'inscription : τὸ ἐπίγραμμα τὸ ἐπ' αὐτοῖς ; je crois, à cause du sujet au singulier et du choix de ἀριθμεῖν, qu'il n'y avait qu'une inscription (elle devait être métrique), gravée par exemple sur un socle et que, malgré le pluriel ἐπ' αὐτοῖς, les noms des différentes cités vaincues n'étaient pas inscrits sur des ornements de navires ou sur des boucliers isolés (ἐπ' αὐτοῖς serait donc un collectif).

1. Le père de Phormion s'appelle Ἀσώπιος chez Thucydide (I, 64), et de même son fils (id., III, 7) ; Pausanias donne, I, XXIII, 10, la même forme qu'ici : Ἀσωπίχου. Il est possible qu'à l'origine de cette faute il y ait une confusion du périégète, commise précisément à propos du Portique (cf. É. Bourguet, *REG*, 1928, p. LIV).

2. A. Furtwängler, *SB. der phil.-hist. Classe der Akad. der Wissenschaften zu München*, 1901, p. 391.

3. Sans conclure, bien entendu, pour cela, que le périégète faisait une distinction de date entre les deux inscriptions.

4. Mentionné également, comme on sait, par Plutarque : cf. ci-dessus, p. 133, n. 1.

5. *BCH*, p. 619.

de la Voie sacrée[1]. L'expression de Pausanias est pittoresque, dans sa brièveté : le fait mérite d'être signalé.

XIII, 1-4. — Les paragraphes 1 à 6 du chapitre XIII, outre un *excursus* sur la chasse aux bisons, énumèrent une série d'offrandes, parmi lesquelles le Trésor de Corinthe seul constitue pour nous un repère précis, grâce à une identification indiscutable. D'autre part, Pausanias se montre, à son habitude, avare de précisions topographiques ; les offrandes qu'il signale sont toutes de plein air (sauf naturellement le Trésor de Corinthe) et, pour la plupart, de petite dimension ; leurs fondations sont, par conséquent, plus difficiles à identifier que s'il s'agissait de vrais bâtiments ; en fait, nous ne pouvons en situer exactement aucune, et l'itinéraire de Pausanias, sur la place de l'aire où il se trouve en ce moment, ne peut être restitué que par hypothèse.

Aucune trace du monument qui portait la tête de bison offerte par le roi des Péones[2] n'a été retrouvée. Pausanias est fort au courant de la chasse à ces animaux ; mais il ne nous propose aucune explication sur le motif et le choix de l'offrande.

L'offrande qui suit se trouvait « en face de la tête de bison ». Comme le Portique des Athéniens et le Rocher de la Sibylle sont situés au Nord de la Voie, et que la tête de bison a été introduite par un simple δέ, comme d'ailleurs le Trésor de Corinthe qui termine le groupe des offrandes

1. Sur le Rocher de la Sibylle, sur celui de Lètô, sur l'état actuel de ce coin du sanctuaire, cf. la note substantielle de P. de La Coste-Messelière, p. 70, n. 2.

2. Ce monument devait dater de 275 env. av. J.-C. ; on connaît en effet, vers cette époque, à Olympie, une dédicace des Péoniens consacrant une statue de Dropion, fils de Léon et roi des Péones (*Inschr. von Ol.*, 303 = *SIG*³, 394), C'est grâce à cette dédicace que l'on peut rétablir dans le texte de Pausanias. où il avait été méconnu (les manuscrits donnent δὲ ὄντος), le patronymique de Dropion.

mentionnées aux paragraphes 4 et 5 se trouve sur le côté droit (Sud) de la Voie, il est possible que l'adverbe καταντικρύ articule toute la description de l'aire. Arrivé, par l'escalier, en face de l'extrémité orientale du Portique, Pausanias descend vers le Rocher de la Sibylle, mentionne la tête de bison et commence par l'Ouest l'examen du côté Sud de l'Aire pour aboutir enfin à l'Est, au Trésor de Corinthe. S'il est vraisemblable que telle a été, dans l'ensemble, la marche de son enquête, les ruines, je le répète, ne nous fournissent, pour le détail, aucun contrôle. Et je n'ose, en particulier, affirmer que la tête de bison doive être restituée à l'Ouest du Rocher de la Sibylle[1] plutôt qu'en avant ou même à l'Est. Ce qui est sûr, c'est qu'aucune des statues que nous pouvons, avec plus ou moins de certitude, rapporter aux nombreuses bases visibles encore devant le Portique n'est mentionnée par Pausanias[2].

En face donc de la tête de bison, une statue frappe son attention : l'homme qu'elle représente porte une cuirasse, et, sur la cuirasse, une chlamyde. Ce double vêtement surprend sans doute le périégète : la chlamyde, d'ordinaire, est absente ou cache entièrement la cuirasse[3]. J'ai ponctué le texte après ἀνάθημα, alors que les éditeurs font commencer la proposition avec Ἀνδρίων[4] ; en effet, le nom des donateurs ne devait pas manquer sur la base et par conséquent Pausanias n'eut à s'informer (οἱ Δελφοὶ λέγουσι) que du second point (interprétation de la statue) ; surtout la phrase est

1. Elle pourrait trouver place sur une petite base rectangulaire qui se voit entre la base des Béotiens et le Bouleutérion.

2. Plan de ces bases : *FD*, III, 3, fig. 6 ; inscriptions : *ibid.*, nos 117 sqq.

3. Rappelons qu'à Delphes même deux beaux exemples de chlamyde — et des effets que ce vêtement permettait à l'artiste — sont conservés : base des Thessaliens, cf. *FD*, IV, *Album*, pl. 66 = Ch. Picard et P. de La Coste-Messelière, *La sculpture grecque à Delphes*, pl. 34.

4. Ils écrivent : « Ἀνδρίων δὲ ἀνάθημα οἱ Δελφοὶ λέγουσι Ἀνδρέα τὸν οἰκιστήν » ; Hitzig et Blümner ajoutent un καὶ après λέγουσι.

ainsi plus claire, et la construction pleinement satisfaisante. Sur la date de l'offrande andrienne, nous n'avons aucune donnée.

XIII, 4. — Après l'oekiste d'Andros, Pausanias aperçoit des statues d'Apollon, d'Athéna et d'Artémis, consacrées par les Phocidiens. Une autre offrande phocidienne est signalée au paragraphe 6, une troisième au paragraphe 7 ; toutes trois sont la conséquence de victoires remportées sur les Thessaliens.

Cessons un instant de suivre pas à pas la description de Pausanias et considérons à la fois ces trois offrandes, dont l'étude ne peut être séparée de l'esquisse historique par laquelle s'ouvre le dixième livre. Le périégète y expose comment, à trois reprises, avant les invasions médiques, les Phocidiens accomplirent, contre les Thessaliens, des exploits dignes de mémoire :

1° Une fois, du côté d'Hyampolis, ils enterrèrent, à fleur de sol, des hydries de terre-cuite, et la cavalerie thessalienne s'abattit au passage ;

2° Les Thessaliens, dont cet échec avait exaspéré la haine, organisèrent une expédition massive ; alors les Phocidiens prennent une décision extrême : ils réunissent leurs enfants et leurs femmes, leurs meubles et les statues de leurs dieux autour d'un immense bûcher, près duquel ils laissent trente hommes, avec mission d'égorger, en cas de défaite, les femmes et les enfants et de brûler cadavres et richesses ; d'où est venue l'expression grecque Φωκικὴ ἀπόνοια pour désigner une résolution héroïque et désespérée. Les chefs phocidiens étaient Rhoios et Daïphantès ; mais c'est dans un devin originaire d'Élide, Tellias, que les guerriers mettaient surtout leur espoir. Quoi qu'il en soit, les Phocidiens remportèrent une victoire éclatante et, à cette occasion, ils envoyèrent à

Portique d'Athènes et Mur polygonal.

Delphes des statues représentant Apollon, Tellias le devin, les autres chefs et des héros indigènes, œuvres du sculpteur Aristomédon d'Argos ;

3° Plus tard enfin Tellias imagina un stratagème efficace : cinq cents guerriers d'élite s'enduisent de plâtre ainsi que leurs armes, et fondent pendant la nuit sur l'ennemi qui, frappé de terreur par cette apparition surnaturelle, se laisse massacrer.

A ces trois épisodes paraissent bien correspondre les trois offrandes que mentionne Pausanias au chapitre XIII. L'occasion de la première (§ 4, groupe de la triade apollinienne) n'est pas mentionnée, mais il est permis — ce n'est qu'une hypothèse — de la rapporter, par élimination, au stratagème des hydries. La seconde consistait en « statues de bronze » et commémorait « la deuxième incursion de la cavalerie thessalienne » (§ 6) : pour être implicite, le renvoi au chapitre premier, où l'offrande est décrite, n'en est pas moins clair. Enfin une troisième offrande est décrite au paragraphe 7 : elle figure la dispute du trépied entre Apollon et Héraclès, et se rapporte à la victoire remportée sur les Thessaliens « sous la conduite de Tellias » ; isolée, cette précision serait insuffisante, puisque Tellias a conduit deux fois les Phocidiens à la victoire (en 2° et en 3°) ; rapprochée du paragraphe 6, elle ne laisse point de place au doute : il ne peut s'agir ici que du dernier épisode et du stratagème des fantômes nocturnes.

Toutefois des incertitudes subsistent. Les unes, qui n'intéressent pas directement notre étude, sont relatives à la chronologie des événements rapportés par Pausanias au chapitre premier. Hérodote ne raconte que deux des trois épisodes, le premier et le dernier, mais dans l'ordre inverse (VIII, 27 et 28) ; à vrai dire il se contente, à propos de l'expédition de Xerxès, de faire un exposé rétrospectif sur l'antagonisme

thessalo-phocidien ; il ne semble pas s'astreindre à suivre l'ordre chronologique. Il n'y a donc pas de contradiction formelle entre Hérodote et Pausanias[1].

On fera peut-être aussi quelques réserves sur la valeur des correspondances affirmées par Pausanias (la deuxième et la troisième), et de celle (la première) qui semble impliquée par son silence même, entre les événements rapportés dans son chapitre premier et les offrandes mentionnées dans son chapitre XIII. La dernière cependant est garantie par Hérodote. La première, après tout, si quelque document imprévu venait un jour prouver qu'elle est fausse, il faudrait tenir compte qu'elle n'est pas explicitement formulée par le périégète. Accordons, si l'on veut, que l'occasion de la première et celle même de la seconde dédicace restent sujet-

1. Sauf sur un point de détail : Hérodote parle de 600 guerriers blanchis avec du plâtre, et Pausanias de 500. Pour le reste les deux récits se recouvrent exactement. Hérodote n'indique aucun rapport de temps entre l'épisode des fantômes qui occupe son chap. 27 et celui des hydries (il dit, lui, des amphores) qui occupe son chap. 28. L'épisode des fantômes se place quelques années avant l'expédition de Xerxès ; les Phocidiens tuèrent 4.000 ennemis et, après la victoire, ils consacrèrent, à Abai, la moitié des boucliers et, à Delphes, l'autre moitié, ainsi que « les grandes statues représentant la dispute du trépied que l'on voit devant le temple » (traduction généralement adoptée aujourd'hui pour le texte d'Hérodote, « οἱ μεγάλοι ἀνδριάντες οἱ περὶ τὸν τρίποδα συνεστεῶτες ἔμπροσθε τοῦ νηοῦ τοῦ ἐν Δελφοῖσι », et qui paraît s'imposer à l'exclusion de celle qui fut longtemps admise : « les grandes statues qui se dressent au voisinage du trépied [de Platées] devant le temple »). La transition avec l'épisode des amphores est fournie par une opposition logique, où la question de date n'intervient pas : « Voilà comment les Phocidiens vinrent à bout de l'infanterie thessalienne qui les assiégeait. Quant à la cavalerie thessalienne qui avait fait une incursion sur leurs terres, ils l'anéantirent... ». Si nous ne possédions que le récit d'Hérodote, il serait naturel de rapporter les deux épisodes à une même campagne et dans l'ordre où ils nous sont racontés. Mais Pausanias semble avoir disposé d'autres sources, plus complètes, et le texte d'Hérodote n'est pas assez précis pour qu'on puisse l'opposer à celui du périégète. — Pour la deuxième campagne, celle dont Hérodote ne parle pas, Pausanias a peut-être utilisé la Vie de Daïphantès, écrite par Plutarque et aujourd'hui perdue : il en est question dans un passage du *De mul. virt.*, II (Moralia, 244 B), qui célèbre précisément l'ἀπόνοια phocidienne.

tes à caution[1]. Sur les offrandes elles-mêmes et sur leur composition, il n'y a pas la moindre raison de penser que Pausanias s'est trompé, ou nous a trompés.

Si nous nous tournons maintenant vers les pierres, nous avons affaire aux restes de deux dédicaces. L'une, sur laquelle nous reviendrons dans la suite du commentaire, appartient presque sûrement à la deuxième offrande. L'autre, reconnue par É. Bourguet[2], est publiée *FD*, III, 3, 150 : « [Φ]ω̣κ̣[εῖς ἀνέθηκαν δεκάτ]αν τῶι [Ἀπόλλωνι ἀπὸ Θεσσα]λῶν ; elle a été gravée — c'est-à-dire sans doute regravée, comme tant d'autres dédicaces — au IVe siècle, dans les dernières décades ; elle doit se rapporter à la première plutôt qu'à la troisième offrande[3]. Mais notre propos n'est pas, dans cette étude, d'identifier des fragments de dédicaces ; il est seulement d'examiner dans quelle mesure les documents infirment ou confirment les données de la périégèse ; et il faut bien reconnaître que, dans le cas des offrandes phocidiennes, ces documents sont trop mutilés et trop incertains pour permettre un contrôle efficace. On ne voit pas du moins qu'ils contredisent sur aucun point les indications de fait fournies par Pausanias. Le tableau suivant résume dans une première colonne ces indications ; les correspondances proposées dans les colonnes suivantes sont sujettes à interprétation et à réserves :

1. En tout cas il n'y aurait pas lieu de s'étonner que les Phocidiens aient consacré dans le sanctuaire, dès avant les guerres médiques, *trois* offrandes sur les Thessaliens. Ils poursuivaient nécessairement à Delphes une politique de prestige et ne devaient manquer aucune occasion de publier des succès remportés aux dépens de leurs rivaux, de leurs « ennemis éternels ».

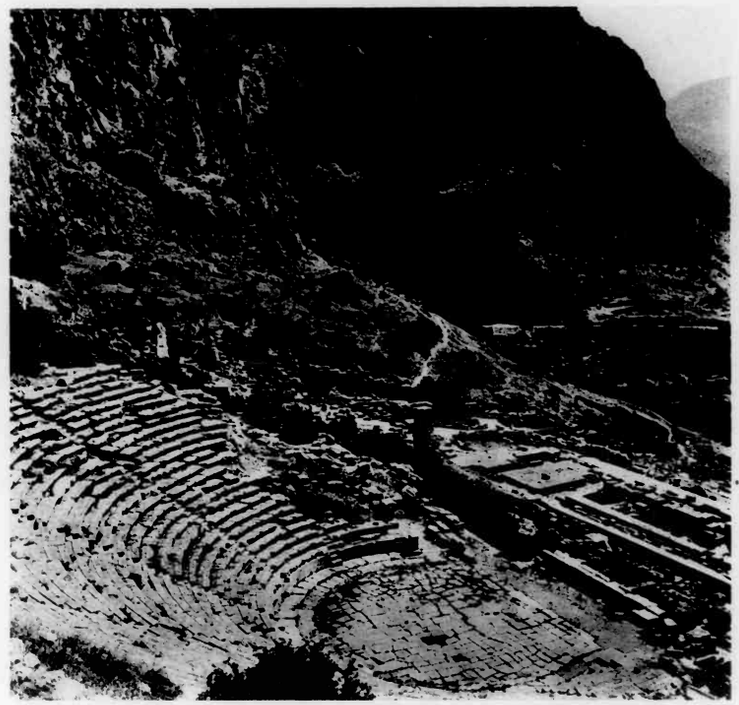
2. *REG*, 1912, p. 14.

3. Voir la description des deux fragments de cette dédicace, *FD*, III, 3, p. 125 (dessin, fig. 14 ; photographie, planche I, 2). — Je prie que l'on veuille bien corriger, *ibid.*, p. 124, ce qui est dit de l'attribution possible des dédicaces phocidiennes : cf. d'ailleurs ci-après, p. 146, n. 1.

Ce qu'a vu Pausanias[1]	*Occasion de ces offrandes selon Pausanias*	*Hérodote*	*Plutarque*[2]	*Documents archéologiques*
XIII, 4. Une offrande phocidienne ἀπὸ Θεσσαλῶν représentant Apollon, Athéna et Artémis (n° *24*).	XIII, 4, non précisée ; cf. probablement I, 3 : stratagème des vases de terre-cuite.	VIII, 28 : stratagème des vases de terre-cuite.		dédicace des Phocidiens ἀπὸ Θεσσαλῶν ; (re)gravée vers la fin du IVe siècle.
XIII, 6 ; cf. I, 10. Une offrande phocidienne (ἀπὸ Θεσσαλῶν) représentant Apollon, Tellias, généraux, héros indigènes ; œuvre d'Aristomédon d'Argos (n° *30*).	XIII, 6 ; cf. I, 4-10 : ἀπόνοια Φωκική.		*de mul. virt.* et [Vie de Daiphantès] : ἀπόνοια Φωκική.	dédicace phocidienne, (re)gravée vers le milieu du IVe siècle.
XIII, 7. Une offrande phocidienne (ἀπὸ Θεσσαλῶν) représentant la dispute du trépied, Létô et Artémis retenant Apollon, Athéna retenant Héraclès ; œuvre de Diyllos, Amyclaios et Chionis (n° *33*)	XIII, 7 ; cf. I, 11 : stratagème des fantômes imaginé par Tellias.	VIII, 27 : stratagème des fantômes imaginé par Tellias ; offrande à Delphes des « grandes statues, représentant la dispute du trépied, qui se trouvent devant le temple ».		

1. Pour la première offrande Pausanias indique formellement qu'elle est consacrée ἀπὸ Θεσσαλῶν ; pour les deux suivantes il n'affirme pas en propres termes que les mots ἀπὸ Θεσσαλῶν se lisent dans la dédicace ; je les indique donc entre parenthèses.

2. Plutarque mentionne, sans référence précise et parmi d'autres dédicaces qui blessent ses sentiments d'Hellène, celle-ci : Φωκεῖς ἀπὸ Θεσσαλῶν, qui n'est pas nécessairement littérale et qui peut notamment n'être qu'un abrégé (*Pyth. orac.*, 15).



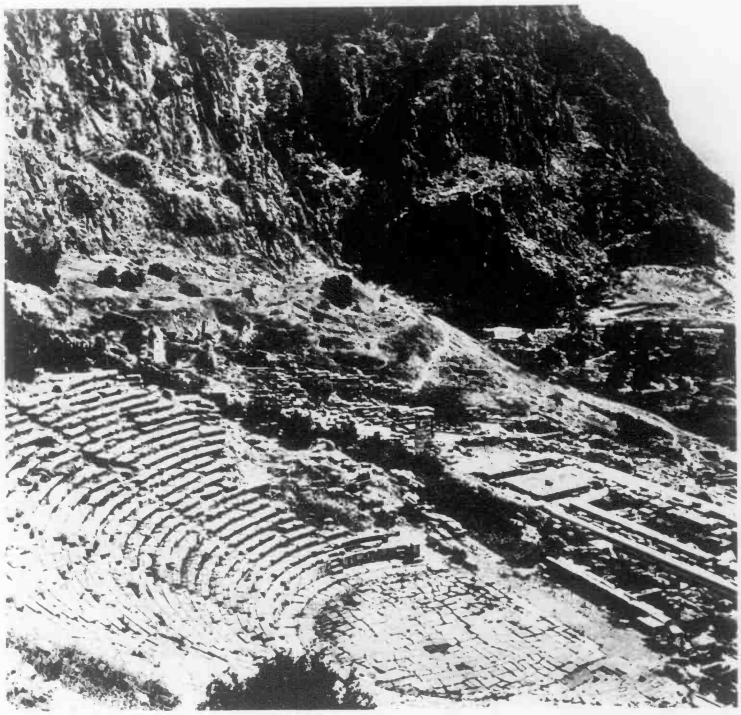
1. LE THÉÂTRE ET LE TEMPLE D'APOLLON. AU FOND PHLEMBOUCHOS.

2. LA VOIE SACRÉE DEVANT LE PORTIQUE D'ATHÈNES.
A gauche l'aire ; au second plan, à droite, le Trésor d'Athènes.

Ce qu'a vu Pausanias[1]	*Occasion de ces offrandes selon Pausanias*	*Hérodote*	*Plutarque*[2]	*Documents archéologiques*
XIII, 4. Une offrande phocidienne ἀπὸ Θεσσαλῶν représentant Apollon, Athéna et Artémis (n° *24*).	XIII, 4, non précisée ; cf. probablement I, 3 : stratagème des vases de terre-cuite.	VIII, 28 : stratagème des vases de terre-cuite.		dédicace des Phocidiens ἀπὸ Θεσσαλῶν ; (re)gravée vers la fin du IVe siècle.
XIII, 6 ; cf. I, 10. Une offrande phocidienne (ἀπὸ Θεσσαλῶν) représentant Apollon, Tellias, généraux, héros indigènes ; œuvre d'Aristomédon d'Argos (n° *30*).	XIII, 6 ; cf. I, 4-10 : ἀπόνοια Φωκική.		*de mul. virt.* et [Vie de Daiphantès] : ἀπόνοια Φωκική.	dédicace phocidienne, (re)gravée vers le milieu du IVe siècle.
XIII, 7. Une offrande phocidienne (ἀπὸ Θεσσαλῶν) représentant la dispute du trépied, Létô et Artémis retenant Apollon, Athéna retenant Héraclès ; œuvre de Diyllos, Amyclaios et Chionis (n° *33*)	XIII, 7 ; cf. I, 11 : stratagème des fantômes imaginé par Tellias.	VIII, 27 : stratagème des fantômes imaginé par Tellias ; offrande à Delphes des « grandes statues, représentant la dispute du trépied, qui se trouvent devant le temple ».		

1. Pour la première offrande Pausanias indique formellement qu'elle est consacrée ἀπὸ Θεσσαλῶν ; pour les deux suivantes il n'affirme pas en propres termes que les mots ἀπὸ Θεσσαλῶν se lisent dans la dédicace ; je les indique donc entre parenthèses.

2. Plutarque mentionne, sans référence précise et parmi d'autres dédicaces qui blessent ses sentiments d'Hellène, celle-ci : Φωκεῖς ἀπὸ Θεσσαλῶν, qui n'est pas nécessairement littérale et qui peut notamment n'être qu'un abrégé (*Pyth. orac.*, 15).



1. LE THÉÂTRE ET LE TEMPLE D'APOLLON, AU FOND PHLEMBOUCHOS.

2. LA VOIE SACRÉE DEVANT LE PORTIQUE D'ATHÈNES.
A gauche l'aire ; au second plan, à droite, le Trésor d'Athènes.

XIII, 5. — La première phrase de ce paragraphe est un bel exemple du style contourné de Pausanias. Alors même que les offrandes qu'il doit citer ne présentent aucun point commun, il s'efforce de présenter une « synthèse » et d'échapper à la monotonie d'une énumération toute simple. Je ne doute point que l'ordre dans lequel il les introduit d'abord (offrandes de Pharsale, de Dion, de Cyrène) soit celui qu'il a noté sur ses tablettes et réponde par conséquent à la disposition topographique[1] ; mais il faut avouer que nous ne disposons ici encore d'aucun contrôle : des seuls monuments de l'aire dont nous connaissions le site, au Sud de la Voie — exèdres semi-circulaires[2], base à deux colonnes de la famille Lycos-Dioclès[3], et, tout auprès, base d'une colonne isolée[4], — Pausanias n'a pas parlé.

Il n'est pas possible de dire si un morceau de degré, en calcaire, qui porte en belles lettres de la seconde moitié du IVe siècle les restes d'une dédicace cyrénéenne : [Κυ]ρανᾶιο[ι][5] appartient à la base du char d'Ammon ou à l'autre offrande de Cyrène que Pausanias décrit au chapitre XV, § 6[6].

De l'offrande macédonienne (Dion), aucune trace ne subsiste.

Par contre un problème curieux doit être signalé à propos de l'offrande pharsalienne. La fouille a mis au jour, à quelques

1. Cf. ci-après, p. 192.

2. Cf. É. Bourguet, *REG*, 1912, p. 13 ; voir aussi *FD*, III, 3, pp. 95-96 et fig. 11.

3. Cf. *FD*, III, 3, pp. 119 sqq.

4. On a trouvé, dans cette région, de nombreux éléments appartenant à une colonne isolée ; J. Replat avait eu l'occasion de me dire, et je crois avec lui, qu'il faut les replacer sur la base carrée qui se trouve immédiatement à l'Est de la base, à deux colonnes, de Lycos-Dioclès (cf. *FD*, III, 3, p. 96, fig. 11) ; ils feront l'objet d'une étude spéciale.

5. Ce fragment, inv. 1856, a été trouvé au Nord de l'opisthodome ; il a été publié *BPW*, 1912, p. 94 et *Philologus*, LXXI, p. 40.

6. Nous ne sommes aucunement renseignés sur la date du char d'Ammon. Quant à la dédicace [Κυ]ρανᾶιο[ι], elle peut avoir été regravée, comme tant d'autres.

mètres de l'entrée principale, en dehors de l'enceinte, un morceau de plinthe, en calcaire gris[1], qui porte, sur la tranche avant, une double dédicace[2]. La plus ancienne, en lettres du IVe siècle, hautes de 0m,18, est ainsi conçue et disposée :

Φαρσάλιοι τῶι Ἀπόλλωνι τῶι Πυθίωι ἀνέθηκαν,
πολεμαρχεόντων Α.Ο....., Αἰάτου, Εὐπολέ-
μου
Ἡρακλείδας, Ἱπποκράτης ἐπόησαν Θεσσαλοὶ
ἐξ Ἄτραγος

Elle est chevauchée, dans sa partie gauche, par une dédicace de l'époque impériale, en lettres de 0m,30 environ :

Τιϐ. Κλ. Καίσαρα Σεβα-
στὸν ἡ ἱερὰ Δελφῶν
πόλις Ἀπόλλωνι
Πυθίῳ

Cette plinthe a-t-elle porté le groupe dont parle Pausanias[3] ? Ou appartient-elle à quelque autre offrande de Pharsale ? Nous l'ignorons absolument, de sorte que la question suivante ne se pose pas nécessairement : a-t-on substitué, sous le règne de Claude, au groupe Achille-Patrocle une statue de l'empereur ? Autrement dit, Pausanias a-t-il parlé d'une offrande qu'il n'a pas pu voir et qu'il ne connaissait par conséquent que de seconde main, par des livres ?

Acceptons cependant ce point de départ. Il y a de fortes raisons pour répondre négativement. Th. Homolle, publiant la dédicace en l'honneur de Claude, remarquait déjà : « C'est dans un coin de la pierre, en lettres grêles, superficielles, irrégulières comme celles d'un graffite que se lit l'inscription... Dessous, on distingue une dédicace des Thessaliens de Pharsale qu'on n'a pas pris soin d'effacer aux extrémités, pas même complètement sous le nom de l'empereur ». Ce n'est pas assez dire ; la dédicace pharsalienne n'a même pas été effacée en partie ; les deux inscriptions sont simplement superposées[1]. Or, par la suite, É. Bourguet a identifié[2] deux autres dédicaces en l'honneur de Claude, gravées l'une et l'autre avec soin sur des pierres qui ne montrent aucune trace de remploi. Dans la hâte du premier moment, on avait peut-être songé à utiliser l'une des bases du sanctuaire pour y dresser la statue de l'empereur ; sans prendre le soin de marteler le texte primitif, un lapicide grava la dédicace, à allure de « graffite », qui se lit sur la plinthe pharsalienne ; mais on ne donna pas suite à ce projet, et l'on dressa à Claude des monuments plus dignes de lui. Je me demande même s'il ne faut pas aller plus loin : l'écriture est singulièrement négligée ; elle me paraît aussi bien tardive[3] ; l'expression ἡ ἱερὰ Δελφῶν πόλις ne se rencontre pas au Ier siècle av. J.-C. ; ne s'agirait-il pas d'un faux, d'un jeu, d'un véritable graffite enfin, postérieur à la visite du périégète ?

Même si la dédicace de Pharsale trouvée dans les fouilles est celle dont parle Pausanias, nous serions donc mal fondés à douter qu'il ait vu le groupe d'Achille et de Patrocle.

XIII, 5. — Avec la visite du Trésor de Corinthe, Pausanias recoupe ses propres traces. S'il est bien monté, comme nous le croyons, par l'escalier de la Dolonie, il en avait déjà

1. Haut., 0m,255 ; larg. 0m,89 ; ép. max. (brisée à l'arrière), 0m,475.

2. Th. Homolle, *BCH*, 1896, p. 708, n. 1. Cf. *Philologus*, 1921, pp. 194 sqq. et 1922, pp. 424 sqq.

3. Le lit supérieur, bien conservé sur une profondeur de 0m,40, ne présente aucun scellement ; mais le cheval d'Achille pouvait très bien ne pas prendre appui sur cette partie de la plinthe.

1. En gros on a, de haut en bas (la lettre *a* désignant l'inscription du IVe siècle et la lettre *b* l'inscription impériale) : ligne 1 *b*, ligne 1 *a*, ligne 2 *b*, ligne 2 *a*, ligne 3 *b* (au début — libre — de la ligne 3 *a*), ligne 4 *b* sur ligne 4 *a*, ligne 5 *a*.

2. *De rebus delphicis*, p. 62.

3. Mais je ne suis pas assez familier avec la paléographie de cette époque pour être affirmatif.

longé le côté Ouest ; mais, en arrivant au sommet de l'escalier, il a pris soin d'abord de liquider le secteur de la Voie sacrée qu'il venait de contourner par le Sud.

Nous serons brefs, comme l'est Pausanias, sur le Trésor, dont les fondations ont été identifiées et le plan reconnu par É. Bourguet en 1911 : *BCH*, 1912 pp. 642-660[1]. Une conclusion inattendue, mais inéluctable, de cette découverte est que le Trésor tournait en quelque sorte le dos à la Voie sacrée et au Temple : il regardait vers le Sud, comme le Trésor de Syracuse ; à partir du moment où fut construit l'escalier de l'Aire, on y accédait par un passage assez étroit entre l'angle S.-O. du Trésor lui-même et le sommet de l'escalier. C'est, parmi les monuments qui restaient debout au IIe siècle ap. J.-C. dans les deux sanctuaires, le plus ancien[2].

XIII, 6. — L'Héraclès de Thèbes, le Zeus et l'Égine de Phlionte, l'Apollon de Mantinée, ce sont autant de noms derrière lesquels nous ne pouvons mettre aucune réalité archéologique. Par contre, comme il a été dit déjà, nous possédons très probablement des fragments de la seconde dédicace phocidienne.

On les voit dessinés sur la figure 5[3]. Ils ont fait l'objet d'un article important de A. D. Keramopoullos[4] ; selon le

1. Article important aussi pour la topographie et l'histoire de l'Aire ; aux illustrations qu'il contient on joindra le croquis de A. Martinaud, déjà signalé ci-dessus et publié *FD*, III, 3, p. 96, fig. 11. En ce qui concerne le Trésor, les résultats acquis par É. Bourguet sont résumés dans la publication épigraphique, *FD*, III, 3, pp. 129 sqq., cf. fig. 16 (en face de la page 120) ; on les complétera par l'étude de F. Courby, *FD*, II, pp. 193-198.

2. Pour les textes d'Hérodote et de Plutarque relatifs au Trésor, cf. par ex., Hitzig-Blümner. Pausanias se contente d'une rapide référence aux offrandes lydiennes (cf. chap. XVI, § 1) ; il dédaigne, sur ce sujet, les renseignements détaillés que donnent Hérodote et Plutarque.

3. Il va de soi que l'ordre des mots, sauf pour le premier, reste incertain et que la dédicace ne se présentait pas nécessairement de la manière suivante : Φωκε[ῖς Ἀ]πόλλωνι [ἀνέθ]ηκαν δ[εκάταν ἀπὸ Θεσσαλῶν].

4. Ἐφ. Ἀρχ., 1907, pp. 91 sqq.

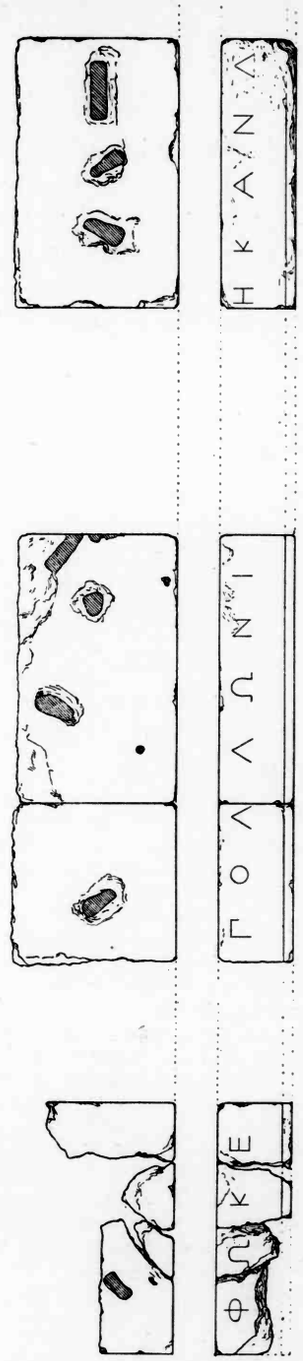


Fig. 5. — Deuxième offrande phocidienne.

savant grec, ils se rapportent au troisième des groupes décrits par Pausanias, celui qui représente la dispute du trépied ; le monument lui-même (et non pas seulement l'inscription) aurait été entièrement refait au IVe siècle et les « grandes statues » (μεγάλοι ἀνδριάντες) dont parle Hérodote remplacées par des statues de taille naturelle, comme en témoignent les scellements visibles à la partie supérieure des plaques de la dédicace.

Cette identification[1] doit être rejetée pour deux raisons également probantes. D'abord la disposition des scellements se prête mal à une scène animée, à une action violente, comme la dispute du trépied[2]. En outre Pausanias donne comme sûr le nom des artistes qui ont travaillé à la troisième offrande[3] ; il attribue même expressément à la collaboration de deux d'entre eux les statues de Léto, d'Apollon et d'Héraclès, à un autre celles d'Athéna et d'Artémis. Or il est invraisemblable que l'on ait, au IVe siècle, gravé sous les différentes statues, refaites et réduites, le nom des artistes qui avaient exécuté l'œuvre originale[4].

1. É. Bourguet l'avait acceptée, *REG*, 1912, p. 14, et *Ruines*, p. 153 ; j'en ai fait autant, implicitement, *FD*, III, 3, p. 124. Un nouvel examen des scellements de pieds et du texte de Pausanias m'a conduit à une conclusion différente.

2. P. de La Coste-Messelière veut bien me dire que telle est aussi son impression. Au reste, dès 1919, É. Bourguet avait renoncé à son interprétation première des scellements, comme il l'a indiqué à plusieurs reprises dans un cours professé à l'École des Hautes-Études.

3. Diyllos, Amyclaios, Chionis. Ces artistes ne sont pas autrement connus. Il est possible cependant que Chionis ne fasse qu'un avec le « Chion Corinthius » dont parle Vitruve, III, *praef.* 2 (cf. Hitzig-Blümner, p. 708). De toute façon personne ne met en doute (ni Keramopoullos lui-même) qu'il s'agisse des sculpteurs de l'offrande primitive.

4. Ou croira-t-on vraiment que les exégètes aient pu, comme le suppose Keramopoullos, se transmettre de siècle en siècle et communiquer enfin à Pausanias tant de noms et de précisions, d'ailleurs fausses, puisqu'elles ne s'appliqueraient pas à l'offrande refaite ? On notera au contraire que Pausanias, ici comme ailleurs, distingue soigneusement entre les données de fait (noms) et les renseignements de seconde main (ethnique).

On restituera au contraire sans difficulté, sur les pierres de cette dédicace, le groupe formé par Apollon, Tellias, les chefs et les héros des Phocidiens[1] ; en même temps que la dédicace, fut regravé le nom de l'artiste, Aristomédon d'Argos, qui devait figurer sur une des pierres perdues[2].

XIII, 6. — La phrase qui termine le paragraphe mérite, pour deux raisons bien différentes, de nous arrêter : « l'Apollon de Mantinée », nous apprend Pausanias, « se trouve près du Trésor de Corinthe ».

1. La première offrande (triade apollinienne) est exclue par la longueur de la base et par le nombre des scellements de statues.

2. Keramopoullos complique inutilement, semble-t-il, son hypothèse en rapportant la destruction de l'offrande primitive à la ruine du temple (sur les causes et les circonstances de la ruine, cf. F. Courby, *FD*, II, p. 112) et en situant la restauration pendant la guerre sacrée (« peut-être », cf. *Guide*, p. 52). L'écriture oriente, il est vrai, vers le milieu du IVe siècle, mais une datation fondée sur ce critère unique est, on le sait, fort imprécise ; la dédicace, dans son second état, peut fort bien être antérieure à la guerre sacrée, ou lui être, au contraire, postérieure de quelques années et dater du moment où les Phocidiens rentrent en grâce auprès des Amphictions. On pourrait, à la rigueur, reprendre, en la modifiant et en la transposant, l'hypothèse de Keramopoullos. On sait quels bouleversements la troisième guerre sacrée entraîna dans le téménos. Les Phocidiens avaient pillé le trésor du dieu et envoyé à la fonte les offrandes les plus précieuses ; l'Amphictionie voulut effacer les traces de leur domination passagère et fit jeter hors du sanctuaire les statues des chefs impies, Onomarchos et Philomélos (cf. É. Bourguet, *BCH*, 1898, p. 320 sqq. ; *Ruines*, p. 154 ; *FD*, III, 5, 23, col. II, l. 41) ; dans quelle mesure respecta-t-on les offrandes que les Phocidiens avaient consacrées en des temps plus anciens ? C'est un fait que les deux dédicaces phocidiennes retrouvées dans les ruines appartiennent au IVe siècle, et l'une au moins à la dernière partie de ce siècle. Les Phocidiens ne firent-ils ainsi que contribuer par la remise en état de leurs offrandes à cette réfection générale du sanctuaire dont on peut relever d'autres indices pendant la deuxième moitié du IVe siècle (cf. É. Bourguet, *Ruines*, pp. 156-157 ; voir d'ailleurs ci-dessus et ci-après le cas des bases tarentines et liparéennes) ? Eurent-ils aussi à réparer des mutilations plus graves que l'on avait fait peut-être subir, au cours de la réaction qui suivit la guerre, aux anciens monuments qui rappelaient un nom abhorré ? Il n'y aurait pas de difficulté à admettre que l'offrande qui représentait Athéna, Apollon et Artémis et pour laquelle Pausanias ne donne aucun nom d'artiste, fut entièrement refaite dans le dernier tiers du IVe siècle. Mais hâtons-nous de dire que cette hypothèse est incontrôlable.

Pour que cette indication ait un sens, il faut que le périégète, après s'être écarté du Trésor (mentionné au paragraphe 5), soit revenu à son point de départ ou, du moins, s'en soit rapproché. Il a commencé la visite de l'Aire par le Portique d'Athènes, puis il en a fait le tour de droite à gauche ; avant d'accéder à la façade du Trésor de Corinthe, a-t-il examiné les bases qui se trouvent au voisinage de ce Trésor, sur le côté Ouest (on peut voir, sur les plans, les fondations de trois d'entre elles) ? Nous l'ignorons, comme nous ignorons s'il s'en trouvait parmi elles pour l'intéresser. Mais que Pausanias soit, ou non, revenu d'abord à la Voie sacrée en longeant le côté Ouest du Trésor, l'itinéraire qu'il suit à partir de « Corinthe » le ramène, par l'Héraclès de Thèbes, par la deuxième offrande phocidienne, par le Zeus et l'Égine de Phlionte, enfin par l'Apollon de Mantinée, le ramène, dis-je, à « Corinthe ». Or la zone qui s'étend à l'Est de la Voie, du Prytanée[1] à la porte C, se prête aisément à un parcours fermé ou presque fermé. Pausanias a pu y accéder par le Nord, après avoir regagné la Voie, à l'Ouest du Trésor, et être passé entre le Portique et le petit côté septentrional du Trésor ; plus simplement il a pu, de la façade du Trésor, passer devant celle du Prytanée — bâtiment municipal, qui ne l'intéresse pas, — gagner la porte C et, revenant vers l'Ouest jusqu'à la Voie, mentionner quelques offrandes qui se dressaient à droite et à gauche. Il n'y aurait aucune difficulté à rétablir dans ce coin du sanctuaire, très bouleversé, une base aussi longue que celle qui supportait la deuxième offrande phocidienne. Il est possible même — ce n'est qu'une possibilité parmi d'autres — que cette offrande ait été déplacée au IVe siècle et qu'elle s'étendît sur une partie de l'espace occupé en des temps plus anciens par les bâtiments nos XV

1. Planche VIII, no XIV.

et XVI[1]. En l'absence de données archéologiques précises, le champ de l'hypothèse est trop vaste, il offre des solutions trop variées à la fois et trop incertaines, pour qu'il y ait intérêt à poursuivre cette analyse. Au Carrefour des Trésors, Pausanias avait amorcé une pointe vers la porte A' jusqu'au Trésor de Thèbes ; à la hauteur de Cnide, il avait emprunté le chemin de la porte B ; ici encore, il s'écarte, un instant, de la Voie.

Une question d'un tout autre ordre se pose à propos de la même phrase : « οὗτος οὐ πόρρω τοῦ Κορινθίων ἐστὶ θησαυροῦ ». Quelques manuscrits écrivent Κυρηναίων au lieu de Κορινθίων. Le Trésor que nous avons renoncé à appeler cyrénéen (no XIII) est tout proche, en contre-bas de la région que Pausanias est en train de parcourir. Pourquoi le périégète ne spécifierait-il pas que l'une des offrandes, la plus excentrique, si l'on veut, se trouve « à proximité du Trésor de Cyrène » ?

L'autorité des manuscrits ne peut être ici décisive. Les deux noms Κορίνθιοι et Κυρηναῖοι paraissent dans les lignes précédentes du texte, ce qui facilitait une confusion entre des formes paléographiquement si voisines. Le fait que la plupart des manuscrits et notamment l'un des meilleurs, le *Parisinus* 1410, donnent Κυρηναίων, ne prouve rien : les noms propres ont subi, dans la tradition de l'œuvre de Pausanias, les déformations les plus capricieuses et les plus variées ; chaque cas doit être considéré séparément.

Ce qui heurte, dans la leçon Κυρηναίων, c'est la référence à un monument dont il n'a pas été question et dont il ne sera plus question. A aucun moment, dans les Φωκικά, et, si je ne me trompe, dans la périégèse, Pausanias ne se borne,

1. Dont la destruction remonte fort haut : cf. É. Bourguet, *BCH*, 1912, pp. 643 sqq. et *Ruines*, p. 480 ; P. de La Coste-Messelière, p. 480 et n. 6. S'il était prouvé qu'elle remonte plus haut que l'offrande phocidienne elle-même, le transfert que nous supposons devient inutile. D'autres emplacements d'ailleurs, dans la même zone, pourraient convenir à l'offrande.

pour les monuments qui font l'objet de son enquête, à une mention *oblique*. Même s'il n'avait rien à dire de particulier sur le Trésor de Cyrène, il l'aurait introduit, comme il fait toujours, dans une forme directe ; il en aurait fait, si l'on veut, le sujet ou le prédicat d'une proposition principale. Il ne suffit pas de dire, pour condamner la leçon Κυρηναίων : « le texte est absurde ; que signifie une indication topographique exprimée à l'aide d'un monument dont le site n'a pas été d'abord défini ? » ; car on pourrait ne voir dans l'expression dont se sert Pausanias qu'un procédé de style et un effet d'*oratio variata* ; elle reviendrait à dire : « non loin de l'Apollon mantinéen, se trouve le Trésor de Cyrène ». Mais après cette transition, on attendrait une indication positive au sujet du Trésor. Ce ne sont pas des arguments logiques, ni paléographiques, c'est l'usage de Pausanias qui conduit à préférer la leçon Κορινθίων.

Il importe, pour éclairer ce point, de rapprocher deux autres passages de la périégèse delphique. Au chapitre VIII, § 8, le gymnase est mentionné obliquement, en tête de phrase, sans aucune indication de site : « ἐν δὲ τοῦ γυμνασίου τῶι ὑπαίθρῳ... » ; mais c'est que le gymnase (occasion d'un *logos*) n'intéresse point Pausanias ; c'est aussi que, bien loin d'appeler une localisation, il constitue par lui-même une étape et un point de repère aisément reconnaissable. Les mêmes remarques, exactement, s'appliquent au « grand autel » du chapitre XIV, § 7 : « Δελφῶν δὲ ἀνάθημά ἐστιν πλησίον τοῦ βωμοῦ τοῦ μεγάλου... ». Au contraire les « Trésors » forment, parmi les offrandes, une catégorie qui retient particulièrement l'attention de Pausanias ; il a fait au chapitre XI une remarque générale sur ce genre de monuments ; il vient encore, quelques lignes plus haut, de faire remarquer que les Corinthiens, « eux aussi », ont construit un Trésor. Comment pourrait-il se contenter ici d'une mention indirecte et insignifiante ?

L'existence d'un Trésor de Cyrène n'est donc pas confirmée par le texte de Pausanias.

XIII, 7. — « Héraclès et Apollon luttent pour le trépied... » Notons au passage, une fois de plus, l'effort du périégète pour animer la description. Il y a place pour cette troisième offrande phocidienne, au Sud du groupe, topographiquement assuré, que forment les deux bases suivantes.

XIII, 9. — Le socle circulaire du Trépied de Platées est en place, et l'on sait que la colonne serpentine qui soutenait le Trépied fut transportée par l'empereur Constantin dans la ville qui portait son nom et où elle se voit encore, sur la place de l'Atmeidan. La bibliographie relative à ce monument[1] et à l'inscription gravée sur les replis des serpents est considérable[2]. Nous nous contenterons ici de signaler que l'expression employée par Pausanias est inexacte : la colonne est formée non par un serpent, mais par trois ; Hérodote, plus précis sur ce point, commettait déjà la même erreur (IX, 81) : « ἐπὶ τοῦ τρικαρήνου ὄφιος », « sur le serpent à trois têtes[3] ». Nous sommes sûrs du moins que Pausanias a vu — ou aurait pu voir — les trois têtes ; elles n'existent plus, dans l'état actuel de la colonne, mais des dessins du XVI^e^ et du XVII^e^ siècles les montrent encore[4].

XIII, 10. — Sur le site de la seconde offrande tarentine et sur l'aspect des pierres qui appartiennent à la dédicace

1. La restitution proposée par Fr. Studniczka, *Zum platäischen Weihgeschenk in Delphi* (Festgabe zur Winckelmannfeier des arch. Sem. der Univ. Leipzig am 12. Dez. 1928) ne saurait être retenue.

2. Voir notamment É. Bourguet, *Le dialecte laconien* (1927), pp. 38-39.

3. S'il s'agissait d'un écrivain moins « analytique » qu'Hérodote, on pourrait entendre ὄφις comme une sorte de collectif : « sur la colonne serpentine qui se termine par trois têtes ».

4. Références dans Hitzig-Blümner, p. 711. Une mâchoire supérieure est conservée au Musée d'Istanbul.

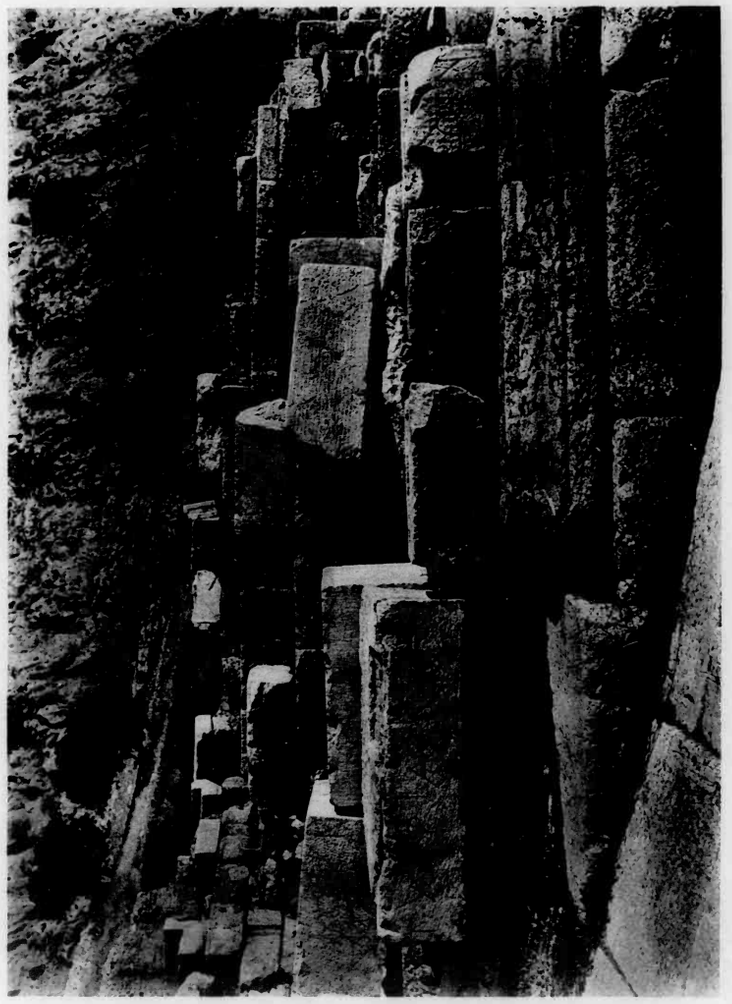
É. Bourguet a donné, *REG*, 1912, pp. 15-16, et *Ruines*, pp. 155 sqq., les indications essentielles. Le résultat de ses recherches[1] a été consigné par A. Martinaud dans le dessin que reproduit la fig. 6 (cf. pl. VI). La dédicace a été regravée au IVe siècle, comme celle des « Tarentins du bas », après la guerre sacrée. Les statues se dressaient sur une assise perdue qui venait s'encastrer dans le lit préparé à l'arrière de celle qui porte la dédicace ; c'est là sans doute que Pausanias a lu le nom des personnages représentés, et celui des deux artistes qui avaient exécuté les statues : Onatas (dont la carrière permet seule de dater approximativement l'offrande) et Calynthos. Après Καλύνθου τε le texte est irrémédiablement corrompu ; deux corrections offrent une égale vraisemblance : ἐστὶ τοῦ συνεργοῦ et ἐστὶ τοῦ Ἀργείου. Quant au nom même de Κάλυνθος on n'aperçoit ni raison décisive pour le corriger ni moyen de le faire ; la forme, pour être prégrecque, n'est pas invraisemblable ; en tout cas la conjecture de W. Klein[2] qui substitue à Καλύνθου le nom Ἀγελάδα est parfaitement arbitraire[3].

L'offrande tarentine se dressait *devant* le Trépied de Platées, pour le visiteur qui montait le long de la Voie. Aucun mot dans le texte de Pausanias n'avertit de cette disposition. Du moins les deux offrandes sont-elles contiguës : dès que la ruine nous fournit les éléments d'un contrôle, elle confirme la valeur topographique de la périégèse.

1. Pleinement confirmé par l'examen minutieux auquel je me suis livré à plusieurs reprises.

2. *Arch.-epigr. Mitteil.*, V, 1881, p. 92.

3. Sur la composition et le « mouvement » de l'offrande, sur les sens possibles de ἐφεστηκότες, cf. Hitzig-Blümner, p. 712. L'objection présentée, *ibid.*, d'après Reisch, contre la conjecture Ἀγελάδα n'est pas décisive : il est vrai qu'Agéladas et Onatas appartiennent à deux générations successives, mais la différence d'âge n'est pas telle, semble-t-il, qu'il leur eût été impossible de collaborer.



DÉDICACE TARENTINE (« TARENTINS DU HAUT »).

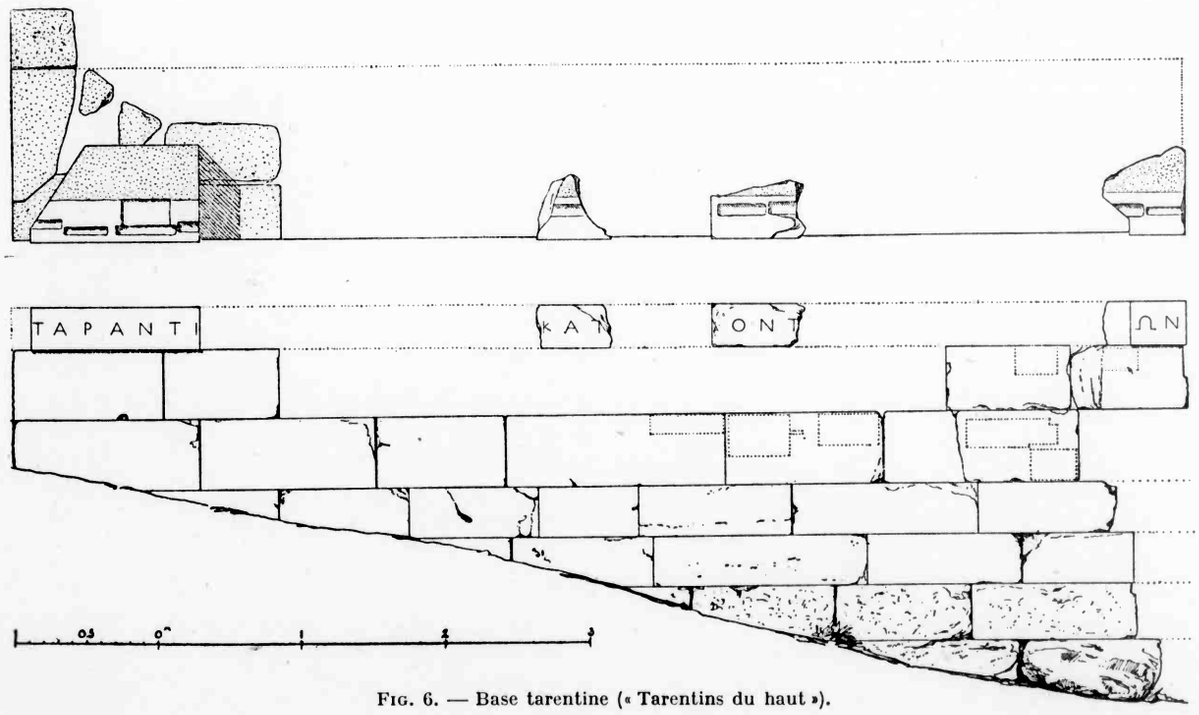


FIG. 6. — Base tarentine (« Tarentins du haut »).

CHAPITRE VI

LE TEMPLE ET SES ABORDS
FIN DE LA PÉRIÉGÈSE DELPHIQUE

XIV, 1-XIX, 4. — Les haches de Périclytos (XIV, 1) et l'Apollon consacré par les Grecs pour commémorer les victoires navales de l'Artémision et de Salamine (XIV, 5) devaient se dresser à la suite des offrandes précédentes, sur le côté droit de la Voie sacrée. En effet, avec le paragraphe 7, Pausanias passe sur le côté gauche ; le Loup de bronze offert par les Delphiens est situé près du « grand autel » ; et le grand autel[1] est aujourd'hui pour nous, comme il l'était pour Pausanias, un point de repère sûr dans la topographie du sanctuaire : cf. F. Courby, *FD*, II, pp. 119-137.

Malheureusement, nous ne disposons plus ensuite d'aucun jalon rigoureux jusqu'au moment où Pausanias aborde la description du Temple lui-même, c'est-à-dire jusqu'au chapitre XIX, § 4. Le Loup de bronze est la *38e* des offrandes énumérées par lui dans le grand sanctuaire ; pour les trente-trois offrandes qui suivent (le Temple portant le n° *72*), les

1. Consacré par les habitants de Chios ; Pausanias, qui aurait pu lire la dédicace gravée sur l'assise de couronnement, Χῖοι Ἀπόλλωνι τὸν βωμόν, ne signale pas ce détail. On sait que l'autel a été reconstruit par J. Replat, cf. *BCH*, 1920, pp. 328-353.

fouilles n'ont pas permis d'identifier un seul emplacement. Ce fait ne tient pas seulement aux hasards de la destruction ; il s'explique en partie par deux circonstances plus générales. D'abord, dans le secteur de la périégèse que nous abordons maintenant, Pausanias ne mentionne aucun monument d'importance comparable[1] à ce qu'étaient, dans les chapitres précédents, les Trésors. En outre, il opère, à son habitude, un choix parmi les nombreuses offrandes qui encombrent les alentours du Temple, et les fondations qui sont encore *in situ* ou bien se prêtent mal à une identification précise, ou bien appartiennent à des monuments qui n'intéressaient pas Pausanias. Nous avons rencontré sur l'Aire les mêmes difficultés ; mais elles ont ici des conséquences plus graves : ce n'est pas dans un rayon de dix ou quinze mètres que nous allons manquer presque entièrement de jalons ; c'est dans la vaste région qui s'étend de l'*ischegaon* au mur polygonal et du grand autel au mur occidental de l'enceinte. Notre tâche se bornera donc à signaler quelques localisations probables ou approximatives et à relever dans le texte de Pausanias quelques mentions caractéristiques. Elle se trouvera simplifiée grâce à l'étude architecturale et topographique consacrée par F. Courby à cette région du sanctuaire.

Les offrandes dont nous avons à nous occuper portent dans notre liste les nos *39* à *71*. Avec le no *38*, avons-nous dit, Pausanias se trouve « près du grand autel ». Il est peu vraisemblable que ce soit devant l'autel, sur la Voie sacrée[2]. Est-ce en contre-bas et au Sud de l'autel, au bord du passage par lequel on accède à la Terrasse du mur polygonal ?

1. En parlant d'« importance », je me place au seul point de vue qui nous intéresse en ce moment : celui de fondations *in situ*.

2. Le pavage actuel est postérieur à Pausanias ; l'absence de fondation à cet endroit ne constitue donc pas un argument décisif contre l'hypothèse. Mais il est peu vraisemblable qu'on ait jamais encombré le passage, au pied de l'autel.

Peut-être, mais il importe de marquer qu'à ce moment-là du moins Pausanias ne s'engage pas sur la Terrasse ; il monte sûrement, on le verra, vers le pronaos. L'emplacement le plus plausible du Loup, au Nord de l'autel, tout à côté du pilier consacré par les Étoliens à Eumène II.

A partir de ce point il n'y a guère que les offrandes *57* et *68* sur le site desquelles les ruines permettent de se prononcer en partie. É. Bourguet[1] et F. Courby[2] ont minutieusement étudié et décrit les pierres de l'ex-voto liparéen (no *57*), de cet ex-voto dont Pausanias nous conte la merveilleuse origine (chap. XVI, § 7). A la dédicace primitive, gravée dans la première moitié du ve siècle sur la face supérieure, vient s'ajouter, dans la seconde moitié du ive siècle, une dédicace gravée sur la face antérieure, en lettres monumentales ; la base se développait sur une longueur de trente mètres environ et formait certainement le chaperon d'un mur. Trois possibilités théoriques, et trois seulement, se présentent pour accueillir une offrande de cette dimension : l'*ischegaon*, le mur de l'esplanade, le mur polygonal. F. Courby a montré que la première était exclue ; il considère la seconde comme plus probable que la troisième, mais, sur ce point, ses arguments sont ruineux[3].

Une autre offrande a été identifiée par A.-J. Reinach[4] ;

1. *BCH*, 1911, pp. 149-162 et p. 456, n. 1.

2. *FD*, II, pp. 142-155.

3. J'évite ici de discuter la question qui sera reprise ; il est probable que l'on devra revenir à l'hypothèse de É. Bourguet qui place l'offrande des Liparéens sur le mur polygonal (*BCH*, 1911, p. 456, n. 1 et *Ruines*, pp. 212-213). Il faut seulement supposer, dans ce cas, que la dédicace et les statues regardaient vers le Temple, non vers le Sud, ce qui n'offre d'ailleurs aucune difficulté. — Le problème du couronnement du mur polygonal a été compliqué par la découverte, près de la fontaine Castalie, de deux pierres à bandeau, du type de celles qu'a identifiées F. Courby, *l. l.*, pp. 163-165 et qui appartiennent peut-être à ce mur (cf. P. de La Coste-Messelière et R. Flacelière, *BCH*, 1930, pp. 283 sqq.).

4. *Journ. intern. arch. num.* 1911, p. 176-240 ; cf. F. Courby, *l. l.*, pp. 288-291 ; Ch. Picard, *Bull. de l'Assoc. Guillaume Budé*, 1932, p. 44 et *REG*, 1932,

c'est le Trophée qui portait la statue de l'Étolie (n° *68*) ; il a été retrouvé vers l'angle S.-O. du Temple, et il est très vraisemblable, en effet, que Pausanias, à ce moment de la description, fût arrivé sur la place de l'opisthodome.

Mais, compte tenu des deux jalons constitués par les vingt Apollons liparéens et par le Trophée de l'Étolie, la question reste ouverte de savoir quel a été l'itinéraire exact de Pausanias, entre le Loup de Delphes (n° *38*) et le Temple (n° *72*).

Il n'a pu manquer de faire le tour du Temple ; les offrandes liparéenne et étolienne permettent d'affirmer que ce fut en passant d'abord par le Sud. Après le Trophée de l'Étolie et avant de décrire le Temple, il ne mentionne que trois offrandes (n^{os} *69* à *71*) : une statue de Gorgias ; près de cette statue, Scyllis ; et enfin le *xoanon* de Méthymna ; elles se trouvaient soit sur la place de l'opisthodome, soit sur le long côté Nord du Temple, au Sud de l'*ischegaon*[1]. Les offrandes qui s'échelonnent entre le Loup de bronze et le Trophée étolien se dressaient donc devant le pronaos et au Sud du Temple ; encore les dernières d'entre elles pouvaient-elles se trouver déjà sur la place de l'opisthodome[2].

Quoi qu'il en soit du détail, la vraie question est celle-ci : pour aller de l'Est à l'Ouest, Pausanias s'est-il contenté de suivre l'Esplanade du Temple, ou est-il descendu sur la

p. 73 et fig. 7. Pausanias dit : « τρόπαιόν τε καὶ γυναικὸς ἄγαλμα ὡπλισμένης » ; la copule est vague ; en fait la statue avait pour socle le trophée.

1. F. Courby (p. 315) écarte cette seconde hypothèse par prétérition et après s'être contenté d'écrire (p. 303) : « Au Nord du Temple, entre le Temple et l'*ischegaon*, le terrain était à peu près libre et vide d'offrandes » ; d'offrandes monumentales, peut-être ; mais Pausanias ne nomme, dans cette partie de la périégèse, que des statues.

2. J'ignore sur quoi se fonde l'analyse de F. Courby, pp. 314-315 : « Parvenu sur la place de l'opisthodome, Pausanias y voit l'Étolie... » ; il n'y a, dans le texte de la périégèse, aucune articulation qui permette de préciser à quel moment Pausanias parvient à l'opisthodome ; ce peut être plus tôt que ne l'indique Courby.

Terrasse du mur polygonal ? Son silence ne constitue pas un argument contre la seconde hypothèse : il a pu descendre et remonter sans nous le dire.

A défaut de localisations précises, essayons donc, notre Pausanias à la main, de reconnaître si la topographie établie par les fouilles fournit une indication générale et crée une vraisemblance[1].

A partir de l'autel et du Loup de bronze (n° *38*), le périégète indique comme formant une suite continue (ἐφεξῆς, XV, 1) les offrandes *39* à *42* : Phryné, deux Apollons et le Bœuf de Platées. L'articulation suivante : « et de nouveau deux Apollons » (n^{os} *43* et *44*), ne donne aucun renseignement sur le site de ces nouvelles bases par rapport aux précédentes. Mais la dernière, l'Apollon Sitalcas (n° *44*), qui mesurait, au dire de Pausanias, trente-cinq coudées (15^{m},54), est le point de départ d'un circuit qui commence avec le n° *46* (Cavaliers de Phères) et s'achève avec le n° *55* (Bœuf de Carystos) :

1. Il convient, pour cette enquête, de ne perdre de vue, à aucun moment, les incertitudes qui la rendent si difficile. — Il se peut, par exemple, que des offrandes archaïques aient été déplacées au cours des siècles et chassées, notamment, de la place du pronaos par les statues de princes hellénistiques et d'empereurs romains. — Pourquoi l'omphalos de marbre, vu par Pausanias (n° *51*), devrait-il se trouver sur la place du pronaos ? Et quelle preuve avons-nous d'ailleurs que l'omphalos de marbre retrouvé près des trépieds des Deinoménides soit bien celui dont parle Pausanias ? On connaît, dans le sanctuaire, sans parler de la pierre (de poros) trouvée à l'intérieur de la cella et étudiée par F. Courby (pp. 76 sqq.), au moins un autre omphalos, de calcaire, qui gît actuellement au Sud du Trésor d'Athènes (cf. É. Bourguet, *Ruines*, p. 248 et n. 1). Nous ignorons à combien d'exemplaires ce symbole était reproduit dans le téménos et lequel d'entre eux a mérité d'être considéré — à tort — par Pausanias comme l'omphalos par excellence (cf. ci-après, p. 165). — Pour le support du cratère d'Alyatte (n° *50*), c'est par une inadvertance dont je n'aperçois pas l'origine que Th. Reinach écrit : « aujourd'hui encore on croit reconnaître la trace de son emplacement sur la terrasse du Temple » (à la page 38 de l'intéressant article qu'il a consacré à « une inscription historique de Delphes », *RA*, 1928, II, pp. 34-46 ; il s'agit d'un fragment de l'inventaire des offrandes confisquées et dilapidées par les stratèges phocidiens entre 354 et 346 ; mention du cratère d'Alyatte devait y être faite à la l. 6, où on lit : Ἀλυάττο[υ]).

l'une et l'autre de ces deux offrandes sont situées par Pausanias « auprès de l'Apollon » ; il ne peut s'agir — tout le monde est d'accord là-dessus — que de l'Apollon géant, dit Sitalcas. Le nº *45* (stratèges[1] et dieux consacrés par les Étoliens) se trouve évidemment, lui aussi, — et quoique Pausanias n'en dise rien, — près du même Apollon, peut-être derrière lui ; la promenade circulaire proprement dite ne commence qu'avec le nº *46*.

Nous nous trouvons donc devant deux groupes d'offrandes bien définis : *39* à *42*, *43* à *55*.

Il est à peu près sûr que le premier se trouve entre l'autel et le pronaos. D'abord on croira difficilement, *a priori*, que Pausanias arrivé à la hauteur de l'autel n'ait pas poursuivi sa route vers le Temple et se soit engagé sur la Terrasse du mur polygonal. En outre, Plutarque donne, sur la statue de Phryné (nº *39*), une indication qui n'est pas dénuée de valeur topographique ; dans le *De Pythiae oraculis*, 14, Sarapion dit à Diogénianos : « ἐκεῖ βλέψον ἄνω καὶ τὴν χρυσῆν ἐν τοῖς στρατηγοῖς καὶ βασιλεῦσι θέασαι ... Φρύνην »[2]. Or les interlocuteurs se trouvent à ce moment en un point du sanctuaire mal défini sans doute, mais qui doit être cherché au voisinage et à l'Est du Temple[3]. Quant aux statues de ces

1. Précisons, pour dissiper une équivoque possible, que le pluriel στρατηγοί désigne ici (et il en va de même pour le nº 57) des chefs militaires, des généraux et ne peut s'appliquer à la magistrature fédérale annuelle des Étoliens. Pour Eurydamos, nº 53 (chap. XVI, 4), il est permis d'hésiter à cause de la construction στρατηγόν τε ... καὶ ... ἡγησάμενον ; G. Klaffenbach, *IG*, IX, 1², p. XLIX, fait d'Eurydamos, mais avec un point d'interrogation, le stratège fédéral de l'année 279-278.

2. Cf. Alcétas, Περὶ τῶν ἐν Δελφοῖς ἀναθημάτων, cité par Athénée, XIII, 591 b : « αὐτῆς δὲ τῆς Φρύνης οἱ περικτίονες ἀνδριάντα ποιήσαντες ἀνέθηκαν ἐν Δελφοῖς χρύσεον ἐπὶ κίονος πεντελικοῦ · κατεσκεύασε δ' αὐτὸν Πραξιτέλης · ὃν καὶ θεασάμενος Κράτης ὁ κυνικὸς ἔφη τῆς τῶν Ἑλλήνων ἀκρασίας ἀνάθημα. Ἕστηκε δὲ καὶ ἡ εἰκὼν αὕτη μέση τῆς Ἀρχιδάμου τοῦ Λακεδαιμονίων βασιλέως καὶ τῆς Φιλίππου τοῦ Ἀμύντου, ἔχουσα ἐπιγραφὴν Φρύνη Ἐπικλέους Θεσπική ».

3. Cf. par exemple P. de La Coste-Messelière, p. 481 et n. 4.

stratèges et de ces rois (Plutarque dit encore, *Amator.*, 9, 10 : « Φρύνη ... ἐν Δελφοῖς κατάχρυσος ἑστῶσα μετὰ τῶν βασιλέων καὶ βασιλειῶν), elles se dressaient pour la plupart devant le pronaos ; on restitue là, *in situ*, les deux piliers étoliens qui portaient les statues d'Eumène II et de Prusias II[1], et il est sûr que cette région, le τόπος ἐπιφανέστατος par excellence, avait été particulièrement encombrée, à l'époque hellénistique et romaine, par des offrandes du même genre : colonnes ou piliers surmontés de statues (sur les restes de quelques-uns de ces monuments, voir F. Courby, pp. 269 sqq.). En s'adressant à Diogénanos, Sarapion doit montrer du geste la place du pronaos et sa forêt de hautes offrandes.

Tout porte à croire, par conséquent, que la statue de Phryné (nº *39*) et les offrandes dont elle est inséparable (nºs *40*, *41* et *42*) s'alignaient entre l'autel et le pronaos.

Où situer le second groupe, qui s'ordonne autour de l'Apollon Sitalcas ? A cette statue monumentale semblerait convenir la base puissante qui se trouve au Nord de la place du pronaos[2]. Nous n'entrerons pas ici dans les questions de topographie très délicates et très complexes qui seules permettraient de définir approximativement la date de cette base ; il faudrait pour cela reprendre, à la suite de F. Courby, l'étude de toute la région qui s'étend au Nord du Temple, (*ischegaon*, niche « de Lilaia », etc.). La date de l'Apollon Sitalcas prêterait, elle aussi, à controverse[3]. Quelle que soit d'ailleurs la conclusion chronologique que l'on adopte pour

1. Le pilier — ou l'un des deux piliers de Paul-Émile — se dressait probablement en contre-bas de la place du pronaos, dans l'angle formé par la Terrasse du mur polygonal ; deux et probablement trois piliers (cf. G. Daux, *Delphes au IIe et au Ier siècle av. J.-C.*, pp. 500 sqq.) portant les statues des rois de Pergame (Attale Ier, Eumène II, Eumène II) se dressaient près de la porte D.

2. Elle porte le nº 35 sur la planche VIII.

3. Cf. F. Schober, pp. 91-92, qui insiste avec raison sur le caractère vague et équivoque de l'expression dont se sert Pausanias pour désigner l'occasion de l'offrande.

la statue et pour la base, il sera toujours possible de restituer l'une sur l'autre : au besoin, en admettant que le colosse fut déplacé, au cours des travaux qui suivirent la guerre sacrée, et installé, alors seulement, sur cette base, à côté de la niche « phocidienne » « de Lilaia ». Mais il est inutile d'entreprendre une double enquête, qui se révélerait aussi longue dans ses démarches qu'incertaine dans ses conclusions. En effet, même si, considéré isolément, l'Apollon Sitalcas pouvait être restitué sur la base en question, la place du pronaos ne saurait accueillir tout le groupe des offrandes *45* à *55*. Sans souscrire dans tous les détails à la description suivante[1], il me paraît que la conclusion ne peut pas en être contestée : « Représentons-nous ce qu'était alors [la partie Nord de la place du pronaos], selon toute vraisemblance. Dépouillées de leurs trépieds, les bases syracusaines se cachaient derrière deux rangs de monuments et d'exèdres ; à côté, une immense fondation depuis longtemps dépouillée[2] ; puis, les offrandes d'Aristainéta et de Prusias, qui sont parmi les œuvres dont [Pausanias] ne parle pas ; en arrière, un monument à l'abandon (celui de « Lilæia »), en avant, un autre probablement rasé... Pausanias a donc laissé de côté cette partie de la place ».

Il semble par conséquent acquis que le périégète, après avoir contourné l'autel et énuméré les quatre offrandes *39* à *42* qui se font suite et devaient se dresser sur le côté Sud de la place, passe, avec les deux Apollons *43* et *44* (Apollon d'Héraclée et Apollon Sitalcas) sur l'Esplanade du Temple ; il en fait le tour et revient, avec le bœuf de Carystos (*55*) à son point de départ.

Mais les nombreuses offrandes qui suivent (nos *56* à *67*) se trouvent-elles encore sur l'Esplanade ? Et, puisque Pausanias l'a déjà parcourue, n'est-il pas logique de penser qu'il est ensuite descendu sur la Terrasse du mur polygonal pour remonter enfin sur la place de l'opisthodome ? F. Courby n'envisage cette possibilité[1] que pour l'exclure, par des arguments de vraisemblance générale : « Comment, si vraiment [Pausanias] a fait un détour vers la terrasse inférieure, n'a-t-il pas soufflé mot de la Victoire des Messéniens, d'un monument comme il aime en citer, identique à la Victoire qu'il a vue à Olympie ? De plus, il est à croire que cette terrasse du mur polygonal... n'a jamais dû attirer beaucoup d'offrandes. Et l'on remarquera enfin que, parmi les ex-voto qu'énumère Pausanias après être arrivé aux abords du perron [de l'escalier qui descend à la terrasse], il en est de très anciens et qui remontent à un temps où il y avait encore, sans doute, bien de la place disponible au niveau du temple. Je pense donc qu'il n'a pas quitté la terrasse supérieure... »

Il est aisé de répondre à ces objections. Le vaste terre-plein formé par la Terrasse du mur polygonal était situé au cœur même du sanctuaire : on voit mal pourquoi il aurait été « peu recherché »[2]. Pour le site de certaines offrandes archaïques, il y a lieu de rappeler que des modifications ont pu et dû intervenir au cours des siècles, entre la date de la consécration et le temps de Pausanias[3]. Quant à la Victoire des

1. F. Courby, pp. 308-309.

2. C'est la base dont nous avons parlé, celle qui paraîtrait, au premier abord, susceptible d'accueillir l'Apollon Sitalcas.

1. *L. l.*, pp. 313-314.

2. C'est le terme dont se sert F. Courby dans un autre passage où il fournit lui-même contre sa théorie les meilleures armes (p. 297) : « Il semblerait que les emplacements offerts par la terrasse du mur polygonal auraient dû être peu recherchés, en raison de leur situation. Or, il se trouve que les trois seuls monuments qu'on puisse y rapporter avec certitude sont, les deux premiers, parmi les plus anciens, et tous les trois parmi les plus importants du sanctuaire ».

3. Cf. ci-dessus, p. 159 et n. 1, et surtout É. Bourguet, *Ruines*, p. 206 : « Toute la terrasse devant la façade du Temple a été peuplée dès le début de l'époque romaine, puis sous les empereurs, de statues pour lesquelles on ne s'est pas toujours contenté de faire de la place en serrant les piédestaux les uns contre les autres. En cette région, plus qu'en aucune de celles que nous avons parcourues, les monuments de l'époque romaine et impériale ont chassé ceux qui y existaient antérieurement ».

Messéniens, il est possible que le pilier triangulaire fût, dès cette époque, dépouillé de sa statue.

C'est pour une autre raison que le doute reste permis. Nous ne connaissons pas l'importance exacte du groupe d'offrandes intermédiaire entre l'Esplanade du Temple et la place de l'opisthodome. Si nous étions en état d'affirmer que ce groupe s'étend du nº *56* au nº *67*, il serait trop important pour trouver place le long de l'étroit passage qui conduisait de l'esplanade à l'opisthodome. Mais il n'est pas sûr que Pausanias quitte l'esplanade aussitôt après le Bœuf de Carystos ; il est possible que le groupe étolien nº *56* ait été réservé pour la fin de la description, en raison de sa situation excentrique[1]. D'autre part, nous l'avons dit déjà, Pausanias est peut-être rendu sur la terrasse de l'opisthodome bien avant le Trophée nº *68* ; non seulement le Lion d'Élatée (nº *66*) et l'Apollon des Massaliètes (nº *67*), tout voisins l'un de l'autre (ἐγγυτάτω), mais une partie des offrandes antérieures peuvent déjà se trouver là. Il ne resterait plus à caser aux abords du perron (d'où descendait l'escalier qui mène à la Terrasse du mur polygonal), et sur l'étroit passage qui lui fait suite vers l'opisthodome, qu'un tout petit nombre d'offrandes, pour lesquelles la place serait suffisante. Il ne serait plus nécessaire alors de supposer que Pausanias est descendu sur la Terrasse du mur polygonal, même si, comme il est probable, les vingt Apollons liparéens (nº *57*) en formaient le décor de fond ; la dédicace, regravée au IVe siècle en lettres énormes (0m,17 environ) était, par éclairage favorable, lisible du haut de l'Esplanade ; et de plus, on ne doit pas oublier que, sur cette offrande, Pausanias a été amplement documenté à Delphes même (ἐπυνθανόμην). On imagine aisément quelque exégète attirant son attention sur cette

1. Derrière d'autres offrandes peut-être : cf. ma remarque au sujet du premier groupe étolien, nº *45* (ci-dessus, p. 160). Signalons, au passage, la composition presque identique de ces deux groupes, *45* et *56*.

extraordinaire rangée de statues, pour avoir l'occasion de lui raconter la piquante histoire des combats navals successifs.

Le schéma suivant résume les résultats probables et les incertitudes auxquels aboutit notre enquête :

près de l'autel	nº *38*.
place du pronaos, côté Sud	nos *39* à *42*.
esplanade du temple	nos *43* à *55*. nº *56*.
(terrasse du mur polygonal), perron, passage, place de l'opisthodome	nos *58* à *67*.
place de l'opisthodome	nº *68*.
place de l'opisthodome, long côté Nord du Temple	nos *69* à *71*.

Quel qu'ait été l'itinéraire suivi par Pausanias, il est intéressant de constater une fois encore combien ses indications topographiques sont, à notre gré, capricieuses et insuffisantes : nous aurons à interpréter cette lacune. Par contre, dans la longue liste des offrandes que nous venons de parcourir[1], deux détails nous avertissent de la scrupuleuse objectivité du périégète. De l'omphalos qu'il aperçoit à l'extérieur du Temple, il parle comme du véritable omphalos ; il rapporte tout naturellement, à ce propos, ce qu'il a entendu dire, à Delphes ou ailleurs, de sa signification : « les Delphiens considèrent l'omphalos comme le milieu du monde » ; et il se souvient aussi de Pindare. S'il avait poussé plus avant

1. En dehors des Apollons de Lipara (nº *57*) et du Trophée étolien (nº *68*), dont il a été déjà question, les seules offrandes dont quelque élément ait été identifié avec vraisemblance sont : les Cavaliers de Phères (nº *46* ; cf. F. Courby, p. 273, fig. 216 et p. 309) ; le Bœuf de Carystos (nº *55*, *ibid.*, pp. 310-311), le monument étolien ἀπὸ Ἀκαρνανῶν (nº *56*, cf. *ibid.*, pp. 312-313). Pour l'omphalos, cf. ci-dessus, p. 159, n. 1.

son enquête à Delphes même ou dans un traité quelconque, il aurait appris que la pierre authentique était située dans l'adyton et il se serait sans aucun doute exprimé autrement. Nulle contamination ne vient compléter, altérer ou rectifier l'examen du monument : l'erreur est ici garante de sincérité. Et nous en trouvons encore un exemple curieux avec la statue d'Eurydamos (n° *53*), « stratège étolien qui conduisit son armée à la victoire contre les Galates »[1] ; quelques pages plus loin, Pausanias, s'aidant de sources historiques, retrace avec force détails l'expédition des Galates ; il nomme les chefs étoliens : Eurydamos ne figure point parmi eux. Le périégète ne semble pas s'être soucié de cette discordance, et peut-être il ne s'en est pas aperçu. Il accumule les détails ; il juxtapose, d'un chapitre à l'autre, ses observations propres et les *excursus* les plus variés ; mais son esprit n'est ni assez vigoureux ni assez critique pour faire, je dirais volontiers : pour construire, les rapprochements qui caractérisent le véritable historien[2].

1. Cf. VI, XVI, 1 : « Πλείσταινον δὲ τὸν Εὐρυδάμου τοῦ ἐναντία Γαλατῶν στρατηγήσαντος Αἰτωλοῖς Θεσπιεῖς εἰσιν οἱ ἀναθέντες ».

2. Faut-il ranger au nombre des erreurs de Pausanias la phrase relative au Bœuf des Carystiens (n° *55*) ? « Les Carystiens d'Eubée ont consacré, sur leur exploit contre les Mèdes, un bœuf de bronze » (XVI, 6). F. Schober écrit, p. 103 : « Pausanias muss sich bei diesem Anathem entweder in dem Stifter oder in der Zeitangabe geirrt haben. Die Karystier hatten zwar kurz vor Marathon sich gegen Datis und Artaphernes gewehrt, wurden dann aber gezwungen, zu den Persern überzugehen (Herod. VI, 99) und haben später dem Xerxes Heeresfolge geleistet (Herod. VIII, 66). Sie wurden dafür von den Griechen gleich nach Salamis hart bestraft, ihre Ländereien verwüstet (Herod. VIII, 121). Dass sie auch bei Plataiai nicht mitfochten, beweist ihr Fehlen auf der Schlangensäule ». Mais, précisément pour effacer la tache de leur trahison (trahison forcée, d'ailleurs), on conçoit fort bien que les Carystiens aient saisi le moindre prétexte et fait revivre le souvenir de la moindre escarmouche (résistance initiale contre Datis et Artapherne, participation de quelques exilés à la lutte commune). Rien n'indique, dans le texte de Pausanias, qu'il y ait interprétation ou conjecture.

XIX, 4 et XXIV, 1-5. — Pausanias aborde brusquement la description du Temple[1] sans même le mentionner expressément : « Les frontons représentent... ». Le nom des artistes[2], et moins encore les précisions dont il l'accompagne, ne lui étaient pas donnés cette fois par l'examen direct. Il a donc disposé ici d'une source écrite, ou peut-être simplement d'une tradition orale recueillie à Delphes. Dans le pronaos il a lu les deux maximes célèbres Γνῶθι σαυτόν et Μηδὲν ἄγαν, et, sur la base de la statue d'Homère, l'oracle qui concernait le poète[3] ; il a visité le Temple, mais n'a pu pénétrer dans l'adyton, où se trouve une statue en or d'Apollon qu'il ne connaît que par ouï-dire[4].

1. Pausanias a fait l'histoire du Temple au chap. V, 9-13. Sur le rapport entre les deux passages, voir Th. Homolle (*BCH*, 1902, pp. 630 sqq.), qui conclut (p. 632) : « Pausanias est exonéré du soupçon d'ignorance, de légèreté, d'incohérence ». J'évite de prendre parti sur cette question : elle n'intéresse pas la description même du Temple, dont l'objectivité n'est plus contestée par personne.

2. Sur les différentes conjectures formées à propos de ces noms, cf. l'exposé — qui reste valable — d'Hitzig-Blümner, pp. 642-643.

3. Voir ci-après, p. 186. — Je ne sais sur quoi repose le commentaire de Schober, p. 130 : « Im Pronaos stand nach Pausanias eine Bronzestatue des Homer. Auf einer Stele, die in die Basis eingehauen war, las man ein Orakel... ». Pausanias ne mentionne pas de stèle indépendante, mais seulement le support de la statue. — Selon P. Guillon, *Rev. de Phil.*, 1936, pp. 223 sqq., le mot στήλη, chez Pausanias, signifie toujours stèle et n'a jamais le sens de base. Faudrait-il donc supposer que l'εἰκών d'Homère consistait en un médaillon, en un relief de *bronze* encastré dans une stèle ? On connaît des reliefs votifs en bronze, on connaît des médaillons-portraits en marbre ; je ne sais s'il existe des médaillons-portraits en bronze. J'évite d'autant plus de me prononcer sur cette question (dont je n'ai pas le loisir d'examiner tous les éléments) qu'elle n'intéresse pas notre enquête.

4. A propos de l'architecture intérieure du Temple, je voudrais préciser deux points ; ils ne concernent pas directement le texte de Pausanias, mais ils intéressent la publication des *Fouilles* qui nous sert ici de terme de comparaison avec la périégèse. — J. Replat a prouvé (*BCH*, 1922, pp. 435-438) que le chapiteau attribué par F. Courby (pp. 42-44) à la colonnade intérieure du Temple appartenait en réalité à un monument à deux colonnes ; j'ai pu suivre les recherches qu'il poursuivit à ce sujet entre 1921 et 1924 ; dès 1922, dès le moment où il écrivait : « Il ne subsiste donc à Delphes aucun fragment qui puisse être sûrement attribué à une colonnade intérieure du Temple d'Apollon », sa conviction était faite : il n'y a jamais eu de colonnade dans la cella

On remarquera, lorsque Pausanias, achevée la digression sur les Galates, en revient à la description du Temple, qu'il se sert de l'expression : « dans le pronaos de *Delphes* » ; il lui a paru opportun de marquer ainsi, après une si longue parenthèse, le retour à la périégèse.

XXIV, 6—XXVI, 1. — Pausanias donne ensuite sur son itinéraire des précisions auxquelles il ne nous a pas habitués ; c'est que, pour la première fois, depuis qu'il a pénétré dans le téménos, sa route n'est plus jalonnée, presque pas à pas, d'offrandes.

En sortant du Temple il tourne à gauche et parvient au péribole et au tombeau de Néoptolème. Il monte et voit la pierre vomie par Cronos. Puis il reprend la direction du Temple[1] pour atteindre la source Cassotis. Enfin, au-dessus de Cassotis, il trouve la Lesché des Cnidiens.

Seul le site de la Lesché est bien établi. Sur celui de la fontaine Cassotis ou celui du Téménos de Néoptolème[2], nous n'avons pas à discuter ici ; toute la partie Nord et Nord-Est du sanctuaire a été durement ravagée depuis des siècles par

du Temple (la question de l'adyton étant réservée). Il n'eut malheureusement pas le temps de mettre au net et de publier les résultats auxquels il avait abouti (et qui sont simplement résumés *BCH*, 1923, p. 515 et 1925, p. 457). Le sens des arguments par lesquels Schober essaie de défendre la restitution de Courby m'échappe. — D'autre part, c'est par un véritable lapsus que Courby a attribué (p. 107), après Homolle, le très beau décor de palmettes, oves et perles reproduit *FD*, II, *Terrasse du Temple*, album, pl. XIV, au linteau du Temple du VI^e^ siècle. Cette pièce magnifique ne peut, pour des raisons de construction, avoir appartenu à une porte. Ici, comme pour le chapiteau de la colonnade intérieure, comme aussi pour le chapiteau éolique de Marmaria, des dessins *complets* auraient évité l'erreur. La méthode la plus courte paraît bien être, en archéologie, la publication exhaustive, non seulement sous forme de commentaire, mais aussi sous forme de dessins et de photographies.

1. L'indication n'est pas tout à fait précise : prend-il exactement le Temple comme point de direction ? ou veut-il dire simplement qu'il revient vers l'Ouest (le Nord-Ouest) ?

2. L'hypothèse selon laquelle le Téménos de Néoptolème se trouverait derrière la base des Corcyréens, à l'Est de la base des Thessaliens, paraît vraisemblable ; elle est acceptée notamment par É. Bourguet, *Ruines*, p. 195.

les chutes de pierres et ravinée par les eaux. Il appartiendra à l'étude topographique et archéologique — qui est en cours dans cette partie du sanctuaire — de préciser, s'il est possible, le lieu de ces deux monuments, en utilisant les données de Pausanias, dont l'exactitude n'est pas contestée. Rappelons que les indications recueillies par lui sur le trajet que suivent les eaux de la fontaine Cassotis ont été en somme confirmées par les fouilles[1].

XXXII, 1. — Avant de quitter Delphes et de monter à l'antre corycien, Pausanias mentionne encore le théâtre, une statue de Dionysos consacrée par les Cnidiens, et le stade. L'expression dont il se sert pour le théâtre (« τοῦ περιβόλου δὲ τοῦ ἱεροῦ θέατρον ἔχεται ») a paru équivoque : « La question est de savoir si ἔχεται signifie *être attenant, contigu à*, ou bien *dépendre de, faire partie de* » ; Th. Homolle, en même temps qu'il posait ainsi le problème[2], a montré que le théâtre était inclus dans l'enceinte du sanctuaire ; les découvertes ultérieures ont confirmé ce point de vue[3]. Si l'on tient compte que Pausanias, aussitôt après avoir mentionné le théâtre, écrit : « ἐπαναβάντι δὲ ἐκ τοῦ περιβόλου... », on ne conservera pas le moindre doute sur ce qu'il a voulu dire : le théâtre est à l'intérieur du péribole[4].

Dans la parodos occidentale du théâtre on a trouvé une base colossale (étudiée par É. Bourguet, *FD*, III, 1, pp. 80-82, et W. B. Dinsmoor, *BCH*, 1912, pp. 447-448 et n. 1). Elle porte une dédicace en lettres du IV^e^ siècle : Κνίδιοι τῶι Ἀπόλλωνι ἀπὸ τῶν πολεμίων δεκάταν ; pour une cause incon-

1. Cf. F. Courby, p. 181.
2. *BCH*, 1897, pp. 261-263.
3. Cf. notamment G. Colin, *BCH*, 1898, p. 187.
4. Quel est d'ailleurs, dans la phrase de Pausanias, le sens de περίβολος ? Homolle entend : « sanctuaire » ; c'est l'autre sens du mot qui me paraît probable : « enceinte » ; « le théâtre est contigu à l'enceinte sacrée » ; à l'extérieur ou à l'intérieur ? La suite du texte permet de le préciser.

nue, la base a été retournée à l'époque romaine ; mais comme les deux lits présentent des traces identiques de scellements, il est à penser que la même statue a servi aux deux états[1] ; on ne prit pas la peine cependant de regraver la dédicace : Pausanias ne put la lire qu'à l'envers. Mais un doute doit subsister sur l'identité de cette base et de celle qui portait le Dionysos dont parle Pausanias. Le texte transmis est suspect, et probablement mutilé avant le mot Διονύσου ; il est sûr du moins que la mention du Dionysos vient après l'action exprimée par ἐπαναβάντι δὲ ἐκ τοῦ περιβόλου. Même si l'on écrit : « ἐπαναβάντι δὲ ἐκ τοῦ περιβόλου, Διονύσου ἄγαλμα etc. », il paraît contraire à la valeur du participe aoriste et à l'usage de Pausanias de traduire : « avant de sortir du péribole », au lieu de : « une fois sorti du péribole ». Il faudrait donc supposer que la base (de poids considérable) a été déplacée ou que Pausanias a commis une légère erreur[2].

Sur le stade, en tout cas, il s'est trompé : aucun marbre, du Pentélique ou d'ailleurs, n'a jamais été employé à la construction ni à la réfection de ce monument. A-t-il eu la paresse de monter jusque là et s'en est-il laissé conter par les exégètes ? Ou n'aperçut-il le stade que de loïn, en montant à l'antre corycien[3] ? Le soleil ardent ou le crépuscule ont-ils contribué à son illusion ? C'est un fait que la description de Delphes se termine sur une erreur grossière.

1. A vrai dire on comprend mal, dans ces conditions, pourquoi la base fut retournée. Le fait aussi que la dédicace n'ait pas été gravée à nouveau est étrange. Le mystère de la base cnidienne n'est pas éclairci.

2. Mais l'existence probable d'une lacune avant Διονύσου δέ interdit de se prononcer ; d'autant plus que cette lacune était peut-être assez longue. L'adjectif démonstratif τοῦτο, dans la phrase suivante, donne à penser que le stade avait été mentionné déjà et devrait, par conséquent, trouver place dans la lacune ; on pourrait supposer quelque chose comme : « en montant hors du péribole, on prend le chemin du stade... ». Il est vrai que quelques éditeurs transportent τοῦτο après ἐπεποίητο δέ. Tant d'incertitudes invitent à la prudence.

3. Cf. Pausanias, X, XXXII, 2 sqq. L'excursion était classique : cf. Plutarque, *De Pythiae orac.*, 4.

CHAPITRE VII

LA MÉTHODE DE PAUSANIAS

Pour porter en pleine connaissance de cause un jugement sur la périégèse delphique, il faudrait, semble-t-il, poursuivre maintenant une recherche complémentaire de celle que nous venons d'achever. Il faudrait, après avoir passé en revue les monuments dont parle Pausanias, énumérer ceux dont il ne parle pas. Bref, il faudrait établir une topographie historique de Delphes, c'est-à-dire faire la liste de tous les monuments que nous connaissons par les textes ou par les ruines, et essayer de déterminer quels d'entre eux étaient encore debout au moment de sa visite. Tâche considérable, que nous n'avons pas l'ambition d'entreprendre ; tâche d'ailleurs moins utile pour notre propos qu'il ne semble d'abord.

Elle serait en effet vouée à l'échec en ce qui concerne la tradition proprement et uniquement littéraire, tout entière antérieure à Pausanias. Comment décider, par exemple, si telle offrande ou tel monument dont parle Plutarque était encore en place et debout quelques décades plus tard ? Comment savoir, en cette période de demi-abandon, si des bâtiments ne se sont pas effondrés, si le mauvais état de quelques offrandes n'a pas contraint de les déplacer et de les abriter dans le Temple ou dans un Trésor ? Chaque année, le sanc-

tuaire va s'appauvrissant, se dégradant. Et cette certitude générale suffit à compromettre le principe même d'une telle enquête.

La difficulté n'est pas beaucoup moindre en ce qui concerne les ruines. La fouille livre côte à côte des fondations rasées dès le VI^e^ siècle av. J.-C. et des fondations de monuments qui étaient encore debout fort avant dans notre ère. L'aspect des unes et des autres n'est pas si différent qu'on pourrait croire, et les exégètes modernes s'y sont maintes fois trompés. Il arrive que le doute ne soit pas permis : le Trésor d'Athènes a servi de boutique aux changeurs chrétiens ; à l'inverse le mur polygonal a fait disparaître, dans la seconde moitié du VI^e^ siècle avant J.-C., plusieurs monuments dont les substructions demeurent. Mais souvent que d'incertitudes ! Là où Dinsmoor restituait le Trésor de Syracuse et où tous les archéologues, sans exception, ont voulu restituer un Trésor, P. de La Coste-Messelière assure, on l'a vu, qu'il n'y avait, dès le IV^e^ siècle av. J.-C., qu'une terrasse à l'air libre. Et nous avons dit déjà combien le plan restauré du sanctuaire d'Apollon vers 150 av. J.-C., tel qu'il l'établit, bouleverse, sur plus d'un point, les conceptions généralement admises. Lorsqu'il s'agit, non de Trésors, mais d'offrandes plus modestes, l'embarras ne fait que croître ; nombreuses devaient être les bases dépouillées de leurs statues ou de leurs objets précieux. Plusieurs des dédicaces que nous lisons aujourd'hui n'étaient peut-être déjà du temps de Pausanias qu'un vain témoignage : il était fondé à les négliger.

Bref, la plupart des cas particuliers seraient insolubles ; des deux prodécés qui s'offrent pour définir l'état du sanctuaire lors de la visite de Pausanias, aucun n'est sûr : conclure d'Hérodote ou même de Plutarque à Pausanias, remonter de l'état actuel à Pausanias, il faut y renoncer souvent, presque toujours. Mais ce doute méthodique ne vaut pas pour un

faisceau d'exemples. Et, dès lors, une constatation s'impose[1] — troublante en apparence et lourde de conséquences — : alors que le sanctuaire contient encore, en nombre imposant, au II^e^ siècle ap. J.-C., des offrandes d'époque hellénistique et romaine, Pausanias ne nomme aucun monument, aucune base, aucune statue, aucun objet enfin qui soit postérieur à 260 av. J.-C. ; la seule exception importante (cf. d'ailleurs ci-après) est une mention fugitive, dans le troisième « temple » du sanctuaire d'Athéna, de « quelques statues d'empereurs romains ».

* * *

La fouille a livré beaucoup de dédicaces qui datent des trois premiers siècles av. J.-C. ; plusieurs des bases où elles étaient gravées se dressaient intactes dans le sanctuaire au temps de Pausanias : on a retrouvé parfois aux environs immédiats de la fondation les pierres qui leur reviennent. On ne tiendra pas pour vraisemblable que l'avarice des Maides et de Sylla, puis la négligence des Delphiens et des Amphictions pour l'εὐκοσμία[2] du sanctuaire ait eu pour résultat de faire disparaître toutes les offrandes postérieures au premier tiers du III^e^ siècle, alors que survivaient une bonne part des offrandes antérieures. Il est fort possible, nous l'avons dit, que quelques-unes des bases que nous allons énumérer fussent, au temps de Pausanias, dépouillées de leurs offrandes[3] : elles ne l'étaient sûrement pas toutes ; et Plutarque[4] nous parle « des rois, des reines, des généraux »

1. Elle n'a pourtant jamais été faite, à ma connaissance.

2. C'est le terme dont se servent les Delphiens dans un décret de 159 av. J.-C., cf. G. Daux, *Delphes au II^e^ et au I^er^ siècle*, p. 684, texte *B*, l. 3.

3. Et il est impossible — répétons-le — de se prononcer sur aucune d'elles, considérée isolément.

4. *De Pyth. orac.*, 14 ; *Amator.* 9, 10.

dont les statues se dressent devant le Temple. Pausanias en a vu au moins une partie encore.

Citons, parmi les offrandes que nous fait connaître la fouille, et sans prétendre à dresser une liste complète : la statue équestre de Philopoemen[1] ; les trois « héroïnes » Lanassa, Aristonoa, Damaina[2] ; devant le Portique des Athéniens, les statues équestres d'Attale II et du stratège achéen Aristainos[3] ; derrière le Trépied de Platées, sur une base monumentale, le Char doré de Rhodes[4] ; sur la terrasse qui est au-dessus, les hauts piliers d'Attale Ier et d'Eumène II[5] ; sur la place du pronaos ou dans les environs immédiats, Eumène II, Prusias II, Paul-Émile, d'autres encore ; sur la place de l'opisthodome le long exèdre d'Antochos et de l'Étolienne[6]. Et que de statues ou d'offrandes dont le site exact n'est pas reconnu, mais dont la base existe encore ! Un ou plusieurs Séleucides, plusieurs Lagides, Patron, le libérateur de Lilaia[7], M'. Acilius, M. et Q. Minucius Rufus, la suite à peu près complète des empereurs romains, voilà quelques noms parmi beaucoup. Que dire des monuments à deux colonnes ? Si celui de Charixénos se dressait probablement en arrière du char de Rhodes, deux autres étaient en belle place et s'imposaient aux regards : celui de la famille Lycos-Dioclès sur l'aire et celui d'Aristainéta, fille de Timolaos, sur la place du pronaos, côté Nord.

Arrêtons là cette énumération : elle est suffisamment

1. Devant la chambre d'Aegospotamoi, *FD*, III, 1, 47 ; cf. ci-dessus, p. 81.
2. A droite du mur « mégarien », *FD*, III, 1, 575 ; l'offrande date très probablement du IIIe siècle av. J.-C.
3. *FD*, III, 3, 121 et 122.
4. É. Bourguet, *BCH*, 1911, pp. 456-471 et *Ruines*, pp. 162-164.
5. *REG*, 1912, pp. 19-20 ; il y en avait sans doute un troisième, tout auprès, portant également une statue d'Eumène II (cf. ci-dessus, p. 161, n. 1).
6. F. Courby, *FD*, II, pp. 291 sqq.
7. La statue de Patron est d'ailleurs signalée par Pausanias, mais non dans la périégèse delphique : cf. ci-après, p. 184, n. 1.

probante. La contre-épreuve c'est-à-dire la date des offrandes mentionnées par Pausanias, n'offre pas moins de certitude[1]. Parmi celles que nous pouvons rapporter à un événement précis ou à une période étroitement définie, les plus récentes sont : les nos *45*, *53* et *68*, érigés à la suite de la déroute des Galates (278 av. J.-C.) ; la Tête de bison, no *22*, de 275 environ ; le no *56*, consécutif à une victoire étolienne sur les Arcadiens (vers 263 ?). Les autres offrandes appartiennent au VIe, au Ve ou au IVe siècle av. J-C. ; la plupart sont datées ; pour quelques autres, au sujet desquelles toute indication chronologique fait défaut, il faut par principe les rapporter à l'époque archaïque et à l'époque classique : c'est alors que les offrandes affluent à Delphes et que les cités grecques s'efforcent d'y marquer leur place. Personne au reste ne songe à attribuer à l'époque romaine ni même au IIIe siècle av. J.-C. la statue d'Andreus (no *23*) ou celle de Sardos (no *59*), etc.

Le seul monument, à notre connaissance, pour lequel on ait proposé une date plus récente est le no *61* : l'Athéna des Achéens aurait été consacrée, selon F. Schober[2], à l'occasion de la guerre syrienne, vers 189. Mais la ville — la bourgade — de Phana n'est pas autrement connue, et il n'est pas nécessaire de rapporter un épisode de guerre entre peuples voisins — comme les Achéens et les Étoliens — à un des grands événements de l'histoire[3].

Bref toutes les offrandes nommées par Pausanias sont,

1. J'avais songé à placer en face de chaque offrande, dans la liste des pages 17-20, la date de consécration. Mais il eût été impossible, sans entrer dans de longues discussions, de justifier, pour beaucoup des monuments dont parle Pausanias, les chiffres, même approximatifs, auxquels nous nous serions arrêtés. Seule d'ailleurs importe à notre démonstration la limite que nous envisageons en ce moment.
2. Qui ne se montre pas affirmatif : « Als Zeit der Stiftung kommt in Betracht der syrische Krieg ». Voir aussi W. J. Woodhouse, *Aetolia*, pp. 141-149, et G. Klaffenbach, *IG*, IX, 1², p. 81.
3. Je ne doute pas, pour ma part, que l'épisode rapporté par Pausanias soit beaucoup plus ancien.

sûrement ou très probablement, antérieures à 260. La conclusion qui vient aussitôt à l'esprit, c'est que Pausanias a simplement transcrit, en manière de périégèse delphique, la description d'un écrivain plus ancien, qui s'était, lui, et pour cause, arrêté à peu près au milieu du IIIe siècle av. J.-C.

Une telle hypothèse aurait, il y a cinquante ans, mérité examen ; elle ne saurait être, aujourd'hui, retenue. Le résultat des fouilles, que nous avons simplement enregistré dans notre commentaire archéologique, ne peut laisser subsister, quant à l' « autopsie » de Pausanias, le moindre doute dans l'esprit du lecteur le plus sceptique. Pour défendre Pausanias, il est donc superflu d'invoquer trois détails, qui, par eux-mêmes, ne seraient d'ailleurs pas probants, car on pourrait les attribuer à une révision superficielle, entreprise elle aussi dans le cabinet, à l'aide de recoupements « littéraires » ; ce sont : la mention de quelques statues d'empereurs romains dans le troisième temple du sanctuaire d'Athéna ; la mention, à propos du monument de Miltiade, de trois statues complémentaires, dont celle de Ptolémée qui ne fut érigée qu'en 229 av. J.-C. (au plus tôt) ; la mention enfin des statues enlevées par Néron dans le sanctuaire et particulièrement de celle d'Hydna (chap. XIX, 1)[1].

Ne nous attardons pas à prouver que Pausanias a vu Delphes. S'il ne mentionne pas les offrandes postérieures au premier tiers ou à la première moitié du IIIe siècle, c'est que ces offrandes ne l'intéressent pas. Il y a plusieurs raisons à son indifférence[2].

D'abord son goût de l'histoire et sa culture historique

1. Cf. chap. VII, 1 : « [Néron] ὃς τὸν Ἀπόλλωνα πενταχοσίας θεῶν τε ἀναμὶξ ἀφείλετο καὶ ἀνθρώπων εἰκόνας χαλκᾶς ».

2. La portée des remarques qui suivent dépasse la périégèse delphique. On devra donc, à titre de comparaison, se reporter aux études d'ensemble sur Pausanias et, par exemple, à l'introduction de l'édition Frazer : cf. la traduction française, *Sur les traces de Pausanias* (1923), pp. 22 sqq.

sont orientés vers la grande époque, celle de l'indépendance. Le présent immédiat est vide d'événements et les trois ou quatre siècles qui précèdent sont obscurs à la fois et insignifiants, si l'on excepte quelques épisodes comme la guerre de Syrie et les guerres mithridatiques, où la vraie Grèce ne joue qu'un rôle à la fois secondaire et malheureux. Au vrai, l'histoire grecque est depuis longtemps achevée : et tel est bien le sentiment de Plutarque, lorsqu'il écrit ses *Vies* d'hommes illustres. Pausanias, historien, se cantonne à peu près dans un passé glorieux et lointain[1]. Il est tout naturel que, dans le sanctuaire delphique, son attention se porte de préférence sur les monuments qui concernent ce passé : Miltiade le retient, Eurydamos mérite encore une mention[2], M. Minucius Rufus est passé sous silence.

En outre, Pausanias est un « antiquaire ». Ni artiste, ni archéologue : son sens artistique est à peu près nul ; il fait preuve d'une indifférence à peu près complète aux formes et au décor ; et, pour être vraiment archéologue, il lui faudrait une science plus exacte de la technique et de l'évolution des

1. A titre d'indication, sur ce sujet qui est en dehors de notre étude, citons W. S. Ferguson, *Hellenistic Athens* (1911), p. 464 : « Pausanias himself shows little acquaintance with the general course of events in Athens in the Hellenistic period... For us Pausanias stands at the end of a considerable literature, that of the *periegetae* or *cicerone*, which the enthusiasm for Athens in the Hellenistic, and for old Greece in the Roman, world called into being ». Sur Pausanias comme source historique, M. Segre a résumé l'état actuel de la question dans un article qui donne une bibliographie abondante, *Pausania come fonte storica*, *Historia*, 1927, 1, pp. 1-35 ; et voici la première de ses conclusions : « Cultura limitata al periodo della storia graeca del V e IV secolo e al mondo delle più importanti leggende nazionali e locali ; ignoranza della storia greca di età posteriore, e della storia degli altri popoli, compresi i Romani » (p. 34). Il nous suffit ici de cette remarque générale.

2. Eurydamos, et les monuments consécutifs à la déroute des Galates. L'invasion de ces barbares joue un rôle important dans l'œuvre de Pausanias, où elle est mentionnée à plusieurs reprises et où elle fait l'objet d'un exposé minutieux (X, XIX-XXII), qui repose sur de bonnes sources : cf. M. Segre, *La più antica tradizione sull' invasione gallica in Macedonia e in Grecia*, *Historia*, 1927, 4, pp. 18-42, et R. Flacelière, *Les Aitoliens à Delphes* (1937), chap. III.

arts. Mais il a le goût des vieilles choses. Il se comporte, à Delphes, comme ces amateurs d'aujourd'hui qui ne consentent point, dans un musée, à descendre au delà de l'archaïsme grec ou florentin. Systématiquement, il évite de s'arrêter aux statues qui lui paraissent récentes, à celles qui sentent l'hellénistique ou le romain. Son coup d'œil, certes, n'est pas très sûr ; mais un Grec de son époque ne devait éprouver aucune difficulté à faire, en gros, le départ entre l'archaïque ou le classique d'une part, et les siècles de la décadence, d'autre part. Le temps qu'il consacre aux fresques de Polygnote, le soin minutieux avec lequel il en décrit et nomme les personnages montrent assez le prestige qu'exercent sur lui les grands noms de l'art antique ; les bronziers et les sculpteurs du VI^e^, du V^e^, du IV^e^ siècle encore l'intéressent : il ne descend pas au delà de Praxitèle et des sculpteurs du grand Temple ; il passe indifférent devant les signatures plus récentes. Au reste il ne s'agit pas seulement de « style » : les plus vieux objets excitent, en tant que tels, sa curiosité ; ils ont une valeur de souvenir et de symbole. Le support en fer du cratère d'Alyatte (n° *50*) et l'offrande de Tisagoras (n° *65*) comptent plus pour lui que toutes les statues équestres et dorées des Attalides.

Mais ce parti pris d'historien et d'antiquaire n'est pas seul à expliquer la limite chronologique qu'il observe avec persévérance. Le sanctuaire n'est pas seulement un musée d'art et d'histoire ; les œuvres qu'il abrite ne sont pas seulement des θεωρήματα, ce sont avant tout des témoignages de piété envers le dieu, des ἀναθήματα. A ce point de vue, il est évident que les statues de riches Étoliens consacrées par eux-mêmes ou les statues de princes hellénistiques, de magistrats et d'empereurs romains[1], élevées par les Étoliens, les Amphictions, les Delphiens et d'autres Grecs, ne sauraient être mises sur le même plan que le Taureau de Corcyre ou l'Ane des Ambraciotes. Entre les offrandes du vieux temps et les offrandes plus récentes, il y a autre chose qu'une différence de style, de date, d'aspect ; il y a une différence de nature. Les premières sont édifiantes et instructives, elles font l'objet de pieux « αἴτια », que Pausanias accueille avec empressement ; les autres ne portent guère témoignage que de la vanité humaine. Et si les offrandes proprement dites ne font pas absolument défaut à l'époque étolienne et romaine, il est certain qu'elles deviennent infiniment plus rares et plus modestes.

1. Je croirais volontiers que le « οὐ πολλῶν τινῶν » du chap. VIII, § 6 (« ὁ μὲν τῶν ἐν Ῥώμῃ βασιλευσάντων εἶχεν οὐ πολλῶν τινῶν εἰκόνας ») révèle l'indifférence, autant que la hâte.

Il faut, croyons-nous, pour comprendre la périégèse delphique de Pausanias, tenir compte de ces trois éléments[1]. Dans le plus célèbre des sanctuaires, il n'est pas venu pour dénombrer et nommer des statues dont il pouvait trouver ailleurs, et particulièrement à Athènes, l'équivalent. Il y cherche les échos de la Grèce antique, de son histoire, de sa civilisation, de son art ; il y cherche les souvenirs d'une piété agissante ; il y cherche les traces d'un passé aboli[2].

1. Je ne crois pas qu'il faille y ajouter la quête systématique du *logos* pour le *logos*. Pausanias accomplit sa tâche descriptive avec conscience, et un grand nombre des offrandes qu'il mentionne ne sont l'occasion d'aucune anecdote, d'aucun αἴτιον, d'aucune digression. — Par contre j'insiste sur le fait qu'il faut tenir compte à la fois des trois éléments envisagés. Les offrandes de pure vanité sont exclues en principe, mais les statues de Phryné (n° *39*) et de Gorgias (n° *69*) sont mentionnées, parce que cette courtisane et ce sophiste appartiennent à l'époque « classique » ; la statue de Phryné présente, en outre, l'intérêt d'être l'œuvre de Praxitèle.

2. Dans une large mesure ces remarques valent pour l'œuvre tout entière de Pausanias, et il serait aisé d'en administrer la preuve. Mais notre enquête méthodique s'est bornée à la périégèse delphique ; il ne nous appartient donc pas de généraliser. Réserve nécessaire que nous prendrons soin de renouveler en manière de conclusion.

* * *

Pausanias donc n'a pas négligé seulement les athlètes et les musiciens, comme il prend soin de nous en avertir avant de franchir l'entrée du grand sanctuaire ; il néglige aussi tout ce qui est — employons le mot pour faire bref — moderne.

Ce point acquis, a-t-il tout vu et tout dit ? Évidemment non. Mais, ici encore, on ne doit pas perdre de vue la réserve préliminaire que nous avons présentée : nous éviterons donc de nous prononcer sur des cas particuliers ; et, pour citer quelques œuvres célèbres, il n'est pas sûr, il n'est pas démontrable, que le Sphinx des Naxiens, que la Colonne d'acanthe, que la Victoire des Messéniens fussent encore intacts à l'époque de sa visite. Cependant, si l'on groupe toutes les offrandes archaïques et classiques qui manquent dans la périégèse et que nous font connaître les fouilles[1] ou les textes littéraires, d'Hérodote à Plutarque, on affirmera sans crainte que Pausanias aurait pu voir et signaler un certain nombre d'entre elles.

Ainsi, en dehors même des omissions méthodiques — avouées ou non, — la description de Pausanias est incomplète, et de deux manières. Il oublie, au passage, d'examiner ou de noter sur ses tablettes quelques offrandes vénérables et curieuses, bien propres, semblerait-il, à l'intéresser. En outre, et peut-être faut-il dire surtout, il n'a pas exploré tous les recoins du sanctuaire. Nous avons essayé de retrouver la route qu'il a suivie, et nous croyons qu'il a une fois au moins abandonné la Voie sacrée pour parcourir la terrasse au bout de laquelle se trouve le Trésor nº XIII. Mais il est certain qu'il n'a pas visité la région qui s'étend au Nord et à l'Est du Trésor d'Athènes ; il n'est pas sûr qu'il soit descendu sur

1. Plusieurs dédicaces sont publiées dans le fascicule de F. Courby ou dans le premier fascicule épigraphique (É. Bourguet).

la terrasse du mur polygonal ; les offrandes qui se trouvent derrière les Tarentins du haut et le Trépied de Platées lui échappent ; dans les parties hautes du téménos, son enquête devient tout à fait sommaire[1].

Il n'a pas eu le temps de flâner ni de revenir sur ses pas : il n'y a pas un mot, dans toute la périégèse delphique, qui révèle le loisir d'une halte. Et nous avons relevé au passage, nous signalerons encore tout à l'heure les signes manifestes d'une certaine hâte. En dépit de tout son zèle, il laisse échapper des offrandes importantes, « λόγου μάλιστα ἄξια », comme il disait au chap. IX, § 1, « τὰ ἀνήκοντα ἐς συγγραφήν », comme il dira au chap. XXXII, § 1. Promenade de « myope », minutieuse et appliquée, mais enfin promenade.

* * *

Ceci dit, deux questions se posent encore, qui sont de beaucoup les plus importantes. Quelle confiance mérite la description de Pausanias ? Quelle est la valeur topographique de sa périégèse ?

Pour notre part, nous prenons parti, sur les deux points, très fermement, en faveur de Pausanias.

Nous avons dit, en commençant, que cette étude a été entreprise sans préjugé. Il eût peut-être été plus exact de dire : avec un préjugé défavorable, mais à peine conscient. Comment ne pas être sensible au discrédit, explicite ou tacite, dont les plus savants, les plus autorisés parmi les exégètes modernes ont entouré Pausanias ? Non pas seulement Pausanias écrivain, moraliste, historien, mythographe, mais Pau-

1. Il faut signaler au moins l'omission de la base thessalienne « de Daochos », avec les neuf statues de Lysippe. Il n'est pas sûr qu'une base archaïque considérable (j'en ai reconnu l'existence en 1932), dédiée par les Messéniens et située probablement au Nord-Ouest de l'offrande thessalienne, fût encore intacte lors de sa visite.

sanias périégète. Nous étions disposés, comme eux[1], à admettre qu'il n'a pas toujours vu, alors même qu'il l'affirme, les monuments qu'il décrit et à n'accorder qu'une importance très relative à l'ordre dans lequel il énumère les offrandes.

A la réflexion et à l'examen, il apparaît que rien ne permet de mettre en doute la sincérité de son témoignage. On le soupçonne d'avoir introduit dans la périégèse des mentions et des descriptions qu'il aurait empruntées à d'autres écrivains. Mais, s'il avait ainsi procédé, n'aurait-il pas recouru d'abord à un écrivain qui lui était familier et dont l'influence a marqué si fortement son style, je veux dire à Hérodote[2] ? Or, il manifeste, envers les données du grand historien, une critique rigoureuse. Ni les statues de Cléobis et de Biton, ni les broches de Rhodopis, ni les étoiles d'or des Éginètes[3] ne sont mentionnées par Pausanias. Il sait que les offrandes de Gygès[4] avaient été déposées dans le Trésor de Corinthe, mais il sait aussi que, de toutes les « gygéades », comme dit Hérodote, et de toutes les offrandes lydiennes[5], ne subsiste plus que le support du cratère d'Alyatte, qu'il décrit minutieusement. Il s'est enquis en particulier du bouclier d'or offert par Crésus à Athéna Pronaia, et il indique la réponse qu'il a obtenue. Il signale le sanctuaire du héros Phylacos, mais non celui du héros Autonoos, mentionnés l'un et l'autre par Hérodote dans un même chapitre[6].

Son indépendance, à l'égard d'Hérodote, est donc entière.

1. Citons, à titre d'exemple : « [On pourrait soutenir], non sans vraisemblance, que Pausanias n'a point vu le groupe dont il nous parle », *FD*, IV, 2, p. 23.

2. Pour l'influence d'Hérodote sur Pausanias, voir les dissertations de Pfundtner, *Pausanias periegeta imitator Herodoti* (Königsberg, 1866) et de Wernicke, *De Pausaniae periegetae studiis Herodoteis* (Berlin, 1884).

3. Hérodote, I, 31 ; II, 135 ; VIII, 122. Plutarque aussi mentionne les broches de Rhodopis, mais comme disparues depuis longtemps (*Pyth. orac.*, 14).

4. Hérodote, I, 14.

5. Hérodote, I, 25 ; I, 51 sqq.

6. VIII, 39. Cf. ci-dessus, p. 70.

Elle l'est aussi à l'égard de Plutarque[1]. Il est évident que Pausanias n'a pas cherché à faire un traité historique et exhaustif « sur les offrandes de Delphes » et qu'il a voulu donner un « état actuel » : « τὰ μὲν δὴ ἀνήκοντα ἐς συγγραφὴν τοσαῦτά τε καὶ τοιαῦτα κατ' ἐμὲ ἦν τὰ λειπόμενα ἐν Δελφοῖς » (XXXII, 1) ; un état actuel de ce qu'il a *vu* (IX, 1). Puiser dans les livres pour compléter la description, c'était en ruiner le principe. Ne disons pas que Pausanias a écarté cette tentation ; elle ne l'a même pas effleuré. Il n'y a, dans l'objectivité de sa démarche, ni hésitation, ni repentir. Et pour une catégorie de monuments qui semblerait appeler tout naturellement une énumération exhaustive[2], on ne voit pas que Pausanias ait cité le Trésor de Clazomènes[3], celui de Brasidas et Acanthos[4], celui d'Agylla et celui de Spina[5]. Il ne les mentionne même pas à titre rétrospectif.

C'est là un fait capital et qui montre à quel point sa périégèse delphique est pure de toute contamination. Il n'a pas préparé son voyage de manière à pouvoir confronter la doctrine avec les faits ; au moment de mettre en forme son enquête, il n'a pas procédé davantage à une collation systématique de ses prédécesseurs. Dans le domaine archéologique l'érudition livresque de Pausanias, avant comme après, est réduite au minimum. Il convient de s'en réjouir : grâce à la parfaite disponibilité de son auteur, la périégèse de Delphes est un témoignage authentique et sans mélange ; elle n'est

1. Il nous a paru inutile de faire un relevé « négatif », qui serait plus long que pour Hérodote ; l'exemple le plus frappant est fourni par le Trésor de Brasidas et Acanthos, cf. ci-après.

2. Rappelons que Polémon avait écrit un livre Περὶ τῶν ἐν Δελφοῖς θησαυρῶν (Plutarque, *Quaest. conv.*, V, 2). P. Foucart (*Revue de phil.*, 1878, p. 215) identifie Polémon avec le Πολέμων Μιλησίου Ἰλιεύς qui est honoré de la proxénie à Delphes en 176 av. J.-C. ; identification vraisemblable et généralement acceptée.

3. Hérodote, I, 51.

4. Plutarque, *Pyth. orac.* 14 et 15 ; *Lysander*, 1. Ce Trésor au moins devait être encore debout.

5. Strabon, V, p. 214 ; etc.

d'aucune manière, à aucun degré, une compilation[1]. En ce sens[2] Pausanias a pleinement le droit de conclure : « voilà ce qui subsistait à Delphes lors de ma visite ».

Ce caractère direct et sincère se manifeste dans le détail par des expressions qui ne trompent pas. Pausanias prend soin, à plusieurs reprises, de spécifier que tel est l'état de choses qu'il a vu : dans le sanctuaire d'Athéna un temple « était en ruines » ; un autre « contenait » quelques statues d'empereurs romains ; il convient d'apprécier à sa juste valeur la précision temporelle de ces remarques[3]. On retrouve, dans les chapitres qui suivent, d'autres imparfaits qui ont le même sens restrictif et qui reviennent à dire : « tel était l'état des offrandes au moment où je me trouvais à Delphes » ; signalons en particulier le ἐθεώμην du chap. XV, 4. En XIII, 9

1. Pausanias n'a même pas signalé, dans la périégèse delphique, des offrandes qu'il avait mentionnées dans d'autres parties : il n'a même pas fait une compilation de son œuvre propre ! Il a lu que les Phocidiens d'Élatée avaient consacré à Delphes une statue en bronze d'Olympiodoros (I, XXVI, 3) ; mais il n'est pas question de cette statue dans la périégèse delphique, parce qu'il ne l'a pas vue ; il signale par contre un lion de bronze offert par les Élatéens dans la même circonstance (n° *66*) ; et l'on peut douter si l'Olympiodoros de bronze a jamais existé, mais non le lion. — Au l. III, VIII, 2, Pausanias signale un trépied consacré à Delphes par le roi de Sparte Pausanias et accompagné d'une épigramme de Simonide ; en V, XXVII, 1, nous avons appris que Phormis, qui a servi dans les armées de Gélon et d'Hiéron, a fait à Delphes des offrandes ; en VIII, XXIV, 10 (et en IX, XLI, 2), il est longuement question du collier d'Ériphyle offert à l'Apollon de Delphes par les fils de Phègeus ; Hippocrate avait offert à Delphes un squelette de bronze (X, II, 6). Aucune de ces œuvres n'est mentionnée, fût-ce à titre de rappel, dans la périégèse delphique. — Quant à la statue de Patron (X, XXXIII, 3 ; cf. ci-dessus, p. 174, n. 7), je croirais volontiers que Pausanias ne l'a pas vue à Delphes, qu'elle est de celles dont, systématiquement, il ne s'est pas soucié ; ce n'est qu'ensuite, à Lilaia même, qu'il en a appris l'existence et l'intérêt historique. Lorsque Pausanias voit à Delphes ou ailleurs un objet dont il a eu ou aura l'occasion de parler à une autre place, il ne manque pas pour autant de signaler cet objet à son rang : cf. le taureau de Corcyre (n° *1*) et V, XXVII, 9 ; à titre d'exemple, pour d'autres parties de la périégèse, je signale le bouclier d'Aristoménès, à Lébadée : IV, XVI, 7 et IX, XXXIX, 14 ; etc.

2. Mais cf. plus loin, p. 188, une réserve nécessaire.

3. Sur l'imparfait chez Pausanias, expression de l'« autopsie », cf. A. Engeli, *l. l.*, pp. 79 sqq.

et en XXXII, 1, l'expression ἐς ἐμέ ou κατ' ἐμέ signifie plus que : « de mon temps » ; il faut entendre : « au moment où j'étais à Delphes ».

Quelques-uns des procédés de style employés par Pausanias ne s'expliquent que par le contact avec la réalité. Il a parfois une façon directe d'introduire et de décrire les offrandes : « une pierre est là, qui s'érige au-dessus du sol » ; « Héraclès et Apollon se disputent le trépied », ou tout simplement : « Quant aux haches de Périclytos, voici ce qu'elles signifient... » Certes il n'est pas douteux que se manifeste ainsi, une fois de plus, la préoccupation, constante chez lui, de varier et d'animer la description ; mais cet effort de l'écrivain s'exerce à partir d'une expérience personnelle et de souvenirs visuels, non à partir d'une érudition livresque, qu'il s'agirait de déguiser. Nous préciserons tout à l'heure et nous justifierons cette affirmation : elle correspond en tout cas à l'impression du lecteur non prévenu.

L'honnêteté de Pausanias consiste en particulier à distinguer soigneusement entre le fait et l'interprétation, entre la description et le *logos*. Il rapporte ce qu'il a vu, mais aussi ce qu'il en pense, ce qu'il a entendu dire et quelquefois ce qu'il a lu. Dès qu'il abandonne la réalité tangible, il multiplie les expressions restrictives : λέγουσιν, φασίν, Δελφοὶ λέγουσιν, Ἀργεῖοι λέγουσιν, ἐλέγετο ὑπὸ Δελφῶν, ἐμοὶ δοκεῖν, φαίνεταί μοι, etc... On ne saurait attendre cependant d'un écrivain ancien tous les scrupules de la critique moderne. Le paragraphe qui concerne le palmier de l'Eurymédon (n° *47*) est, à ce point de vue, tout à fait caractéristique.

Pausanias décrit l'offrande ; il en mentionne et commente l'occasion ; il relève une particularité de l'état actuel ; il indique l'explication à laquelle il a songé ; il rapporte enfin celle que donne Clitodèmos. Méthode impeccable, sauf sur un point : Pausanias ne cite pas en propres termes la dédicace. De toutes les inscriptions du sanctuaire, il n'en reproduit qu'une

mot à mot : l'oracle gravé sur la base d'Homère, dans le pronaos ; et, comme il s'agit d'un texte célèbre[1], on peut se demander s'il l'a vraiment copié sur la pierre, s'il ne s'est pas contenté de le lire, et s'il ne l'a pas ensuite transcrit d'après ses livres[2], comme il fait couramment pour d'autres oracles. Quoi qu'il en soit de ce problème particulier, l'absence de citations textuelles, pour les dédicaces, représente l'une des fissures par lesquelles l'erreur risque de s'introduire dans la description, et le *logos* de déborder sur les faits. Revenons au palmier athénien : dans la même phrase se rencontrent la description de l'offrande, la mention de l'Eurymédon, et un aperçu de la bataille ; que disait exactement la dédicace ? Était-elle complétée comme il arrive, par une épigramme métrique ? Nous ne le savons pas, et il n'est pas absolument certain que l'Eurymédon fût mentionné sur la pierre ; le doute est d'autant plus licite que Pausanias a disposé, sur cette offrande, d'une source littéraire qu'il cite d'ailleurs abondamment. Le renseignement a toutes les chances d'être exact : le type de l'offrande est extraordinaire, l'occasion célèbre ; l'hypothèse d'une confusion est à écarter. Mais, peut-être parce qu'il est sûr de son fait, Pausanias ne définit pas avec la rigueur souhaitable ce qu'il voit et ce qu'il doit à la tradition orale ou littéraire.

Et précisément il lui arrive, négligeant cette précaution, de se tromper. Nous avons indiqué, chemin faisant, quelques-unes des erreurs qui se sont glissées dans la périégèse sans qu'aucune réserve de forme vienne nous mettre en garde. C'est le cas pour la mention des Tégéates substituée à celle des Arcadiens. C'est le cas aussi pour la dédicace du Cheval argien : il se trompe ici lourdement ; ce ne sont pas les pierres,

1. Cf. Ps.-Plutarque, *De vitae et poesi Hom.*, I, 4.

2. L'hypothèse est d'autant plus vraisemblable que cet oracle est déjà mentionné par Pausanias au l. VIII, chap. XXIV, § 14, sans référence à la statue de Delphes.

semble-t-il, qui lui livraient le nom de Thyréa ; quelle que soit d'ailleurs la source qui ait amené Pausanias à mettre en rapport le nom de cette ville et l'offrande du Cheval, il a accueilli en même temps, ou commis de son propre chef, une confusion à la fois grossière et d'espèce banale. Thyréa évoquait le récit d'Hérodote ; or la date du combat rapporté par Hérodote et la carrière d'Antiphanès sont inconciliables. Pausanias historien est-il assez ignorant pour que cette contradiction ne puisse pas le gêner ? On croira plutôt qu'elle lui a simplement échappé et qu'il s'agit d'un *lapsus*. Mais la question qui nous intéresse n'est pas celle-là ; le vrai reproche que nous sommes fondés à lui faire, c'est de n'avoir pas indiqué exactement où cessait le document archéologique, où commençait le *logos*.

Heureusement de tels exemples sont rares, et il est inutile ici de faire la somme des erreurs de Pausanias : elle n'atteint pas, loin de là, à celle des bévues que l'on rencontre dans beaucoup d'ouvrages modernes, en dépit de tous les moyens matériels que le « progrès » met à notre disposition[1]. Il ne faut pas avoir en Pausanias une confiance aveugle ; il lui arrive, étant homme, de se tromper. Mais il ne cherche pas à tromper, oserai-je dire : à bluffer ? Sa description, fond et forme, est de bonne foi.

Et même, telles erreurs de détail, tels manques graves plaident en sa faveur. Il franchit la porte du Téménos d'Athéna, et croit franchir la porte de la ville : erreur vénielle et toute naturelle, étant donné la disposition des lieux ; erreur de témoin oculaire. La description de ce Téménos a

1. On pourra juger plus ou moins sévèrement les erreurs manifestes de Pausanias ; on pourra lui en imputer d'autres, que je n'ai point admises comme telles : je pense tout particulièrement à la préposition ἀπαντικρύ, en IX,7. Quel que soit, dans le détail, le parti auquel on s'arrête, les erreurs de Pausanias sont de l'ordre de celles que l'on rencontre dans les récits de voyage les plus authentiques, à toute époque.

contribué, plus que tout le reste, à prévenir contre Pausanias les archéologues. Comment peut-il passer sous silence un chef-d'œuvre comme la Tholos ? Comment lui pardonner l'anonymat où il laisse « le deuxième et le troisième temple » ? Il porte, aux yeux des modernes, la responsabilité de ce que l'on a appelé les énigmes de *Marmaria* ; nous lui en voulons de ne pas satisfaire notre curiosité. Pourtant, je l'ai dit en analysant le chap. VIII, § 6-7, cette insuffisance même est garante de sincérité et de modestie. Elle atteste, au seuil du grand sanctuaire, que Pausanias ne s'efforcera pas d'en imposer.

A *Marmaria*, d'ailleurs, Pausanias est passé très vite ; il ne faut pas le juger sur ce préambule hâtif. Il a plus de temps dans le sanctuaire d'Apollon, sans être jamais de loisir. Il n'a pas vu « toutes les offrandes dignes d'être mentionnées » ; en ce sens il ne remplit pas exactement le programme qu'il s'est proposé. Sans parler même des lacunes les plus graves de sa description, quelques détails confirment, semble-t-il, que son enquête est rapide : il n'a peut-être pas lu jusqu'au bout, jusqu'au nom d'Amilô, la dédicace métrique de la base arcadienne ; il n'a pas noté tous les noms de la base des Rois d'Argos ; devant le Trésor de Cnide, il n'a pas pris la peine de résoudre une petite difficulté paléographique, dont la solution sans doute était à sa portée, au prix d'un léger effort et de quelques instants. On a l'impression d'ailleurs que Pausanias, à mesure qu'il avance dans le sanctuaire, presse le pas ; la description est plus précise et plus minutieuse, semble-t-il, pour les premières offrandes (chambre d'Aigospotamoi, Arcadiens, Miltiade, etc.) — particulièrement importantes, il est vrai, par le nombre des statues — que dans la suite, où il se borne souvent à une mention globale. La description du Temple surprend par sa brièveté ; sur l'adyton et l'oracle, il nous déçoit franchement. Dans la

dernière partie de son parcours il se hâte, dirait-on, vers la Lesché.

Les fresques de Polygnote étaient universellement célèbres ; elles étaient aussi dans un état de fraîcheur remarquable[1]. Pausanias les décrit avec un soin extrême. Une découverte récente vient de confirmer, d'éclatante façon, son indépendance. Ch. Picard s'est aperçu et a montré[2] que le périégète avait pris à rebours la scène de l'Ilioupersis et commencé la description par la fin du tableau. S'il était aussi livresque qu'on l'accuse de l'être, il aurait été mis en garde contre une erreur de cette espèce. Elle apporte une nouvelle preuve, aussi précieuse qu'inattendue, de l'objectivité de la périégèse.

* * *

Les données et les descriptions de la périégèse méritent donc notre confiance. Mais sommes-nous condamnés à ne jamais les considérer qu'isolément ? A travers cette poussière de documents, n'y a-t-il pas un fil conducteur ? Tant de touches ne font-elles pas un tableau ? Tant de faits ne sont-ils assemblés par aucune idée directrice ? En dehors de quelques indications positives (« près de », « en face de », etc.), est-ce un caprice seulement, sont-ce des associations d'idées, d'espèce diverse, donc capricieuses encore, qui accrochent les unes aux autres toutes ces offrandes ?

La réponse cette fois ne peut pas être moins ferme que tout à l'heure : la périégèse suit à la rigueur un ordre topographique.

Mais il y a plusieurs manières de concevoir l'ordre topo-

1. En partie peut-être grâce à une restauration exécutée en 140-139 par des peintres pergaméniens : cf. G. Daux, *Delphes au IIe et au Ier siècle*, p. 509, n. 1.

2. *REG*, 1935, pp. LV-LVI.

graphique. La seule méthode vraiment scientifique consisterait à prendre une vue d'ensemble du terrain et à situer par rapport à un plan général, comportant des points de repère bien définis, la multitude des monuments de moindre importance ; l'essentiel devrait être d'orienter le lecteur et de ne l'abandonner jamais entre deux jalons sûrs. Est-il besoin de dire que Pausanias reste bien en deçà de ce programme ? Ou plutôt qu'il ne l'envisage même pas ? L'ordre que suit son exposé, c'est l'ordre même de sa promenade.

Avant de pénétrer dans le grand sanctuaire et après en être sorti, il donne quelques indications de distance, de niveau et de direction, comme il a coutume de le faire dans le récit de ses voyages proprement dits ; il caractérise d'un mot le site de la ville et du sanctuaire ; il procède encore en géographe. A l'intérieur même du sanctuaire, lorsqu'il arrive dans une zone relativement dégagée, au-dessus du Temple, il procède un peu de la même manière. Mais de l'entrée au Temple, on ne trouve aucune des précisions essentielles auxquelles s'attendent les archéologues : il n'est question ni de la Voie sacrée, ni de l'Aire, ni du Mur polygonal, ni de l'Esplanade du Temple, ni de l'*ischegaon*, ni enfin d'aucune des terrasses qui s'étagent depuis le bas jusqu'au sommet du Téménos. Il n'y a, dans la périégèse, ni repères, ni perspective.

Pausanias va son chemin, et il nomme, chemin faisant, les monuments qu'il rencontre. Parfois, lorsqu'il se trouve conduit à revenir sur ses pas, il avertit le lecteur : ainsi pour le Trésor de Corinthe et pour l'Apollon Sitalcas. Mais, d'une façon générale, il distribue les indications topographiques de manière tout à fait capricieuse. C'est pourquoi, sans doute, on a pu croire que, dans les passages de la périégèse où font défaut les indications de ce genre, Pausanias reprenait sa liberté et que d'autres principes intervenaient dans la conduite de l'exposé. A cette hypothèse il est possible d'opposer

deux arguments, propres, l'un à l'ébranler, l'autre à la ruiner.

Comment ne pas être frappé d'abord du fait que la topographie des ruines, à mesure que des découvertes nouvelles sont venues l'éclairer, s'est peu à peu calquée sur la périégèse ? On a vu, depuis 1892, les Trésors de Sicyone, de Siphnos, de Thèbes, de Cnide, de Corinthe, émigrer de fondation en fondation pour enfin se fixer à l'endroit précis, ou dans la région, que suggérait l'exposé de Pausanias.

Mais il y a plus : s'il n'est pas conforme d'un bout à l'autre à l'ordre topographique, cet exposé devient proprement absurde. Concédons que Pausanias est un sot ou un médiocre, un pédant, un myope, qu'il n'a ni goût ni finesse, que son style est insupportable ; il ne manque pas du moins d'un certain bon sens, ni en tout cas de bon sens, dans l'acception cartésienne du mot ; il n'est pas fou.

Or nous le voyons s'efforcer en mainte occasion, et à grand'peine, d'établir un lien logique entre deux offrandes consécutives ; périégète, il joue au moraliste et à l'écrivain. Voici d'autre part trois offrandes phocidiennes, toutes trois antérieures probablement aux guerres médiques, toutes trois consacrées en tout cas aux dépens des Thessaliens : il n'est pas besoin d'ouvrir un large crédit à Pausanias pour admettre qu'il était capable d'apercevoir un rapport entre les trois offrandes. Que dis-je ? Ce rapport, il l'a formulé expressément au début du livre X ; il en rappelle le principe à propos de la première offrande : « ἀπὸ Θεσσαλῶν ὁμόρων τε καὶ ἀεὶ πολεμίων ὄντων ». Pourtant chacune d'elles est introduite séparément, à son rang, parmi d'autres offrandes. Et il en va exactement de même pour les Trésors, pour les offrandes athéniennes, cnidiennes, tarentines, etc. Sans compter les Liparéens du haut, ni les groupes, ni l'Apollon en or du Temple, on trouve dix Apollons dans la périégèse ; ils correspondent, dans notre liste, aux n^{os} *11*, *32*, *37*, *40*, *41*, *43*, *44*,

49, *58*, *62*, *67*[1]. Aucun principe interne de classement n'interfère, à aucun moment, avec le principe topographique : ni le nom des dédicants, ni l'occasion des offrandes, ni leur composition, leur forme ou leur aspect.

Et ce n'est pas seulement dans sa ligne générale que la périégèse suit l'ordre topographique, au sens que nous avons défini. Certaines constructions de phrase n'ont de raison d'être que si Pausanias, alors même qu'il « fait du style », se sent astreint à ce principe. Nous avons déjà signalé au passage la longue phrase du chap. XIII, § 5 : « Ont offert les habitants de Pharsale, les habitants de Dion, les habitants de Cyrène, ceux-ci un char, les habitants de Dion un Apollon, les habitants de Pharsale une statue d'Achille ». La volonté de *construire* l'exposé et d'échapper (avec quel succès ? c'est une autre question) à la monotonie de l'énumération est ici manifeste, et ce procédé d'*oratio variata* est d'ailleurs courant chez Pausanias ; mais il est purement extérieur, et le fait même qu'il n'y a pas entre ces trois offrandes le moindre rapport suffirait à prouver que Pausanias n'est pas allé les cueillir, dans la masse de son enquête, pour faire un groupe logique. Le classement topographique est-il celui de la première partie, ou au contraire celui de la seconde partie de la phrase ? C'est une question accessoire, mais que nous pouvons résoudre grâce à un autre exemple, de forme plus compliquée encore. Au chap. XI, § 6, les Trésors de Thèbes, d'Athènes, et de Cnide sont introduits dans cet ordre, puis commentés dans un ordre différent : Cnide, Thèbes, Athènes ; or c'est le premier qui est conforme à la topographie. Il semble que Pausanias ait observé en toute rigueur le principe suivant : nommer d'abord les œuvres dans l'ordre où elles se présentent sur le terrain.

1. Et, dans les deux seuls cas où ils se présentent groupés (*40* et *41*, *43* et *44*), le texte permet d'affirmer que telle est en effet la disposition topographique.

Le parti le plus simple et le plus clair aurait consisté à mentionner chaque offrande dans une phrase indépendante et à préciser d'un mot sa situation par rapport à l'offrande précédente. Mais il ne se résigne pas à cette monotonie. Il ne veut pas être seulement un « *cicerone* » ; il s'efforce à écrire. Le mélange de platitude et de prétention qui rend si pénible la lecture de Pausanias est dû pour une large part à ce qu'il observe avec fidélité le principe topographique, sans en tirer les conséquences nécessaires : renoncement à toute prétention littéraire, nudité et précision de la forme. Il est intéressant, à ce sujet, d'étudier comment il a essayé de doser et de varier les transitions : on en trouve de toutes sortes, et quelques-unes ne sont obtenues que par une véritable acrobatie de style ou de pensée.

Nous avons tenté de dégager, dans le tableau des pages 195-200, la nature de ces transitions, en suivant l'ordre même où elles se présentent. Essayons d'abord de les classer sommairement :

a) Il arrive souvent à Pausanias de renoncer et de se contenter d'un simple δέ ;

b) D'autres fois, il donne une indication topographique, par rapport à l'offrande qui précède, exceptionnellement par rapport à une autre offrande, lorsque son itinéraire se trouve former une boucle ou un circuit ; il se réfère une fois à un monument (le grand autel) qui n'est pas autrement nommé ;

c) Il y a tout un jeu de fragiles associations d'idées, qui prétendent à créer un lien logique et dont il est parfois difficile de préciser la portée exacte ;

d) Un effet de style, plus ou moins appuyé, consiste à nommer immédiatement, en tête de la phrase, le monument dont il va être question, à le considérer comme donné, au lieu de le poser d'abord soit comme objet, soit comme résultat d'une action passée. Ces deux dernières formes, qui sont les

formes banales et élémentaires de la description, sont naturellement les plus nombreuses : « ἐσελθόντι δὲ ἐς τὴν πόλιν εἰσιν ἐφεξῆς ναοί », ou : « ἀνέθεσαν ... οἱ Ἕλληνες χρυσοῦν τρίποδα ». Au contraire la mention directe saute cette première étape, ou la rejette à la seconde place; l'exemple le plus frappant, qui comporte en outre un effet pittoresque, se rencontre au chap. X, § 7 : « Ἡρακλῆς δὲ καὶ Ἀπόλλων ἔχονται τοῦ τρίποδος ... ». Le même procédé, plus discret, se borne parfois à l'emploi de l'article défini : « τὸν δὲ φοίνικα ἀνέθεσαν Ἀθηναῖοι τὸν χαλκοῦν[1] » ;

e) A cette mention directe s'oppose l'introduction par le *logos*. Pausanias dira : « Il existe dans les montagnes de Crète aujourd'hui encore une ville appelée Elyros » ; ou : « On m'a appris quelque chose de tout à fait curieux concernant les Liparéens » ; ou : « Je vais maintenant raconter une histoire de Lesbos », avant de mentionner le Bouc d'Élyros les vingt Apollons liparéens, le xoanon de Méthymna ;

f) Enfin il y a quelques exemples où il ne paraît pas possible de trouver fût-ce un prétexte logique aux rapprochements que fait Pausanias ; la réunion en une même phrase des offrandes *25*, *26*, *27*, par exemple, et le balancement des deux offrandes *47* et *48* sont purement arbitraires et formels. C'est le cas extrême.

Il est impossible de réduire en formules la complexité et la diversité de tous ces procédés. Mais il n'importe guère pour notre propos, qui est essentiellement de montrer quelle place restreinte tiennent les indications topographiques *explicites* dans l'économie de la périégèse.

1. Constatation tout à fait instructive, ce procédé et le suivant, qui ont pour but d'introduire dans l'exposé animation et variété, sont employés de préférence là où fait défaut toute transition *logique* ou *topographique*.

Tableau montrant la répartition des indications topographiques parmi les procédés employés par Pausanias pour introduire et pour coordonner les offrandes du grand sanctuaire.

	SIMPLE particule	EFFET de style (1)	RAPPROCHEMENT formel	RAPPORT logique	RAPPORT topographique	
1					×	ἐσελθόντι δὲ ἐς τὸ τέμενος
de *1* à *2*					×	ἐφεξῆς δέ
de *2* à *3*				×	×	ἀπαντικρὺ τούτων
de *3* à *4*			×	×		
de *4* à *5*		×		×		τῳ βάθρωι δὲ ὑπὸ τὸν ἵππον
6				×	×	rapport logique et topographique avec 4 : πλησίον δὲ τοῦ ἵππου
de *6* à *7*				×		
de *7* à *8*				×	×	ἀπαντικρὺ δὲ αὐτῶν
de *8* à *9*	×	×				δέ
de *9* à *10*					×	πλησίον δέ...
de *10* à *11*					×	παρὰ τὸν Σικυωνίων θησαυρόν
12				×		rapport avec *10*

1. Mention directe, effet pittoresque, *logos* initial.

13	×					δὲ καί[1]
de *13* à *14*	×	×				δέ
14 + *15*		×		×		groupe logique
14+*15*+*16*		×		×		groupe logique
de *16* à *17*	×	×				δέ
de *17* à *18*	×	×				
18 + *19*				×		
20				×		rapport avec *15*
de *20* à *21*	×	×				δέ
de *21* à *22*	×					δέ
de *22* à *23*			×		×	τοῦ βίσωνος δὲ τῆς κεφαλῆς καταντικρύ
de *23* à *24*	×	×				τε
de *24* à *25*	×					δέ

1. Je crois que δὲ καί n'est ici qu'une transition renforcée, pratiquement équivalente à δέ, cf. « de *61* à *62* » et ci-dessus, p. 131, n. 1 ; le sens est simplement « Nous passons à une autre offrande, des statues consacrées par les Liparéens » ; le contexte ne permet guère de donner à ce δὲ καί une valeur plus précise ; tout au plus pourrait-on songer à une opposition entre l'idée de *statues* et celle des *Trésors* sicyonien et siphnien du paragraphe précédent ; les ἀνδριάντες liparéens (*13*) seraient ainsi rapprochés des ἀγάλματα cnidiens (*11*), et cette association d'idées serait d'autant mieux fondée que les Liparéens sont des colons de Cnide. Mais il ne semble pas que Pausanias ait voulu — ou su — tirer parti d'aucun de ces deux rapports logiques.

25+*26*+*27*			×			groupe formel
28				×		rapport avec *19*, *18*, *16*, *15*, *14*, *12*
de *28* à *29*	×	×				δέ
30				×		rapport avec *24* et (par opposition) avec *29*
de *30* à *31*	×					δέ
32					×	défini par rapport à *28*
33		×		×		rapport avec *30* et *24*
de *33* à *34*	×					δέ
35				×		rapport avec *9*
de *35* à *36*	×	×				
de *36* à *37*	×					δέ
38					×	précision topographique par rapport au grand autel
de *38* à *39*	×					δέ
de *39* à *40*					×	τὰ δὲ ἐφεξῆς ταύτῃ
40+*41*+*42*			×		×	groupe formel et topographique

40 + 41				×		groupe logique
43 + 44				×		groupe logique, rapport avec *40 + 41*
de *44* à *45*	×	×				
46					×	défini par rapport à *44*
de *46* à *47*	×	×				
de *47* à *48*			×			
de *48* à *49*				×	×	οὐ πόρρω δὲ τοῦ Βάττου; rapport logique avec *44*
de *49* à *50*	×	×				δέ
de *50* à *51*	×	×				δέ
de *51* à *52*	×				(×)	indication topographique vague : ἐνταῦθα
de *52* à *53*	×					δέ
de *53* à *54*	×	×				δέ
55				×	×	rapport logique avec *42*; rapport topographique avec *44*
de *55* à *56*	×					δέ
de *56* à *57*	×	×				δέ

de *57* à *58*	×	×				δέ
de *58* à *59*	×					δέ
de *59* à *60*			×		×	ἐφεξῆς τῇ εἰκόνι τοῦ Σάρδου
de *60* à *61*	×					δέ
de *61* à *62*		×			×	παρὰ ταύτην τὴν Ἀθηνᾶν
de *62* à *63*	×					δὲ καί
de *63* à *64*	×	×				δέ
de *64* à *65*	×				(×)	indication topographique vague : ἐνταῦθα
de *65* à *66*	×					δέ
de *66* à *67*		×			×	ἐγγυτάτω τοῦ λέοντος
de *67* à *68*	×					δέ
de *68* à *69*	×					δέ
de *69* à *70*						παρὰ δὲ τὸν Γοργίαν
de *70* à *71*	×	×				τὸ ἀπὸ τούτου δέ
de *71* à *72*	×	×				δέ
de *72* à *73*					×	ἐξελθόντι δὲ τοῦ ναοῦ καὶ τραπέντι ἐς ἀριστερά

de *73* à *74*					×	ἐπαναβάντι δὲ ἀπὸ τοῦ μνήματος
de *74* à *75*					×	ἰοῦσι δὲ...
de *75* à *76*					×	ὑπὲρ δὲ τὴν Κασσοτίδα
de *76* à *77*			×		×	τοῦ περιβόλου δὲ... ἔχεται

Cette bigarrure, et, par moments, ces véritables acrobaties n'ont de sens que si elles recouvrent une volonté persévérante de suivre l'ordre topographique. Une preuve *a contrario*, et, à proprement parler, par l'absurde, se trouve fournie par l'analyse qu'a proposée Carl Robert dans son chapitre sur Delphes, déjà cité. Lorsqu'on la relit aujourd'hui, à la lumière des découvertes et des certitudes archéologiques, on constate précisément que l'erreur de ce savant consiste à méconnaître le dualisme fondamental de la périégèse : principe rigoureusement topographique sous un manteau d'arlequin. L'étape la plus importante de cette analyse concerne — nous l'avons signalé au passage — le chapitre XI ; pour que Carl Robert eût raison, il faudrait que les offrandes *11* à *19* fussent toutes des Trésors ou exposées dans des Trésors : or les statues cnidiennes, les Liparéens du bas, le Bouc de Cléones sont des offrandes de plein air, il n'est plus possible d'en douter. Appelons-en de l'archéologue mal informé aux archéologues mieux informés : les ingénieuses combinaisons de Carl Robert s'effondrent, et la thèse qu'elles prétendaient illustrer.

Il reste que la démarche de Pausanias est tout empirique ; il reste aussi que les indications positives dont nous avons fait le relevé sont relativement rares, qu'elles sont en tout cas insuffisantes et capricieuses : elles ne sont pas choisies de manière à orienter l'itinéraire, à marquer des jalons, à

donner — lorsqu'il y a lieu — une idée de l'intervalle qui sépare les offrandes consécutives. Les Trésors de Thèbes et d'Athènes, distants de vingt-cinq mètres environ, sont introduits par une seule proposition, comme s'il s'agissait de deux monuments contigus. On peut imaginer avec une vraisemblance suffisante comment procède le périégète : parcourant le sanctuaire, il prend des notes devant chaque monument, et c'est la succession même de ces notes qui constitue le plan de son exposé. A-t-il à chaque fois pris soin de préciser sur ses tablettes la position relative du monument ? A-t-il à sa disposition, lorsqu'il rédige, tous les éléments qui lui permettraient de définir, en termes propres et précis, en chiffres si l'on veut, les étapes de son itinéraire ? On ne le croira pas volontiers, et il est probable qu'il s'en fie souvent sur ce point à ses souvenirs. Pour atteindre à la variété de transitions qui caractérise sa périégèse et qui rebute davantage que ne ferait la plus sèche monotonie, il ne semble pas qu'il ait eu à éliminer, à choisir dans ses notes ; car il aurait alors dosé plus heureusement les indications topographiques ; il aurait pu, sans crainte de déchoir, sans abandonner ses ambitions d'écrivain, être moins réticent, dans la longue série des offrandes *11* à *37* par exemple, ou *49* à *59*. On peut dire qu'il est d'autant plus précis que le plan du sanctuaire est plus simple : il abonde en indications topographiques dans le premier secteur de la Voie jusqu'au Trésor de Siphnos, puis dans les parties hautes du sanctuaire ; entre le Trésor de Thèbes et le Téménos de Néoptolème, il semble débordé par la densité des offrandes et la complication du terrain.

Mais l'ordre même dans lequel il a pris des notes garde toute sa valeur. Que cet ordre soit empirique[1], que la disposi-

1. Pour le pèlerin qui montait le premier secteur de la Voie sacrée comme pour le touriste moderne, plusieurs méthodes s'offrent : regarder d'abord les offrandes d'un côté ; puis revenir sur ses pas pour examiner celles de l'autre côté ; ou au contraire les examiner en sens inverse ; ou passer sans cesse d'un

tion des lieux ait pu imposer au promeneur des détours et des méandres, nous ne le nierons pas; ni qu'une interversion quelconque ait pu se produire au moment de la rédaction. Encore les chances d'erreur, par ce biais, sont-elles minimes. Si l'on arrivait à prouver — ce qui reste à faire — que l'énumération de Pausanias contredit, en un point quelconque, à la topographie, il faudrait porter cette divergence au compte de l'itinéraire plutôt qu'au compte de la rédaction. Et comment, d'ailleurs, être clair, logique et systématique à moins de disposer d'un plan et d'en mettre un sous les yeux du lecteur ? Le souci littéraire n'est pas seul à nuire à l'ordonnance de la description. Il faut tenir compte des conditions matérielles de l'enquête.

* * *

Nous avons essayé de préciser les qualités qui font la valeur de la périégèse : objectivité, et absence de contamination, dans la description ; principe topographique de l'exposé, principe, il est vrai, fondé non pas sur une étude systématique, mais sur l'empirisme qui caractérise la démarche d'un promeneur. A défaut de pouvoir louer en Pausanias des mérites plus brillants, il faut lui savoir gré de son honnêteté.

En rappelant pour finir quelles étaient les limites de notre enquête, nous ne ferons que suivre son exemple.

Formons d'abord le vœu que la recherche archéologique fournisse bientôt des éléments nouveaux d'appréciation et de contrôle : moins par des fouilles complémentaires[1] que par

côté à l'autre ; ou combiner ces trois méthodes et procéder un peu au hasard : c'est ce que fait Pausanias, nous l'avons vu. Il n'a pas dû être plus systématique dans la suite.

1. Feront-elles un jour connaître, de façon indiscutable, l'emplacement du Téménos de Phylacos ou de la fontaine Cassotis ? — En tout cas la fouille à l'intérieur du sanctuaire d'Athéna doit être considérée maintenant comme épuisée, et l'on pourra sans doute en dire autant du grand sanctuaire, une fois achevés les sondages qui ont permis, en 1934 et en 1935, la découverte, dans la partie Nord, d'une importante céramique mycénienne.

l'étude patiente des ruines elles-mêmes ; l'exemple des Trésors de Corinthe et de Cnide nous est une raison d'espérer. Toutefois, nous l'avons indiqué dans l'introduction, les résultats que l'on peut raisonnablement attendre dans ce domaine ne semblent pas devoir intéresser la périégèse de Pausanias. Et l'on ne voit pas, à moins d'une découverte fortuite, que la plus brûlante des questions que nous avons laissées en suspens, celle de Potidée et de Syracuse, puisse être résolue de façon décisive par l'étude architecturale.

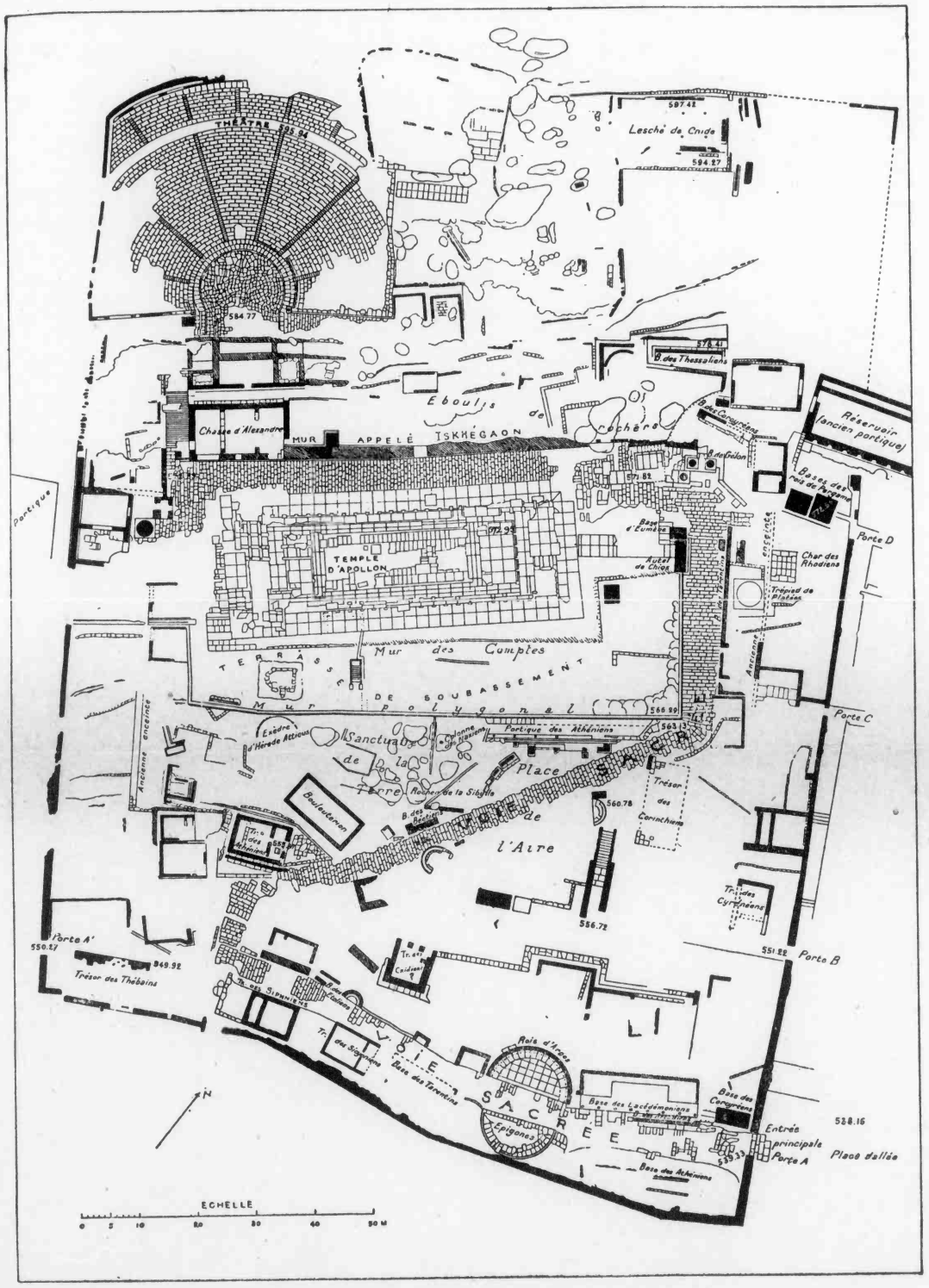
Surtout il faut répéter que notre étude s'est bornée à un coin de l'œuvre, que ses conclusions ne peuvent valoir, dans la mesure où elles seront admises, que pour la périégèse delphique. Nous n'avions ni l'ambition ni les moyens de procéder de même pour les autres livres de Pausanias et nous nous sommes rigoureusement abstenu d'appuyer certaines de nos remarques par des rapprochements qui auraient été fragmentaires, sporadiques, et par conséquent tendancieux. Il nous sera permis du moins de noter que le cas des sanctuaires delphiques se prêtait mieux peut-être qu'aucun autre à une enquête sur l'objectivité de Pausanias, et qu'il mérite une particulière attention de la part de ceux qui voudront porter un jugement d'ensemble sur son œuvre.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Pages

Fig. 1. — Delphes : plan d'ensemble. Plan du stade de Delphes..... 58
Fig. 2. — Sanctuaire d'Athéna Pronaia, Marmaria..... 60
Fig. 3. — Trésor de Marseille, élévation restaurée..... 63
Fig. 4. — Piédestaux des Rois d'Argos..... 96
Fig. 5. — Deuxième offrande phocidienne..... 145
Fig. 6. — Base tarentine (« Tarentins du haut »)..... 153

Pl. I. — Le grand sanctuaire, le gymnase, Marmaria.... 20
Pl. II. — 1. Marmaria. — 2. Vue prise du stade..... 65
Pl. III. — Le début de la Voie sacrée dans le grand sanctuaire..... 84
Pl. IV. — 1. Le théâtre et le temple d'Apollon. — 2. La Voie sacrée devant le portique d'Athènes... 140
Pl. V. — Portique d'Athènes et mur polygonal..... 136
Pl. VI — Dédicace tarentine (« Tarentins du haut »).... 152
Pl. VII. — Plan du sanctuaire d'Apollon Pythien. Etat actuel..... A la fin du volume
Pl. VIII. — Plan restauré du sanctuaire d'Apollon Pythien. A la fin du volume
Pl. IX. — Plan restauré partiel du sanctuaire d'Apollon Pythien..... A la fin du volume



Sanctuaire d'Apollon Pythien. Etat actuel.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS ..... I-II

Introduction et bibliographie 1

Liste des offrandes et des monuments du grand sanctuaire mentionnés par Pausanias. Texte et traduction de la périégèse delphique 17

CHAPITRE PREMIER. — De l'entrée dans la ville au sanctuaire principal 59

CHAPITRE II. — Le premier secteur de la Voie sacrée 73

CHAPITRE III. — Carrefour des Trésors. Le problème cnidien. 105

CHAPITRE IV. — Le problème syracusain 119

CHAPITRE V. — De l'Aire au Grand Autel. Les trois bases phocidiennes 131

CHAPITRE VI. — Le Temple et ses abords. Fin de la périégèse delphique 155

CHAPITRE VII. — La méthode de Pausanias 171

TABLE DES ILLUSTRATIONS 205

IMP. A. BONTEMPS, LIMOGES

Vu, le 8 mai 1936,

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

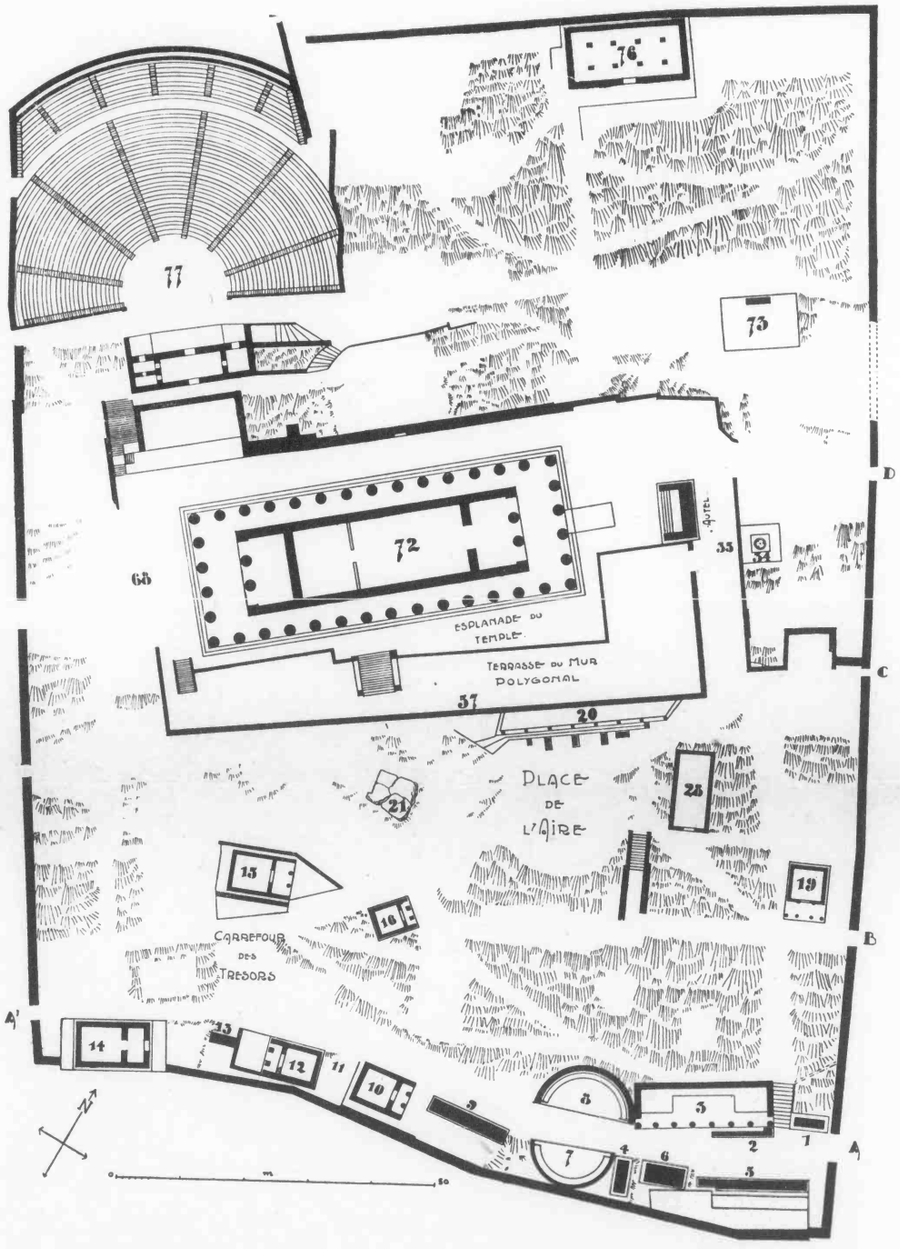
Vu et permis d'imprimer,

Le Recteur de l'Académie de Paris,

Pour le Recteur, l'Inspecteur de l'Académie,

J. PERRON.

PL. IX.



Plan restauré partiel du sanctuaire d'Apollon (cf. p. 6, n. 1 et p. 17, n. 1).

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES

This book is due on the date indicated below, or at the expiration of a definite period after the date of borrowing, as pr... ...les or by special arrangement with th...

DATE DUE

D/ ... DUE

MAY 5 1980

201-6503 Printed in USA

13038672

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES

01130386 72

BUTLER STACKS

88P28 DD3

Daux

Pausanias à Delphes

88P28 DD3

APR 2 3 1938

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES

This book is due on the date indicated below, or at the expiration of a definite period after the date of borrowing, as pr... ...les or by special arrangement with th...

DATE DUE

DUE

MAY 5 1986

201-6503

Printed in USA

13038672

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES

0113038672

88P28 DD3

Daux

Pausanias à Delphes

88P28 DD3

APR 2 3 1938